2me ANNÉE N° 21
5 Janvier 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS

J. Zaucher



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)



par Robert DIEUDONNÉ



Je pense que vous êtes bien de mon avis, c'est-à-dire qu'il n'est pas trop tôt que cette année 1934 soit finie. Peut-être a-t-elle eu, tout de même pour quelques-uns d'entre vous, des attentions particulières, peut-être vous a-t-elle



apporté quelques petits bonheurs personnels, mais pour ce qui est de l'humanité, en général, du premier janvier à la Saint Sylvestre, elle en a pris un bon vieux coup! du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest.

Je n'aurai garde de vous annoncer que celle qui commence sera meilleure ou pire. D'abord, parce que je ne suis pas prophète, et aussi parce que la perspective d'un malheur est plus terrible que le malheur lui-même. Si je savais quelque chose, je ne vous dirais rien pour ne pas gâcher d'avance des heures qui pourraient être pleines d'illusion.

■ ■ ■



Je vous présente tous mes vœux, bien que je n'ai pas une confiance absolue en leur efficacité ; mais si, par hasard, ils sont entendus quelque part et exaucés, vous en profiterez à l'instant même.

Depuis que je bavarde avec vous deux fois par mois, je n'ose plus souhaiter une bonne santé à qui que ce soit, parce que je pense à vous. Je me dis : « Si tout le monde se porte bien, les médecins seront en chômage ! » Mais, à la réflexion, la sottise des hommes arrive à neutraliser la bonté du destin.

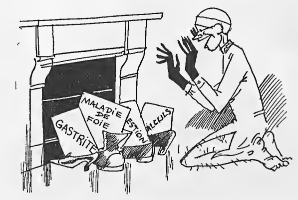
Ainsi, à l'heure actuelle, les hommes qui pourraient se contenter des rhumes de cerveaux et des congestions pulmonaires, sont en train, sous couleur de célébrer la nouvelle année, de vous préparer des embarras gastriques et de bonnes petites maladies de foie.

Il est humain, pour fêter un jour heureux, d'offrir à des gens que l'on aime bien les mets les plus nocifs qui ravagent l'organisme.

J'ai connu un charmant docteur qui prétendait que le suicide le plus agréable consistait à manger des coquilles Saint-Jacques, un ris de veau à l'oseille, un camembert arrosé d'un bon verre de porto.

J'ai essayé, un jour de désespoir, ce menu meurtrier. Vainement, jamais je n'ai eu digestion aussi facile, à croire que je suis mithridaté.

Mais depuis Noël, cette année, j'ai fait quelques écarts de régime, si j'ose dire avec modestie, qui, sans m'avoir trop abîmé m'ont donné un dégoût de la nourriture tel que l'heure du dîner me fait trembler d'avance.



Depuis dix jours, j'ai mangé six fois du dindon et dix fois du foie gras.

La première dinde nous fait venir l'eau à la bouche ; la seconde provoque un petit sourire :



« Décidément, c'est de rigueur ! » A la troisième, vous éprouvez une légère impression de fatigue. En descendant l'escalier vous dites à votre femme, avec une aigreur inquiète :

— Est-ce que tu vas leur foutre aussi du dindon pour le 1er janvier?



— Mais oui, mon chéri. On-ne-peut-pas-faire-autrement !

Et on ne peut pas faire autrement, non plus, que de servir du foie gras sur toutes les tables, pendant la période qui va du Réveillon aux dîners du Jour de l'An ! J'aime le foie gras, ou plutôt je l'aimais jusqu'avant-hier. La seule vue du foie gras me soulève aujourd'hui le cœur ; la perspective de manger encore du foie gras me paraît intolérable. Vivement n'importe quoi ! une saucisse plate, un hareng saur, mais plus de ce foie rose, avec des reflets verts comme en ont les momies que l'on désempaquette.

Je ne veux pas vous en dégoûter, mais je vais vous citer l'exemple d'une jeune femme qui, dans la nuit de Noël, m'a dit, sur le tournant de deux heures du matin, avec une sorte de ravissement goulu :

— Moi, du foie gras, j'en mangerais à tous mes repas.

— Pas quinze jours !

Nous avons appuyé le défi d'un petit pari galant. Si elle gagne, je lui offre un bijou. Si elle perd... mais je suis discret.

Et elle va perdre, ce matin j'ai cru qu'elle n'avalerait pas la première bouchée. Elle avait de petites gouttes de sueur aux tempes...



Mais je n'ai plus envie d'elle, elle me paraît gonflée de foie gras, onctueuse, fade et elle aussi, d'un rose que décomposent des reflets verts.



D'ailleurs, depuis qu'on sert des foies gras sur toutes les tables je ne peux arriver à croire que ce soient des canards et des oies malades qui les produisent. Il en faudrait de la volaille ! sans compter celle qui se porte bien. Aussi je pense qu'il y a quelque part, dans notre belle France, des salopins de producteurs qui préparent des foies de vieux carcans ou de vieilles vaches et nous les font avaler comme du premier jus.

Vous ne me croyez pas parce que vous ne savez peut-être pas ce que l'on arrive à faire comme truquage et falsifications ; un chimiste se flatte d'extraire de la houille des purées de pois et de faire un bifteck aux pommes avec les sous-produits du four crématoire.

Remarquez qu'au fond, ce n'est peut-être pas plus mauvais qu'autre chose, mais le tout est de ne pas le savoir.

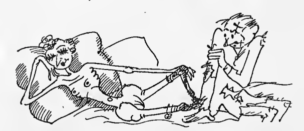
■ ■ ■



Les femmes, d'ailleurs, sont extraordinaires. Elles viennent vous trouver en vous disant :

— Docteur, c'est formidable, j'engraisse !

Vous n'avez pas à leur raconter qu'elles sont très



bien comme ça. Elles se pèsent, ces mignonnes ; elles ont décidé qu'elles ne devaient pas dépasser cinquante-six kilos, et tout ce qu'on pourrait leur dire ou rien ne les ferait pas céder.

Il y a bien vous, en qui elles croient un peu, mais il y a le couturier qui fixe à un centimètre près le tour des fesses et le tour de la poitrine. Et quand je dis le couturier, c'est bien plus souvent la chroniqueuse de modes, toute bouffie, qui décrète qu'une élégante doit montrer un dos dont on peut compter les vertèbres.

Vous établissez un petit régime qui, si les clientes le suivent, serait tout à fait suffisant. Mais une dame qui est en train de maigrir est tout de suite méfiante et inquiète ; si elle ne perd pas une livre et demie le premier jour du régime sans beurre, elle considère que son médecin n'y connaît rien, elle est la proie désignée des personnes maigres qui lui disent : « On mange toujours

L'OPTIMISTE ! ! !

— Qu'est-ce qui te fait dire que tu n'es pas f..... ? ? ?

(Dessin inédit de Robert Black.)



trop ! Une feuille de salade à midi, un cornichon le soir, c'est une alimentation d'entretien qui suffit largement quand la croissance est achevée. »

Je connais même une jeune Israélite qui était belle comme Rachel. Mais, dès qu'elle eut pris



cent grammes, elle devint herbivore ; je dis bien herbivore, elle ne mangea que des herbes crues, sans songer que c'est ainsi que l'on engraisse les prés-salés. Mais, insatisfaite de ce régime dont le résultat se fait attendre, le complique-t-elle d'un nouveau traitement qu'elle tient d'une Américaine d'Hollywood ; elle dort trois heures par nuit, en trois fois. Elle est devenue transparente comme les lampions chinois de papier enduit de colle de poisson. Son amant vient de la quitter parce qu'elle l'écorchait de ses arêtes vives, et ce n'est pas d'elle que le chimiste dont je parlais plus haut, si malin qu'il soit, tirerait une escalope.

Mais ces jours-ci, j'en ai vu des femmes qui suivent un régime pour maigrir, se lancer sur les bonbons, les gâteaux, les entremets et cette saloperie de foie gras dont le nom seul me donne des nausées.

J'ai été pris du fou-rire en écoutant une de mes amies déclarer, la bouche pleine : « Pour les cures d'amaigrissement, les médecins français n'y connaissent rien. Mais il vient d'arriver un médecin de Los Angelès : ma petite, il a fait perdre seize livres en huit jours à Mae West.

Et elle a ajouté :

— Je remangerais bien encore un peu de pudding!



Mais, à ces dîners d'amis ou de famille il y avait bien des places creuses. Ne vous attendrissez pas ; il n'est question ni d'épidémie, ni de misère noire, mais de petits malins qui ont profité des fêtes pour aller se rouler dans la neige. Ce n'est pas tant que les sports d'hiver les tentent irrésistiblement, mais ils font mode et surtout les absents espèrent couper aux étrennes en disparaissant au moment du 1er janvier.

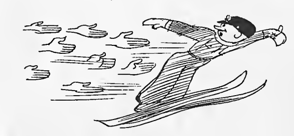
Ce sont des enfants !

On n'échappe pas plus aux étrennes qu'au percepteur. Celui-ci nous repince toujours au tournant et ceux qui ont droit aux étrennes aussi.

Si vous croyez que cela les vexe de les toucher le 10 janvier au lieu du 1er !

Je ris à la pensée de la bouille de nos petits amis, quand ils vont revenir de leur neige ; sans parler du concierge et des bonnes, ils vont trouver tous leurs petits cousins suspendus à la sonnette de leur porte.

Je connais un de ces alpinistes qui a expliqué, l'an dernier, à un parent inexorable :



— Tu comprends, j'arrive de voyage, je n'ai plus le sou !

Mais l'autre s'est écrié avec violence :

— Est-ce que j'y suis allé en voyage moi ! Je suis venu me casser le nez à ta porte le 1er janvier.

Mais la neige avait donné à l'autre du sang-froid ; il a répondu :

— Faudrait savoir ce que tu demandes ? Sont-ce des étrennes ou une indemnité ?

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Ridendo

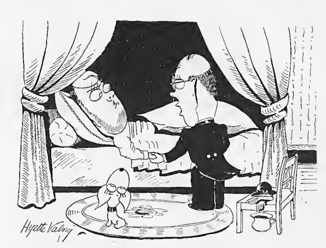


HYPNOTISME

— Obéissez-moi ! laissez-vous pénétrer !

— Pas devant tout le monde, quand même.

(Dessin inédit de Salar.)



— Mais, vous n'y pensiez pas de prendre une douche froide en sortant de table. Où aviez-vous donc la tête ?

— Sous le robinet, docteur !

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

— Hier à la chasse, mon chien s'égare dans les bois. Cinq heures après il me rejoint... Quel flair, hein, qu'en dites-vous ?

— Vous devriez bien prendre un bain !!

(Dessin inédit de M. Sauvant.)

ÉLOGE DU TÉNIA

(VERS SALUTAIRES)

●



— O Savant ! longtemps tu nias,
Cherrant dans les pétunias,
Les mérites utilitaires,
De ces bienfaisants ténias
Qu'on nomme aussi vers solitaires,

Et qui, d'après d'anciens rapports,
Seraient jadis venus des ports
De l'Arabie ou de la Chine ;
Enfants nés de la chair des porcs,
Telle la sournoise trichine.

Il est jusqu'ici résulté
Des travaux de la Faculté
(Et malheur à quiconque hésite)
Que si l'on en est infecté
On doit chasser ce parasite...

— Madame, sauf votre respect,
Vouloir le lâcher comme un pet
Serait une erreur détestable :
Tant mieux pour vous s'il se repaît
Des chers produits de votre table ;

Enivré d'un trop bon festin,
S'il se livre dans l'intestin
A d'étranges acrobaties,
Bénissez votre heureux destin :
Vos chairs seront moins épaissies.

Car ces vers, convives parfaits
Mangeant comme des portefaix,
Buvant comme les forts des halles,
Vous donneront, heureux effets,
Bientôt des maigreurs idéales.

Or, n'avoir fesse ni téton
Est le dernier mot du bon ton.
Dès que l'obésité vous guette,
Pour l'éviter, que ne fait-on ?...
Rassurez-vous, belle coquette ;

Et séchant vos grands yeux en pleurs,
Tristes de constater l'ampleur
Anachronique du corsage,
Accueillez ce cambrioleur
Comme un locataire bien sage.

Quand on l'avait, on s'en cachait...
Voilà qu'on le prend en cachet
Grâce à la méthode savante
D'un docteur (ce n'est pas Vachet) ;
Et qui le possède, s'en vante.

Les pékinois et les loulous,
(Qui par nature sont jaloux),
Le corps tremblant ; l'âme en détresse,
Grogneront contre les filous
Volant l'amour de leur maîtresse.

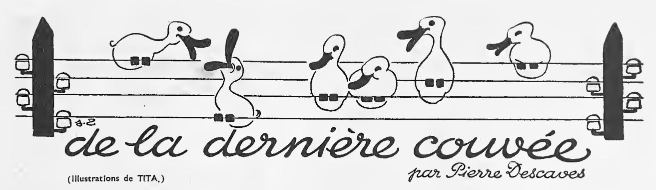
Mais elle, dont le cœur se fend
De ne pas avoir eu d'enfant,
Se contrefichant qu'on la raille,
Conçoit un amour triomphant
Pour ce doux fruit de ses entrailles.

Hugues DELORME.



HÉLIOTHÉRAPIE

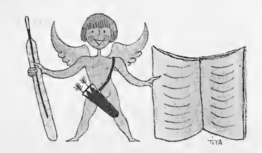
(Dessin inédit de Socrate.)



(Illustrations de TITA.)

LES ENFANTS COSMIQUES

Les animateurs de la Philosophie cosmique assurent qu'on ne fait plus d'enfants au hasard et qu'on peut, facilement, en suivant leurs conseils, ne mettre au monde que « des enfants d'élite ».



Mais que ces conseils sont compliqués !

La pétulante Marguerite Der..., d'âge canonique, suivait l'autre soir une causerie sur ce sujet, dans un grand « club » de Paris :

— Ça ne vous donne pas envie d'avoir des enfants, lui demandait-on à la sortie?

— Oh ! fit Marguerite Der... j'ai l'impression que ces Messieurs vous conseillent de faire l'amour avec un dictionnaire d'une main et un thermomètre de l'autre !

■ ■ ■

LA RECONNAISSANCE DU VENTRE

En a-t-on organisé des concours ! Et se creuse-t-on la tête pour en inventer de nouveaux :

Celui que nous rapportons ne fut précédé d'aucune publicité ; il fut en quelque sorte spontané.

Une demi-douzaine de jeunes et jolies femmes étaient réunies l'autre jour chez la charmante Alice C... On parlait appendicite. Et il se trouva que toutes les six avaient été opérées. Chacune se vanta d'avoir la plus petite cicatrice. Pour se convaincre mutuellement, on décida de se rendre compte... de visu.

C'est Alice C... qui triompha ! Et avec elle le chirurgien H... Boy..., à qui elle téléphona sur-le-champ.

— C'est vous le vainqueur, lui dit-elle à l'appareil, puisque j'ai, grâce à vous, la plus petite fente !

— Vous me prenez pour le bon Dieu ! répliqua son interlocuteur.

LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE

A l'exemple de Mlle Yvonne Print... qui est allée jouer en anglais en Amérique, beaucoup de nos jeunes vedettes se lancent dans l'étude de la langue de Shakespeare — en vue d'engagements futurs à Hollywood et autres lieux. C'est ainsi que la jolie Blanche Mon... pâlit tous les jours deux heures durant devant une grammaire anglaise, sous la direction d'un professeur britannique.

Or récemment, un de nos bons auteurs dramatiques se présente chez la vedette :

— Mademoiselle ne peut vous recevoir, répond la soubrette, elle a son anglais.

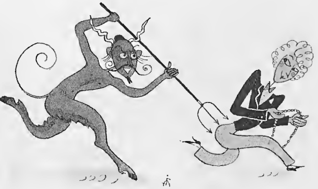
— Eh bien ! mon enfant ! vous direz à votre maîtresse qu'elle a tort de faire le détail !

■ ■ ■

QUAND LA FOI SE RÉVEILLE

On parla beaucoup, il y a quelques années, dans les salons parisiens, de la conversation de M. Jean Coc..., auteur dramatique, essayiste, lanceur de boîtes de nuit et « chevalier de l'œillet rouge », comme on disait au temps d'Oscar Wilde.

Et voici qu'on annonce que, sur son initiative, un autre auteur dramatique, qui porte un nom célèbre, illustré par son père — songerait, lui aussi, à renoncer à Satan.



On évoquait cette conversion prochaine devant le chanoine Mugnier :

— Oui, oui, fit-il avec un sourire indulgent, notre jeune homme nous fait beaucoup — hum ! — d'adhérents...

FAIRE-PART

« Les poètes sont des originaux qui ne font rien comme les autres », disait Octave Mirbeau, qui était sous ce rapport un peu poète. Et il n'avait pas tort.

C'est ainsi que l'excellent Fernand Fleu... a une façon originale d'enterrer l'année défunte. Au lieu d'envoyer une carte à ses amis avec ses vœux, il leur adresse, chaque année un « faire-part » encadré de noir, dans lequel il relate toutes les « mauvaises nouvelles » de l'année — naturellement celles qui le concernent : manuscrit refusé, pièce manquée... et au besoin : bilan sentimental, ainsi que visites médicales, afin de renseigner tous ses correspondants sur sa santé.

— Pour un peu, disait en riant, Me Maurice Garçon, il y joindrait l'analyse de ses urines !

— En vers ! fit quelqu'un.

Et le spirituel avocat de riposter :

— Parfaitement... en vers de vase !

IN VINO VERITAS

Bonbons, crottes, fleurs, chocolats, tels étaient jadis les immuables présents de la Noël ou du jour de l'An.

Mais il y a depuis quelques années une certaine tendance à muer ces présents d'apparat en cadeaux utilitaires. Tel grand acteur-auteur envoie à ses amis un tonneau de sa récolte — un bon cru de la vallée du Rhône.

Il en adressa un notamment à M. Henry Bernstein.

Celui-ci lui répondit par un spirituel billet :

— Votre pièce, écrivit-il, me rend au centuple la monnaie... de mes pièces !

BURNOUS ET HABIT VERT

Il y avait belle tablée chez cet académicien pour le réveillon : jolies femmes, illustrations du monde et de la ville, et un authentique caïd, rencontré jadis à Marrakech et de passage à Paris.

Le dîner fut cordial, fort bien arrosé, et la soirée s'annonça trépidante et un peu échevelée. Le caïd, en grande forme, demanda avec insistance à l'Immortel — lui-même était en grande tenue locale : burnous et tout le tremblement — de revêtir son habit vert... Après s'être fait longtemps prié, il consentit à passer l'illustre uniforme.

Mais le champagne aidant, les dames demandèrent une substitution de costume. Elles étaient tellement insistantes que le caïd consentit à enfiler l'habit vert et l'académicien à se draper dans le burnous.

— Un Marocain à l'Académie ? s'étonnait l'un des convives.

— Un de plus, ajouta son voisin, puisqu'on y voit déjà plusieurs anciens ministres.

CADEAUX ENCOMBRANTS

Il y a évidemment des cadeaux de Nouvel an, assez encombrants. Et une jolie artiste, Mlle Jeanne Helb... en a fait l'expérience. Un admirateur anonyme, à coup sûr malicieux, à moins qu'il ne soit malintentionné, a fait parvenir à la ravissante star un magnifique petit cochon rose !...

La plaisanterie fut fort peu goûtée, car il s'agit ensuite de caser l'animal. Et la charmante artiste, furieuse, recherche le coupable !

— Je lui réserve, assure-t-elle à ses amies, un chien de ma chienne...

— Rendez-lui plutôt la pareille, lui conseillait sans rire, Georges Dolley, réservez-lui une cochonne de votre cochon !

LA BUCHE DE NOEL

Depuis qu'on joue à table ouverte aux portes de Paris, cet acteur fantaisiste et charmant, familier des bancos ne quitte guère le Casino d'Eng..., où tout le monde goûte son inaltérable bonne humeur et ses mots.

Le soir de Noël, le délicieux Jules B... tenta donc une nouvelle fois sa chance sur le tapis vert ; mais une fois de plus, la dame de pique ne lui fut guère favorable.

Il quittait la salle de jeux quand il croisa le Directeur d'un grand music-hall parisien :

— Alors, lui demanda celui-ci, que t'apporte le Père Noël...

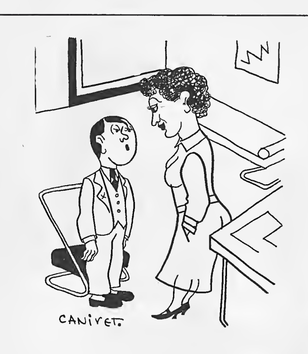
— Une bûche, naturellement, répartit M. Jules B... en faisant mine de retourner ses poches...



L'ORDONNANCE

— Des glandes de taureau ? Hum, Docteur..., ce n'est peut-être pas très très flatteur pour ma femme...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



PUDEUR

●

LA DOCTERESSE. — Vous êtes tout intimidé... c'est lo première fois que vous allez vous déshabiller devant une femme ?...

— Non ! mais les autres fois, les femmes étoient déshabillées aussi !...

(Dessin inédit de Canivet).



— Ainsi, madame pour lo régénérescence de lo poitrine je ne prends plus que cinq cents francs ou lieu de mille !

— Merci, docteur, j'ottendroi que ço baisse encore !

(Dessin inédit de Bénic.)



DIAGNOSTIC

— C'est très caractéristique : il est mort d'une indigestion... voyez comme il a la longue chorgée.

(Dessin inédit de M. Sauvant.)





— Et moi qui n'ai pas pris de billet pour la prochaine tranche !

(Dessin inédit de Milex).



PETITE HISTOIRE AUTHENTIQUE

RUE BARRÉE

par le Docteur ESTIVAL

On m'appelle chez un client : Très pressé, urgent, me dit la domestique. C'est pour Madame. Avec les femmes on ne sait jamais. Je plante là mes consultants et ma consultation. Je vais, rapide. J'arrive. Je grimpe à la chambre d'un trait.

Je trouve Madame couchée, l'air pas mal du tout. Monsieur est là, frais rasé, très empressé autour de son épouse. L'aspect de la malade est bon. Je suis rassuré. Alors j'interroge, plus calme : « Qu'est-ce qu'il y a, mon petit »?

— C'est très ennuyeux docteur... une grosseur !...

— Une grosseur? Ah ! Où, mon petit?

— Une grosseur... au passage...

Je découvre Madame en la rassurant, j'écarte, regarde cet endroit par elle indiqué pudiquement et très fréquenté dans sa prime jeunesse, m'a-t-on dit. Je vois : Eh ! eh ! bartholinite. Traitement chaleur vaccin-ovoin peut-être. Je console. Puis au moment de partir je repense à ma consultation interrompue. Au mari :

— Dites donc, mon vieux, vous allez fort. Ça, urgent?

Silence gêné, très gêné. Enfin, Madame avoue, yeux baissés :

— C'est demain, docteur, le dixième anniversaire de notre mariage !...

Dr ESTIVAL.



— Pardon, Madame, pour aller chez le pharmacien ?
— La dernière maison tout au bout, vous n'avez qu'à enfiler tout le passage.

(Dessin inédit de Bénic.)



SURPRISE ou LE COLLIER-DOUCHE

— Ah ma doué! ça aussi!

(Dessin inédit de Bénic).



IMMUNISÉE

— Vous savez que vos patrons ont eu un commencement d'empoisonnement par les champignons... et vous, ma fille, avez-vous été indisposée ?
— J'peux pas, j'suis enceinte depuis quatre mois.

(Dessin inédit de Canivet.)

Le nouveau Colin-Maillard

par George DELAMARE



Automne, frondaisons vermeilles, brume matinale et flambées du soir ! Quel plaisir que de se retrouver, au déclin de l'an, chez l'excellente baronne de Montarbourg, en son joli château qui s'élève non loin de la Mothe-en-Biais !

Mme de Montarbourg passait là toute l'arrière-saison, avec sa sœur, la vieille Mlle Palmyre et sa fille, l'exquise et si candide Marion. Naturellement, elle invitait tous les amis et notables d'alentour à passer quelque temps à la Mothe-en-Biais, en sorte que le château présentait sans cesse l'image de la plus joyeuse animation. Parmi les fidèles on comptait l'abbé Turote, aimable ecclésiastique dont le presbytère jouxtait le château, M. et Mme Nerde et le docteur Coin, bon vivant, chasseur infatigable, grand amateur de bourgogne, solide et chaud compagnon.

C'est lui qui appelait M. Nerde, *Cambronne raté* ; c'est lui qui, examinant de son petit œil malicieux la gente Marion un peu pâlotte, murmurait : « Il lui faudrait un mari ! » Et ensuite, s'adressant à Mlle Palmyre, ajoutait : « Mais, à vous, il vous en faudrait deux ! »

Mlle Palmyre battait tous les records de la « maigreur osseuse ». Bonne personne, sans doute, avec un honnête visage hyppomorphe et une taille extravagante, rigide, roidie dans l'appareil connu sous le nom de « corset droit » à la mode de 1900. Cette armure était légendaire ; les familiers de la Mothe-en-Biais en riaient entre eux, surtout à cause de sa pièce principale du corset, un busc métallique descendant jusqu'au pubis. Ah ! le busc de Mlle Palmyre, c'était l'inépuisable sujet de plaisanteries et d'allusions qui faisaient pouffer l'assemblée et rougir la vieille fille !

Ce sacré docteur Coin ne disait-il pas, du ton le plus grave, que seul un cambrioleur, spécialiste de l'effraction, eût été capable de mettre à mal Mlle Palmyre... Quand il ne déclarait pas : « La pauvre ! elle a voulu avaler un sabre et elle s'est trompée de côté ! »

Enfin, grâce à la baronne de Montarbourg, la vie, au château, était infiniment

agréable. Le soir venu, on se réunissait dans le hall, devant la haute cheminée aux bûches flambantes et l'on contait de bonnes histoires, en prenant soin de respecter les chastes oreilles de Marion... Ou encore, on jouait aux petits jeux.

Mais la liste des petits jeux n'est pas très longue, et ce genre de divertissement est assez morne. Comme, un jour, on ne savait à quoi se résoudre avant que d'aller au lit, le digne abbé Turote s'écria soudain :

— Connaissez-vous le jeu du Colin-Maillard assis ?

Et d'expliquer en quoi consiste cette véritable épreuve de sagacité : on bande les yeux du joueur « qui s'y colle », les autres joueurs, assis côte à côte, forment le cercle et le premier, s'asseyant sur les genoux de chacun d'eux, doit deviner à qui il a affaire.

Des bravos accueillirent l'explication et la partie, tout de suite, commença. M. Nerde se prêta de bonne grâce à la formalité du bandeau, puis, ayant posé son séant sur les genoux du curé, s'écria : C'est Mme de Montarbourg ! Car il avait pris la soutane pour une jupe. Après lui, un jeune homme d'une stupidité de tout repos, essaya vainement son adresse, et ce fut le tour de Marion.

Les yeux bien cachés par un épais foulard, la douce enfant se mit à errer dans le cercle, hésitant à confier son jeune derrière aux appuis trompeurs. Tout à coup, elle se laissa tomber sur les genoux de Mme Nerde, s'y frotta comme pour en reconnaître les contours et annonça de sa voix claire : « Je suis sur maman ! » Autour d'elle, les rires fusèrent, avec des : Non ! Non ! frénétiques... Marion se releva, fit quelques pas, toujours le dos tourné aux joueurs, et s'arrêta juste devant le docteur Coin. Elle se rapprocha, frôla ses genoux, puis, hop ! gentiment, sa croupe s'y établit avec confiance.

Mais, avant de se prononcer, Marion, l'innocente Marion, tint à explorer de son mieux ce nouveau territoire, afin de ne plus commettre d'erreur. Elle prit donc la précaution de promener son fessier dodu sur toute la surface disponible, essayant de l'identifier, s'efforçant, par le toucher, d'y trouver des repères... Mettez-vous à la place du docteur Coin, en pleine digestion heureuse ! Voyez-le, ce cher docteur, le teint fleuri, le sang généreux, cependant qu'une jolie fille, assise sur ses genoux, semble prendre plaisir à y caresser ses rondeurs !... Très ému, les yeux allumés, il souriait pour cacher le trouble qui s'élevait en lui... Quand la voix fraîche de Marion retentit comme une fanfare triomphale :

— C'est ma tante Palmyre !... Oui, oui, c'est ma tante !... Je sens son busc !

George DELAMARE.



RACHIANESTHÉSIE

— Mes compliments, Madame. Vous avez un ravissant intérieur !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

— Je suis inquiète : elles ne sont pas revenues depuis le mois de Juin.

— Tranquillisez-vous. On est en Septembre : c'était l'époque des vacances...

(Dessin inédit de Elsen.)





L'EMPLOYÉ DE BANQUE S'AVOUE VAINCU...

(Dessin inédit de Frick.)



AUSCULTATION

— Voulez-vous, mon jeune ami, compter 33, 33, 33...
— Oh! Docteur, c'est qu'il est si petit! Il ne sait compter que jusqu'à dix!... (Dessin inédit de Prangey)

(Dessin inédit de Dharm.)

Dharm

— Et pour l'instant qu'est-ce que vous étudiez ?
— L'anatomie !


Ridendo

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

EXTRA-LUCIDE

Quand Fernand Mélécasse quitta Paris pour organiser le trust des bananes en Afrique Equatoriale, son épouse, inconsolable, eut la touchante pensée de faire encadrer une mèche de cheveux de son Fernand chéri dans un médaillon d'ébène.

Elle confia la précieuse mèche à sa cuisinière, la grosse Eudoxie, qui, en se retournant sur un fringant agent de police, bien sanglé dans son uniforme, glissa et s'étala de tout son long.

L'agent se précipita et l'aida à se relever. Hélas ! un pernicieux hasard voulut qu'Eudoxie se flanquât par terre devant une bouche d'égout qui engloutit l'enveloppe où était la mèche. Eudoxie, pantelante de confusion, s'éloigna rapidement avec Bichon, l'épagneul de sa maîtresse.

— Ça m'apprendra à regarder les jolis garçons ! se dit-elle. Le bon Dieu m'a puni... Qu'est-ce que madame va me passer quand je lui dirai que j'ai perdu les tifs de monsieur ! Si je me sors de là sans dommage, j'irai brûler un cierge à Notre-Dame-des-Victoires...

Une inspiration soudaine illumina les méninges de la grosse Eudoxie. En tirant sur la laisse de Bichon, qui flirtait avec une amie de rencontre, elle remarqua que ses poils fins et soyeux rappelaient étonnamment la couleur des cheveux de son patron. Et elle préleva sans vergogne une touffe de poils sur la queue de Bichon.

A quelques semaines de là, Mme Mélécasse, ne recevant plus de nouvelles de son mari, parce que le fils de la concierge ardent philatéliste, nourrissait un goût particulier pour les effigies postales des terres exotiques, eut l'idée d'aller consulter une somnambule dont on lui avait vanté les talents.

Comme il fallait qu'elle emportât quelque chose qui avait touché de près à la personne soumise aux investigations de l'extra-lucide, elle prit le médaillon d'ébène.

— Je vois très bien, déclara Mme de Pamir, la somnambule, la personne à qui ces cheveux appartiennent... C'est même extraordinaire ce qu'elle est poilue...

— Pourtant, mon mari est rasé... Il ne porte qu'une petite moustache à la Charlot...

— Il a dû laisser pousser sa barbe et ses cheveux... Mais c'est curieux... Il a le nez aplati, de grandes oreilles, un profil tout à fait animal... On dirait un chien...

— Un chien !... Ce n'est pas possible...

— Je vous dis ce que je vois... Il est en Afrique, n'est-ce pas? Ce pays est plein de sorciers...

Mme Mélécasse passa une nuit de délire. Elle imaginait son Fernand changé en chien par les fétichistes...

Le lendemain matin, elle reçut une dépêche de Bordeaux : « Gros chien-chien arrive huit heures douze. Fais-moi un clafoutis. Grandes liches. — Fernand. »

Gros chien-chien, grandes liches, il n'y avait plus de doute !.. Morte d'angoisse, la pauvre Mme Mélécasse s'en fut à la gare, après avoir confectionné ce clafoutis qu'adorait son Limousin de mari...

Bonté divine, Mélécasse avait toujours son menton rasé, sa petite moustache à la Charlot, mais il avait bruni.

Mme Mélécasse se sentit renaître... Mais elle garde un chien de sa chienne à la somnambule.

Et voici maintenant, rédigé par un académicien, Jules Claretie, la recette authentique du clafoutis :

LE CLAFOUTIS

« Le Limousin a deux plats populaires, trois avec les gogues, la bréjeaude, la légendaire soupe aux choux,

La soupe épaisse et fumante
Où la cuiller tient debout,

et le clafoutis (quelques-uns, par erreur, écrivent clafouti). Le clafoutis, qui a donné son nom à une réunion de compatriotes, est un admirable flan aux cerises noires et juteuses. Sa recette?

« Vous prenez cinq cents grammes de farine, quatre œufs entiers, deux cuillerées de sucre en poudre, deux verres à liqueur de cognac, une pincée de sel, un demi-litre de lait.

« Vous tamisez la farine sur une terrine. Vous cassez les œufs avec sel et sucre, vous battez, pétrissez le tout jusqu'à ce que vous obteniez une pâte très lisse, sans grumeaux; vous ajoutez le lait et, après avoir enlevé les queues des cerises (noires, je le répète), vous jetez les cerises dans la pâte, en versant ensuite le cognac sur le mélange.

« La tourtière doit être préalablement bien beurrée pour permettre de bien détacher le clafoutis en le retirant du four, où on l'aura laissé pendant une demi-heure environ.

« Démoulez alors et saupoudrez de sucre glacé. »



— Lui avez-vous mis le thermomètre chaque soir ?
— Oh voui ! je lui en ai déjà mis trois, mais maintenant ça veut plus rentrer !...

(Dessin inédit de Luc By.)



— Est-ce que Vichy vous a bien réussi cette année ?
— Je vous crois... j'y ai marié ma fille...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



— Qu'est-ce qu'elle a, votre locataire ?
— J'sais pas, Docteur, a pleure tout le temps !...
— Ça doit être une pleurésie.

(Dessin inédit de Grellet).





— Ce qui me désole, docteur c'est d'engraisser, je voudrais conserver ma ligne...
— Oui... pour pouvoir encore pécher.

(Dessin inédit de Bénic.)



Un Point de Jurisprudence

par Georges Barbarin

Nous sommes heureux de donner à nos lectrices la primeur du jugement rendu par la 69e chambre civile du tribunal de la Seine dans l'affaire « Demoiselle X... contre la S. T. C. R. P. ».

On sait que la demoiselle X... a été renversée par l'autobus de Plaisance et blessée en divers endroits.

Le Tribunal.

Réuni en Chambre du conseil.

Vu les circonstances de l'accident desquelles il résulte que le Q allait à une vitesse exagérée ; que la demoiselle X... est tombée dessus au moment où elle s'y attendait le moins ; que ladite a été projetée contre un bec de gaz, a fait deux tours sur elle-même et n'a dû qu'à la rotondité de ses charmes de n'avoir pas une fracture du bassin ;

Vu la fesse gauche de la demoiselle qui porte une cicatrice longitudinale ;

Vu le périnée de la même où les ravages de l'autobus sont évidents ;

Vu le rapport de l'Institut de beauté et l'article du code pénal qui met les dégâts à la charge de celui qui les cause ;

Considérant que la demoiselle X... n'a pas de profession définie et tire sa nourriture de son corps ; qu'heureusement, en tombant, ladite n'a pas perdu la carte ; qu'elle est bien notée par la brigade mondaine et paie régulièrement ses cotisations à la brigade des mœurs ;

Considérant qu'elle ne peut subsister sans son outillage professionnel, au nombre duquel il faut placer les seins, la bouche et les hanches ; qu'à la vérité, si la bouche est demeurée intacte, les seins ont beaucoup souffert ; qu'une intervention chirurgicale a masqué les dégâts par un habile stoppage ; qu'il n'en reste pas moins que le raccommodé ne vaut point le neuf ;

Considérant que les os métacarpiens du côté droit ont été fracturés, ce qui suffit à empêcher la demoiselle X... d'effectuer certains travaux de sa profession qui exigent des phalanges expertes ;

Considérant que, durant trois mois, l'entrée et la sortie de la demanderesse ont été obstrués par les échafaudages réparateurs et que la clientèle a déserté l'établissement ;

Attendu que le chiffre d'affaires de la demoiselle X s'élevait annuellement à 53.000 francs environ, ainsi qu'il résulte du livre de recettes auquel sont astreintes les professions libérales ;

Attendu que les temps sont durs et que la clientèle se fait rare ; mais attendu que la crise des affaires n'existe que chez le sexe fort ;

Attendu que, pour évaluer le montant des honoraires professionnels encaissés, le Tribunal, manquant de documentation personnelle, a commis le directeur des Haras nationaux, à l'effet d'évaluer le montant des bénéfices ;

Attendu que cet honorable fonctionnaire, ayant compulsé la table des étalons et la statistique des juments poulinières, estime qu'on ne saurait dépasser le chiffre de trois visites quotidiennes sans compromettre la santé de l'animal ;

Mais attendu la contre-expertise de M. le président du Syndicat des boîtes de nuit, d'où il appert

que les facultés sexuelles de l'animal ne sauraient être assimilées aux possibilités amoureuses de l'homme ; que celui-ci s'adonne à l'amour par passe-temps tandis que celui-là ne s'accouple que par nécessité ;

Attendu que, d'un rapport de M. le général Foutre, commandant les garnisons de l'Est, il résulte qu'une professionnelle exercée peut suffire aux besoins d'une division de cavalerie ; mais que cela n'autorise pas la S. T. C. R. P. à faire couvrir les personnes par soixante chevaux ;

Par ces motifs, le Tribunal, adoptant une honnête moyenne, fixe à mille francs par semaine le chiffre d'affaires de la demoiselle X... ;

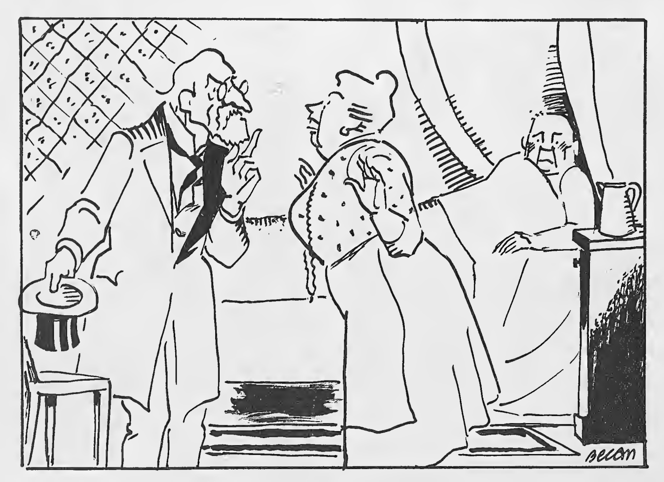
Déclare le Q responsable de l'accident ;

Et comme on ne saurait confondre amour et Plaisance, condamne le chauffeur à 30.000 francs de dommages et intérêts et la Compagnie aux dépens.

Pour extrait conforme :

Georges BARBARIN.

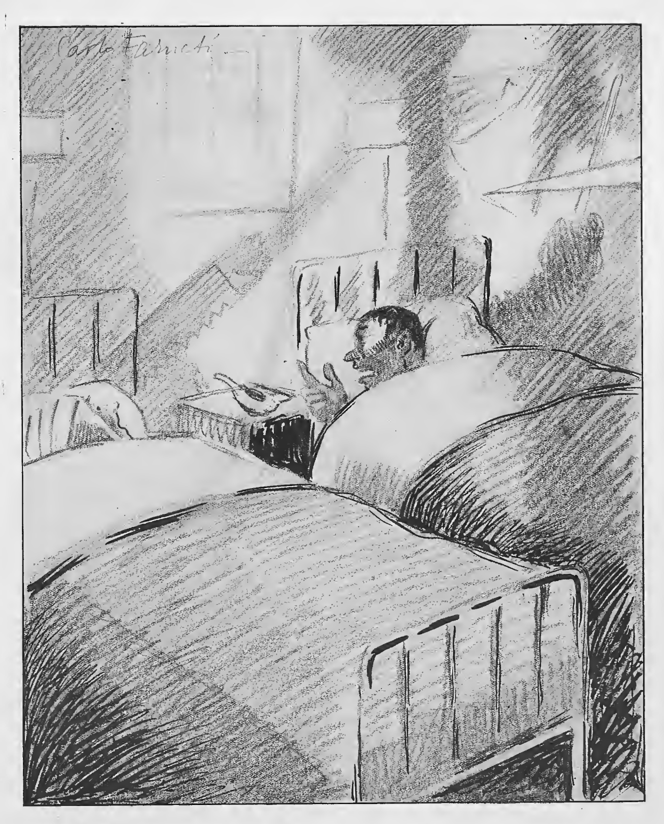
APPRÉHENSION



— Il va d'abord falloir lui couper sa fièvre.

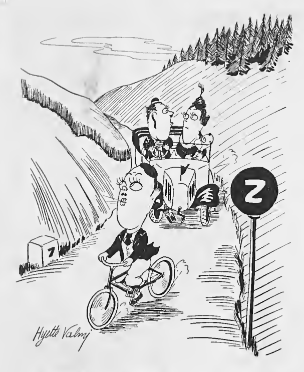
— Ça va-t-y encore nous coûter cher de chirurgien ?

(Dessin inédit de Bécan.)



— Le jeune chirurgien jubile ce matin... y dit que tu pourrais bien être son premier succès...

(Dessin inédit de Farneti.)



— Mo chère Eudoxie, tirez donc un peu la queue d'Azor que nous nous fossions livrer possoge por cet importun.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— Je vous promets, Modame, qu'oprès l'opérotion vous ourez vingt ons de moins.

— N'exagérons rien : Je ne veux pos poroître une gomine !

(Dessin inédit de Salar.)



SOYONS PRÉCIS...

Elle est charmante, quoique Américaine, ou parce que. Elle mène à Paris la vie la plus riante, la plus agitée aussi. Cependant que son mari « fait » des dollars, outre-Atlantique, elle se plaît à friser le risque et à défier le diable...

C'est ainsi qu'un vilain matin après tant de beaux soirs, elle s'avisa de constater que, depuis plusieurs jours déjà, elle aurait dû se trouver dans la période délicate où le bandeau de l'amour change de place. Or, rien, depuis un bon mois, ne s'était manifesté.

Elle s'en ouvrit, si j'ose dire, à son ami du moment, qui lui dit :

— Va voir mon copain le Docteur Chause ! Il te rassurera peut-être !

— Mais, si je suis enceinte... Oh ! mon chéri... Quelle affreuse perspective ! Songe que mon mari...

— Écoute, le plus sage est de se renseigner auprès de l'homme de l'art. Va vite chez le Docteur Chause !

— Mais jamais je n'oserai ! Chéri, ne me brusque pas, donne-moi du courage !

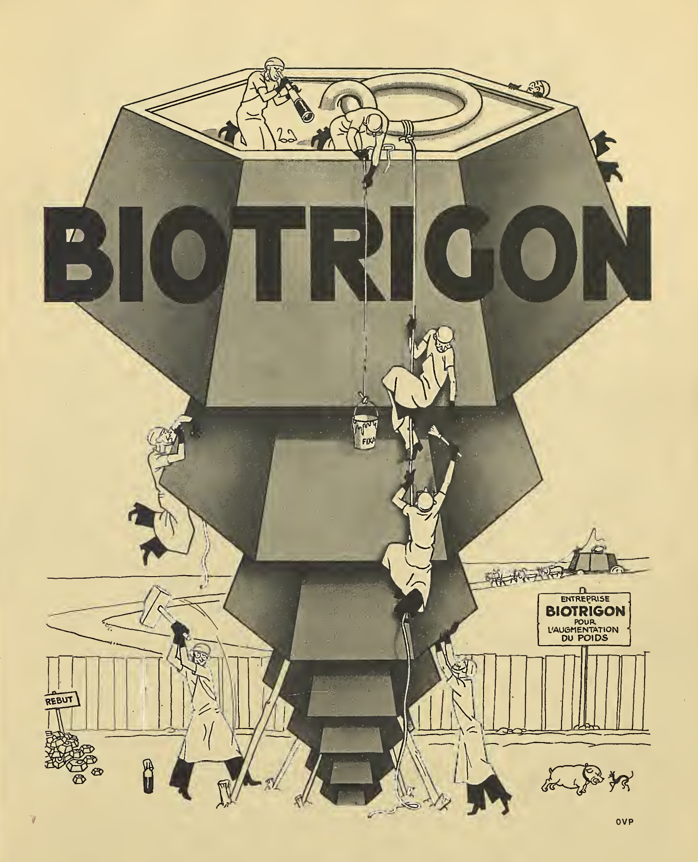
Elle implora si bien que son ami dut employer, pour la consoler, les seuls moyens dont il disposât, le cher garçon !

Rassérénée par ce tendre intermède, notre Américaine arrive chez le Docteur, nomme son ami, expose son inquiétude. Le docteur, qui la connaît de réputation et qui est un pince-sans-rire, déclare, après minutieux examen :

— Je ne saurais affirmer que vous êtes enceinte... En tout cas, si vous l'êtes, c'est d'environ deux heures !

Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD.

Imp. E. Desfossés-Néogravure, — Paris.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 22
20 Janvier 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)



par Robert DIEUDONNÉ



Pendant le mois de décembre, les voyantes, prophétesses, devineresses, extra-lucides, liseuses d'avenir et tout ce qu'il s'en suit, ont confié à des reporters, tout oreilles, le secret de ce qu'elles ont cru découvrir dans les mains, les songes, le marc de café, les entrailles de poulet et même dans le linge sale, ce qui nous attend cette année.



Si vraiment elles connaissaient l'avenir, ne feraient-elles pas mieux de le garder pour elles ? A part le nom du gagnant du Grand Prix, je ne leur en demande pas plus.

Mais nous avons mieux que les somnambules qui se flattent d'avoir tout annoncé depuis qu'elles vaticinent, nous avons de nouveaux astrologues qui nous promènent dans les complications astrales et qui, parce que Mars embête Mercure — qu'ils disent — nous présagent les pires cataclysmes.

Je ne dis pas qu'un jour l'avenir ne nous sera pas parfaitement connu et que tout ce qui nous paraît aujourd'hui des mystères compliqués ne sera pas d'une clarté décevante aux yeux de nos petits-enfants. Je ne serai pas là pour voir si cette nouvelle conquête leur assure un peu plus de bonheur.

J'ai dans l'idée que tous les progrès acquis, quels qu'ils soient, laissent les hommes indifférents. Ainsi nous, en voyant le premier avion, nous en avons eu, si je puis ainsi dire, un coin de bouché. Mais à nos enfants, l'avion paraît dans le ciel une chose normale. On dégringole encore un peu, mais ce n'est pas tant de la faute des appareils que des pilotes. Ainsi chaque jour nous amène un mieux-être. Mais nous trouvons cela tout naturel et même mérité.

Admettons qu'un jour la science triomphe au point de supprimer la maladie.

Ne vous affolez pas à la pensée que cette découverte vous ruinerait. Nous n'en sommes pas encore là d'abord ; de plus, la sottise des hommes est supérieure à tous les efforts de l'intelligence. Sûrs d'éviter la maladie avec quelques précautions, les hommes trouveraient en un rien de temps le



moyen de se démolir le tempérament — si je puis dire — par des excès de toute nature.

Si l'on arrivait à supprimer la mort naturelle, ce qui ne serait pas peut-être tellement une bonne chose, les hommes conserveraient l'usage des bonnes petites « gueguerres », qui font plus de travail que les épidémies les plus meurtrières.

■ ■ ■



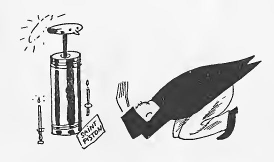
Quant à ce qui est de l'avenir, je ne sais pas si vous êtes très curieux de le connaître. Pour moi, j'aime mieux la surprise. Les seules choses dont je sois à peu près certain à date fixe c'est de payer mon terme. Celui de janvier est à peine passé que je commence à ne pas dormir

la nuit à la pensée de celui d'avril. Ça me suffit ! D'autant plus que, si je ne puis pas éviter les tuiles qui me menacent, elles tomberont bien assez tôt, sans empoisonner mes derniers bons moments.

■ ■ ■

Quand Louis Barthou était arrivé au Ministère des Affaires étrangères, il avait profité de l'émotion soulevée par l'arrivée de M. Doumergue pour supprimer les recommandations dans ses services.

De même le général Maurin avait déclaré qu'il ne voulait plus entendre parler de recommandations au Ministère de la Guerre. Quatre crans avec le motif au premier qui ferait apostiller la



demande d'un galon de premier jus par la cantinière et le casernier.

C'est très bien ! Toutefois nous aurions peut-être tort de supposer que ces circulaires énergiques sont inspirées par un grand esprit d'équité. Le ministre qui interdit les recommandations cherche moins la justice que la tranquillité.

■ ■ ■



J'espère pour vous que vous n'avez jamais été ministre, mais si vous saviez le nombre de protecteurs que peuvent déranger certains candidats aux palmes académiques, vous n'en reviendriez pas.

Je sais bien que le ministre est généralement défendu par tous ceux qui l'entourent, le directeur du cabinet, les secrétaires, les attachés et les chargés de mission dont la vraie mission serait de ficher à la porte les raseurs. Mais, malgré tout, il est certaines démarches qui sont bien obligées d'aboutir au ministre lui-même, surtout quand elles sont accomplies par des parlementaires dont on peut avoir besoin au bon moment.

Je vais vous reconter une histoire. C'était au temps où François-Albert était à l'Instruction publique. Un matin, un parlementaire, qui était son ami, vint le trouver en lui disant : « Dis donc, il y a un dossier ici pour que François Rabelais ait la rosette. Cela me ferait plaisir que tu fisses le nécessaire.

— Rabelais ? (vous pensez bien que je ne vais pas vous dire le vrai nom du candidat), Rabelais ? dit François-Albert. Mais il n'est pas sans talent.



Je vais faire sortir le dossier et tu peux lui dire que c'est fait. Parbleu ! Rabelais, c'est quelqu'un... et républicain...

— Tu penses !

Mais il en fallait plus pour contenter le Rabelais en question.

Il avait remué le monde entier.

Le ministre ne pouvait aller au Sénat ou à la Chambre sans tomber sur un parlementaire qui l'entraînât dans un coin, en lui disant :

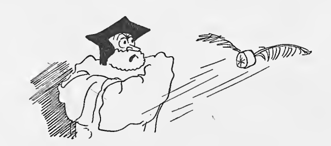
— Dites-donc, cher ami, j'ai un service à vous demander, je voudrais la rosette pour Rabelais...

— Oui ! c'est entendu...

Pendant six semaines, François-Albert répéta que c'était entendu, mais la septième semaine, au moment même où les dossiers allaient partir pour la Chancellerie, il y eut une telle attaque massive des protecteurs lancés par Rabelais que François-Albert, devenu enragé, s'écria :

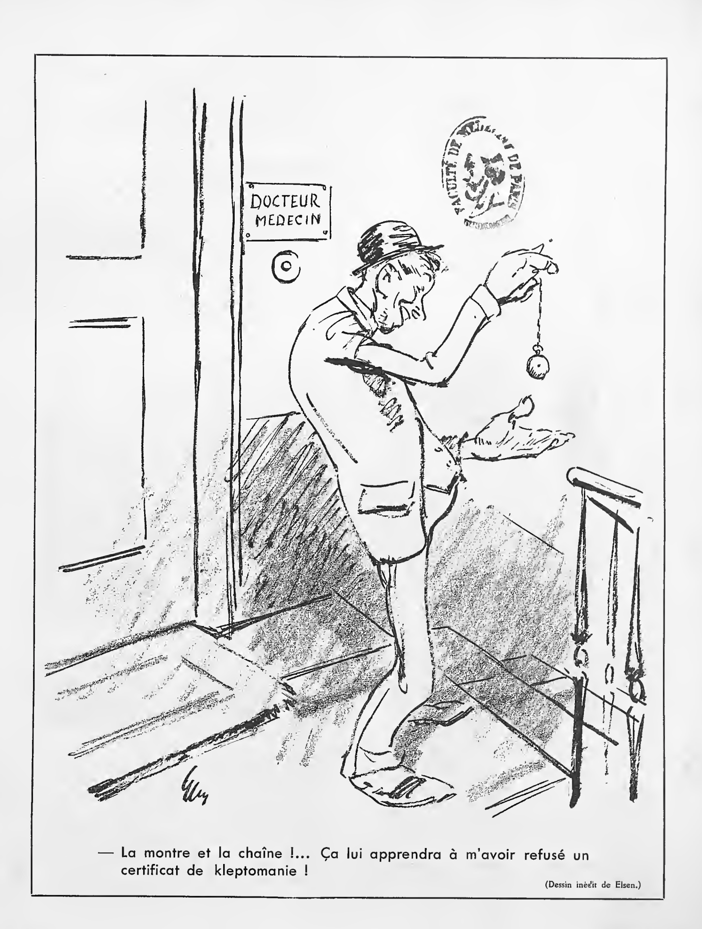
— Ah ! non ! tout de même, il commence à m'em...bêter, celui-là, il ne l'aura pas, sa rosette !... ça, je le jure !

Il ne l'a pas eue ! Mais vous ne savez pas ce qu'il a dit, François Rabelais :



— Mes amis sont de beaux salauds (sic). Ils m'ont raconté qu'ils avaient agi auprès du ministre. Mais il faut croire, s'ils ont fait des démarches, qu'ils ne les ont pas faites au bon moment.

Ce qui était la vérité même.



— La montre et la chaîne !... Ça lui apprendra à m'avoir refusé un certificat de kleptomanie !

(Dessin inédit de Elsen.)

Je ne veux pas du tout vous raconter que les recommandations soient inutiles ; elles sont au contraire indispensables et non seulement un ministre doit en tenir compte, mais vous et moi, quand nous détenons une parcelle du pouvoir, vis-à-vis d'un inférieur.

Si nous voulons engager un chauffeur, nous prenons celui qui a les meilleurs certificats — recommandations ! — ou celui que nous a recommandé un ami.

Si nous voulons marier notre fille, nous prenons des renseignements sur le candidat et notre décision dépend des recommandations. A moins qu'il ne s'agisse d'un mariage d'amour, auquel cas nous sommes en pleine folie, et il n'est plus question de chercher des solutions raisonnables.



Vous partez en voyage ? vous demandez des renseignements sur des hôtels à vos amis qui vous « recommandent » ceux dans lesquels vous descendrez.

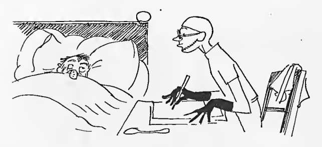
Le luxe, la propreté, le confort sont des agréments réels que l'on peut apprécier quels que soient les goûts. Mais la cuisine ? Et cependant vous n'êtes pas assis à la table d'un restaurant que le garçon, le gérant ou le patron même vient vous « recommander » un plat. Il peut même être dangereux de ne pas le choisir — car par le fait même qu'ils recommandent celui-là, ils ont l'air de vous laisser entendre que les autres ne valent pas cher.

■ ■ ■

Mais vous-mêmes, docteurs, que faites-vous quand vous écrivez une ordonnance ? Vous recommandez un traitement, un régime, des remèdes. Recommandations d'autant plus délicates qu'elles peuvent amener la guérison du malade. En ce cas, deux suites peuvent intervenir logiquement.

Ou bien le malade est un homme intelligent qui marque à votre égard sa gratitude dès qu'un de ses amis tombe malade :

— Mon vieux, va donc trouver le Docteur Bibi, c'est un as, il m'a tiré du pétrin.



Bonne recommandation contre laquelle vous serez les derniers à protester.

Ou bien une autre manifestation peut se produire.

Vous avez « recommandé » au malade un remède qui l'a soulagé. Ce n'est pas à vous qu'il croit, c'est au remède et c'est le remède qu'il recommande à tous ceux qui éternuent devant lui. Mais remarquez combien les gens sont injustes.

Le remède qui a réussi à Durand ne réussit pas à Dubois, que vous n'avez pas soigné, mais que Durand a bien voulu soigner à votre place.

— Prends ça ! c'est radical. C'est le docteur Bibi qui me l'a ordonné...

Et Dubois répète partout :

— Le docteur Bibi n'y connaît rien, il m'a foutu un truc qui me réussit comme un cautère sur une jambe de bois !





D'ailleurs, rien n'est plus ingrat qu'un malade. La phrase que l'on entend le plus souvent, c'est :

— Je vais mieux parce que je devais guérir !

J'admets qu'il y ait là-dedans un fond de vérité, pour peu que l'on soit fataliste, mais, vous êtes bien de mon avis, que ce n'est pas une raison pour le crier sur les toits, d'autant plus que, dans le lot, il y a des crieurs qui feraient venir un chirurgien pour leur couper un cor au pied.

Robert DIEUDONNÉ.



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)



LES RISQUES

—

— Moi, ma petite, je ne crains rien, je suis renseignée, tu penses. Mon premier amant, c'était... des étudiants en médecine...

(Dessin inédit de Jack Abeillé.)



— Vous allez souvent à la selle ?

— Non, Monsieur le Major, je suis dans l'infanterie...

(Dessin inédit de Clem.)



— Comment ! vous riez.

— Oui, j'pense que l'docteur m'avait ordonnné un traitement électrique et qu'j'avais jamais pu m'le payer.





par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

VOCALISES

Cette artiste — un peu corpulente aujourd'hui — de notre plus grande scène lyrique a une manie. Lorsqu'elle chante, il faut qu'elle ait les pieds nus dans des sandales. Comme elle n'interprète que des rôles classiques cet... accoutrement passe inaperçu — sauf de très vieux abonnés qui n'ignorent pas ce détail.

Et l'on peut voir souvent à l'Opéra de vieux messieurs suivre à la lorgnette l'évolution des orteils de Mlle Ket. Lap... Ceux-ci se contractent dans les notes hautes, tandis que les mains se convulsent.

C'est assurément ce qu'on appelle « Faire des pieds et des mains » pour arriver à un résultat !...

■ ■ ■

TRIBUNAUX COMIQUES

Me de Mor... Giaf... aime conter sur le Palais et les Tribunaux comiques de plaisantes histoires.

Il cite volontiers le cas de cet ivrogne invétéré, qui est poursuivi pour outrages, rébellion et coups à agent.

On entend naturellement, d'abord, le représentant de la force publique :

— Eh ! oui, Monsieur le Président, cet animal faisait scandale ; il pleurait comme un veau ; on l'a chargé



dans le car comme un porc, et là il s'est mis à gigoter comme un lapin. Enfin il m'a traité de vache...

Alors le bon Président D... :

— Je vois, je vois, mon ami. Et avec tout cela vous ne vous êtes pas aperçu que vous aviez affaire à un vieux... cheval de retour !

SOMBRE HISTOIRE

C'est un de nos plus jeunes et plus spirituels confrères, qui a beaucoup de talent, aussi bien avec son crayon qu'avec sa plume, car il est à la fois, romancier, chroniqueur et dessinateur.



Et pour gagner sa vie, il doit faire beaucoup de choses plus ou moins intéressantes. C'est ainsi qu'il vient d'écrire une scène pour une revue de Mlle Joséphine Baker, la vedette noire.

On lui demandait récemment ce qu'il faisait.

Alors, modestement :

— Je suis le nègre de Mlle Baker !

■ ■ ■

L'AIR DES BIJOUX

Cette grande dame américaine qui possède un théâtre à Paris et y joue quelquefois, maintient la réputation d'originalité qu'on affecte en général à ses compatriotes richement rentées. Il n'est pas de fantaisie qu'elle ne se passe.

C'est ainsi que possédant les plus belles émeraudes du monde, Mme G... W..., environ tous les trimestres, a le goût singulier d'en avaler une. Et de la rendre bien entendu. Et elle assure que, grâce à cette petite opération « digestive », elle conserve ligne et santé.

— Si jamais elle chante cette saison « l'air des Bijoux », constatait le peintre J.-G. Domergue, craignons que cet air ne soit pas très odoriférant !

RAJEUNISSEMENT

On connaît la fameuse réplique de Jean Richepin.

On demandait au poète de « La Chanson des Gueux » s'il n'avait pas été chez un médecin spécialiste — déjà ! — du rajeunissement :

— Oui, répondit fièrement Jean Richepin, mais comme cobaye !

S'il faut en croire la chronique parisienne, un de nos anciens préfets — à belle et noble barbe — aurait récemment consulté un spécialiste en vue de son rajeunissement ; mais l'homme de l'art lui aurait dit que l'opération était inutile.

Et notre homme va, partout, répétant :

— Vor... a refusé de me « glander » (sic) je suis un type dans le genre de Richepin...

Et pour accentuer son avantage, l'ex-préfet met le nom du poète au féminin !

AU SERVICE DE VÉNUS

— A mon âge, je ne me déshabille plus que devant mon docteur !...

C'est ce qu'aime répéter celle qui fut une des « belles » de 1900 et qui connut une vogue comparable à celle de la Belle Otéro.

Mais les mauvaises langues assurent que ce n'est là que modestie, car, bien que frisant la soixantaine, la dame a encore de ces faiblesses pour les petits jeunes gens... Cela ne veut pas dire qu'elle se déshabille, le sacrifice à Vénus ne comportant pas obligatoirement l'abandon des voiles.

C'est ce qu'Alfred Capus appelait d'un mot imagé : l'amour au galop.

— Pourvu, insinuait en souriant Mme Marguerite Mor..., que les poulains ne ruent pas dans les brancards !



Fille ?... ou garçon... ????

(Dessin inédit du Dr D. L. Audouze.)

CHEZ LES CANAQUES

— ...Tenez Mademoiselle, mettez çà au garde manger !

(Dessin inédit de Schem.)





— Et pour l'épitaphe de la tombe de votre mari ?
— Mettez : ici repose un bon vivant !...

(Dessin inédit de Clem.)



— Mauvaise nouvelle, Docteur : je suis guéri !

(Dessin inédit de M. Sauvant.)

DIAGNOSTIC

— Puis-je espérer vivre jusqu'à cent ans, Docteur ?
— Fumez-vous, buvez-vous, faîtes-vous la noce ?
— Non, docteur.
— Alors pourquoi voulez-vous vivre jusqu'à cent ans ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)

LE PHARMACIEN-MÉDECIN

CAUCHEMAR EN DEUX TABLEAUX

par Georges BARBARIN

L'académie de médecine a enregistré une communication de MM. Frumusan et de Mendoza, relative à un nouveau procédé de lavage intestinal par le vide, appelé aspiroclyse.

(Les journaux.)

TABLEAU I

(*La pharmacie. Décor : Un buste d'Hippocrate, un bandage herniaire et un fœtus*).

LE PHARMACIEN-MÉDECIN. — Je vous recommande tout spécialement le nouveau système breveté d'évacuation par le vide. Il suffit d'introduire la canule par l'orifice et de brancher l'appareil sur le secteur. Soit que vous ayez trop absorbé d'aliments à votre dîner et que la nécessité s'impose d'en récupérer une partie, soit qu'une constipation opiniâtre s'oppose au cheminement normal de vos déchets, l'Intestinal Cleaner est prêt à vous libérer des fermentations excessives. Pas de médecin, pas de tiers. Une prise de courant, c'est tout.

LE CLIENT *intéressé.* — Alors, vous croyez qu'on peut indifféremment se mettre l'embouchure dans l'anus ou dans la bouche.

LE PHARMACIEN-MÉDECIN, *péremptoire* — Tout est prévu au mieux de l'hygiène. L'appareil comprend douze raccords, susceptibles de s'appliquer dans les endroits les plus différents. Voici le coude interne destiné au balayage de la matrice... Ici est la ventouse supplémentaire qui va chercher les oxyures jusque dans le fond du cæcum... Ceci représente le tube-mouchoir qui vous tire du sinus les mucosités rebelles... Cette spatule récolte les pellicules... Ce cure-oreilles vous extrait le cérumen du tympan...

LE CLIENT. — Très pratique, en effet.

LE PHARMACIEN-MÉDECIN. — L'ensemble, pour tous courants, continu et alternatif, 115 et 220 volts, avec fusible de sécurité et petite lampe viscérale, permettant de se rendre compte du travail exécuté à l'intérieur...

LE CLIENT. — On a tout prévu.

LE PHARMACIEN-MÉDECIN. — Tout. La manette de distribution permet de réaliser trois puissances : la faible pour les petits usages, la forte, pour les succions plus profondes, l'extra-forte pour les cas désespérés. D'ailleurs l'appareil vous est livré avec instructions dans un magnifique coffret verni au tampon avec incrustations en ébène de synthèse.

LE CLIENT. — Et le prix ?

LE PHARMACIEN-MÉDECIN. — Le prix ? Douze cents francs seulement, payables en 6 ans par mensualités...

LE CLIENT. — Je le prends. Il est garanti ?

LE PHARMACIEN-MÉDECIN. — Dix ans, sauf les retours de flamme... Je l'enveloppe ?

LE CLIENT. — Parfaitement.

(Il paie et sort en courant.)

TABLEAU II

(La chambre du client.)
Décor : Cinq seaux hygiéniques.

LE MÉDECIN-PHARMACIEN. — Comment cela vous est-il arrivé ?

LE CLIENT. — J'étais constipé depuis vingt-cinq ans. Alors j'ai acheté un Intestinal Cleaner. Je me le suis introduit aussitôt jusqu'à la seizième capucine.

LE MÉDECIN-PHARMACIEN. — Imprudent !...

LE CLIENT. — Et j'ai déclenché sciemment la puissance maximum.

LE MÉDECIN-PHARMACIEN. — Affreux ! Que s'est-il produit?

LE CLIENT. — Non seulement les matières furent attirées au dehors, mais, entraînés par l'aspiration, mes intestins ont suivi mes selles...

LE MÉDECIN-PHARMACIEN, *atterré.* — De sorte?

LE CLIENT. — De sorte que pour un nettoyage par le vide, c'est un nettoyage par le vide...

(Montrant les seaux hygiéniques.)

D'ailleurs il y en a cinq récipients.

LE MÉDECIN PHARMACIEN, *avec effroi.* — Mais alors, si je comprends bien, vous êtes creux comme une lanterne?

LE CLIENT. — Exactement. Et vous ne sauriez croire à quel point j'ai le ventre libre. Et quel soulagement moral ! Plus d'appendicite à redouter, plus de péritonite à craindre, plus de gaz, plus de parasites !

LE MÉDECIN-PHARMACIEN. — Tout çà, c'est très joli pour vous? Mais moi, le médecin, qu'est-ce que je deviens dans tout ça?

LE CLIENT. — Vous êtes toujours pharmacien? Faites faire un aspirateur à porte-monnaie et désormais : un conseil, appliquez vous-même l'appareil !

(Ici le pharmacien-médecin se réveille de son cauchemar dans sa boutique et y retrouve avec soulagement le bandage, Hippocrate et le fœtus).

Georges BARBARIN



LE CENTENAIRE

— Et à quoi ottribuez-vous votre longévité ?
— Hé... dans le poys on ne peut pas être malode : le docteur le plus proche est à 50 km d'ici.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



LE NOUVEAU-NÉ

— Il ne crie pas ?...

— Non... il est né sous le signe de « La trêve » !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



SIMPLE QUESTION

— Pardon, Monsieur, je voudrais sortir, est-ce que vous descendez ?

— Oh, non Madame, c'est tout le contraire.

(Dessin inédit de Bénic.)

— Le menu ne nous plaît pas, maître d'hôtel, mais tâchez donc de nous faire mijoter le patron avec des petits oignons et deux doigts de madère...

(Dessin inédit de M. Sauvant.)



Quand Esculape sourit...

Une délicieuse étudiante en médecine, qui avait tout pour elle, sauf une connaissance approfondie de ses sujets, était grignotée à petit feu par le Professeur Ph..., bien connu pour ses reparties acidulées.

— Voyons, Mademoiselle... une question facile : Quelle longueur atteint l'érection normale ?

La pauvre petite, non seulement ne connaissait rien à son cours, mais encore manquait de toute espèce d'expérience. Ce n'est pas un reproche, loin de là.

— Trente centimètres, Monsieur, répondit-elle en rougissant.

— Bigre ! dit Ph..., vous exagérez ! Madame Ph... se contente de dix-huit centimètres !



Une autre jeune et sensible personne, coupable de s'être absentée en cours d'examen, entendit le Professeur lui demander :

— Mademoiselle, peut-on savoir pourquoi nous n'avons pas eu l'heur de vous voir mercredi?

Et la pauvre enfant de chercher désespérément une excuse point trop usée, valable, irréfutable...

— J'étais... j'étais indisposée, Monsieur !

Mais, sans daigner entendre la suite et considérant cette excuse comme point suffisante, le Professeur déclara :

— Mademoiselle, La Faculté, elle aussi, a ses règles... Ne l'oubliez plus !



Deux futurs médecins, l'été dernier, voyageaient en Bretagne. Au cours d'un repas, à Plozévet, on leur servit un énorme plat de blanquette de veau, qu'ils avalèrent intégralement. Mais il restait les os... un chien qui traînait par là en fit une bouchée, sans que la patronne s'en aperçut. Quand elle vint desservir, stupéfaite, elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Eh ben, ma doué... vous mangez donc aussi les os, mes enfants?...

— Nous sommes médecins, Madame, répondirent les joyeux drilles sans se démonter, et nous avons prouvé que toutes les maladies et malaises du cœur disparaissent quand on peut avaler une bonne portion d'os... De plus, cela fait un bien immense au foie... Regardez-nous, nous étions comme deux véritables squelettes avant de découvrir ce merveilleux remède... et maintenant...

— Ah ben, merci, moi que je peux presque plus marcher à cause que mon cœur a des palpitations... Ah! ben alors, c'est simple et facile...

N. D. L. R. : Nous ne savons pas si la région fut ensuite endeuillée par la mort dans d'affreuses douleurs, de la cabaretière...



Deux vieillards, Philémon et Baucis, si vous voulez, ont parlé toute la soirée de leur jeunesse.

C'était l'anniversaire de leur mariage... ils ont, en tremblotant, déplié de vieilles lettres d'amour, jaunies et déchirées.

Ils ont, en toussottant, évoqué leurs baisers, leurs étreintes.

Et puis, ils se sont couchés, comme ils se couchent chaque soir depuis vingt ans : dos à dos...

Philémon marmotte... Baucis pleure sans bruit.

Philémon, avant de s'endormir, n'oublie pas d'ôter son râtelier, de le passer à Baucis qui le dépose dans le verre traditionnel, sur la table de nuit.



Brusquement, Baucis se sent caressée par une main sèche et faible... Et elle entend, rauque et noyée de désirs, la voix de Philémon :

— Passe-moi mon râtelier...

— Pourquoi, mon Dieu, chevrotte Baucis, qui attendait autre chose.

— Passe-moi donc mon râtelier, s'impatiente Philémon.

Puis, plus tendrement :

— ... Je veux te mordre !



C'est un fort beau garçon, ma foi ! qui s'est spécialisé dans les affections féminines et que la clientèle dénonce comme un investigateur averti.

Au cours des dernières instructions visant les spéculateurs, on faillit l'inquiéter. Mais la suite de l'enquête révéla la pureté de ses intentions, sinon la chasteté de ses pratiques.

Quand cette nouvelle parvint au chirurgien O... celui-ci haussa les épaules.

— Qu'on le poursuive pour excès de spéculum, très bien. Mais pas pour excès de spéculation !



Le fameux major Larrey, surnommé Coupe-Toujours, opérait à Eylau dans une ambulance et sans la moindre asepsie.

On lui apporte un sergent de la garde, fracassé de la tête aux pieds. Durant vingt minutes, Larrey travaille consciencieusement, enlevant une jambe, un bras, un nez, une oreille et une fesse. A mesure qu'il retranche, les assistants accumulent les débris sur la table voisine jusqu'au moment où Coupe-Toujours dit :

— Enlevez !

Les infirmiers restent un moment indécis et l'un d'eux, montrant les deux tas, sensiblement égaux, dit :

— Pardon ! M'sieu le Major. Lequel qu'il faut que j'enlève ?



DÉFINITION

— Tu sais ce que c'est, toi, des suppositoires ?

— Oui, c'est des petits bonbons qu'on suce avec le derrière...

(Dessin inédit de Varé.)



L'ORDONNANCE

— Et n'oubliez pas, Mademoiselle, de vous faire faire des injections sous-cutanées d'eau de mer.

— C'est que, Docteur, je ne sais pas nager...

(Dessin inédit de Jo Paz.)

INTERMÈDE

LA MOUCHE

(Dessin inédit de Socrate.



Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

VENGEANCE CHINOISE

Le délicat poète Fou-Li-Kiang avait osé entrer dans la couche de Mademoiselle Fraîcheur-des-Matins-Calmes, maîtresse du gouverneur de la province, qui prétendait garder pour son usage personnel cette jeune personne aux dents laquées et aux ongles en vrille. Dénoncé par un espion, Fou-Li-Kiang fut condamné à avoir la tête tranchée.

Un beau matin, par un froid très vif, le pauvre Fou-Li-Kiang se trouva aligné, à genoux, le col incliné, avec cinq ou six malandrins, sur la place de la Justice-Eternelle.

Derrière eux, le bourreau, Dé-Bler, armé d'une épée tranchante comme un rasoir, leur coupait la tête avec maestria.

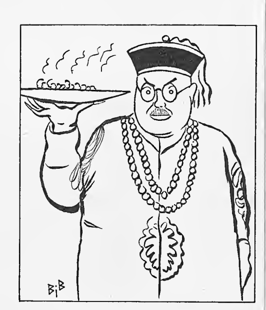
Il ne s'y reprenait jamais à deux fois, et quand il arriva à Fou-Li-Kiang, qui était le dernier, il opéra avec tant de légèreté que la tête du supplicié demeura sur ses épaules, comme si Dé-Bler eût traversé de sa lame une motte de beurre. Et, comme il faisait très froid, les bords de la plaie se recollèrent immédiatement.

Aussitôt l'exécution terminée, les soldats qui escortaient les condamnés s'étaient enfuis au cabaret, pour se réchauffer avec de l'alcool de riz, abandonnant leurs clients à leur triste sort, et Dé-Bler lui-même avait couru chez sa bonne amie, la charmante Lune-de-Jade, qui l'attendait avec un savoureux et reconstituant sauté de crevettes, plat dont il raffolait.

Au bout de cinq ou six minutes, Fou-Li-Kiang se demanda si Dé-Bler ne l'avait pas oublié. Il lui semblait qu'il vivait encore... Il se leva, vit ses camarades de supplice décapités, et marcha, ébloui... On l'avait bien oublié !

Comme il grelottait, il s'en fut boire une tasse de thé bouillant à l'auberge du *Caïman rose.* Hélas ! la chaleur du thé, la douceur de l'atmosphère eurent tôt fait de détruire l'œuvre de la gelée. Fou-Li-Kiang n'eut pas le temps d'achever sa tasse : sa tête roula soudain à terre, au grand effroi de la servante, qui, abandonnant tout respect humain, jeta un cri de porc égorgé.

Et voici maintenant, empruntée à l'*Art du bien-manger* de Richardin, la recette du plat que savourait Dé-Bler, tandis que ce petit drame se déroulait.



SAUTÉS DE CREVETTES A LA CHINOISE

Pour cinq convives, prenez une demi-livre de pois écossés, autant de crevettes grises bien épluchées, un quart de champignons blancs, un quart de lard maigre, autant de beurre fin.

Chaque élément sera cuit séparément, mais on réunira ensuite le tout, pour quelques minutes, dans la sauteuse.

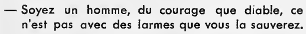
Laissez tremper vos champignons épluchés pendant dix minutes dans de l'eau vinaigrée et coupez-les en dés. Coupez aussi le lard en petits dés que vous faites revenir au beurre; quand les lardons sont bien dorés, ajoutez les pois. Une demi-heure de cuisson, la casserole couverte d'une assiette creuse remplie d'eau.

Faites revenir au beurre vos queues de crevettes, à feu vif, en évitant qu'elles se dessèchent ou qu'elles roussissent.

Faire cuire les champignons dans du beurre blanc. Gardez ce beurre, qui servira à lier et parfumer le tout.

Au moment de servir, mélangez pois, crevettes et champignons dans la sauteuse où ces derniers auront cuit, donnez un coup de feu en agitant avec la cuiller de bois. Salez et poivrez. Servez dans un légumier chaud.





— Soyez un homme, du courage que diable, ce n'est pas avec des larmes que vous la sauverez.

— Je sais bien, docteur, c'est d'ailleurs pourquoi je pleure.

(Dessin inédit de Mat.)



— A propos, chéri, où as-tu la tête ?... Tu m'as envoyé ta déclaration d'impôts !

— Ça y est !... C'est le percepteur qui a reçu ma déclaration d'amour !...

(Dessin inédit de Frick.)



VOCATION

— L'enfant se présente bien.

— Tant mieux ! on en fera un représentant.

(Dessin inédit de Picq.)

LE TIMBRE-POSTE

La consultation terminée, ma cliente se rhabille lentement, pendant que je finis une lettre pressée.

– Pourriez-vous, Madame, me mettre cette lettre à la poste ?

– Avec plaisir, Docteur.

Et ayant cacheté ma missive, je prends délicatement entre le pouce et l'index, un timbre-poste ; un coup de langue au verso, et voilà mon timbre collé.

Mais ma vénérable cliente paraît très surprise.

– Comment, me dit-elle, vous, un médecin, faire cela avec votre langue !

Avant même que je devine à quoi elle peut bien faire allusion, elle continue :

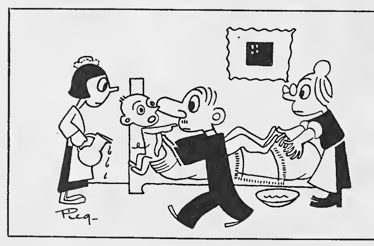
– Moi, Docteur, j'emploie toujours mon doigt ; c'est beaucoup plus propre.

Dr L. E.



Le docteur. — Allons, allons, il n'y a pas grand'chose.
La mère. — Eh ben, ça été long docteur !...
La fille. — Mais pas trop, maman, pas trop !

(Dessin inédit de Granddam.)



JUMEAUX

— Fermez pas, il y en a encore un !...

(Dessin inédit de Picq.)

MICTASOL

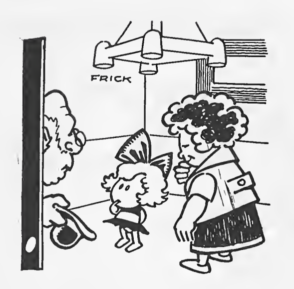
décongestif pelvien



COMPRIMÉS — OVULES — SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE DU MICTASOL
155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (9e)

O.V.P



CRI DU CŒUR

— Que dit-on, ma chérie, au bon Docteur, qui vient exprès pour te voir ?...

— Au revoir, Docteur !...

(Dessin inédit de Frick.



ALIBI

— Ben, voilà Monsieur ! puisque vous me demandez ce que j'ai fait la nuit de Noël 1933 !

(Dessin inédit de Clem.)

APRÈS L'OPÉRATION

— Les deux jambes coupées... pensez-vous que je vais trouver une place.

— Mais sûrement... comme caissier dans une banque... vous ne pouvez pas lever le pied...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

CLIENTS D'AUTREFOIS

Casanova conte, dans ses savoureux mémoires :

Etant descendu à Orsera, pendant qu'on chargeait de lest le fond de notre vaisseau, dont la trop grande légèreté nuisait à l'équilibre nécessaire à la navigation, je vois un homme de bonne mine qui s'arrête à me considérer avec beaucoup d'attention. Certain que ce ne pouvait pas être un créancier, je pensai que ma bonne mine l'intéressait et, ne pouvant point le trouver mauvais, j'allais mon chemin quand il m'aborda :

« Oserais-je, mon capitaine, vous demander si c'est pour la première fois que vous venez dans cette ville?

— Non, monsieur, c'est pour la seconde.

— N'y étiez-vous pas l'année passée?

— Précisément.

— Mais alors vous n'étiez pas habillé en militaire?

— C'est encore vrai ; mais vos questions commencent à me paraître un peu indiscrètes.

— Vous devez me le pardonner, monsieur, puisque ma curiosité est fille de ma reconnaissance. Vous êtes l'homme à qui j'ai les plus grandes obligations, et je m'imagine que la Providence ne vous a ramené ici que pour que j'en contracte de plus grandes encore.

— Qu'ai-je donc fait pour vous, et que puis-je faire? Je ne saurais vous deviner.

— Ayez la bonté de venir déjeuner avec moi. Voilà ma demeure ; j'ai du *refosque* précieux, venez en goûter, et je vous convaincrai en peu de mots que vous êtes mon vrai bienfaiteur, et que je suis en droit d'espérer que vous n'êtes revenu ici que pour renouveler vos bienfaits. »

Je ne pouvais pas soupçonner cet homme de folie ; mais, ne comprenant rien à ses propos, je m'imaginai qu'il voulait m'engager à lui acheter de son *refosque*, et j'acceptai. Nous montâmes dans sa chambre où il me laissa un instant seul pour aller commander le déjeuner. J'y vis plusieurs instruments de chirurgie, ce qui me fit penser qu'il était chirurgien ; et, dès qu'il revint, je lui demandai s'il l'était en effet.

« Oui, mon capitaine ; il y a vingt ans que je fais ce métier dans cette ville, où je vivais dans la misère, car je n'avais guère que quelques saignées à faire, des ventouses à appliquer, quelques écorchures à panser et quelques entorses à remettre. Ce que je gagnais ne me suffisait pas pour vivre. Mais, depuis l'année passée, je puis dire avoir changé d'état ; j'ai gagné beaucoup d'argent, je l'ai mis à profit, et c'est à vous, mon capitaine, à vous, que le Bon Dieu vous bénisse, que je suis redevable de mon bien-être actuel.

— Comment cela?

— Le voici, mon capitaine. Vous avez connu la gouvernante de don Jérôme, et vous lui avez laissé en partant un souvenir amoureux qu'elle a communiqué à un ami qui, de bonne foi, en fit présent à sa femme. Celle-ci ne voulant pas, sans doute, être en reste, le passa à un libertin qui, à son tour, en fut si prodigue qu'en moins d'un mois j'eus une cinquantaine de clients. Les mois suivants ne furent pas moins fertiles et je donnai mes soins à tout le monde, en me faisant bien payer, comme de raison. J'en ai encore quelques-uns ; mais, dans un mois, je n'aurai plus personne, car la maladie n'existe plus. Vous devez comprendre maintenant la joie que m'a causé votre rencontre. Vous m'avez paru de bon augure. Puis-je me flatter que vous resterez ici quelques jours pour renouveler la source de ma fortune? »

Son récit me fit rire, mais je lui fis de la peine en lui disant que je me portais fort bien. Il m'assura que je ne pourrais pas en dire autant à mon retour, car le pays où j'allais était plein de mauvaise marchandise ; mais que personne comme lui n'avait le secret de l'extirper.

P. c. c. : G. DELAMARE.



— Et ce vomitif, allez-vous vous décider à le rendre ?

— Pourquoi, vous en avez besoin pour un autre malade ?

(Dessin inédit de Farinole.



BONNES AMIES

LE MARI. — Dis danc Suzan, il a l'air malade tan gaujan !

L'AMIE. — C'est pas étannant, elle l'a pris par la queue...

(Dessin inédit de Bénic.)



RECUL MALHEUREUX

— Ah, dacteur ! Quelle catastraphe ! Mai qui avais tant hésité avant de lui céder !

— Vaus avez reculé paur mieux « fauter ».

(Dessin inédit de Georges Grellet.)



RELATIONS UTILES

— C'est le fils de la belle-sœur de la cancierge du père du valet de chambre du Ministre, on paurrait le réfarmer paur faiblesse de canstitutian.

(Dessin inédit de Jam.)



Chirurgie Esthétique.

par Jean DRAULT

I

Le Docteur Fasseau, chirurgien spécialisé, se préparait à aller couper le bout du nez à une cliente. Artiste de cinéma, cette dame devait créer le rôle de l'impératrice Joséphine et était affligée d'un nez cyranesque.

Un homme insista pour être reçu par le docteur.

La clientèle de celui-ci était exclusivement féminine. La chirurgie esthétique, on le sait, doit son essor aux efforts entrepris par les chirurgiens, pendant la guerre, pour raccommoder les gueules cassées. Mais la guerre finie, les femmes vinrent en foule remplacer les poilus amochés pour se faire rajeunir.

Que venait faire ce client chez un virtuose du bistouri adonné exclusivement à la réparation de ces outrages du temps aux visages féminins que Racine prétendait irréparables.

— Faites entrer ! dit le docteur poussé par la curiosité.

Le valet de chambre introduisit un gaillard un peu râpé, au visage trop plein d'une mauvaise graisse jaunâtre, au regard louche, au nez long, mince, tordu, aux lèvres rentrées et sèches, aux oreilles décollées.

Il déclara :

— Docteur, je voudrais changer de figure. On dit partout que, pour vous, ce ne serait qu'un jeu.

— Et pourquoi voulez-vous changer de figure ? demanda le docteur. Vous ne vous trouvez pas bien ainsi ?

— J'ai un gros intérêt à cela. Allez-y !...

Et il s'assit dans un fauteuil, exactement comme s'il était chez le coiffeur.

— Comme ça ? Tout de suite ? répondit le docteur amusé.

— Pourquoi pas ?

— Pardon ! Pardon ! D'abord, je ne sais pas quelle figure vous désirez posséder. Ensuite, il y a une question à régler, évidemment très secondaire, mais qui est inséparable de toute opération chirurgicale.

— Le prix ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Alors, ce n'est pas une question qui est à régler, c'est l'opération.

Il se mit à rire. Le docteur demeura sérieux. Cet individu commençait à le raser.

Mais l'homme poursuivait :

— Je suis un gai, docteur, ne vous formalisez pas ! Les habitués du débit où je joue tous les soirs au billard russe n'ont qu'un cri. Ce Bécarsort ! Quel homme gai.

— Vous vous appelez Bécarsort, par-dessus le marché ? clama le docteur excédé.

— Bécarsort Emile, oui, docteur ! répondit modestement le client. A ce petit café dont je vous parle...

— Où vous jouez au billard russe ?

— Oui... on m'appelle l'Emile à Violette. Ça fait riche...

II

Le docteur poussait tout doucement vers la porte cet indésirable avec l'idée de lui donner l'adresse

d'un confrère aliéniste, quand l'autre, résistant, lui affirma :

— Docteur, vous ne voulez donc pas gagner la moitié d'un gros lot de la loterie nationale, soit 2 millions 500.000 francs?

Par ce temps de crise, les offres les plus invraisemblables font réfléchir les plus sceptiques.

— Parlez, dit le chirurgien, mais vite. Mon temps est précieux.

— Celui qui avait avoué s'appeler Emile Bécarsort tira un journal de sa poche, un de ces journaux qui contiennent plus de photographies que de texte. Du doigt, il montra le portrait d'un homme aux joues soufflées, aux yeux ronds, au nez en pied de marmite. Sous cette photo, on lisait : « M. Jacques Sabeau, le gagnant d'un gros lot. »

A côté, une autre photo représentait un garçon maigre, à face de crétin. Le texte disait : « Sylvain Pomadour, l'assassin de la mercière de la rue des Panoyaux, qui vient de s'évader à la veille de passer aux Assises. »

— Eh bien ? questionna le docteur.

— Voici, expliqua Bécarsort, j'arrive de Saint-Hilarion, bourgade de Seine-et-Oise où j'ai su qu'habitait ce Jaques Sabeau. Mon but était de le taper d'un petit secours. Quand on arrive bon premier, c'est bien rare qu'on extirpe pas un petit secours d'un héritier ou d'un gagnant. Si on arrive trop tard, on est trop de monde, on se fait vider. Je suis arrivé avant tout le monde, mais qu'est-ce que j'ai appris, bon sang de bon sang ! Qu'il était mort de joie en apprenant qu'il gagnait cinq millions ! Et pas d'héritiers, docteur, pas de parents ! Seul au monde ! Je me suis renseigné.

Une vieille femme qui faisait sa popote gémissait même en pensant que c'était le fisc qui allait palper le gros lot, ou l'Etat, ce qui est kif-kif.

— Déplorable ! convint le docteur Fasseau, qui était président d'un groupe de contribuables.

— Déplorable ! Vous l'avez dit ! clama Bécarsort. Alors, faites-moi sa tête ! Je me présente à sa place. Je palpe ! Nous partageons !

— On saura, on sait déjà qu'il est mort !

— Je dirai que c'est une erreur de nom, que je suis le vrai gagnant !... Songez que je serai le seul à avoir sa figure.

— Et les papiers d'état civil?

— Je les ai. La vieille femme me les a donnés, avec le billet gagnant ! J'ai tout, sauf sa figure. Il ne manque plus que ça...

— Seulement !

— On refilera cent mille balles à la vieille femme. C'est convenu.

— Et je serai poursuivi pour escroquerie avec vous...

— Vous aimez mieux laisser cinq millions au fisc !... Bon !... La vérité, c'est que vous n'êtes pas fichu de sculpter une figure comme vous l'annoncez partout. Votre chirurgie esthétique, c'est des bobards ! Je m'en doutais !

— Nom de nom ! fit le docteur Fasseau, piqué au vif. C'est un défi ?

— Pour sûr !

— Je le relève ! Il adviendra ce qui adviendra.

III

Examinant la photo de feu Sabeau et le faciès de Bécarsort, le chirurgien dit à ce dernier :

— Vous êtes dodu de figure, mais il faudra vous épaissir les joues.

— Avec quoi?

— Avec un peu de greffe graisseuse prélevée sur votre postérieur.

— Alors, ça ne coûte rien. Ça va ! Pas de frais inutiles, avant tout.

— Et puis, il faudra vous amputer le nez ! L'autre a un nez en pied de marmite.

— J'ai toujours eu le nez trop abondant ! Ça va ! Et c'est douloureux?

— Avec la novocaïne, vous ne sentirez rien.

— Ça va ! Ça va ! Ça sera fait ce soir?

— Plaisantez-vous? Avec les retouches et les cicatrisations, c'est une affaire de huit à dix jours.

— Ça va ! L'autre ne quittera pas le cimetière pour venir me damer le pion !

L'opération fut tentée. Elle réussit merveilleusement. Les points de suture, au bout de huit jours étaient même invisibles, grâce à un tatouage de la peau de Bécarsort au sulfure de cadmium délayé dans de l'alcool à 60°.

Heureux, l'opéré se dirigea vers l'endroit où l'on délivre les gros lots. C'était un matin.

Soudain, un homme à fortes moustaches, à gros souliers ferrés, à formidable gourdin, se planta en face de l'opéré et lui cria :



TOUT S'ARRANGERA

— Et comment soignera-t-on cette pauvre tante ? Il n'y a pas de docteur dans le pays !

— On trouvera bien un vétérinaire !

(Dessin inédit de Vallée.)

— Toi ! Toi ! Toi qu'on cherchait à Marseille !

Il donnait deux coups de sifflet, empoignait Bécarsort au collet. Deux agents en uniforme venaient prêter main forte à leur collègue en bourgeois.

Tous trois étaient convaincus qu'ils venaient d'arrêter l'assassin de la vieille mercière qui s'était évadé la veille de passer aux Assises.

Car je vous dirai tout de suite qu'une erreur lamentable du journal avait mis le nom de l'assassin sous la photo du gagnant et le nom du gagnant sous la photo de l'assassin évadé.

Le docteur avait ainsi sculpté sur la figure de Bécarsort les traits du criminel en fuite. Ah ! les gaffes des journaux !

C'était tout de même un fameux triomphe pour la chirurgie esthétique, et un rude succès pour le docteur Fasseau que d'avoir copié une photographie assez fidèlement pour que des agents de la Sûreté, physionomistes entre tous, eussent pu prendre Bécarsort pour l'assassin de la mercière.

Mais le succès était plus complet encore que vous ne le supposez, car d'autres agents avaient arrêté, coïncidence étrange, le vrai Pomadour une heure auparavant, en sorte qu'au Dépôt, le fonctionnaire chargé de tenir le registre d'écrou, se trouva en face de deux exemplaires du même assassin, ce qui faillit le rendre fou.

Lequel était le faux ? Lequel était le vrai ? Tous deux, bien entendu, prétendaient être le faux.

Mais Bécarsort, se voyant déjà en Cour d'Assises, avec une condamnation à mort, eut l'idée ingénieuse de faire appel au docteur Fasseau.

Horreur ! Le chirurgien ne put pas distinguer, au premier abord, laquelle des deux figures était son œuvre. Sa propre habileté l'épouvanta.

Toutefois, il finit par reconnaître son client à sa voix.

— Et vous avez une fière chance, lui dit-il. Je suis sur le point de modifier le son des voix, en travaillant les cordes vocales.

L'affaire était un prodigieux raté pour Bécarsort, mais une formidable réclame pour la chirurgie esthétique.

Une foule de femmes accoururent avec des portraits de beautés historiques, offrant des sommes prodigieuses pour avoir la figure de Diane de Poitiers ou celle de Mme Récamier. La grande Cécile réclamait le visage d'Agnès du même nom, interdisant quiconque de se l'approprier.

Bécarsort, lui, se contenta de réclamer son ancienne figure avec des larmes dans la voix.

— Deux escalopes à enlever sur chaque joue, pour les replacer où vous les avez prises, voyons, docteur, gémissait-il, ça ne doit pas être pour vous la mer à boire !...

Jean DRAULT.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris.





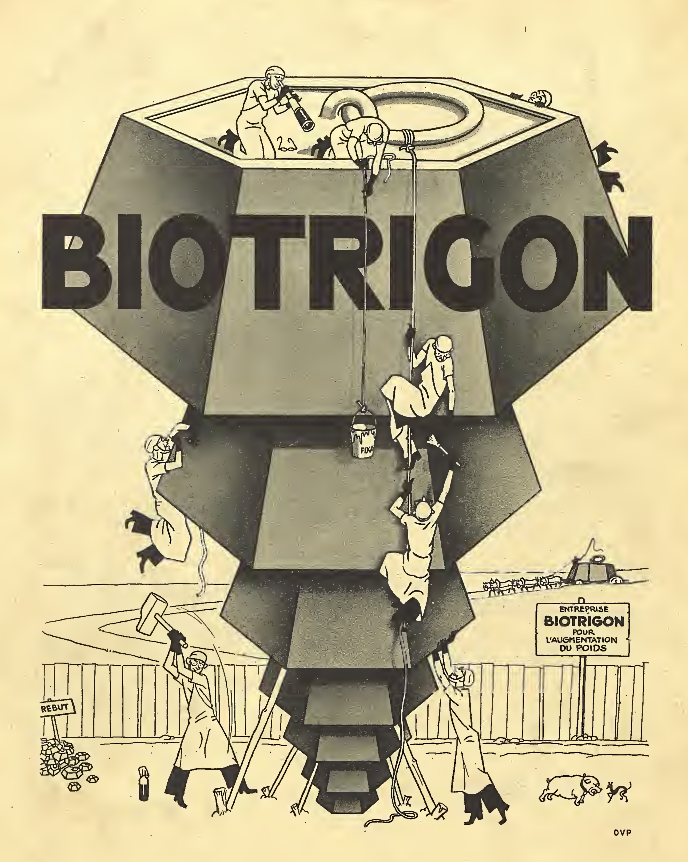
BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIXe)

O. V. P.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 23
5 Février 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

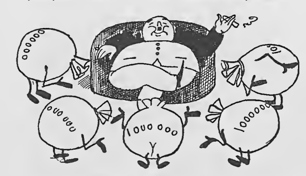
(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Si l'on avait eu la politesse de me faire choisir, il est bien certain que j'aurais choisi la position de rentier.

Oh ! pas un petit rentier qui préfère compter toute sa vie et ne rien ficher pour satisfaire sa paresse, plutôt que de travailler un peu pour mettre du beurre dans ses épinards.



Non ! un rentier vrai de vrai, qui n'a qu'à avoir envie de quelque chose pour se l'offrir : un rentier dans le genre d'Isaac Laquedem qui, au lieu d'avoir cinq sous, aurait toujours cinq millions dans sa poche.

Si j'étais rentier, je passerais l'été où il fait frais, l'hiver où il fait chaud, c'est-à-dire que je laisserais partir mes bons amis pour les sports d'hiver sans les suivre. Quand on est dans la neige, que l'on essaie de jouer avec elle pour se réchauffer, cela va bien : mais que l'on aille chercher la neige aux cinq cents diables, c'est du vice !

Si j'étais rentier, je ferais de grands voyages, dans de beaux bateaux qui remueraient le moins possible : j'aurais un domestique pour faire mes malles et les défaire, pour s'occuper des bagages quand je descendrais des bateaux ou simplement quand je changerais de train.

Si j'étais rentier, j'aurais les plus belles femmes du monde, l'une après l'autre, et chacune pas trop longtemps pour n'avoir pas le temps de me lasser d'elles, avant l'heure où fatalement elles me diraient, l'une après l'autre, des choses désagréables...

Une femme, dans chaque ville, comme une collection de cartes postales, d'un cœur léger : une comtesse roumaine, une Gitane à Séville, une Aryenne à Berlin, une Lady à Londres, et, à Paris, une sociétaire de la Comédie-Française, non pas tant pour le plaisir que pour avoir des souvenirs distingués.

Si j'étais rentier, j'irais manger du caviar à Arkangel, des nids d'hirondelles à Canton, un rosbif à Stoffard, une choucroute à Strasbourg, des truffes à Périgueux, des frites à Paris et j'irais boire du vin où on le cueille, si je puis ainsi dire, du Pomard à Beaune, du Vouvray à Tours, du champagne à Reims...

Si j'étais rentier, en revenant d'un beau voyage, je rapporterais une belle dyspepsie, des cailloux dans le foie, dans les reins ou dans la vessie, des douleurs dans les articulations, et autour de la tête, le casque dont on dit qu'il vient d'une grande fatigue et qui n'est généralement que la conséquence d'une belle soûlerie.

Mais comme j'aurais une belle situation, j'appellerais cela de l'éthylisme.

Si j'étais rentier, dès le moindre malaise, je vous

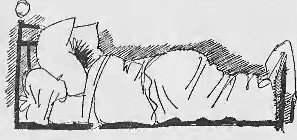


ferais appeler. Un malade ordinaire se contente généralement d'un médecin, mais, au rentier que je serais, il en faudrait au moins trois.

Si j'étais rentier, vous ne me proposeriez pas une opération sans que je l'acceptasse. Si l'appen-

dicite était en vogue, je m'offrirais une appendicite pour être à la page, et même tout simplement un rhume de cerveau à qui vous décerneriez un beau nom...

Seulement, comme je ne suis pas rentier, je



regarde partir ceux qui partent ; les skieurs avec l'aimable vœu qu'ils crèvent de froid ou qu'ils tombent sur le plus crapuleux dégel ; les hivernants, avec le délicat espoir qu'il pleut à seaux sur la Côte d'Azur, qu'il y aura la révolution aux Baléares, le choléra aux Canaries et le béri-béri au Tchad.

Comme je ne suis pas rentier, j'éternue et je tousse près de mon radiateur et je suce des boules de gomme en m'embrennant le nez avec de la chandelle, ce qui n'est peut-être pas un remède excellent, mais suffisant pour soulever le cœur des raseurs qui viennent vous rendre des visites simplement pour vous dire : Bonjour, comme chantait Berval, dans une opérette d'Yvain. Car, quand je suis malade, je me tourne du côté du mur et ne demande qu'une chose, c'est que l'on me laisse la paix.

■ ■ ■



Le bal de la Comédie-Française, auquel vous n'assistiez pas ni moi non plus, a remis à la mode le quadrille des Lanciers.

Les petits danseurs argentins peuvent toujours s'aligner avec les hommes de cinquante ans



pour danser les Lanciers. C'est nous qui en avons conservé le secret et quand, puisque c'est la mode, on danse les Lanciers dans un bal, les mères disent aux jeunes filles hésitantes : « Demande à ton grand-père, il t'apprendra. »

J'ai peut-être tort de m'en vanter, mais c'est à peu près la seule danse que j'aie su danser, parce qu'elle ne m'obligeait pas à serrer une danseuse contre mon cœur. J'étais et je suis encore assez simpliste pour penser qu'une dame ou une demoiselle qui se laisse prendre par la taille n'a plus grand'-chose à vous refuser. Affligé d'une pudeur d'éléphant, je craignais que le vertige de la valse ne me conduisît à des extravagances, et, comme j'étais timide, j'aimais mieux m'abstenir que de me contraindre.

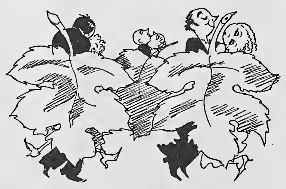
Mais où je devins écarlate, c'est quand les premiers tangos, avant-guerre, « accointèrent » des hommes et des femmes dans toute la force de l'âge.

J'admirais la complaisance de certains époux qui disaient avec admiration, en parlant de leurs femmes :

— Comme elles dansent bien !

Ce qui était comme une révélation !

Et quand vint la biguine, voilà quelques années,



je pensais — oh ! sans scandale — que le moment était venu où nul n'avait plus besoin de se gêner. Inviter une jolie femme à danser c'était une façon mondaine de lui prouver l'impression forte qu'elle produisait sur vous.

Il faut croire que les danseurs et les danseuses sont un peu las de se frotter le ventre : les Lanciers reposants vont leur permettre de goûter un repos idyllique qu'ils ont bien gagné. Mais je me méfie un peu : un de ces quatre matins, quelques nègres des U. S. vont adapter le pudique quadrille anglais et, quand ils nous le rapporteront de la Floride, j'ai bien peur que ce ne soit plus qu'une partouze.

■ ■ ■

Le mois dernier, des gens sérieux se demandaient comment des faux bruits pouvaient se répandre à la Bourse, comme si le premier qui annonce une fausse nouvelle était facile à retrouver.

D'ailleurs je crois qu'une fausse nouvelle n'existe pas en soi. Quelqu'un commence par dire :

SUBITO PRESTO

— Madame, il faut, sans tarder, trouver un mari à Mademoiselle votre fille.

— Docteur ! Etes-vous célibataire ?

(Dessin inédit de A. Vallée.)



— Ce ne serait pas rigolo s'il y avait la guerre ces temps-ci !

Celui qui a entendu cette phrase l'a plus ou moins bien comprise :

— J'ai vu Machin qui m'a dit que ce ne serait pas extraordinaire qu'il y eût la guerre au printemps !



Et comme Machin passe pour bien informé, la nouvelle fait le tour de la Bourse : « Machin a dit qu'il y aurait la guerre au printemps ! »

Et c'est une dégringolade — qui dégringole dans certaines poches.

Ne dites pas qu'il faut qu'à la Bourse les esprits soient bien tendus et les gens bien nerveux. Il n'y a pas que sur les marchés du temple à colonnes que l'on est prêt à croire tout ce que l'on raconte.

Dites n'importe quoi dans le cercle de vos relations et vous verrez comment la nouvelle vous reviendra transformée, quand elle aura fait des ronds.

Un jour on a vu entrer le receveur des finances chez l'avoué de Verneuil-sur-Sauldre. Cela s'est répandu, de proche en proche, de la sous-préfecture au salon de la Présidente et du salon de la Présidente au Cercle républicain, si bien que le receveur des finances a appris de la bouche du professeur d'agriculture la bonne nouvelle :

— Mon pauvre ami ! on m'a raconté vos ennuis... j'y prends la plus grande part !

— Mais quels ennuis ?

— Allons... allons... il est bien inutile de me le dissimuler. Vous divorcez !

— Je divorce ?

— Parfaitement ! parce que votre femme vous trompe avec le conservateur des hypothèques.

Et rien ne dit que tout à l'heure le conservateur ne va pas recevoir une dégelée de coups de pieds dans le derrière, qui ne seront pas sans le surprendre un peu.

Allez donc chercher l'origine de la nouvelle ? Voici les cinq ou six phrases d'où tout est venu.

— X... est allé chez l'avoué.

— X... est allé chez l'avoué ? Pourquoi faire ?

— Quand on va chez l'avoué, c'est pour divorcer.

— X... divorce ? Pourquoi ?

— Quand on divorce, c'est que l'on est cocu.

— X... est cocu ?

— J'ai rencontré sa femme chez le pâtissier cet



après-midi. Il y avait aussi chez le pâtissier le conservateur...

— Tout s'explique...

Et X... sera obligé de demander son déplacement s'il ne veut pas conserver à Verneuil-sur-Sauldre la réputation d'un mari complaisant...

— D'un mari complaisant ?

— Parfaitement, puisqu'il ne divorce pas !

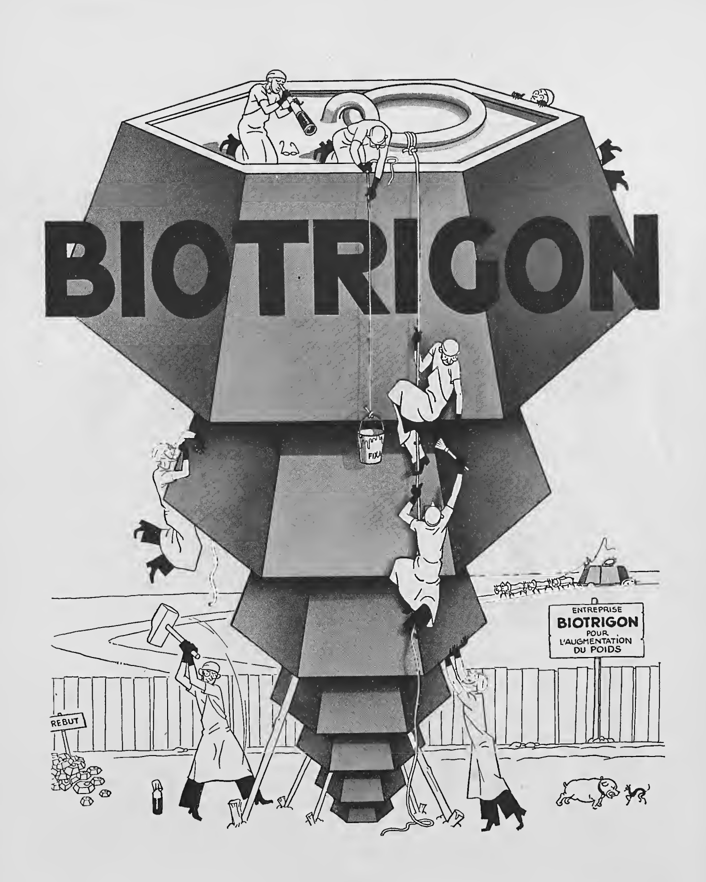
Robert DIEUDONNÉ.

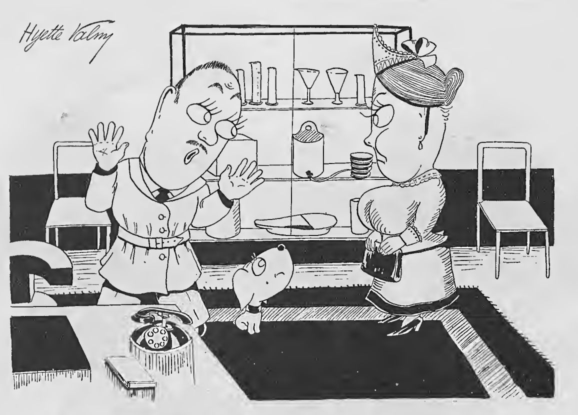


NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.

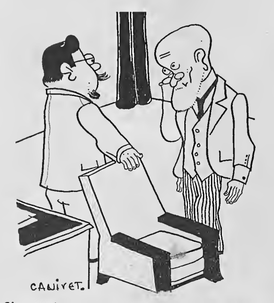



BIOTRIGON
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



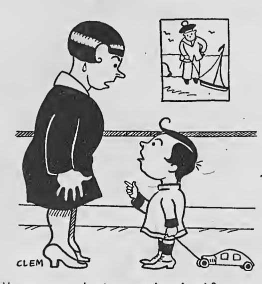
— Vous couper les seins ?... mais, pourquoi donc, grands Dieux ?
— Ben voilà, j'voudrions m'placer comme nourrice sèche et ça m'faisions du tort.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Si vous êtes comptable, il n'y a rien d'étonnant que vous soyez enchifrené...

(Dessin inédit de Canivet.)



— Maman, quand est-ce que je suis né ?
— A trois heures du matin.
— Oh ! j'espère que je ne t'ai pas réveillée ?...

(Dessin inédit de Clem



TROP DE PRÉCAUTIONS

par le Docteur C-O-K.



Olga N... était une superbe créature. Comme enfant déjà elle promettait et elle s'épanouit de bonne heure, à tel point qu'on se demandait comment pareille beauté avait pu éclore de parents aussi peu favorisés au physique. En classe déjà elle eut un cortège de jeunes admirateurs qu'elle provoquait avec la coquetterie innée d'une future poule de luxe. A peine pubère elle se donna à un petit cousin précoce, venu en vacances de la capitale. Comme la discrétion n'était pas son fort celui-ci partagea bientôt ses faveurs avec d'autres jeunes gars de ses connaissances. Jusque-là les parents d'Olga qui l'idolâtraient, ne se doutaient de rien, mais devenue un beau jour manifestement enceinte, on la fit partir en ville où elle accoucha clandestinement d'un beau bébé aussitôt mis en nourrice et vite décédé.

Rien d'étonnant qu'elle reprit bientôt ses vieilles habitudes et continua à donner du bonheur avec la même fougue et candeur.

Un beau matin il lui fut présenté un jeune homme d'excellente famille et fort sérieux qui ne tarda pas à s'éprendre d'elle, à tel point qu'il ne rêva que de l'épouser.

Et cela s'effectua réellement après quelques mois, la principale intéressée n'ayant manifesté ni emballement ni résistance sérieuse.

L'avant-veille de la noce j'eus la visite de l'heureux fiancé ayant l'air un peu gêné.

« Docteur, me dit-il, je viens vous consulter pour une petite chose qui pourtant me préoccupe beaucoup. »

— Ne vous gênez pas, mon ami, parlez !

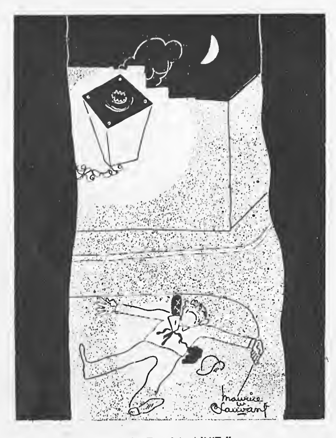
— Pourriez-vous me prescrire un onguent contre les douleurs?

— De quoi s'agit-il, faites-moi d'abord voir votre petit bobo !

— Ce n'est pas pour moi, docteur, mais vous devez savoir que je me marie après-demain avec Mlle N... et j'ai tellement peur de la faire souffrir. Une jeune fille ! Pour la première fois ! ! Vous comprenez !

Une quinzaine après je rencontrai par hasard le jeune marié. Il vint rayonnant vers moi et me souffla à l'oreille : « Merci, docteur, de votre excellente pommade ! Tout s'est bien passé, ma chère femme était vraiment héroïque — (par amour pour moi :) — mais ce que je n'aurais pas cru, c'est que cela fit saigner aussi fort ! »

D. C-O-K.



" OUVERT... LA NUIT "
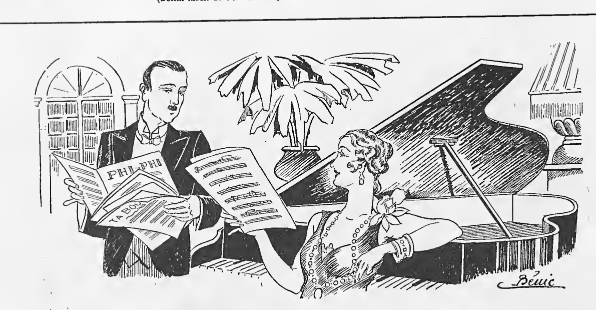
(Dessin inédit de M. Sauvant.)



HISTOIRE NATURELLE

— Dites, mademoiselle, sur celui-là, la feuille de vigne est seulement en bouton ?

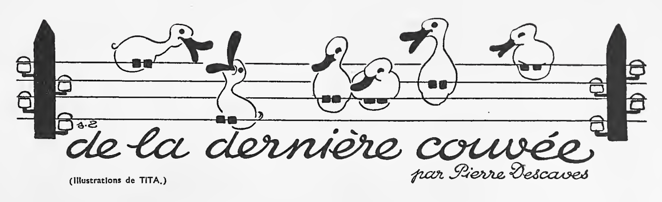
(Dessin inédit de Van Rompaey.)



GYNÉCO-MÉLOMANE

— Voulez-vous, Docteur, voir aussi l'ouverture de la Princesse Maritza ?
— Oh, vous savez, je la connais, c'est moi qui l'ai assistée lors de sa première grossesse...

(Dessin inédit de Bénic.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LA PUCELLE D'ORLÉANS

M. Saint G... de B..., auteur dramatique connu, a tiré une nouvelle mouture de la vie de Jeanne d'Arc à l'intention d'une artiste qui créa déjà le rôle de la « bonne Lorraine », à l'écran. Avec tant de conscience professionnelle, on s'en souvient, qu'elle sacrifia sa chevelure.



La pièce de M. Saint G... de B... est prête d'ailleurs depuis lontgemps ; mais divers événements sont venus contrarier la carrière de la créatrice. C'est ainsi qu'on demandait il y a quelques mois à l'auteur dramatique ce que devenait « sa pucelle ».

— Ma pucelle, confia-t-il, elle accouche !

On conçoit donc qu'il faudra encore quelque temps à l'artiste pour rentrer dans la peau de son personnage, c'est-à-dire, comme dans « Marion Delorme » pour se refaire une virginité.

■ ■ ■

L'EXHIBITION DE L'ACADÉMIE

Cette artiste toujours jeune, toujours belle est l'amie quasi officielle d'un de nos plus brillants et plus jeunes Immortels, dont les romans sont célèbres dans le monde entier.

Elle jouait dernièrement dans une pièce où elle avait l'occasion de laisser deviner ses formes parfaites et de montrer au public un dos magnifique, « le plus beau dos de Paris » aux dires des connaisseurs :

— Etre la protégée d'un Immortel et faire voir son académie, c'est évidemment tout un programme, constatait le délicieux Paul Mora..., en sortant du théâtre.

LE STYLE, C'EST LA FEMME !

Comme elle doit redevenir la vedette d'une grande revue de music-hall, cette grande artiste quasi nationale ne s'est pas seulement assurée d'un scénario, de musique et de danseurs ; elle s'en fut l'autre matin consulter le Dr de Mart..., qui jadis l'opéra, pour lui demander si elle pourrait « tenir le coup ».

Avec son langage imagé, elle déclara à l'éminent praticien :

— Vous savez, docteur, je m'en sens encore plein le buffet !

Alors, celui-ci, doucement :

— Plein le buffet !... Alors un conseil : contentez-vous de faire danser devant !

■ ■ ■

LE MODÈLE RÉCALCITRANT

Ce peintre étranger renommé a la réputation d'être très brutal avec ses modèles, fussent-ils de la plus haute société. C'est ce qui fait sans doute sa vogue, car les files d'Eve se plaisent bien souvent à... être battues.

Tout le monde, toutefois, ne goûte pas ses plaisanteries.

Récemment, la nièce d'une de nos Excellences — jeune femme qui n'a pas froid aux yeux — se rend chez l'artiste !

— Pour un portrait !

— Oh ! mais auparavant, fait le peintre avec son habituelle impertinence, il me faut voir la couleur de vos fesses !

Là-dessus, gifle magistrale.

— Je pourrai dire, moi, conclut la jeune femme, que j'ai vu la couleur d'une gifle sur votre joue !

L'ÉCHELLE DU BARREAU

Un maître du barreau — et non des moindres — a établi un tableau qui pourrait permettre aux plaideurs, suivant leur profession, de faire une sélection et de se présenter devant Thémis avec toutes chances de succès.

Les justiciables des transports, pourraient choisir entre Mes Coche, Coupé, Delaroue, de Taxis et Ballot.

Ceux de l'alimentation, entre Mes Poulet, Bœuf, Hure ou Deveau.

Ceux des liquides, Me Lagoutte.

La fruitière pourrait avoir recours à Mes Verdure, Cresson et Panet.

La blanchisserie, Me Savon... Les propriétaires, Me Le Bail, l'optique, Me Jumelle. Aux pêcheurs, Mes Rivière, Véron et du Moulet. Aux familles nombreuses, Mes Mioche et Tétreau. Le gotha pourrait s'appuyer sur Mes Lenoble, Baron et Comte.

Et jusqu'à la marine avec Me de Laflotte ; jusqu'au clergé avec Me Le Moine...

Et jusqu'à la médecine, avec : Me Médecin !

— Ce n'est pas un barreau, conclut l'éminent avocat, c'est un corps de métier !

■ ■ ■

ENCORE UNE PETITE BELOTE

Cet acteur qui connaît à l'écran d'immenses succès — Té Marius ! — ne se fait pas attacher avec des saucisses. Et il est, de surcroît, « radin » comme tout.

C'est ainsi que lorsqu'il tourne un film le metteur en scène prévoit toujours un partenaire à la belote pour « le grand acteur ». Et ce partenaire a mission de perdre régulièrement, afin de ne pas indisposer la vedette.

Et l'acteur qui touche 200.000 francs pour tourner un film est bien plus content encore d'avoir palpé ses 36 francs après une interminable partie.

Mais maintenant que voilà le truc de la belote dévoilé, il faudra trouver évidemment autre chose.

MÈRES DE FAMILLE

— Votre fille apprend la chimie... vous voulez plus tard la lancer dans la pharmacie ?...

— Non... c'est pour qu'elle sache préparer les cocktails !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

— Docteur, je veux savoir la vérité toute nue !

(Dessin inédit de Schem.)



De Lucie Delarue-Mardrus : « Elle ne prononce cette parole qu'avec un rire de plaisir derrière les dents. »

Pendant la bonne humeur, le rire est à l'intérieur !

— — —

De la même : « La douce blonde, pliée en deux, amollie par le fou-rire qui gagnait ses vertèbres et lui faisait mal aux joues se laissa tomber enfin et glissa sous le canapé... »

Généralement, ces sortes d'hilarité font tomber les dames sur les canapés, et non dessous !

— — —

De la même : « D'ouïr ces paroles mélodieuses, le bon curé sentit le souffle des profonds émois soulever sa belle chevelure blanche et deux larmes perlèrent au bout de ses cils, rosée céleste de ce cœur pur où les abeilles vinrent boire. »

« Chastes buveuses de rosée ! » comme disait l'autre. C'est égal, pends-toi, brave Maeterlinck, avec ta Vie des Abeilles !

— — —

De Pierre Mille : « ...ses collines où s'accrochent les unes aux autres de grosses moules dont quelques-unes s'amusent à fabriquer des perles. »

Dame, les moules s'amusent comme elles peuvent ! Tout le monde ne peut pas écrire des chefs-d'œuvre, comme M. Pierre Mille !

Du Petit Parisien : « Sa figure large, animée par des yeux sombres très vifs, est pourvue d'un nez volontaire et pointu que surmonte une lèvre inférieure tombante et dédaigneuse. »

Pourquoi « dédaigneuse » ? Quand une lèvre arrive à surmonter un nez, c'est là un tour de force dont elle est en droit de tirer satisfaction.

— — —

D'André Corthis : « Secours ! Secours ! Secours !... Et, courant sur l'eau infinie, répercutés par les troncs nombreux des peupliers, ses cris lui revenaient dans la figure, comme des pierres. »

Pas comme des pierres précieuses, inutile de l'ajouter.

— — —

Pour terminer, acceptons la leçon de médecine que nous donne **Sylvain Bonmariage,** *dans un article de critique littéraire :*

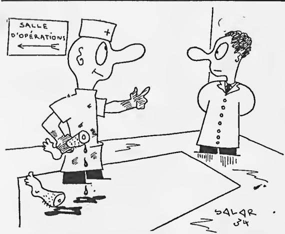
« C'est ainsi qu'un médecin, chez M. Gandon, diagnostique une *pointe de congestion*. Or, la *pointe* est précisément le signe pathologique qui permet de diagnostiquer la congestion. »

— — —

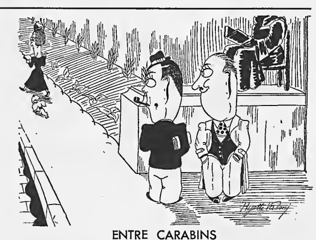
Et cette citation d'un illustre défunt pour consoler les vivants :

D'Alfred de Musset : « La bouche garde le silence pour écouter parler le cœur ».

Cette bouche qui écoute ne doit pas être loin de la main du serpent.



— Allez chez le cordonnier du coin dire, de la part du malade du 23, qu'il est inutile de lui réparer ses chaussures. (Dessin inédit de Salar.)



ENTRE CARABINS

— Je ne voudrais pas la voir à p...
— Tu parles, une vraie planche... anatomique.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



LE REBOUTEUX

— Maintenant que je t'ai remis la jambe veux-tu que je raccomode ta table qui boite ?

— Merci... Le docteur adore bricoler la menuiserie, il n'est pas maladroit, ça l'amusera...

(Dessin inédit de Canivet.)



ARMEMENTS CLANDESTINS

— Nous disons donc : 1200 cure-dents, 1500 préservatifs, 4000 suppositoires...

(Dessin inédit de Frick.)



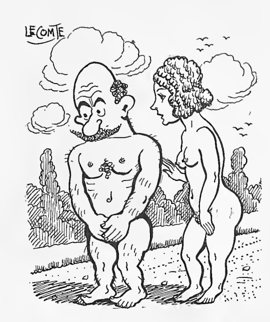
La planche à dessin et les punaises

par le Docteur Pierre COLLIN

« A la manière de Franc Nohain ».

Dans son atelier — est-ce qu'il y couchait?
A moins plutôt qu'il ne dessinât dans sa chambre,
Un dessinateur tempêtait
Et se plaignait,
D'avoir à se gratter ci le tronc, ci les membres,
Dévoré qu'il était chaque nuit
Par cet hémiptère au corps aplati...
« Punaise » oui ! — vous l'avez dit !
Il va chercher du Soufre et puis du Fly-tox
Et je te vaporise
Et pulvérise.
Sitôt que ce
Grand jeu eût commencé
Je sais
Qui s'en réjouit !
C'est la planche à dessin qui se dit :
« Moi aussi
Depuis longtemps je suis victime des punaises
Et bien aise
Ainsi que mon patron, de n'être plus piquée »
...Mais quand le lendemain
— Après qu'il eut bien aéré —
Notre homme en se frottant les mains
Se mit au travail, il cria :
(La bonne était déjà descendue d'un étage)
« Marie ! en plus du pain, avecque le fromage
On me rapportera
Une boîte de punaises
Anglaises
(De celles qui piquent le mieux). »
La planche à dessin n'en crût pas ses yeux
Ni ses oreilles.
— C'est façon de parler, car, comme ses pareilles,
Elle n'a ni l'un ni l'autre.
... Elle dût comme auparavant
Supporter,
De l'acier,
La pénétrante meurtrissure
D'autant plus cruelle
Qu'elle
Avait cru sûre
Sa délivrance.
Il ne faut jamais généraliser
Sur la foi de nos faibles connaissances,
Déduire du simple — le composé
Ni d'un individu — le genre entier
Le monde est un fatras
De cas
Particuliers.

Dr Pierre COLLIN.



LUNE ROUSSE CHEZ LES NUDISTES

— Ne dites pas non, Hector. Je le vois bien, allez, vous me cachez quelque chose.

(Dessin inédit de Lecomte.)



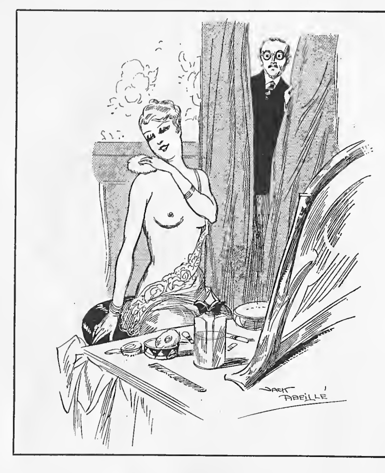
— Mais... Quel est ce monsieur à l'air si furieux ?

— C'est le Docteur Durand, il vient de rater une opération...

— Triste coup du sort !...

— Non... triste coup de bourse !

(Dessin inédit de Granddam.)



REGRETS

Le Mari, docteur. — ...Et dire que je dois me rendre d'urgence auprès d'un malade !

(Dessin inèdit de Jack Abeillè.



DILEMME

— Les cheveux ?... La barbe ?

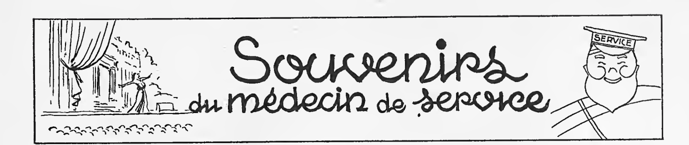
(Dessin inèdit de P. Farinole.)



— Les dragées d'Hercule, les sirops aphrodisiaques, les traitements électriques, rien n'y a fait.

— Essayez donc les bains d'eau pétrifiante !...

(Dessin inèdit de Canivet.)



Je me décide enfin à les publier, ces « Souvenirs ». L'aimable insistance dont j'ai été l'objet de la part de Ridendo *a vaincu mes hésitations; je viens livrer au public ces observations recueillies au cours d'une longue carrière par un médecin de théâtre, tantôt spectateur et assis dans la salle, tantôt confident des acteurs, des actrices, voire des comparses.*

Les histoires qui m'ont été contées, les mots captés au passage, les indiscrétions et les anecdotes, je les offre aux lecteurs, mes confrères, avec toutes mes cordialités.

On avait repris, à la Comédie-Française, *Monsieur de Pourceaugnac.*

La fameuse offensive des apothicaires armés de seringues provoquait des rires énormes, car elle avait été réglée à la perfection. Les porteurs de clystères poursuivaient l'infortuné Limousin jusque dans la salle même, de balcon en balcon !

A l'entr'acte, j'allai faire un tour au célèbre Foyer, pour serrer la main à de Féraudy, avec qui j'étais en relations amicales. J'arrivai dans le moment qu'une sociétaire disait :

— Ces seringues, qui jouent un si grand rôle dans les classiques, sont aujourd'hui des objets de vitrine. On aurait peine à trouver, même au fond de la province la plus reculée, un pareil ustensile, si j'ose dire, « en activité ».

— Aujourd'hui, je ne sais, répondit de Féraudy, mais hier, c'est-à-dire il y a une quinzaine d'années, une seringue fonctionnait le mieux du monde dans le département de l'Hérault.

Et le grand comédien nous conta ceci :

Le théâtre de Montpellier possédait un souffleur, et le souffleur, malgré sa pauvreté, possédait un clystère, d'un modèle riche, digne de Molière, et qu'il avait dû hériter de quelque duègne en représentation.

Un jour, la soubrette de la troupe eut des ennuis avec son tube digestif et emprunta au souffleur complaisant l'instrument dont elle avait un besoin impérieux, mais il advint ensuite que le souffleur eut besoin, à son tour, du clystère.

Il alla chez la soubrette, que son indisposition tenait enfermée chez elle, afin de lui réclamer l'objet.

La domestique le reçut et le conduisit immédiatement auprès de sa maîtresse, en lui faisant traverser la cuisine.

Or on avait mis le pot-au-feu, le matin, et son fumet emplissait l'appartement d'un arôme bien troublant pour un visiteur à jeun et trop mal payé pour s'offrir bouillon et bœuf.

Le petit vieux arriva à la chambre, reçut des mains de la gentille actrice son précieux instrument, remercia et repartit.

Seulement, en repassant par la cuisine, et, comme la bonne ne l'accompagnait plus, le pauvre souffleur se trouva aux prises avec l'odeur du pot-au-feu de plus en plus apéritive.

Il s'arrêta net, renifla, hésita, puis, tout d'un coup fasciné et cédant à la tentation, il plongea en hâte le bout pointu de sa seringue dans la marmite, la chargea jusqu'au fond.

Et puis, rentré chez lui, il se trempa une bonne soupe.



Le bal de la Comédie-Française a eu, cette année, un éclat exceptionnel. On s'est amusé dans la froide maison — une fois n'est pas coutume — et les recettes ont dû être d'importance.

En feuilletant dernièrement des papiers de mon père, grand amateur de théâtre, comme moi, j'ai retrouvé une circulaire de l'Association des

Artistes dramatiques annonçant, en 1863, son bal de l'Opéra-Comique.

Il s'agissait de réaliser une grosse somme pour venir en aide aux artistes infirmes et indigents, *Pont-aux-Dames* n'existait pas encore.

Elle était comminatoire cette circulaire :

Les noms les plus aimés de nos scènes parisiennes se lisent sur la liste de nos souscripteurs.

Comment se fait-il que le vôtre ne vienne pas s'y adjoindre?...

Notre bal a pu conserver jusqu'ici toute sa renommée et tout son éclat, mais l'abstention de quelques-unes de nos plus charmantes étoiles ne peut-elle arriver à le faire tomber en discrédit?

Votre absence ne peut passer inaperçue.

Allons, Madame, *rompez avec cette abstention* qui nous chagrine...

Il y a moins de joie dans notre bal pour une danseuse qui persévère que pour une rebelle qui se repent.

Quelle élégance dans l'expression et quelles flatteries !

Naturellement les dames patronesses — celles qui avaient donné leur adhésion — recevaient une certaine quantité de billets à placer.

— Défie-toi de ta maîtresse avait dit au cercle M. de H..., à l'un de ses amis, je te préviens que, l'an dernier, elle a placé trente billets ! Or, pour placer trente billets, que ne ferait-on pas ?

Et un pince sans rire d'ajouter :

— C'est pour ça qu'on les appelle des billets de faveurs !



Un soir, Georges Courteline, à l'entr'acte, nous fit le récit suivant, qui éclaire avec bien de l'humour, un des petits côtés de la grande Histoire.

Chocard, l'auteur de *Jovial, huissier-chansonnier*, un des plus célèbres vaudevilles d'autrefois, était un légitimiste convaincu et avait composé une ode à Charles X.

Le roi lui fit tenir une tabatière en or qui était le remerciement d'usage.

Mais les temps devinrent durs et, de médiocre qu'elle était, la position de Chocard devint mauvaise. Il se défit, alors peu à peu, des objets de quelque valeur qui se trouvaient chez lui.

Bientôt il ne resta plus que la fameuse tabatière de Charles X. Chocard qui, depuis vingt-quatre heures n'avait pas mangé, alla trouver un bijoutier et lui offrit de lui vendre les diamants qui enrichissaient l'objet.

L'affaire fut conclue et du strass remplaça les pierres précieuses, car Chocard tenait à sauver les apparences.

Bref, ce jour-là, Chocard put manger à sa faim.

A quelque temps de là Chocard reçut une visite. C'était le joaillier de la couronne.

— Monsieur, lui dit celui-ci, Sa Majesté m'a chargé d'exécuter un certain nombre de tabatières semblables à celle qu'il vous a donnée, et comme je n'ai plus le modèle, je viens vous demander de me prêter la vôtre.

— Volontiers, répondit Chocard, non sans inquiétude, seulement ayez-en soin.

Huit jours après le bijou était rendu.

Hélas les mauvais jours n'étaient pas finis ; la mort dans l'âme, l'infortuné vaudevilliste se vit obligé de vendre la tabatière.

— C'est un souvenir, soupira-t-il au bijoutier à qui il était allé l'offrir, un souvenir auquel je tiens comme à la vie. Combien m'en donnez vous?

— Si vous y tenez tellement répondit le commerçant, pourquoi ne vendez-vous pas les diamants d'abord ?

— Ma délicatesse m'oblige à vous avouer, reprit Chocard, que ce que vous prenez pour du diamant, n'est autre chose que du strass.

— Allons donc ! je m'y connais, j'espère, c'est du diamant et du plus pur !

C'était en effet du diamant.

Par une méprise inexplicable, le joaillier avait rendu à Chocard une autre tabatière que la sienne. Et toute semblable, ce qui prouvait bien que les cadeaux de Charles X, comme de nos jours, ceux des Présidents de République, étaient fabriqués en série.

Ainsi l'obstiné légitimiste put-il « laver », deux fois au lieu d'une, les diamants du roi.

Mais l'histoire ne dit pas quelle mine fit le possesseur de la tabatière en strass le jour où des ennuis d'argent le conduisirent chez un bijoutier.

Peut-être devint-il républicain !

Docteur Z.

(A suivre.)



— Et votre foie, il est bon ?

— Pour ço monsieur peut-être tranquille ! Il n'y o jamois eu d'alcoolique dons mo fomille !

(Dessin inédit de Picq.)



— Je suis vos conseils, Docteur... Je fois mo cure de naturisme !

— ! ? !

— Je prends mon vermouth " nature "...

(Dessin inédit de Frick)

CLEM

" NOUVELLE COUCHE "

— Dis, Toto, qu'est ce qu'elle a ta mère pour grossir comme ça ?

— Ben, elle prend de la " souris de l'obbé Jouvence " !

(Dessin inédit de Clem.)

ÉCONOMIES

— Pisque l'vétérinaire sont là pour not'vache, j'vas y dire de monter te vouer.

(Dessin inédit de Remi Gardilène.)

RIDENDO A LA SALLE DE GARDE



A B....t l'an dernier, le Professeur T..., chirurgien des hôpitaux, effectue une intervention longue et difficile (gastro-entérectomie).

Au sortir de la salle d'opération, l'interne, mi-sérieux, mi-plaisant, dit à la surveillante :

— Le patron a fait péter le " conomètre ".

Cette dernière, plutôt d'esprit simple, dans son rapport, écrit :

« Le Professeur T..., au cours de l'opération, a brisé le " conomètre ".



Le directeur de l'hôpital B....t. qui est évidemment plus un bureaucrate qu'un technicien, lut sans sourciller le rapport circonstancié et fit passer dans les différents services une circulaire ainsi conçue :

« *Prière de bien vouloir s'abstenir de l'usage du "conomètre" tant que celui-ci est en réparation.* »

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.



CÉSARINE VEUT SE REMARIER

Après quinze mois d'un veuvage rempli de larmes et de soins pieux, Césarine Saponaire se dit un beau matin :

— On ne vit pas avec les morts... Mes pleurs ne feront pas renaître mon pauvre Cyprien... Je m'abîme les yeux et voilà tout le résultat...

« Pourquoi ne pas l'avouer? Il y a des jours — et surtout des nuits — où il me manque quelque chose... J'ai des vertiges, des chaleurs brusques, des fourmillements dans les jambes et partout... Mon cœur bat la chamade et ma gorge se serre quand je vois un beau garçon... Ça ne peut pas durer... Je ferais des bêtises...

« Césarine, il faut te remarier !

« D'ailleurs, pour ton commerce, c'est quasi nécessaire... Et pour ta santé aussi... Tu es encore jeune, tu es gentille, tu tiens une mercerie qui marche bien malgré la crise...

« Seulement, comme tu as du cœur, et comme tu as bien aimé ton Cyprien, tu prendras un homme qui puisse te le rappeler dans ses goûts et dans sa personne, qui soit un peu chauve, qui adore l'épaule de mouton au four et la belotte. »

Et Césarine rédigea l'annonce suivante :

« Veuve, trente-trois ans, brune, jolie, potelée, distinguée, tenant un commerce prospère, sans enfants, désire épouser monsieur quarante-deux ans, châtain clair, un peu chauve, moustache à la Charlot, jouant du piston, sentimental, aimant la belotte, les serins et l'épaule de mouton au four... »

Quelques jours plus tard, Césarine faisait connaissance d'un candidat qui ressemblait étrangement à Cyprien. Et il déclara qu'il nourrissait une véritable passion pour les brunes potelées, l'épaule au four et la belotte.

— J'aimais tant Cyprien ! soupira Césarine. Je ne pourrais pas épouser quelqu'un qui ne lui ressemblât point... J'ai une nature si délicate... Je crois que nous allons pouvoir nous entendre, cher Monsieur... Seulement, il y a une chose que je n'ai pas osé mettre dans l'annonce... Cyprien avait trois grains de beauté sous le sein gauche, disposés en triangle... Voulez-vous vous déshabiller? Vous comprenez, je veux me rendre compte, pour éviter toute déception...



En attendant que Césarine ait opéré sa vérification, je vais vous donner la recette centenaire du régal favori de son Cyprien :

ÉPAULE DE MOUTON AU FOUR

Lardez une épaule avec du petit lard. Mettez dans le fond d'une terrine deux ou trois oignons en tranches, un panais et une carotte coupés en zestes, une gousse d'ail, deux clous de girofle, une demi-feuille de laurier, quelques feuilles de basilic, un bon demi-setier de bouillon, sel, poivre. Mettez l'épaule dessus et faites-la cuir au four. Passez ensuite la sauce au tamis et pressez fort les légumes pour qu'ils fassent une petite purée claire et lient la sauce. Dégraissez cette sauce et servez-la sur l'épaule.



— Comment, Monsieur n'attend pas le Docteur ?

— Non, vous lui direz que ça fait deux heures un quart que je consulte ma montre et ça me suffit.

(Dessin inédit de Hautot.)



— Mon ver solitaire me cause beaucoup d'ennuis...

— La solitude est mauvaise conseillère...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



COUPS DE SOLEIL

— C'est depuis qu'il a pris l'habitude de sortir nu-tête docteur, qu'il s'est mis à travailler du chapeau..

(Dessin inédit de Varé.)

A LA MATERNITÉ

LE NOUVEAU-NÉ. — Cordon, s. v. p.!

(Dessin inédit de Frick.)

CHIRURGIE ESTHETIQUE

ET MÉDECINE VÉTÉRINAIRE

ÉPILEZ VOS ONGLES
HUILEZ VOS GENOUX

Vous aussi, vous aurez des **SEINS** expressifs

Un corps de 20 ans !

(MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS)

Mémoire

des Travaux de ravalement exécutés pour le compte de Madame de Sanpige rue Git-le-cœur à Paris

Courant de 1934

Par Baptiste Bistourel Chirurgien Esthétique 6 Rue des Belles 6. a Paris

avant 1 — après 2

!! Savoir

cette facture n'a pas été payée le chirurgien esthétique a été refait par la cliente

7. Janv. Remise en place des bajoues et renforcement du grd. zigomatique. Vidange des poches in=fèrieures des yeux. Pose de 19 cils inoxydables avec rainures pour l'ècoulement lacrymal et autres...
21.723.50.

22 Fèvr. Tapotement des seins, dègraissage rebouchage au fibro ciment avec armature en fil de cuivre recouvert d'or pour cacher l'argent.
12.225.00

7 Mars. Transformation d'un bec de lièvre en chose de poule avec épilation au marteau.
9.672.95.

23 JUIN. Transformation des rotules pourgraissage ala MOBILOIL B B . en vue d'un championat de Rumba Batignolaise.
4.700. 25.

A REPORTER.... 48.320 . 75.

(Pour tous renseignements supplèmentaires s'adresser a Mr. Robert Black au 1er bistro a droite en quittant nos bureaux *(se munir de monnaie en vue des apéritifs)*)

(L'Humoristique.)

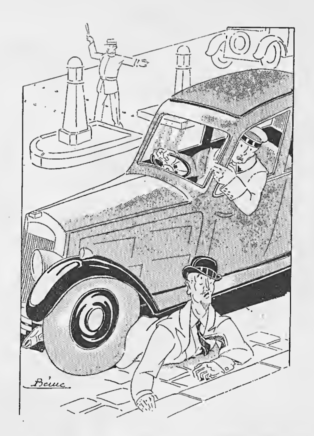


CRI DU CŒUR

— Je vous conseille de vous marier, mademoiselle, à votre âge, j'avais déjà pris un mari.

— Ah... à qui ?

(Dessin inédit de Bénic)



— Allons, criez pas comme ça, et puisque vous êtes docteur, dites-moi plutôt si vous préférez que j'avance ou que je recule ?

(Dessin inédit de Bénic.)



" ON EST PRÈS DE SES SOUS "

— Oui, mais Docteur ! si vous me rajeunissez est-ce que je pourrai encore bénéficier de la réduction que vous faites à vos vieilles clientes ?

(Dessin inédit de Canivet.)

ESPRIT ES-TU LA ?

par JODELLE

Puisque chacun raconte la sienne, dit notre ami, le neurologiste Poplité, bien connu pour ses succès de garçon entreprenant, laissez-moi vous narrer une aventure galante et psychique tout à la fois. Ce soir-là, je puis déclarer que j'ai trouvé l'amour occulte !

— C'est généralement sa place ! fit l'un de nous, blagueur incorrigible.

— Figurez-vous, continua Poplité, que j'avais rencontré dans une salle de conférence plutôt sévère une jeune femme absolument épatante et même inquiétante par son visage un peu hagard, ses yeux clairs et sa bouche rouge. Bref, je m'arrangeai pour faire sa connaissance et je ne fus pas trop surpris d'apprendre que cette adorable mais étrange créature, nommée Ida Radada (un nom étranger, peut-être arabe) était spirite. Aussitôt, je m'empressai de lui affirmer sans rire que j'étais médecin, que je possédais moi-même un extraordinaire pouvoir de médium, ce qui eut pour résultat de me faire inviter par Ida Radada à une petite séance de table tournante qui devait avoir lieu chez elle, entre intimes, la semaine suivante, après dîner.

J'arrive dans un quartier perdu, genre province d'autrefois, et je trouve mon Ida, plus tentante que jamais, en compagnie de deux vieilles dames ratatinées, dont l'une était Mme Fouillard et l'autre Mme Zent, toutes deux possédées d'occultisme. Avec autorité, car en ma qualité de médium superfin, il m'appartenait de diriger les opérations, j'ordonnai qu'on fît l'obscurité presque complète. Je ne tolérai qu'une petite lampe voilée de mauve, tout au fond d'un deuxième salon assez éloigné de celui où nous nous disposions à évoquer les esprits.

— Avez-vous déjà reçu des manifestations de l'Au-delà? demandai-je gravement à Ida et aux deux duègnes.

— Hélas, non ! répondit la belle spirite. Au dernier moment, quand les craquements se sont fait entendre, quand l'esprit va nous visiter, on jurerait que notre fluide devient impuissant !

Ça ne m'étonnait pas de la part des deux momies... A leur âge, vous pensez ! Mais moi, j'étais sûr du mien, et j'avais confiance dans celui de la belle Ida. Ayant repéré, tout près de la lampe mauve, un certain divan jonché de coussins, je m'assis devant le guéridon rituel, à côté d'Ida et face aux deux fossiles. Mais j'eus soin, grâce à l'obscurité, de ne poser qu'une main sur le guéridon, en l'étalant de manière à toucher du pouce les phalanges de Mme Zent et du petit doigt celles de la désirable spirite. Ainsi j'avais mon autre main libre et vous devinez comment je sus l'employer.

— Sentez-vous quelque chose? interrogea soudain Mme Zent, dans la pénombre.

— Oui, murmura Ida, oui, je sens une espèce de chatouillement... et un frisson...

Je dis avec force :

— Ne bougez pas ! C'est l'esprit qui monte... Laissez-le entrer en vous !

Il y eut un silence, puis Mme Fouillard posa timidement cette question :

— Et maintenant, qu'est-ce que vous éprouvez?

— C'est inexprimable, fit la jeune femme, c'est comme une pénétration...

Nouveau silence, suivi de longs soupirs et de tressaillements qui n'étaient pas sans bousculer le guéridon. Cramponnées au bord du petit meuble, Mme Zent et Mme Fouillard étaient en proie à cet abrutissement dont les gens superstitieux sont coutumiers ; lorsqu'elles entendirent les plaintes étouffées d'Ida, leur émotion fut à son comble et Mme Zent proféra d'une voix tremblante :

— C'est l'extase !

C'est alors que je donnai cet ordre péremptoire :

— Fermez les yeux !

Sans aucun doute, les deux commères, subjuguées, obéirent. Je me levai, je saisis dans mes bras Ida défaillante et l'entraînai facilement vers le divan baigné de lumière mauve. J'y couchai doucement ma victime, j'éteignis la lampe et, au sein des ténèbres, je repris la séance de spiritisme exactement à l'endroit où je l'avais interrompue, mais avec le ferme dessein de procéder à ce qu'on appelle en occultisme une « matérialisation ».

De la façon dont Ida me prêta son concours...

— Hum ! Hum ! fit le blagueur.

— ...je devinai que mon fluide triomphait. Pourtant, Ida, près de succomber, chuchota dans mon étreinte :

— Au moins, m'aimerez-vous toujours ?... Répondez !

Et, cédant à la force de l'habitude, elle ajouta :

— Un coup pour oui, deux coups pour non !

JODELLE.

LES INCONVÉNIENTS DU MÉTIER

— Ces sifflements, dans votre poitrine... vous avez une bronchite carabinée...
— Non... je suis agent de police... j'ai avalé mon sifflet à roulettes...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

Le Gérant : Dr. J. MEYNIARD. Imp. E. Desfossés-Néogravure — Paris




NOUVELLE
CITRATEE INTENSIVE
Bi-CiTROL
MARINIER
STABLE & HOMOGENE
A BASE DE
CITRATE MONOSODIQUE
CITRATE TRISODIQUE
PRINCIPALES
DE TOUT ORDRE
SUFFISANCE HÉPATIQUE
SANGUINE
MODE D'EMPLOI
DU FLACON (EN FRANCE): 16 fr.
PHARMACIES
VENTE EN GROS
MARINIER
MARINIER Pharmacien
de Flandre PARIS
BI-CITROL MARINIER
Bi-CiTROL
MARINIER
O.V.P.

2me ANNÉE N° 24
20 Février 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : **Dr J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



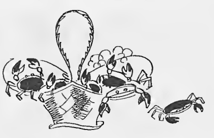
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Je ne voudrais pas passer pour un vieux jeton qui répète à toute occasion : « De mon temps...| », mais je n'en ai pas moins connu une époque où la majorité des Français ne faisait pas de politique et où tout ce qui tenait à la politique ne paraissait pas extrêmement sérieux.



Ce n'est pas la faute des Français s'ils sont obligés d'avoir une opinion politique, quelle qu'elle soit ; c'est la faute de la politique, qui nous a obligés à avoir une opinion.

Je n'ajoute pas, pour ne pas mécontenter un ami, que quelque opinion que l'on ait, cela ne changera pas grand'chose. On se croit revenu, ce qui rajeunit, au bon temps du boulangisme ou de l'affaire Dreyfus, où la moindre réunion de famille permettait de se lancer les assiettes à la tête.

Mais, en ce temps-là, les femmes, Dieu merci, ne s'en mêlaient pas et s'ingéniaient, au contraire, à apaiser les antagonistes, tandis qu'aujourd'hui des jeunes filles et de jeunes épouses sonnent du cor et excitent les hommes, qu'elles soient de la couleur « 6 février » ou bien du « front commun », où l'on trouve, paraît-il, tant de révolutionnaires en smoking.

■ ■ ■

Je connais deux belles-sœurs qui ne peuvent pas se voir sans se lancer des insolences à la tête et si, le grand matin ou le grand soir donnait de l'autorité à l'une d'entre elles, je ne donnerais pas cher de la peau de l'autre.

Les deux maris, dont l'un est le frère de la tricoteuse, pour ne pas partager les mêmes opinions, inventent des sujets de conversation très éloignés de la politique et trouvent le moyen d'être d'accord, mais les deux femmes voudraient qu'ils se prennent aux cheveux, eux aussi. Et elles les engueulent, sauf le respect, en les traitant de couards et de nouilles.

J'ajoute que les personnes qui, comme moi, se plaisent dans le désordre, ne manquent pas de les inviter ensemble, pour assister à un beau match. Une maîtresse de maison qui ne savait comment faire pour ne pas avoir l'air de prendre un parti et qui, d'autre part, ne tenait pas à ce que son salon fût le champ clos de leurs querelles, crut devoir, en invitant l'une d'elles, ajouter timidement :

— Je dois vous dire que votre belle-sœur sera là et que, si vous ne tenez pas à vous rencontrer avec elle, je peux vous inviter à un autre dîner...

Mais la combattante bondit :

— Mais non, chère amie, je viendrai ! je ne veux pas qu'elle puisse croire que j'ai peur d'elle !

■ ■ ■



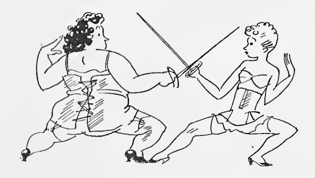
Pendant des années, les femmes ont assez reproché aux hommes de faire passer leur amour-propre avant la raison pure. Quand les hommes se battaient en duel, tant ils avaient peur d'avoir l'air d'avoir peur, les femmes les traitaient



d'imbéciles avec plus ou moins de ménagement ; elles ajoutaient :

— Ça t'avancera bien d'avoir en plus une balle dans le corps ou un coup d'épée dans le bras !

Mais je gagerais bien qu'avant peu les femmes qui pratiquent tous nos sports et peuvent occuper tous les emplois, se rencontreront sur le pré avec



un browning dans chaque main, tandis que les pauvres hommes berceront les gosses et écumeront le pot-au-feu.

Chaque fois qu'une jeune fille très intelligente et pleine d'autorité épouse un homme modeste et qui redoute les discussions, je tremble à la pensée de l'avenir réservé à ce pauvre garçon. Sans doute, est-ce justice, mais je ne suis peut-être pas le seul homme à n'être pas habitué à cette égalité sexuelle. J'ai connu des femmes qui, naguère, ne demandaient qu'à être gâtées ; aujourd'hui nos prévenances les vexent et elles nous le font bien voir.

Naturellement, il existe de belles et charmantes exceptions et même les intellectuelles les plus complètes sont loin de ressembler aux chipies qui ne sont, au fond, que des parvenues du féminisme. Mais j'ai assisté ces temps-ci à tant de dîners où les femmes nous poussaient sur la place publique, que j'en arrive à croire que le moment sera bientôt venu pour nous de laisser la conduite de nos



affaires à des compagnes qui n'ont plus aucune confiance en nous. Loin de redouter les disputes et les luttes, elles s'y précipitent. L'autorité que nous avons perdue, c'est elles qui l'ont prise...



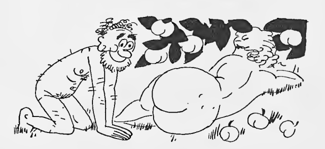
Je suis malheureusement trop âgé, mais j'envie nos petits-fils qui n'auront plus à s'occuper de tant de besognes accablantes, puisqu'ils n'auront plus qu'à se laisser séduire. Les dames prendront des amants comme nous avions des maîtresses ; elles entretiendront nos descendants avec prodigalité, je l'espère, et songez à l'existence d'un beau gosse qui n'aura même pas à craindre de revenir du plaisir avec un enfant dans son sac.

Au fond, nous en arrivons à la vraie justice. C'est Eve qui a mangé la pomme, Adam n'est qu'un malheureux qui, lorsqu'elle lui en a offert le trognon, n'a pas voulu la vexer en lui disant :

— Non, sans façon ! Je te remercie...

Adam a pris pour nous des responsabilités ; il a prétendu, tout en ne mangeant que pour un, suer pour deux. Eve, aujourd'hui, va changer tout cela. Hosannah ! c'est une autre Rédemption !

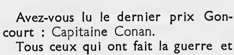
Malheureusement, je suis venu un petit peu tôt, comme on dit dans la chanson. Quelle belle vie



j'aurais connue ! quelle belle grue j'aurais faite !

Pourvu, quand je reviendrai la prochaine fois sur la terre, qu'un destin malveillant ne me fasse pas poule, pour m'y coller encore du soir au matin, sans, une fois de plus, avoir été libre de choisir mon lot.

■ ■ ■



Avez-vous lu le dernier prix Goncourt : Capitaine Conan.

Tous ceux qui ont fait la guerre et qui ont lu le livre se reconnaissent dans ce héros qui ronchonnait, considérait ses supérieurs comme des serins et prenait envers et contre tous le parti de ses hommes. Ce qui montre qu'après tout la discipline n'était pas à cette belle époque la force principale des armées.

Mais c'est à ceux d'entre vous, ô mes lecteurs, qui ont fait la guerre et dans le service de santé, que je m'adresse. Vous n'êtes pas en jeu, puisque vous aviez la croix de Genève sur le bras. A la fin du livre, le capitaine en question, qui commande un corps franc, cinquante gouapes sans peur si

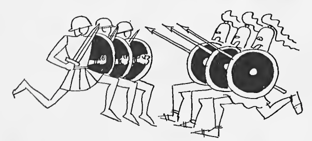
DILETTANTE

— Un bras d'homme, une jambe de femme, une jambe de garçonnet, un bras de fillette... c'est le docteur Paul qui va en faire une drôle de tête !

(Dessin inédit de Elsen.)



ce n'est sans reproche, cueillis précieusement par lui dans toute la division, déclare avec un légitime orgueil : « C'est trois mille types dans mon genre qui ont gagné la guerre ! » et tous ceux qui étaient au front et qui ont lu le livre confirment cette



déclaration : « C'est absolument la vérité ! » Peut-être parce que chacun d'eux, ayant déclaré qu'il était un type dans le genre de Conan, se compte parmi ces trois mille-là.

Il n'en reste pas moins que ceci paraissant établi dans l'esprit de ceux qui faisaient partie des P. C. D. F. on peut se poser la question de savoir — si j'ose employer le style administratif — pourquoi quinze cent mille pauvres gars se sont fait bigorner, et pourquoi trois fois autant d'hommes au moins ont laissé dans la bagarre une patte, une aile, un coin de gueule et leur santé, si trois mille gars dessalés suffisaient à remporter la victoire. Et trois mille, c'est encore beaucoup ! Pourquoi pas trois comme les Horace ?... et même pourquoi pas un match de belote ou d'échecs car, au fond, cela ne changerait pas grand'chose pour signer des traités mal faits.

■ ■ ■

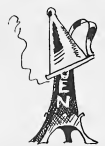


Au moment où je dicte cette phrase à ma dactylo, elle me répond avec familiarité :

— Non, mais des fois, vous trouvez qu'il n'y a pas assez de chômeurs ?

A quoi j'ai répondu sévèrement :

— Ce dont on se plaint, c'est du manque de con-



sommateurs et pensez à la situation de Citroën aujourd'hui, s'il y avait quinze cent mille acheteurs d'automobiles de plus !



Après avoir fait cette réponse spontanée, je me suis pris la tête dans les mains pour réfléchir et j'en suis arrivé à constater que nous tournons dans un cercle vicieux.

Les économistes du Café de la Mairie résolvent de grands problèmes. L'un d'eux déclare :

— C'est une honte de voir que des Français sont chômeurs quand il y a tant d'étrangers qui travaillent. Moi, je reconduirais tous les étrangers à la frontière demain matin.

— Oui, mais chaque fois que vous expulsez un étranger, vous supprimez un consommateur ; en expulsant X étrangers, vous supprimez X consommateurs. Par conséquent, vous aurez d'autant moins à produire, ce qui ne supprimera pas un chômeur.

Un autre économiste a trouvé une autre solution :

— Le mieux, ce serait de débaucher les ouvriers étrangers et d'embaucher les ouvriers français. Pour que les étrangers ne meurent pas de faim, on



leur paie la prime de chômage. Ainsi les Français ne sont pas réduits à une indemnité mesquine et les étrangers restent consommateurs.

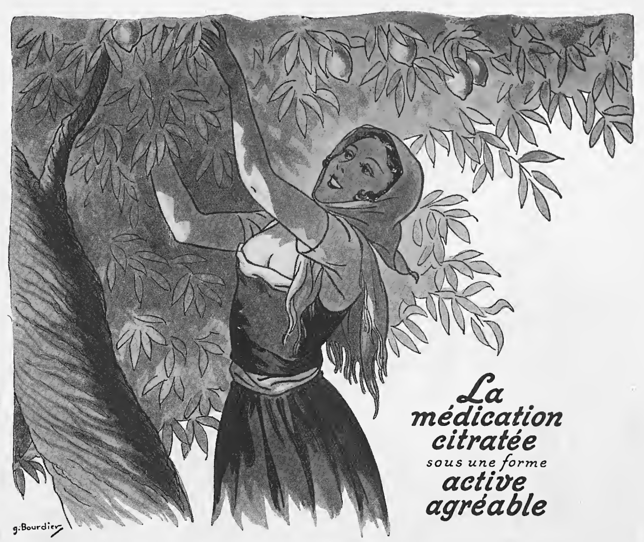
— Bon ! redis-je. Mais au bout d'un mois, le compagnon français qui bosse toute la journée, rencontre, en allant ou en revenant de son travail, l'étranger qu'il a remplacé, lequel est en train de se promener dans les rues, les deux mains dans ses poches. Alors le compagnon qui bosse pousse des cris d'indignation :

— Comment ! je m'y colle pendant que l'autre se baguenaude. Ça n'a rien à faire ! J'aime encore mieux chômer en touchant moins que de gratter toute la journée, tandis qu'il y en a qui n'ont qu'à passer à la caisse pour râfler du blé...

— Et alors ? qu'est-ce que vous en concluez ? m'a demandé un troisième économiste.

— Rien ! ce qui n'est pas beaucoup, mais prouve que certains problèmes ne sont pas si aisément résolus.

Robert DIEUDONNÉ.



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

O. V. P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
52, Rue de Flandre, PARIS (XIXe)

Ridendo



— Molheureuse... qu'os-tu fait ?
— Ben papa... c'est rapport à mon potron qu'est conseiller d'orrondissement...

(Dessin inédit de Clem.)



— Une indigestion vous dites ?... bon, je vois ce que c'est, vous digérez mol.

(Dessin inédit de Hyette Valmy

QUIPROQUO

— Il faut surtout bien la couvrir...
— Je fais ce que je peux, Docteur, mais je ne suis plus très jeune !

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

LES ÉLÈVES SAGES-FEMMES

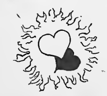






Air *Les Ruines* de Xavier Privas.

Au seuil des austèr's Facultés
Les bourgeois sont tout épatés
D'voir des fill's à l'allure délurée.
    Les sag's-femmes
Elles n'ont pas de robes de soie
Mais un charmant petit minois
Qui nous aguiche et même parfois
    Nous enflamme.



Elles fraternisent très gaiement
Avec de fringants étudiants
Ell's n'ont pas l'air imposant
    Ni morose.
Les internes leur donn'nt sans s'gêner
Des poignées d'mains et des baisers
Des conseils fort judicieux, et
    Mêm'aut'chose.



Ah! qu'ils sont prestes et vaillants
Leurs doigts aux gestes élégants
Qui brav'nt les chancres infectants
    Et les gommes
Qu'ell's savent gentiment tripoter
Les femmes qu'il leur faut délivrer,
Les goss's de méconium tachés
    Et les hommes.

Elles observent pieusement
Les lois d'l'antisepsie souvent
Elles évitent de l'accouch'ment
    Les séquelles.
Toujours fidèl's au sublimé
Elles se servent sans compter
Du bock à la Maternité
    Et chez elles.



Quand, diplômées, ayant grand air
Un jour qu'ell's n'y verront pas clair
Elles prieront l'médecin d'prendre aux fers
    Un pauv'mioche.
Le sévèr' docteur les voyant
Se souviendra en s'bidonnant
Du temps qu'il était moins savant,
    Et moins moche.



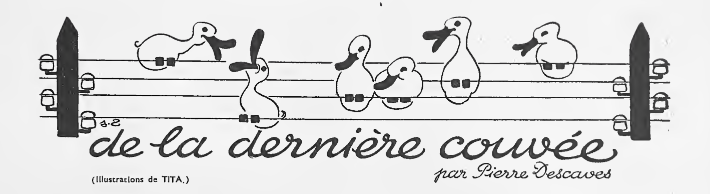
Amis soyons donc épatants
Pour ces consœurs des étudiants
Ayons tous le verbe accueillant
    Et le geste.
A nos agap's invitons-les,
Faisons-les rir', boire et danser
Offrons leur bon gite, bon souper
    Et le reste.

HANNARD.

L'ART ET LA MANIÈRE



(Dessin inédit de Spence.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

POIL SUPERFLU

La tradition des bals costumés s'en est allée, comme bien d'autres traditions.

Mais il reste encore quelques exceptions. Et notre temps, qui marque un retour aux pratiques des choses d'avant-guerre, a vu, ça et là, refleurir cette charmante coutume.

La femme d'un de nos plus éminents diplomates a organisé chez elle la semaine dernière un bal costumé : Louis XIV. Aussi bien les invités mirent-ils à contribution les magasins d'habillement de l'Odéon et de la Comédie - Française. Et un peintre à la mode, pour la circonstance, n'hésita pas, pour plus de « couleur locale », à supprimer sa barbe. Aussi bien était-il quasi méconnaissable, avec son habit de cour et ses talons rouges.

— Si l'idée vous vient, dit-il à la maîtresse de maison, d'organiser ensuite un bal florentin, ne vous pressez pas... Donnez à ma barbe le temps de repousser !

■ ■ ■

A LA GLOIRE DE LA PUCELLE

Tous les hommes de théâtre qui se sont mêlés de porter l'histoire de Jeanne à la scène ont été copieusement brocardés par leurs confrères.

Quand M. François Porché fit représenter sa Pucelle, un auteur dramatique fit ce distique :

« Rouen prépare ton bûcher !
Après Cauchon, voici Porché ! »

Le dernier en date des louangeurs de Jeanne, M. Saint-Georges de Bouhélier, a eu droit à des quatrains :

Saint Georges a cru peindre et sans l'avoir pu. celle
Dont le sort lui semble oublié ;
Pour le faire il était, tout comme la Pucelle,
Debout, et... lié ! ! !

Et cet autre :

On croyait Jeanne d'Arc morte sur un bûcher,
Mais le poète ailleurs ayant été chercher
C'est du nouveau qu'il nous apporte :
C'est dans un four que Jeanne est morte !

C'est le cas de dire : qui s'y frotte s'y pique — devise de la Lorraine !...

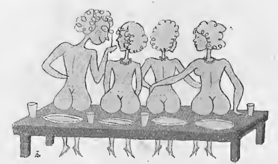
■ ■ ■

TÊTES DE RECHANGE

Tous les ans, à l'occasion du Carnaval, la délicieuse Mrs Rég. Fol... donne un dîner de têtes. Et ses invités rivalisent en général, d'audace et d'ingéniosité.

A son dernier souper, on fit fête à une dame, qui avait vraiment, mais là vraiment la tête de Joséphine Baker.

— Ressemblance surprenante ! s'exclamait un célèbre auteur dramatique.



— C'est que, fit finalement l'intéressée, je suis Joséphine Baker elle-même !

Stupéfaction générale... Et l'auteur de glisser à l'oreille de son voisin :

— Quel malheur, alors, que ce ne soit pas un dîner de croupes !

LA CRISE DE « FOI »

Ce célèbre écrivain catholique brûlerait-il ce qu'il a adoré?

On murmure que M. Maur... a été gravement malade récemment et que cette maladie a correspondu à une très grande crise morale — infiniment plus importante que la déficience physique relevée.

On demandait l'autre jour, dans un salon académique, au professeur H... Boy..., qui soigne l'illustre romancier, comment allait son client :

— Maladie de foi ! répondit-il avec esprit. J'ai passé la main à Mgr Baudrillart.

■ ■ ■

ESCULAPE A LA CHAMBRE

On sait que notre Chambre des Députés compte pas mal « d'honorables » qui exercent, si l'on peut dire, dans le civil, le métier de médecins. La plupart, pour ne pas dire tous, abandonnent d'ailleurs leurs fonctions lorsqu'ils siègent au Palais-Bourbon.

Et le Palais-Bourbon est doté d'un service médical, qui n'a que fort peu à intervenir, la santé du Parlement, pendant les sessions, étant à toute épreuve.

A peine par-ci, par-là, un petit évanouissement. Les interventions les plus sérieuses proviennent de ce fait que quatre ou cinq fois par session, le service médical doit s'occuper de représentants du peuple ayant un peut trop sacrifié à Bacchus.

Mais, est-ce signe de sagesse générale, depuis le début de l'année, on ne signale aucune crise d'éthylisme grave — pour reprendre un mot à la mode.

Faut-il en conclure que la réforme du règlement de la Chambre englobera la suppression du service médical... puis de la buvette ! La Chambre des Députés sans buvette... en quel temps vivons-nous !

■ ■ ■

LE GRAND LUXE

A quoi rêvent les gagnants de la Loterie nationale? On a tenté de le dire ; on a publié des enquêtes à ce sujet.

Livrons cette anecdote au dossier de l'affaire.

Récemment, le professeur H... Boy... voit arriver à sa consultation un brave homme, l'air paysan cossu :

— Docteur, fait l'homme, ceci entre nous, je viens de gagner un million à la Loterie nationale, alors voilà, je tiens à réaliser un de mes rêves : me faire opérer et opérer par vous.

Le célèbre praticien examine le patient.

— Mais vous désirez que je vous opère de quoi, vous vous portez comme un charme !

— De ce que vous voudrez. Notre maire qu'est le sénateur Rég..., il se fait, lui, opérer tous les ans... Maintenant que je suis réélu, je voudrais m'offrir ça !

Le professeur H... Boy... eut toutes les peines du monde à renvoyer le candidat à l'opération !...



CRISE
— Quand je pense que tu viens de manger un petit pain de sept sous.

(Dessin inédit de Cahen.)



— Docteur, vous ne voudriez pas me siffler un petit air ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



UN PETIT ACCIDENT

— Je viens de casser une patte à mon bidet... tu devrais bien essayer de la lui remettre ?

— Je veux bien... mais, tu sais, moi je ne sors pas de l'école d'Alfort !

(Dessin inédit de Ch. Genty.)





— Ça ne va pas, je suis fièvreux... vous ne pouvez pas m'indiquer un médecin ?
— Malheureux !... un médecin... mais il n'y en a pas au paradis ! ! !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



UN RÉSULTAT

par le Docteur C-O-K.

Certain jour, j'eus la visite de Mme R... personne entre deux âges, grassouillette assez bien conservée. Elle se plaignit de la froideur de son époux qui la négligeait de plus en plus en fait de rapports conjugaux, froideur qu'elle attribua au surmenage, aux soucis d'affaires, etc., et elle me demanda de lui prescrire un aphrodisiaque sûr, tout en étant dépourvu de toxicité, qu'elle pourrait lui faire prendre sous un prétexte quelconque.

Pour ne pas la désobliger je lui donnai un... ine ou... ol qui avait au moins l'avantage de ne pouvoir faire du mal s'il ne faisait pas de bien. Elle partit enchantée et je n'en entendis plus parler.

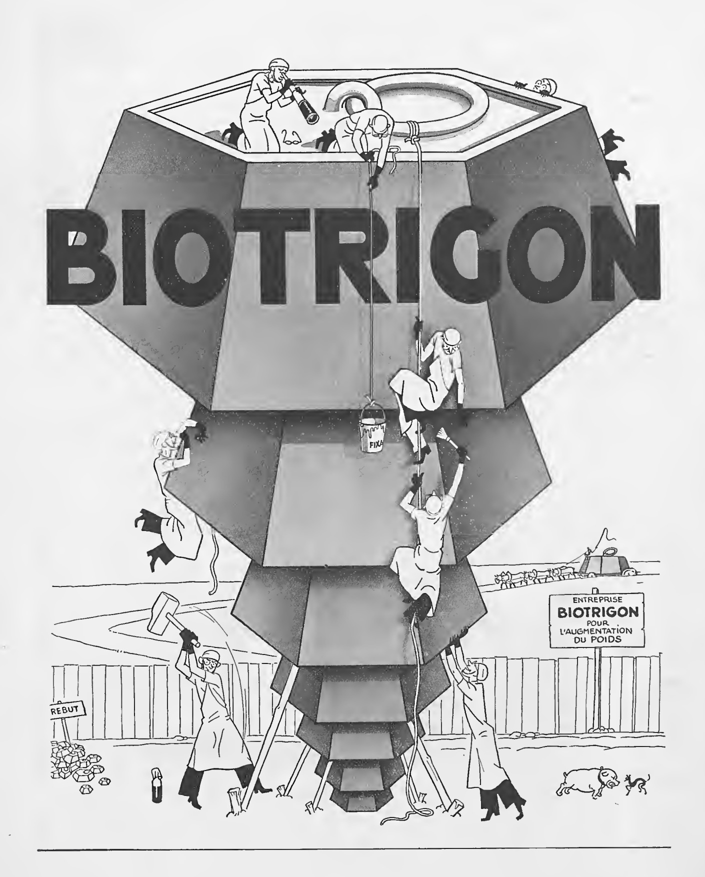
Six mois après elle revint paraissant énervée.

— Vous vous rappelez, docteur, pourquoi je vins vous consulter la dernière fois et ce que vous m'avez ordonné?

— Eh bien ! madame, avez-vous eu satisfaction?

— Belle satisfaction, docteur, savez-vous ce qui nous arrive? Oui, votre remède a réveillé son ardeur, mais ce sont ma cuisinière et ma femme de chambre qui sont enceintes et toutes les deux de ce c...n, elles me l'ont avoué ! Que faire maintenant?

D^r C-O-K.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT

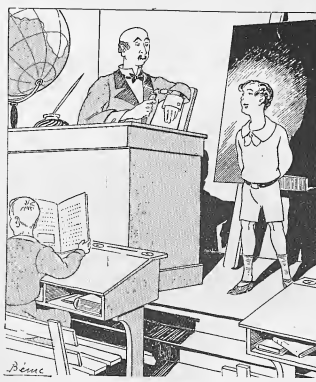
CONSULTATION



— Alors, c'est bien entendu n'est-ce pas, je vous interdis le commerce des femmes jusqu'à ce que ce bobo soit guéri !

— C'est ennuyeux, je prépare justement une grosse expédition pour Buenos-Aires.

(Dessin inédit de Spence.)



JEUNE COUCHE

— Je voudrais que vous me parliez de notre ancêtre Adam, le premier homme ?

— Peuh !... un pauvre type qui n'a pas su défendre sa côtelette ! (Dessin inédit de Bénic.)



— Vous feriez mieux de vous occuper de vos autopsies plutôt que d'organiser des courses de spermatozoïdes !...

(Dessin inédit de Picq.)

LA MALICE EN ÉPIDAURE



Tallemant des Réaux raconte plaisamment qu'un certain baron du Moulin, grand trousseur de filles, bâfreur et licheur, se sentit un jour fort malade et dut garder le lit. Toutefois, il défendit à ses valets d'aller quérir le médecin, car il avait toute sa vie fait profession de haïr cette engeance. Or, la fièvre le prit si bien qu'un brave homme de laquais crut devoir passer outre à la défense faite, et ramena bientôt le sieur Maugel, médecin très estimé dans le faubourg du Roule.

Quand celui-ci entra dans la chambre, le malade, à sa vue, eut un accès de furieuse colère et, tout fiévreux qu'il fût, prétendit se gausser du médecin en se tournant brusquement du côté du mur et en présentant tout nu son derrière, non sans se livrer à des incongruités bien malséantes. A quoi le médecin Maugel riposta, plein du plus beau sang-froid du monde :

— En vérité, Monsieur, il était grand temps que vous me fissiez appeler, car vous avez le visage très enflé et l'haleine horriblement mauvaise !

■ ■ ■

Au théâtre Drury Lane, à Londres, il y avait, en 1720, une comédienne nommée Miss Wofington qui excellait à jouer les rôles masculins. Un soir qu'elle incarnait à la perfection le personnage d'un jeune gentilhomme, elle dit en entrant au foyer :

— Je parie que la moitié du public m'a prise pour un homme !

A quoi un médecin, amateur de théâtre, qui se trouvait présent, répondit :

— Par bonheur, l'autre moitié est parfaitement assurée du contraire !

■ ■ ■



Gui Patin, médiocre médecin, mais anecdotier précieux, nous conte que Mme de Rohan, un soir qu'elle revenait du bal, rencontra des voleurs. Aussitôt, elle porta les mains à son collier de perles. Un des voleurs, pour lui faire lâcher prise, la saisit par l'endroit que les femmes, d'ordinaire, défendent le plus soigneusement, « mais il avait affaire, dit Gui Patin, à une maîtresse mouche » : « — Oh ! cela, s'écria Mme de Rohan, je suis bien sûre que vous « ne l'emporterez pas, tandis que vous emporteriez mes perles ! »

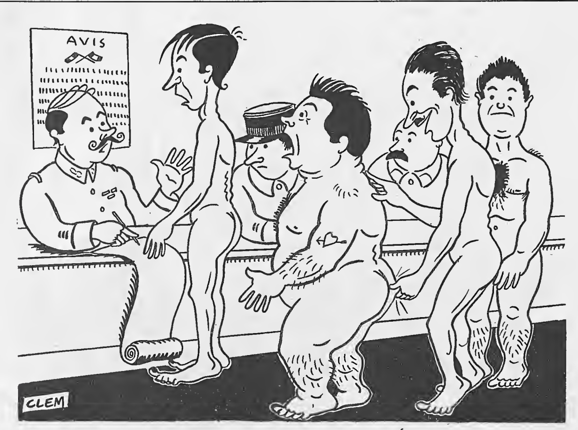
« Là-dessus, des gens passèrent dans la rue et les voleurs s'enfuirent sans rien emporter du tout.

Hill, médecin anglais très estimé au XVIIIe siècle, voulut duper la Société Royale de Médecine de Londres, qui avait rejeté sa candidature. Sous un nom supposé, il soumit à ses illustres confrères la communication suivante, d'autant plus intéressante que les vertus du goudron étaient alors à la mode:

« Un matelot s'était cassé la jambe, écrivait Hill. M'étant trouvé par hasard sur le lieu, j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée, et, après les avoir fortement assujetties par une ficelle, j'ai arrosé le tout de goudron. En très peu de temps le matelot sentit l'efficacité du remède et ne tarda point à se servir de sa jambe comme auparavant. »

Cette relation fut lue, commentée, discutée avec passion par les membres de la Société Royale. Les uns exaltaient les mérites du goudron, les autres doutaient d'une guérison aussi rapide. La controverse animait l'assemblée quand arriva une seconde lettre de l'auteur de la communication, c'est-à-dire de Hill : — Messieurs et chers confrères, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois.

Recueilli et transcrit par George DELAMARE.



CAS PARTICULIER AU CONSEIL DE RÉVISION

— Et vous, qu'avez-vous à signaler ?
— Ben !.. monsieur le major, je ne digère pas le melon !...

(Dessin inédit de Clem.)

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— ...Et voici Madame, les seins que nous faisons... "Le candide", "Le timide", "Le gracieux", "L'altier", "L'agressif", "Le démoniaque", et "L'aérodynamique"! (Dessin inédit de Schem.

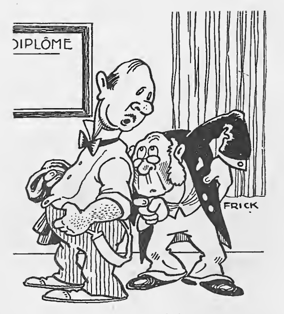




LES VACCINS

— Dites, docteur, faites-les en H..., mon fiancé s'appelle Henri.

(Dessin inédit de Varé.)



DIAGNOSTIC

— Vous êtes tout bonnement hypertendu, mon ami !..

— Oh ! oui, docteur, surtout le matin...

(Dessin inédit de Frick.)

(Dessin inédit de Dharm.)

CALCUL

— C'est sûrement un calcul qui vous embarrasse !

— Sûrement ! j'ai une ardoise chez le bistrot que je ne peux pas payer !

Souvenirs du médecin de service

J'ai beaucoup connu le fameux impresario Charles Baret qui, encouragé par de brillants essais, finit par tresser à travers la France entière un réseau de tournées théâtrales destinées à révéler aux provinces les grands succès de Paris ; en ce temps-là, le cinéma n'était pas encore pris au sérieux, le théâtre gardait tout son prestige.

Je fis la connaissance de Baret dans le moment qu'il recrutait sa troupe pour offrir au public du Sud-Ouest *Les maris de Léontine*, d'Alfred Capus, *Le cultivateur de Chicago*, d'après Mark Twain et le légendaire *Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard.

C'était un homme jovial plus fier de ses succès d'acteur et de son discutable talent d'écrivain que de sa magnifique réussite comme impresario.

L'homme qui a bien tourné, *Cabots et Cahots* n'ajouteront rien au lustre de la littérature théâtrale tandis que le nom de Baret demeurera longtemps célèbre en province, qui lui doit de belles et bonnes représentations théâtrales et dont il avait l'oreille.

Fils d'un brave pharmacien de Nantes, le jeune Charles commença par organiser des soirées avec des camarades et principalement dans les patronages, où il disait la chansonnette.

Ses manières étaient onctueuses et le demeurèrent, il put donc jouer très honnêtement le cardinal de *Primerose*, de de Flers et de Caillavet, vers la fin de sa carrière.

Il racontait avec complaisance qu'un hiver, à Nice, de Féraudy, créateur du rôle, était venu le féliciter.

— Tous mes compliments, mon cher, vous avez été épatant et je ne vous cacherai pas que je vous emprunterai quelques-uns de vos effets.

L'excellent Baret ne comprit jamais que le fin matois qu'était Féraudy s'était payé sa tête.



Pendant un entr'acte du *Roi*, au Théâtre des Variétés, Albert Brasseur, l'étonnant souverain de Cerdagne, me raconta ceci :

— Au temps de mes débuts, nous avions, parmi les médecins de théâtre que nous voyions fréquemment sur le « plateau », un jeune homme tout frais émoulu de la Faculté, qui fut le héros d'une bien amusante histoire.

Le directeur du théâtre où je jouais alors, personnage qui promettait beaucoup et payait fort peu, lui demanda de venir chez lui soigner une femme de chambre prise d'une maladie soudaine qui l'obligeait à garder le lit encore qu'elle eût bonne mine et bon appétit. Notre jeune médecin se fit d'abord tirer l'oreille, car le directeur, tantôt pour lui-même, tantôt pour sa femme, tantôt pour sa maîtresse, avait eu souvent recours à ses soins sans jamais lui verser ombre d'honoraires. Finalement, il se décida à aller voir cette femme de chambre. On le fit monter au sixième et il vit la malade, très jolie personne, gentiment attifée, qui, dans son lit, n'avait pas l'air à plaindre.

— Dans quelle région du corps souffrez-vous? demanda le docteur. La femme de chambre, en vraie soubrette de comédie, fit cette réponse :

— Je ne souffre pas le moins du monde, sinon de mes gages en retard depuis quatre mois. Puisque mes patrons s'obstinent à ne pas me laisser voir la couleur de leur argent, il n'y a

pas de raison pour que, moi, je continue de les servir à l'œil. Je fais donc la grève et, comme je ne tiens pas à me disputer, je me porte malade...

Le docteur, plutôt épaté, avait écouté l'explication donnée par l'aimable gréviste. Il réfléchit, hocha la tête et finit par dire :

— En somme, c'est une manière comme une autre de vous faire indemniser?

— Parfaitement !

— Eh bien ! reprit-il, à moi aussi vos patrons me doivent de l'argent... Poussez-vous donc un peu, on va se rembourser ensemble !



De tout temps, les comédiens ont été friands de compliments. Tenez, Marquet, le père de Mary Marquet, la belle sociétaire de la Comédie-Française, fut un bon comédien, mais sans plus, assez froid et guindé.

Un soir, La Fontaine, le grand romantique, vient voir dans sa loge son jeune camarade qui jouait Ruy Blas.

— Vraiment, mon cher, au deuxième acte, vous m'avez épaté.

Et Marquet de se rengorger.

Au deuxième acte, hélas ! le brave Marquet n'avait presque rien à dire, mais il n'y pensa point.

(*A suivre.*)

Docteur Z.

ENVIE

— Docteur, je voudrais manger du homard à l'américaine !...

(Dessin inédit de M.-W. Sauvant.)


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
LE BRUN

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UN CADEAU ÉDIFIANT



Tous les ans, aux vacances, François Allanches va rendre visite à sa vieille tante de la Creuse, âme simple et limpide, aussi pure que les petits torrents qui parcourent la contrée, rayés d'éclairs par la course scintillante des truites. Veuve au bout de deux ans, elle ne s'était pas remariée.

François lui celait soigneusement la vie de bâton de chaise qu'il menait à Paris, où la poursuite de l'amour l'occupait beaucoup plus que sa profession d'avocat. Il pratiquait dans la Creuse une cure de chasteté salutaire.

Sa tante, qu'une docte gourmandise consolait du veuvage, lui faisait savourer une admirable cuisine simple, truites à la lézard, somptueuses potées, plats mijotés, qui remettaient l'estomac de François d'aplomb.

Pour se distraire, il parcourait la contrée à la recherche de quelque antiquaille. C'est ainsi qu'il découvrit à Guéret une cuve de cuivre damasquiné en forme de lyre, d'un travail merveilleux, qui, montée sur quatre pieds, avait servi de bidet. Quelques vers en langue latine y étaient gravés, dont voici la traduction : « Te souvient-il que Vénus naquit au berceau de l'onde écumeuse, toi qui, belle comme Vénus, transformes en précoce tombeau l'onde qui comble cette vasque ciselée par un parfait artisan ? »

François fit l'acquisition de cette belle pièce, qui avait dû appartenir à quelque maîtresse royale, avec l'intention de l'offrir à Jenny Tambourin, charmante petite ballerine qu'il courtisait depuis quelques semaines.

Il emporta l'objet, le déposa dans sa chambre, puis descendit au jardin.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction quand sa tante lui demanda, au dîner :

— Qu'est-ce que c'est que ce bassin de cuivre que tu as rapporté ? Je suis montée chez toi pour voir si tout était en ordre et je l'ai aperçu. J'ai demandé à la vieille Céline ce que ça pouvait être. Elle m'a répondu que ça devait être un plat à barbe...

— Elle a dit juste, ma tante.

— Et qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit dans le fond ?

— C'est du latin. Ça veut dire : « Quand tu laves les impuretés de ton menton, pense aussi à nettoyer les souillures de ton âme... »

— Voici une inscription édifiante, mon cher neveu, et qui montre que ce plat a barbe date d'une époque de grande piété...

Quelques jours se passèrent. François s'en fut voir un ami à Vichy. Quand il revint, sa tante lui déclara :

— Tu vas me gronder, mon enfant : je t'ai enlevé ton plat à barbe... Oh ! je te donnerai quelque chose à la place, tiens, cette vieille chaîne d'or, qui vient de ma grand'mère, et que tu trouves si jolie... Figure-toi que j'avais oublié que c'était la fête de M. le Curé... Alors, prise de court, je lui ai donné ton plat à barbe, à cause surtout de cette pieuse inscription... C'est curieux, ça l'a fait sourire... Et il m'a dit : « Evidemment, c'est un plat à barbe, mais pas à barbe de capucin... »

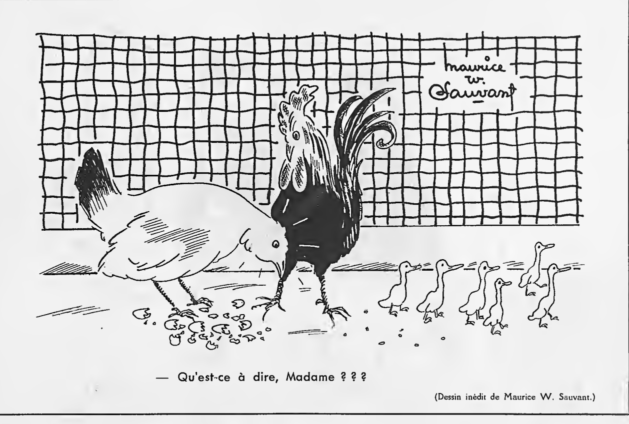
LES TRUITES A LA LÉZARD

Et voici la recette d'un des meilleurs plats que François Allanches déguste chez sa tante, les truites à la lézard. Et ce sont des truites du Taurion, renommées pour leur finesse depuis plusieurs siècles.

Prenez de belles truites. Ecaillez, videz, et mettez-leur dans le corps du beurre manié de fines herbes, avec sel et poivre.

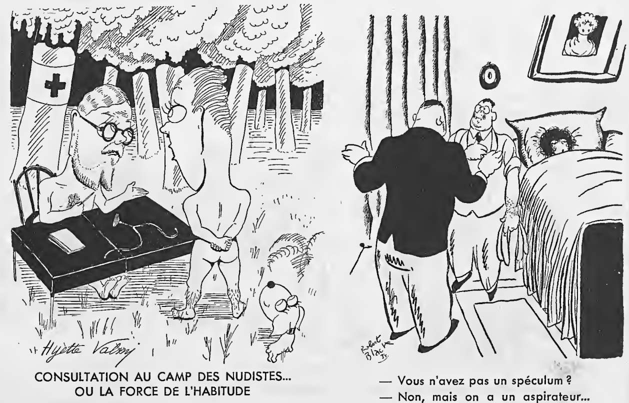
Mettez-les dans une poissonnière avec deux ou trois bouteilles de vin blanc sec, de façon que le vin les passe d'un bon doigt. Ajoutez sel et poivre, oignons, clous de girofle, muscade, bouquet garni et une croûte de pain.

Faites cuire à feu clair, pour que le vin s'enflamme. Lorsque la flamme commence à diminuer, jetez-y du beurre.



— Qu'est-ce à dire, Madame ? ? ?

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



CONSULTATION AU CAMP DES NUDISTES...
OU LA FORCE DE L'HABITUDE

— Déshabillez-vous.

(Dessin inédit de Hyette Valmy

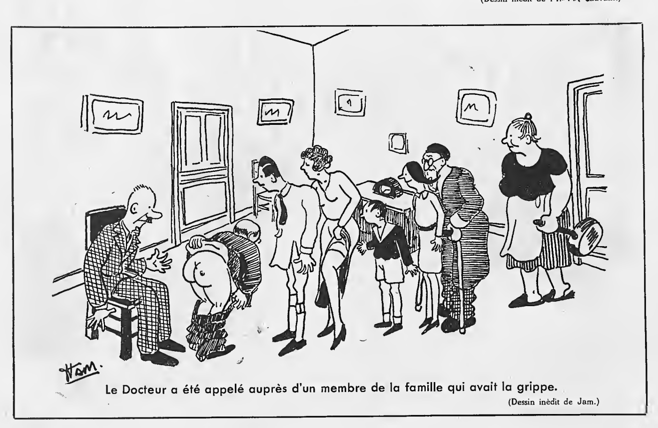
— Vous n'avez pas un spéculum ?
— Non, mais on a un aspirateur...

(Dessin inédit de Robert Black.)



— Mon vieux tu m'croiras si tu veux... mais l'autre jour j'ai eu une envie folle d'huile de foie de morue... Y a rien à faire pour qu'on m'en donne !!

(Dessin inédit de M.-W. Sauvant.)



Le Docteur a été appelé auprès d'un membre de la famille qui avait la grippe.

(Dessin inédit de Jam.)

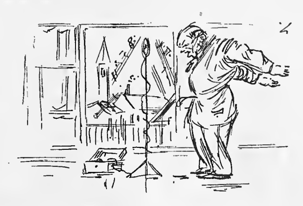


CULTURE PHYSIQUE

par OCUSMAN

●

Illustrations de Socrate



Le cours de culture physique du docteur Isidore Martinet, à la Radio, soulève un intérêt formidable dans le joli pays de Montigny-sur-Loing. Aussi il n'y a pas une maison, une baraque, un hameau, dépourvu d'un appareil de radio dans ce pays, et sur le coup de sept heures tout le monde est debout, pour écouter la parole savante du docteur Isidore Martinet, et pour exécuter les mouvements et les exercices de gymnastique et de souplesse qu'il suggère, avec sa voix un peu lente et un peu nasale.

Il n'y avait qu'un seul ménage dans le pays fermé encore aux délices des grandes et des petites ondes : la famille Rébuty. Et cela la mettait dans un évident état d'infériorité vis-à-vis de tous les habitants de Montigny-sur-Loing.

Cela ne pouvait pas continuer, et Gérôme Rébuty, quinquagénaire, voyageur de commerce, saisit l'occasion d'une tournée d'affaires dans la province, pour acheter un beau poste à six lampes, qu'il montra avec orgueil à sa femme Phrasie, en rentrant de son voyage.

— Comme tout le monde — dit-il non sans fierté — nous aussi, nous suivrons les cours du docteur Isidore Martinet.

Le poste fut lié au courant, et Gérôme Rébuty se coucha, satisfait de l'œuvre accomplie.

Le lendemain il se réveilla en tressautant, appela sa femme :
— Phrasie ! Phrasie !



PHRASIE (à moitié endormie). — Eh ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ?

GÉROME. — Comment qu'est-ce qu'il y a ? Il est sept heures moins dix...

PHRASIE (qui avait oublié, se retournant de l'autre côté) Eh bien ?

GÉROME. — Mais nom d'un nom, comment « eh bien » ? Pourquoi avons-nous monté le réveil ?

PHRASIE. — Ah, c'est vrai : la gymnastique de chambre...

GEROME. — Et alors ! Tu ne vois pas que tu commences à avoir de l'embonpoint ? Moi, d'ailleurs, j'engraisse aussi.



Les exercices du docteur Isidore Martinet, nous seront d'une grande utilité.

(Il descend du lit, commence à tourner les boutons de l'appareil).

PHRASIE (sortant lentement les jambes hors du lit). — Ne pourrions-nous pas commencer demain matin? Je ne sais pas... Aujourd'hui c'est vendredi... Il me semble que...

GÉROME. — Ne dis pas de bêtises! Dépêche-toi!

LA RADIO. — ... c'est le grand avantage offert par la méthode moderne, qu'elle peut être employée avec le même succès, aussi bien par les personnes maigres, que par les personnes de constitution robuste. Commençons par le premier exercice : placez-vous devant la glace... levez les bras...

(Les époux Rébuty exécutent le mouvement, mais au lieu de se placer tous les deux devant la glace, ils se placent de côté, et l'un en face de l'autre)... et maintenant baissez-vous d'un coup!

(Les époux se baissent comme tirés par un fil, et leurs têtes se cognent violemment.)

PHRASIE. — Ahi! Ahi!

GÉRÔME. — Ce n'est rien. Tais-toi. Fais attention.

LA RADIO. — ...pour garder l'élasticité des membres, un des exercices les plus utiles consiste dans la flexion latérale des bras, sur un rythme de célérité toujours croissante, et enfin très rapide : il faut le commencer au commandement : « Un, deux! » Attention!

(Croyant que le commandement est déjà donné à la parole « un », Gérôme part, et l'index de sa main droite va finir dans l'œil gauche de Phrasie.)

PHRASIE (furieuse). — Imbécile! Tu ne vois pas ce que tu fais!

GÉROME. — Ce n'est rien. Ne fais pas l'enfant.



LA RADIO. — ... très rapide!

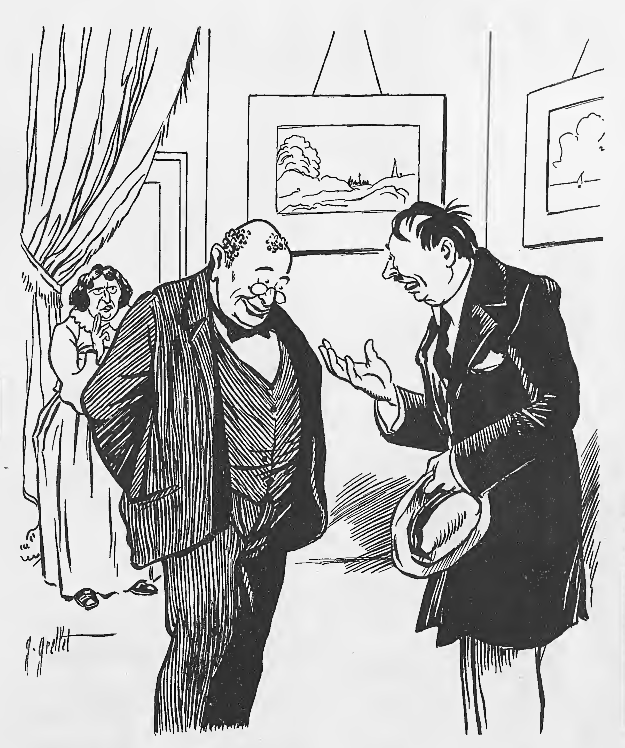
(Les deux obéissent, et pendant quelques minutes s'abandonnent à un rythme terriblement accéléré, jusqu'à ce que Phrasie, suant, essoufflée, tombe dans le plus proche fauteuil.)

LA RADIO. — ... d'une utilité immense pour la rééducation du tronc : c'est le « mouvement du faucheur » c'est-à-dire, le mouvement du moissonneur fauchant les foins...

(Gérôme est déjà prêt, et sur un signe péremptoire de lui, Phrasie se lève et se met dans la pose du faucheur)... les bras en avant et puis poussez vite en arrière, et puis encore en avant : vite, trente fois...

(Aussitôt arrivé « en arrière » le bras de Phrasie fauche tous les objets fragiles de la toilette, qui tombent en morceaux.)

PHRASIE (hurlant). — Mes porcelaines! Mes porcelaines!



— Tu es riche, Salomon, et tu n'as jamais rendu service à un ami !
— Ch'ai horreur de l'incradidude.

(Dessin inédit de Grellet.)

LA RADIO (scande énergiquement trente fois : « un, deux ! » tandis que Phrasie ramasse les morceaux et Gérôme continue à faucher.)

... Finalement nous voici à l'exercice le plus important, qui donne aux candidats à l'embonpoint, des bénéfices inestimables...

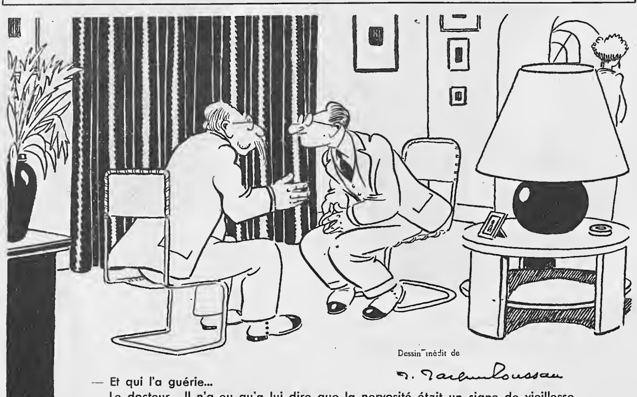
GÉROME (tirant Phrasie par la main, et la replaçant devant l'appareil.) Ceci est surtout pour toi, comprends-tu ? Fais attention.

LA RADIO. — ... il s'agit de la flexion du corps en avant. Allongez-vous par terre, sur un tapis... (Les deux, faisant des efforts pénibles, s'allongent sur le tapis et sur le ventre)... naturellement sur le dos... (Les deux essoufflant se tournent sur le dos.) Pour faciliter l'exercice, faites glisser vos pieds sous l'armoire... (Ils font glisser leurs pieds sous l'armoire.)... et maintenant, faisant levier avec les pieds, levez-vous jusqu'à prendre la position assise... (Au moment où ils font levier avec les pieds, l'armoire, mal équilibrée, se plie en avant, tombe, et si elle ne les écrase pas c'est parce qu'elle cogne contre le pied du lit, tandis que sa grande glace saute en miettes. Après le coup dramatique, un silence tragique. Puis :)

PHRASIE (à moitié ensevelie, avec un fil de voix :) Mon Dieu... Vendredi... la glace... Je l'avais dit...

GÉROME (à moitié enseveli aussi, impressionné, mais fier :) C'est la première fois... Demain ça ira mieux...

OCUSMAN.



Dessin inédit de

— Et qui l'a guérie...
— Le docteur... Il n'a eu qu'a lui dire que la nervosité était un signe de vieillesse...

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris.



2me ANNÉE N° 26
20 Mars 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

"RIDENDO" OUVRE

Un Concours de "Slogans"



La Sagesse des Nations, mère des proverbes et des adages, semble actuellement se plaire à flirter avec Mercure, dieu du Commerce. Nous employons à dessein ce verbe anglais car, de nos jours, la Sagesse des Nations, si elle continue à s'exprimer en sentences et distiques, appelle ces derniers des **slogans**, ce qui, évidemment, fait beaucoup plus riche. Bref, le **slogan**, moderne vibrion, provoque en tous lieux une émulation généreuse.

Il n'est, pour s'en rendre compte, que d'aller par les rues en regardant les enseignes ou d'écouter la radio. Impossible d'ignorer qu'**avec les chaussures Hixe-Igrec, on a toujours les pieds au sec**, ni qu'**à travers les lunettes Chose, chacun** peut voir la vie **en rose**. La poésie en s'accompagnant, non plus sur la lyre, mais sur le mirliton, chante à plein gosier la beauté des articles de ménage et les mérites des denrées alimentaires...

Et la mère des Muses s'aperçoit, non sans horreur, qu'elle a donné le jour à une dixième fille, la moins chaste, mais la plus bavarde, qui a nom Publicité.

"Ridendo" est d'avis que le moment est venu, pour lui, d'ouvrir un grand CONCOURS DE SLOGANS

Mais, entendons-nous bien, un concours sous le signe de la bonne humeur et de l'humour, de la fantaisie et de la cordialité.



"Ridendo" créé pour vous distraire et non pour vous importuner a limité sa publicité à cinq produits de laboratoires, toujours les mêmes, depuis sa naissance :

BI-CITROL
BIOTRIGON
EUCALYPTINE
IODAMELIS
MICTASOL

Ces cinq spécialités que "RIDENDO", dans chacun de ses numéros, vous présente toujours avec un souci d'art, formeront le clavier du CONCOURS DES SLOGANS

Il est aisé, sur ces cinq produits, de composer une manière de dicton, une sorte de maxime, une phrase, un aphorisme, un apophtegme, soit en prose, soit en vers, à la fois exact et



plaisant ou qui même pourrait être utilisé, anonymement bien entendu, pour la publicité médicale.

Dans cette hypothèse, il va de soi que l'acquisition de slogans par les firmes intéressées donnerait lieu à des prix spéciaux supplémentaires.

LES EXEMPLES NE MANQUENT PAS. Tous, nous connaissons :
"Le pneu M... boit l'obstacle" — "Oui, mais R... habille mieux" — "Dubo... Dubon... Dubonnet" — "Avec le Savon X..., se raser devient un plaisir"

CONDITIONS DU CONCOURS

— Nous invitons tous nos lecteurs à composer des slogans, prose ou vers, laconiques et frappants, sur une, plusieurs ou, de préférence, sur chacune des cinq spécialités sus-nommées.

— Chaque slogan devra être écrit sur une feuille séparée, pour que le jury puisse juger, non l'ensemble de l'envoi, mais chaque slogan séparément. Cela pour laisser au concurrent le maximum de chances.

— L'auteur inscrira, au bas de chaque slogan, son nom ou son pseudonyme.

— Les slogans primés seront publiés dans RIDENDO. Toutefois, le journal ne nommera les auteurs qu'avec leur autorisation.

— La publication des slogans primés permettra aux auteurs désireux de garder l'incognito de faire connaître à RIDENDO, confidentiellement, leurs nom et adresse, afin de permettre l'envoi des prix obtenus.

LES SLOGANS SERONT REÇUS PAR " RIDENDO "
à partir du **20 MARS**, jusqu'au **15 MAI 1935**, date limite du Concours.



LE JURY chargé d'examiner les envois est composé comme suit :

Président : M. Louis VIDAL, directeur de "RIDENDO."

Membres : MM. BARBE, George DELAMARE, Jacques LOGEAIS, LORTHIOIR, MARINIER, Dr MEYNIARD.

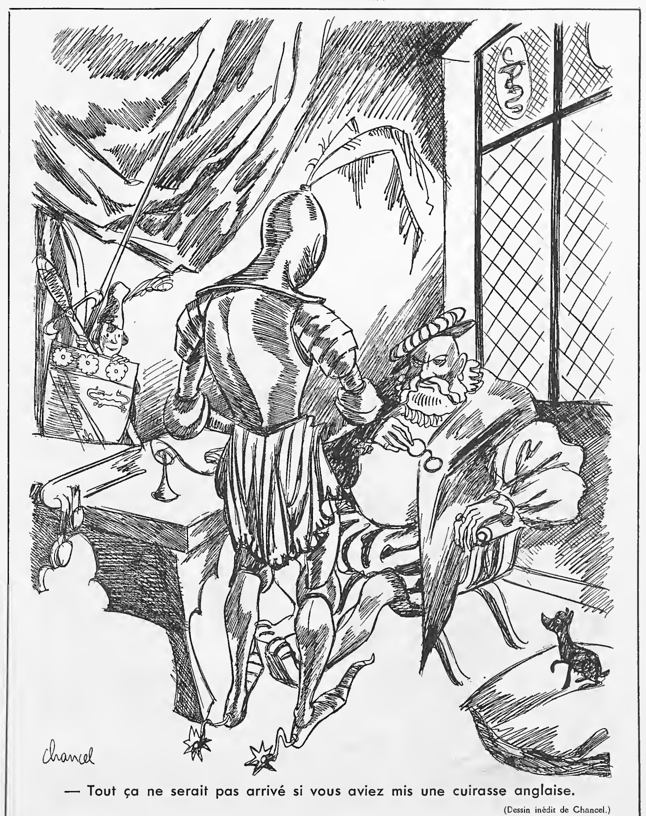
---

14 PRIX (de très beaux livres gais, luxueusement édités), seront attribués aux 14 meilleurs slogans. De plus

UN PRIX D'EXCELLENCE sera décerné au concurrent qui aura un slogan retenu pour chacune des cinq spécialités et, à défaut, pour le plus grand nombre d'entre elles.

(Voir Liste des Prix page 4.)

L'AGE DE FER



— Tout ça ne serait pas arrivé si vous aviez mis une cuirasse anglaise.

(Dessin inédit de Chancel.)

(CONCOURS DE SLOGANS)

LISTE DES PRIX

● **PRIX D'EXCELLENCE**

LES VOYAGES DE GULLIVER, de SWIFT. Editions KRA.
Nombreuses illustrations en couleurs de TOUCHET.
Un des 700 exemplaires numérotés sur vélin de Rives.
4 VOLUMES .. .. VALEUR **850. »**



● **1er PRIX**

LES ŒUVRES COMPLÈTES de COURTELINE. Editions du TRIANON. — Nombreuses illustrations en couleurs de Joseph HÉMARD. — **Edition sur vélin pur fil du Marais.** 8 VOLUMES. .. .. VALEUR **650. »**

● **2e PRIX**

HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE RATON, FILLE DE JOIE, par Fernand FLEURET. Editions MORNAY. — Nombreuses illustrations en couleurs de CHAS-LABORDE. — **Un des 300 exemplaires sur vélin de Rives.** VALEUR .. .. **600. »**

● **3e PRIX**

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME, par Henri MURGER. Editions d'Art de L'INTERMÉDIAIRE DU BIBLIOPHILE. — 25 eaux-fortes originales en noir de Pierre BRISSAUD. — **Un des 400 exemplaires sur vélin teinté de Rives à la forme.** VALEUR.. .. .. **560. »**

● **4e PRIX**

ZADIG, de VOLTAIRE. Editions du LOUP. — Nombreuses pointes sèches de P. E. LANDA. — **Un des 300 exemplaires sur vélin d'Arches.** VALEUR. .. .. .. **500. »**

● **5e PRIX**

LES RENCONTRES DE M. DE BREOT, par Henri de RÉGNIER. Editions MORNAY. — Nombreuses illustrations en couleurs de Georges BARBIER. — **Un des 1.000 exemplaires sur papier de Rives, avec une suite des illustrations en noir sur Chine.** VALEUR. **350. »**

● **6e PRIX**

PRINTEMPS SEXUELS, par Alfred MACHARD. Editions TREMOIS. — Nombreuses lithographies en noir et en couleurs de Jean AUSCHER. — **Un des 300 exemplaires sur vélin d'Arches.** VALEUR .. .. **350. »**

● **7e PRIX**

CANDIDE, de VOLTAIRE. Editions Robert TELIN. — Illustrations de Jean-Jacques DUBAS. — **Un des 450 exemplaires sur vélin d'Arches.** VALEUR .. .. **300. »**

● **8e PRIX**

L'ESCAPADE, par Henri de RÉGNIER. Editions MORNAY. — Illustrations en couleurs de Georges BARBIER. — **Un des 1.000 exemplaires sur papier de Rives.** VALEUR .. .. **250. »**

● **9e PRIX**

COLAS BREUGNON, par Romain ROLLAND. Editions MORNAY. — Bois gravés par DESLIGNERES. — **Un des 1.000 exemplaires sur papier de Rives.** VALEUR.. .. **250. »**

● **10e et 11e PRIX**

LES CONTES de LA FONTAINE. Editions du TRIANON. — Illustrations en couleurs par Joseph HÉMARD. — **Sur vélin pur fil du Marais. — 2 volumes.** VALEUR **200. »**

● **12e PRIX**

LES CONTES DROLATIQUES de BALZAC. Editions Jean FORT. — Nombreuses illustrations en noir et en couleurs de Lucien MÉTIVET. — **Un des 70 exemplaires sur Hollande Van Gelder.** VALEUR .. .. **180. »**

● **13e PRIX**

LE SOPHA, de CRÉBILLON Fils. Editions MORNAY. — Illustrations en couleurs de CARLEGLE. — **Un des 1.000 exemplaires sur papier de Rives.** VALEUR .. .. .. **150. »**

● **14e PRIX**

KNOCK, par Jules ROMAIN, Editions du SAGITTAIRE. — Illustrations en couleurs de Paul COLIN. — **Un des 1.000 exemplaires sur vélin de Rives.** VALEUR **145. »**

Ridendo



— Je viens d'accompagner Durand à sa dernière demeure.

L'AMI DISTRAIT. — Ah... et il était content ?

(Dessin inédit de H. Valmy.)



— ...Et vous marcherez beaucoup...

LA PÉRIPATÉTICIENNE. — Alors malheur..., c'était pas la peine d'être malade...

(Dessin inédit de Granddam.)

CHEZ LES NUDISTES OU LA FEUILLE EN PÉRIL

POSTE DE SECOURS

— Sans indiscrétion, Docteur, peut-on savoir ce que vous lisez de si intéressant ?

— Euh... c'est une étude sur le phylloxéra...

(Dessin inédit de Bénic.)



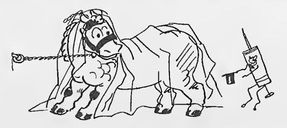
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



On parlait l'autre jour dans un dîner, chez ce que l'on continue à appeler des gens très bien et qui ne sont pas à vrai dire si bien que cela, de la fécondation artificielle et les dames écoutaient bouche bée un vétérinaire d'Alfort raconter



que, depuis bien longtemps, on procédait ainsi pour féconder les juments de pur sang, qu'un étalon dont les faveurs sont hors de prix, pouvait maladroitement rater comme le plus beau gosse une femme du monde.

Les dames, je dois le dire, étaient un peu gênées et les hommes aussi, mais une jeune mariée voulut montrer que les conversations scientifiques permettent de soulever sans rougir toutes les hypothèses ; aussi demanda-t-elle :

— Mais est-ce que les juments éprouvent le même plaisir ?

Le vétérinaire répondit avec rondeur :

— Si vous vouliez faire une expérience, chère madame, vous pourriez nous le dire !

Mais comme elle était vexée, cette dame répondit sèchement :

— Oh moi, merci ! Je ne cherche pas a avoir d'enfants et même je chercherais plutôt à ne pas en avoir !

■ ■ ■



Je crois, d'ailleurs, que le ménage le plus désireux de faire souche sans y parvenir n'en arrivera pas à ces extrémités. Les hommes attachent beaucoup d'importance au fait d'opérer eux-mêmes et d'être brillants. Ce qui les vexe, quand ils apprennent qu'ils sont trompés, c'est de constater qu'ils ne suffisaient pas à leurs épouses ou à leurs maîtresses.

Ils répètent toujours :

— Je me demande ce qu'elle pouvait avoir à me reprocher !

Mais peut-être, cher monsieur, une certaine insuffisance.

Et pour tant faire que de se faire faire un enfant, il est probable que les femmes normales préféreront encore les procédés ordinaires.

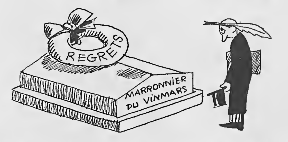
Peut-être toutefois trouvera-t-on pour s'offrir à la petite seringue des vieilles filles qui, au lieu de s'attacher à un petit chat, élèveront un petit enfant.

Mais, sur la couverture du dictionnaire Larousse, on pourra remplacer la fleur de pissenlit par le portrait d'un de ces nouveaux « donneurs », sans pour cela changer la légende : « Je sème à tous vents ».

■ ■ ■



Une des légendes des plus tenaces a été celle du marronnier du 20 mars qui devrait être fleuri aujourd'hui. Je ne vous conseille pas d'y aller voir, vous en seriez pour vos frais, car il



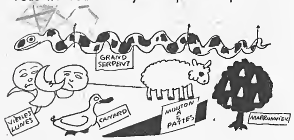
paraît que le marronnier en question est mort et que, d'ailleurs, il n'avait fleuri qu'une fois.

Vous vous en fichez ? Moi aussi !

Mais si je vous parle du marronnier du 20 mars,

c'est que sa légende n'a duré si longtemps que parce qu'elle était précieuse à de vieux journalistes qui, chaque année, pouvaient écrire un petit article ou glisser un petit écho pour rappeler cet épisode printanier.

Vous ne vous êtes jamais posé la question de



savoir comment on pouvait remplir les 8, 12 ou 16 pages d'un journal chaque jour que le bon Dieu fait? Evidemment, quand les événements abondent, ça peut sembler facile. Mais il faut bien penser aux jours où il n'y a rien. Alors on développe un drame passionnel, que l'on résumerait en cinq lignes un jour de gros scandales.

De mon temps, on allait interviewer le météorologue de la Tour Saint-Jacques, qui était tellement content de voir un journaliste qu'il parlait pendant des heures et d'abondance, de la pluie et du beau temps.

A notre époque encore, si le jour de disette tombe le 20 mars, on exploite le marronnier.

Je connais un vieux confrère qui a constitué, depuis le temps qu'il écrit dans les journaux, des dossiers qui lui permettraient de faire un journal par jour pendant plus de deux ans sans se servir de la moindre actualité. Vous n'avez qu'à dire un mot devant lui, aussitôt il bondit sur un carton et vous en sort de quoi remplir quatre pages.

Jules Claretie avait, lui aussi, de surprenantes archives et quand il faisait sa chronique dans le Temps il n'avait, pour lier entre eux ses documents à peine arrangés, qu'à chercher une transition. La transition est aussi difficile à trouver pour un chroniqueur que pour un revuiste. Aussi les revuistes aujourd'hui les ont-ils complètement supprimées.

Claretie a inventé des transitions vertigineuses qui auraient passé pour le comble de l'humour si Claretie avait joui de la réputation d'un humoriste. Car les réputations sont faites une fois pour toutes. Or, il était un humoriste qui lui-même s'ignorait, et il le fit bien voir, le jour où il s'écria en plein comité, à la Comédie-Française, mis hors de soi, par des incartades de Mme Sorel :

Je n'admets pas qu'elle aille jouer en province sans autorisation ! Je vais lui dire que, désormais, elle s'expose à payer des amendes ! Je vais lui dire que tous ses camarades sont indignés de ces façons de faire !

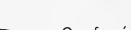
Il se leva et, frappant sur son bureau avec la plus grande énergie :

Enfin je lui interdirai formellement de s'absenter sans autorisation !

Après quoi, il se rassit, en murmurant :

— Mais voudra-t-elle ?

Les plus célèbres auteurs anglais n'ont pas mieux trouvé.



On a fermé cet hiver un bar où deux femmes en auto amenaient des séducteurs qu'on assommait quand ils ne voulaient pas payer les cocktails 80 francs ; on a arrêté le barman, la patronne de l'établissement et le costaud préposé aux ramponneaux. Mais on a laissé s'en aller dans leur petite bagnole les deux poules, chargées de recruter la clientèle.

L'autre soir, en rentrant du théâtre, j'ai revu sur la place de l'Opéra les deux mêmes poules qui m'ont demandé de monter dans leur chariot (si ce n'était pas les mêmes, c'était assez bien imité). Naturellement j'ai fui en proie à la plus prudente indignation.

Je n'ai pas pour les petites radeuses qui exploitent deux cents mètres de tapin une languissante pitié, mais puisque l'on embête tant celles-là, pourquoi laisse-t-on tranquilles ces dames qui font le raccroc en auto. Ce n'est pas de la démagogie, mes bons messieurs, au contraire, car les deux poules ne cherchent pas du tout à se nourrir de la sueur du



peuple, mais du portefeuille des hommes qui, au premier abord, donnent l'impression d'être « cavés ».

Si l'on poursuit les petites radeuses, c'est sans doute pour protéger de la tentation les ouvriers, et la paie du samedi des dangers de l'amour... Mais les représentants de la meilleure société qui courent les mêmes risques avec les deux gonzesses, sont-ils donc assez grands pour se défendre tout seuls ? Pauvre France ! est-ce donc ça que tu appelles l'égalité ?

Robert DIEUDONNÉ.



DÉFINITION AUTORISÉE

LE CHIRURGIEN. — A notre âge, vois-tu, une belle fille, c'est comme une grave opération... Ça coûte cher, ça ne réussit pas toujours... et ça laisse quelquefois des traces... !

(Dessin inédit de Granddam.)



"CRISE"

— Alors, et les affaires ?
— Ça va mal... les clients font des restrictions.

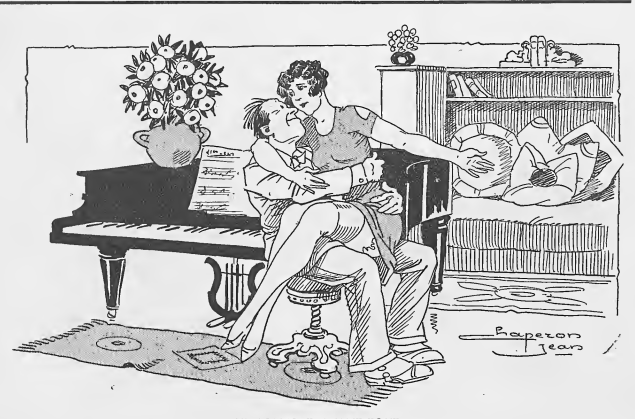
(Dessin inédit de Clem.)



INASSOUVIE

— Y a pas : tout baisse en ce moment !
— Oh !... je viens encore de m'en rendre compte.

(Dessin inédit de Salar.)



LE CONFORT AVANT TOUT

— "Ah ! Francine, vous aimer toujours ainsi ! ..."
— "Oui, mon ami, mais... nous serions tout même mieux sur le canapé que sur le piano ! ..."

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

COUPE-TOUJOURS

On sait que M. Paul Poi..., l'ex-grand couturier, lance une nouvelle affaire. Le capital demandé est divisé en actions de 100 francs chacune. Et les premiers souscripteurs ont été les amis de celui qui sut si bien « habiller l'époque ». Parmi ceux-ci, on compte



MM. Léon Bailby, Paul Bernard, Francis Carco, André Billy, etc... et le docteur Mar...

On disait à M. Paul Poiret :

— Alors, il paraît que tu as un docteur dans ta société?

— Parfaitement ! répondit imperturbable le futur ex-grand nouveau couturier. Aussi, plus de ciseaux, désormais. Je couperai au bistouri !

Plaignons les clientes !

■ ■ ■

LA FEMME PHOSPHORESCENTE

A l'Académie de Médecine italienne, tout dernièrement, le docteur Protti, un honorable praticien de la Cité des Doges, présentait une communication pour signaler qu'une de ses clientes — une dame Morano — donnait pendant la nuit et durant son sommeil, « des signes de phosphorescence extraordinaires ».

Cette phosphorescence se produirait dans la région du cœur et durerait quatre secondes ; cela se renouvellerait de 25 à 30 fois par mois. Pour expliquer ce phénomène, le Docteur vénitien expose « que le complexe religieux qui domine cette femme trouble les glandes endormies, détruit l'équilibre vaguo-sympathique et induit certains sels du sang, notamment les composés sulfurés, à devenir phosphorescents »...

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Dès que M. Hae... le plus grand barnum américain, eût connaissance de cette affaire, il câbla au bon docteur :

— Retiens pour 50.000 dollars femme phosphorescente ; vous assure contrat 3.000 dollars pour présentation.

L'offre est alléchante. Le bon docteur hésite... En somme, puisque sa femme semble avoir été faite pour « éclairer »...
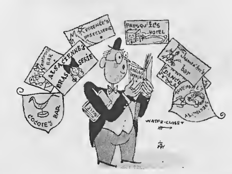
■ ■ ■

LE FRANÇAIS TEL QU'ON... L'ENSEIGNE...

Beaucoup de maisons de couture parisiennes ont pris le nom de vedettes de l'écran pour les inscrire à leur fronton : Florelle (à qui la gracieuse vedette fit d'ailleurs un procès), Annabel, Marlène...

On a vu naître récemment Antinéa,... et Cléopâtre (en l'honneur d'un film américain). On va assister à la naissance, dit-on de Brigitte, Katherine, Greta et Constance...

... Cela va-t-il inciter nos pouvoirs publics à lutter contre ces enseignes intempestives? On le prétend.

Et peut-être verra-t-on disparaître les « Alsa-



ciennes's Brasserie » et les « Pyrénée's Hostellerie ». Et aussi le « Jeanne d'Arc's Bar ».

Et M. Pierre Benoît assure que, dans le Var, dans la presqu'île de Giens, il a relevé cette enseigne mirobolante : « Presqu'îl's Hôtel » !

Pauvre français !... et aussi, pendant que nous y sommes : Pauvre anglais !



O SILVIO PELLICO!

Qui songe encore à Violette Nozières, désormais parquée dans la maison de force de Haguenau? Récemment, un de ses avocats a reçu une lettre du Directeur de la Prison de Haguenau : la condamnée se porte bien, et engraisse ; quatre kilos en deux mois!

La prison produit en général cet effet sur les femmes : la belle et tumultueuse Germaine No..., qui tira sur la femme d'un médecin, dans la banlieue parisienne, et qui « tira » trois années de prison sur les cinq qui lui avaient été infligées, sortit, elle aussi, de la Petite Roquette, engraissée...

On la revoit d'ailleurs dans les endroits où l'on s'amuse... déjà un peu amaigrie, et évoquant sans vergogne son temps de cachot.

— Quand j'étais prisonnière...

Et d'aucuns, en l'entendant, se demandent pourquoi cette affranchie parle au passé!

■ ■ ■

L'IMMORTEL MASTIQUEUR

Qui dira, après cela, que notre Académie ne se modernise pas?

Un de nos derniers élus sous la coupole a pris l'habitude, jugée assez fâcheuse, par ses collègues en immortalité, de mâcher du chewing-gum, tout comme un gars de la libre Amérique.

Il mastique même, imperturbablement, le jeudi pendant les séances du dictionnaire et naturellement, absorbé par sa farouche mastication, n'ouvre guère la bouche pour prendre la parole.

— Que voulez-vous, disait l'autre après-midi M. Maurice Donnay avec indulgence en sortant de l'Institut, ce pauvre garçon, il remâche ses pensées...

■ ■ ■

PETITE CORRESPONDANCE

Au moment où l'on reparle tant d'Alphonse Allais, il faut citer son admirable « Petite correspondance » parue y a cinquante ans dans le « Chat Noir » :

« La jeune dame que j'ai rencontrée jeudi soir, entre 4 h. 35 et 4 h. 49, dans le train de Paris à Saint-Germain et à l'enfant de laquelle j'ai dit : « Toi, si tu continues de gueuler, je te fous mon soulier dans les parties..., et qui m'a répondu : « Mais Monsieur, c'est une petite fille ! » est priée de bien vouloir passer au bureau de la rédaction » !

— Mais, demandait-on à Alphonse Allais, a-t-on répondu à ta note?

— Eh oui, répondit l'humoriste... Trois personnes sont venues !...



— ...Un vaccin ? Non pas, monsieur... J'isole le microbe... et tout seul, il se meurt d'ennui.

(Dessin inédit de Maurice-W. Sauvant.)



LE DOCTEUR. — Veinard, on ne parle que de vous dans les journaux.

(Dessin inédit de Clem.)



L'OMBRE DU FIDÈLE SERVITEUR :

— Mille regrets, messieurs, l'esprit de Monsieur le Comte n'est là pour personne !!

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— Elle me demande de la rajeunir et elle est déjà retombée en enfance !

(Dessin inédit de Salar.)

G. QUESTIAU

POIDS LOURDS

— Un simple échauffement : vous mettrez un peu de vaseline sur le frein.

— Vous ne craignez pas que je patine dans les descentes ?

(Dessin inédit de G. Questiau.)

L'homme, digne de ce nom, qui n'a pas eu à déplorer, dans sa modeste existence, une quelconque maladie, grippe, coqueluche, scarlatine, voire tout simplement le rhume annuel et démocratique, qui n'épargne peut-être que les dieux — et encore ! — est assurément un phénomène à découvrir, au même titre que le mouton à cinq pattes, ou que la fumée sans feu. Tous, en effet, à des degrés divers, nous avons eu affaire à notre santé, par conséquent à des médecins. Et de certaines petites alertes, il n'est pas douteux que nous ayons conservé de pittoresques souvenirs.

Ne reculant devant aucune curiosité, aucune audace (ni aucune dépense), ce sont les échos de tels souvenirs que *Ridendo* est allé cueillir dans la mémoire des personnalités les plus en vue du monde parisien — tout en « grillant » la cigarette de l'amitié.

Quand l'humour est malade...



PETITE ENQUÊTE MÉDICO-LITTÉRAIRE

par André RANSAN

TRISTAN BERNARD



Devant sa porte, notre grand humoriste national a fait « graver » dans son paillasson deux lettres majuscules : T. B. J'en déduis que cela signifie : très bien, tout bien ou tout va bien. En effet, quand on connaît Tristan Bernard, il est difficile de l'imaginer autrement que toujours gai, toujours souriant, toujours content. C'est une heureuse nature.

Hélas ! aujourd'hui, T. B. ne veut pas dire « très bien », car Tristan Bernard est souffrant. Et pourtant, comme en entrant, j'ai posé la question d'usage :

— Comment allez-vous, mon cher maître?

Tristan m'a répondu :

— Ça va très bien, merci.

Mais l'auteur de *Triplepatte* se reprend aussitôt :

— Ah non, j'oubliais, ça ne va pas. J'attends mon médecin.

Il avait oublié ! N'est-ce pas admirable? D'ailleurs, il est déjà parti sur un autre chemin. Il me parle précisément de la comédie qu'il a jouée lui-même la veille : un acte qu'il écrivit jadis avec Alphonse Allais.

— Vous n'avez pas eu le trac? demandé-je.

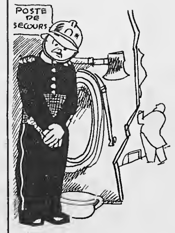
— Non, me répond-il, je n'ai jamais connu cette maladie. Je laisse cela aux artistes. Baron, qui en était un, avait fait placer un pot de chambre à demeure dans la coulisse.

Tristan me confie tout de suite :

— Pour ma part, je ne suis pas encore descendu aussi bas !

Cependant on annonce le médecin de *Monsieur Codomat*, et juste avant de me retirer, j'ai le temps d'entendre le praticien demander :

— Comment vont ces furoncles, cher ami?





Et voilà que cette simple question me rappelle aussitôt l'histoire de la fameuse « nuit d'amour » de Tristan Bernard, telle qu'elle a couru Paris, il y a quelque temps. Elle est, du reste, en rapport direct avec la médecine. La connaissez-vous?

Tristan était jeune — il l'est toujours, il l'a toujours été — et, ce jour-là, se sentant dans le dos les ailes du printemps, il accompagne dans sa chambre une « demoiselle » de rencontre.

— Je sortais des bras de ma nourrice, raconte-t-il lui-même, et j'avais conservé la suave habitude de téter. Aussi, dès que je fus sous les draps hospitaliers, je cherchai de mes lèvres avides le bout du sein de ma dulcinée. L'ayant trouvé, je le happai goulûment et j'aspirai... Un cri terrible répondit à cet appel : « Salaud ! Voyou ! » hurlait la dame. Je me redressai, stupéfait, demandant : « Mais qu'y a-t-il donc, chère amie? » — « Il y a, il y a, fit-elle en fureur, que tu m'as sucé mon furoncle ! »

Et Tristan de conclure :

— Effectivement, j'avais un petit goût d'amertume dans la bouche. Aussi, en m'esquivant, suis-je allé prendre un bon verre de trois-six au café du coin...

* * *

A quelques jours de là, dans une « générale », je retrouvai l'excellent Tristan, complètement rétabli.

— Alors, cher Maître, je vois que cette santé...

Tristan Bernard m'arrêta en faisant la moue.

— Cela pourrait aller beaucoup mieux... si la pièce était meilleure. Hélas ! C'est à vous donner la migraine et des crampes d'estomac. Y a-t-il, au moins, un médecin de service? Oui, bien sûr... à moins qu'il ne tombe malade, lui aussi !

Cependant, tout autour de nous, des snobs ne tarissaient pas d'éloges sur cet ouvrage, aussi hermétique que mystérieux.

— Quel style ! Quelles images ! N'est-ce pas, Tristan?

Tristan se grattait la barbe.

— De magnifiques images, sourit-il.

Et doucement, avec une réserve pleine d'humilité :

Des images... auxquelles il manque peut-être quelques sous-titres.

Ce fut une protestation unanime.

— Voyons, Tristan, X... n'a rien écrit de plus fort, ni de plus grand, ni de plus haut !

— Sans doute, sans doute, admettait l'auteur de *Jeanne Doré*. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et je pense que les deux actes suivants vont nous apporter l'explication du premier.

Espoir déçu. La pièce était assommante de « grandeur » et de prétention, et, par un surcroît de fatalité, les radiateurs trop zélés, répandaient dans la salle une chaleur sénégalaise. Accablé par tant de maléfices, un critique s'effondre brusquement à son poste de combat. On s'empresse, on l'emporte...

— Veinard, murmure Tristan. Il a trouvé le bon moyen, lui, pour s'esquiver !

(A suivre)

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— Nous pouvons vous poser un nez immédiatement, mais notre emporte-pièce est en réparation : vous n'aurez pas de narines avant trois semaines.

(Dessin inédit de Elsen.)





Le chirurgien taille ses arbres.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



— Mais, c'est le médecin à qui nous devons tant, chéri.

— Justement... je vais lui régler son compte... chérie.

(Dessin inédit de Granddam.)

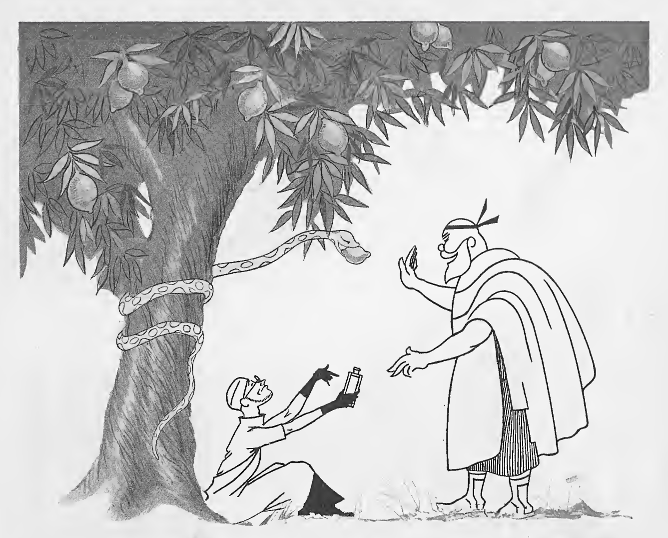


LES PETITS PAIENS

— Ce qui me désole, Docteur, c'est que j'engraisse !

— Je m'en aperçois... moi qui les ai connus si petits !

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)





— Je ne suis pas jalouse... il est spécialiste des maladies de la femme, c'est plus dégoûtant qu'attirant...

— Oh ! vous savez, il y a des vicieux !

(Dessin inédit de Cahen.)



MÉDECINE LÉGALE

— Voyons, docteur, vous qui êtes médecin légiste, mon mari a-t-il tué ce lièvre ou l'a-t-il acheté chez un marchand de gibier ?

— Madame, je conclus à un suicide !...

(Dessin inédit de Canivet.)

— Un bain de vapeur ?... Ah ! docteur... Je n'en ai pas besoin... ma belle-mère me fait bien assez suer comme ça...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



G. de PAWLOWSKI

Bien que la réputation de cet humoriste n'ait pas égalé celle d'Alphonse Allais, ses trouvailles ne sont pas moins réjouissantes et les idées les plus baroques sont nées du cerveau de l'auteur de « Inventions nouvelles et dernières nouveautés » et du « Voyage au pays de la quatrième dimension ».

Ses procédés sont éminemment scientifiques :

C'est lui qui a suggéré d'attirer le blaireau hors du terrier en lui offrant un bol plein de mousse de savon.

A l'en croire une dame du monde s'étonna qu'en présence des services rendus pas le vibromasseur, on n'eut pas construit le vibro-monfrère.

Un blanchisseur lui aurait signalé que le pyramidon était moins bon que l'amidon ordinaire pour empeser les faux-cols, bien qu'étant d'un prix plus élevé.

Un candidat au prix Montyon posa la question de savoir si un fauteuil roulant peut amuser réellement un paralytique.

Un avocat stagiaire demanda en vertu de quel usage ancien de la magistrature subsistait au Palais de Justice l'inscription : « Défense de cracher sur le Parquet ».

Un employé de banque signala qu'il était impossible de détacher les coupons avec de la benzine.

Enfin un géomètre lui apprit que le pied truffé était une ancienne mesure de longueur en usage seulement dans le Périgord.

L'hygiène ne laissa pas indifférent G. de Pawlowski, témoin cet exposé :

> *« Un petit inventeur de Bagnolet vient de présenter à l'Académie de Médecine un nouveau « crachoir hygiénique dit Crachoir Torpille, dont la « rigoureuse propreté est assurée au moyen d'une « simple commande électrique. Lorsque l'on crache « dans cet appareil, le crachat est tout aussitôt « renvoyé au plafond avec une vigueur étonnante. « L'appareil est toujours ainsi d'une propreté « rigoureuse et ne nécessite aucun nettoyage.*

Ces questions de crachoir le préoccupent spécialement et l'amènent à l'une de ses plus grandes découvertes, destinée aux palaces modernes et nommée le Crachoir Central Récupérateur.

> *« Le crachoir central récupérateur remplace « avantageusement le hideux petit crachoir courant « qui donnait lieu, si fréquemment, à de pénibles acci- « dents lorsque la sciure de bois était avalée, comme « disaient les médecins, par réglutition inattentive « et qui, dans tous les cas, présentait un aspect des « plus désagréables.*
>
> *« Avec le crachoir Central Récupérateur, tout « change. Chaque chambre d'hôtel est munie d'un « petit crachoir-entonnoir de l'aspect le plus élégant, « terminé par un petit tube de descente aboutissant « à un collecteur central.*
>
> *« Ce collecteur descend dans les sous-sols, jus- « qu'à la petite salle réservée au cireur de bottes et « se termine par un robinet compte-gouttes.*
>
> *« On devine le reste. Le matin l'infortuné salarié « préposé au cirage de centaines de bottines de l'hôtel « n'a plus à faire, comme autrefois, des efforts sali- « vaires désespérés et souvent désastreux pour sa « santé. Il lui suffit d'ouvrir modérément, de temps « à autre, le petit robinet mis à sa disposition. Les « locataires de l'hôtel tout en se débarrassant « hygiéniquement de leur salive supplémentaire, « assurent donc eux-mêmes, sans aucune peine, le « cirage quotidien de leurs chaussures.*
>
> *« C'est infiniment plus propre, plus discret, plus « humain, disons-le, pour les infortunés préposés « aux bottines, dont la joie fait plaisir à voir. »*

Dans le même domaine, il ne tarda pas à inventer le nouveau filtre pour touristes :

> *« C'est une sorte de bouchon en feutre, muni d'une « ficelle que l'on avale et qui reste dans les œso- « phages pendant que l'on boit une eau d'une origine « douteuse.*
>
> *« Lorsque le touriste est désaltéré, il n'a plus qu'à « tirer sur la ficelle pour extraire de sa gorge ce « filtre improvisé, qui, d'un faible volume, tient peu « de place dans la poche.*

Je passe sur le « Chemin de hâlage », produit de beauté destiné à donner aux élégantes qui n'ont pu quitter Paris le teint des touristes qui reviennent

de la mer et j'en arrive à la « baignoire à entrée latérale », construite par une grande maison de plomberie.

« *On sait combien était fatigante, surtout par « les temps chauds, l'opération qui consistait à « enjamber les bords d'une baignoire pour entrer « dans l'eau ou pour en sortir. Grâce à la nouvelle « entrée latérale, il suffira d'ouvrir une petite porte « pour pénétrer de plain pied dans la baignoire.*

« *Disons en passant notre réprobation pour les « propriétaires d'immeubles peu scrupuleux qui se « sont avisés d'utiliser en place du chauffage trop « coûteux, des miasmes paludéens qui, répandus « dans chaque appartement par le calorifère, « donnent aux habitants une fièvre légère et par « conséquent l'illusion de la chaleur. C'est un pro- « cédé frauduleux qui tombe, rappelons-le, sous le « coup des lois.*

Et terminons provisoirement par l'Electrocu :

« *Tous ceux d'entre nous qui ont habité la caserne « connaissent cette touchante coutume qui a nom « l'Echange de Paillasses.*

« *Il s'agit, théoriquement, on le sait, du renouvel- « lement mensuel de la paille qui garnit l'intérieur « du sac de couchage du soldat. Mais, en fait, on « se contente d'échanger la paille entre lits voisins. « Cet échange a un bon résultat, celui de mettre en « fuite un certain nombre de punaises, mais il est « parfaitement inefficace pour assurer la destruction « complète de ces parasites.*

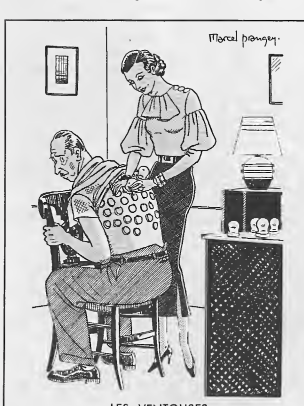
« *A dater de l'an prochain l'administration des « lits militaires vient d'ordonner une réforme « coûteuse, mais énergique.*

« *La paille végétale sera remplacée dans les lits « militaires par de la paille de fer, tout aussi « souple, et qui permettra d'une façon radicale la « destruction complète de tous les parasites. C'est « ce procédé nouveau que l'Intendance désigne dès « maintenant sous le nom un peu pompeux d'Electro- « cuferro-Paillasse, et que nos troupiers appellent « plus familièrement l'Electrocu. Tous les mois, on « fera passer dans chaque paillasse militaire un fort « courant électrique, qui électrocutera instantané- « ment tous les animaux malfaisants qui se trou- « veront dans la literie.*

« *C'est simple, rapide, ingénieux, peu coûteux, « et d'une antisepsie qui fera la joie de nos « hygiénistes.* »

Pour extrait conforme :

Georges BARBARIN.



LES VENTOUSES

— Ça me fait penser, mon chéri, que tu m'avais promis un petit manteau de léopard, pour cet hiver... (Dessin inédit de Marcel Prangey.)



AMOUR DE MÉDECIN

— Mon sterno-cleïdo-mastoïdien en sucre !...
— Mon grand palmaire en or !... (Dessin inédit de Picq.)



(Dessin inédit de Schem.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE DOIGT INVESTIGATEUR

Cette histoire-là, je l'ai entendue raconter en Normandie, à la fin d'un déjeuner de chasseurs.

Chacun disait la sienne, et un vieux paysan cossu, qui vous lampait des verres de calvados comme du petit lait, nous fit ce récit quand son tour revint d'égayer la société.

Mais, pour donner toute sa saveur à cette histoire, il faudrait restituer l'atmosphère de cette fin de repas, dans la chaleur du calvados, les cris des servantes chatouillées, les exclamations des convives, les grandes tapes sur les cuisses, les « santés » innombrables...

— Figurez-vous, dit le père Janville, que j'avais invité le maire, le curé et une bonne douzaine de neveux et nièces, de cousins et cousines, pour fêter le gars Prosper, le promis de ma fille, qui venait en permission... On commence par du jambon et de l'andouillette, puis une fricassée de poulets, puis un maître civet... Entre chaque plat, comme de juste, un coup de fil en quatre pour faire descendre... Tout ça, en attendant le morceau de résistance, qu'étions un beau petit cochon rôti à la braise...

Je ne sais pas comment je m'y suis pris ce jour-là, mais quand le cochon de lait s'est amené, j'étais un petit peu pompette... C'était tout juste si je n'en voyais point deux... Les gars s'en sont aperçus et ils ont voulu me faire une attrape...

— Père Janville, qu'ils m'ont dit, comme je m'apprêtais à découper le cochon et que mon couteau tremblait un peu, faites bien attention... Vous n'arriverez jamais à couper ce citoyen-là... Vous devriez nous passer ça...

« Naturellement, ça m'a vexé... Depuis quand le maître de céans ne tranche-t-il plus? ai-je répondu. Et je t'ai flanqué un grand coup de poing sur la table, comme celui-ci ! »

Le père Janville fit trembler toute la verrerie.

— Vous allez le massacrer, laissez-moi découper, insistait le grand Gautier, le maire...

— Jamais de la vie !

— Eh bien ! découpez-le si vous voulez, mais je vous préviens que si vous le ratez on vous fera tout ce que vous lui ferez !

— Tout ce que je lui ferai ! Ça va...

Alors, j'ai fait à cette bête ce qu'on fait aux dindons, au marché de Pont-l'Evêque, pour savoir s'ils n'ont point mauvais goût... On leur fourre son doigt dans le croupion et on le suce... Et puis, j'ai regardé le grand Gautier en face et je lui ai dit : « Fais m'en donc autant, si t'as du cœur. »



COCHON DE LAIT ROTI

Et voici une antique recette du cochon de lait rôti.

On mange le cochon de lait aussitôt qu'il est tué, car il n'a pas besoin d'être mortifié pour être tendre.

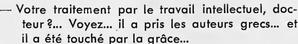
Plongez votre cochon de lait dans un chaudron d'eau chaude où vous pourrez endurer le doigt. Frottez-le avec la main. Quand la soie s'en va, vous le retirez de l'eau. Puis, vous le retrempez un instant, et toujours vous enlevez les soies. Quand il n'en reste plus, vous le faites dégorger pendant vingt-quatre heures. Vous le pendez ensuite et faites sécher.

Ainsi préparé, farcissez-lui le ventre d'un gros morceau de beurre manié de fines herbes hachées menu.

Embrochez-le. Arrosez-le sans cesse d'huile vierge pour lui faire prendre belle couleur et servez.

On peut aussi le farcir de son foie haché, avec lard blanchi, truffes, champignons, anchois, fines herbes, cèpes, le tout passé à la casserole.





— Votre traitement par le travail intellectuel, docteur ?... Voyez... il a pris les auteurs grecs... et il a été touché par la grâce...

(Dessin inédit de Granddam.)



GREFFÉ PAR VORONOFF

— Qui est à l'appareil ?

— La sage-femme, monsieur.

— Ah ! alors, est-ce un garçon ou une fille ?

— Je ne sais pas, monsieur, la fenêtre était ouverte, il a sauté sur l'arbre en face !...

(Dessin inédit de Clem.)

CONTREPETTERIE

— On m'a dit, monsieur, que vous émettiez parfois des bruits... intempestifs.

— Jamais de la vie, Docteur ! C'est une rumeur sans fondement !

— Dites plutôt que c'est un fondement sans rumeurs...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



LE GRENADIER DE FLANDRE

ROGER CARTIER

A PROPOS D'ACÉTONÉMIE

Dans le service du Professeur D..., à l'Hôpital des Enfants-Malades, un petit garçon était atteint d'acétonémie. Il avait quatre ans, cinq peut-être. Enjoué, rieur, il voyait arriver l'heure de la visite, tous les matins, avec joie. Il rangeait les jouets épars sur son lit en disant : « Les petits médecins vont venir me voir ! »

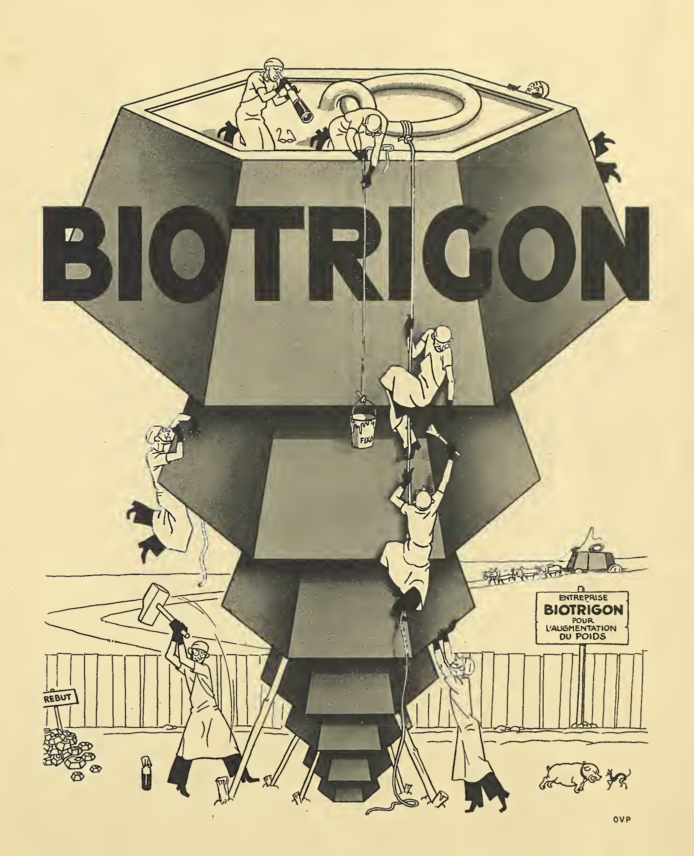
Un matin, il fut le sujet de la leçon clinique. Le Professeur D..., tout en parlant, jouait avec la main du petit malade et quand il en vint à dire que l'haleine du petit Robert devait être un peu particulière, « à odeur d'acétone », le Professeur se pencha vers le visage de l'enfant. Il reçut alors, vivement, un gros baiser sur les deux joues et deux petits bras autour du cou.

Dr OUSTRIC,
de Carcassonne.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris




BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 28
20 Avril 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

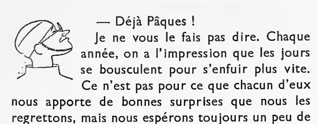
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



— Déjà Pâques !

Je ne vous le fais pas dire. Chaque année, on a l'impression que les jours se bousculent pour s'enfuir plus vite. Ce n'est pas pour ce que chacun d'eux nous apporte de bonnes surprises que nous les regrettons, mais nous espérons toujours un peu de



mieux et il y a aussi que, chaque jour qui est passé, c'est tout de même un jour de moins.

Les humains ont beau se tuer avec une facilité de plus en plus grande, il en est, cependant, qui aiment encore la vie, non pas tant pour ce qu'elle tient, mais pour ce qu'elle a l'air de promettre.

Donc, c'est demain Pâques, et, si vous êtes encore à Paris parce que vous gagnez votre pain à la sueur de vos malades fiévreux, je suis bien convaincu que tous les vôtres sont partis pour la campagne, afin de pouvoir cueillir la première fleur de pissenlit.

C'est un parti-pris! A Noël on va s'ébrouer dans la neige; à Pâques on se précipite hors des villes pour respirer le bon air..., le bon air, qui n'est souvent que les vapeurs d'échappement de la voiture que l'on suit.

Cette année, je ne peux pas vous dire quelques jours d'avance le temps qu'il fera et la grenouille de mon bocal, que trouble Vénus, maîtresse non seulement des hommes et des dieux, mais encore de cette batracienne qui appelle l'aimé, la grenouille de mon bocal me semble bien hésitante, — cette année, dis-je tout est en avance et comme Pâques est en retard, vous avez trouvé une campagne fleurie.

Si j'étais quelque chose dans l'ajustement du calendrier, je fixerais tous les ans Pâques à la même date, c'est-à-dire le premier dimanche après le 15 avril. Sa Sainteté elle-même n'aurait pas à protester, car je lui dirais respectueusement que tous les anniversaires ont été bouleversés et que Noël tout scintillant de givre, célèbre la naissance du Christ qui a eu lieu au mois de mai, si j'en crois les fouilleurs de tablettes et de papyrus. Ceux-ci ont retrouvé la date exacte à laquelle Hérode fit son recensement. Mais à ces textes, vous imaginez bien que l'on oppose d'autres textes et que nous ne sommes pas près de connaître la vérité.

■ ■ ■



Or s'il est terriblement difficile de pénétrer le passé qui fut une chose certaine et dont tous les détails, depuis qu'il y a des hommes et qui écrivent, devraient être fixés, comment admettre que, dans l'état actuel des connaissances humaines, des devins puissent prétendre nous préciser l'avenir.



— Si c'était possible, ça se saurait! Comme le dit mon coiffeur avec toute sa solide logique.

Il n'en est pas moins certain qu'à l'heure actuelle, beaucoup de nos contemporains se rejettent dans l'astrologie.

Je n'ai aucune prévention à l'égard des astres et des planètes, mais comme je ne veux pas m'occuper de leurs affaires, je serais très heureux que toutes ces étoiles ne s'occupassent pas des miennes.

Le fakir ou la voyante me raconte, pour me consoler, que mon avenir est fait de telle ou telle façon, si toutefois ma volonté n'est pas assez forte



pour s'opposer aux malices du destin. Mais que puis-je contre les manigances de Mars, de Mercure ou de Saturne et quelle petite chose puis-je représenter par rapport à ces mondes monstrueux.

Un jour, j'étais bien jeune, j'ai dit à une petite fille de mon âge, seize ans : « Ce que nous serions bien, tout seuls dans une étoile ! »

C'était un peu bête. Mais cette jeune amie m'a répondu doucement :

— Pourquoi aller si loin?

■ ■ ■



Ceux de vous qui n'habitent pas Paris ne vont pas connaître les nouvelles délices qui sont promises aux Parisiens avec les femmes agentes. Nous allons en « toucher » cent qui, plus que de besognes de police, seront chargées de devoirs d'assistance. Si j'avais vingt ans, je ferais le pochard dans les rues, au milieu de la nuit, pour qu'une agente vînt me prendre par le bras et me guidât doucement vers ma maison. Je l'obligerais à me monter jusqu'à mon logis, je jouerais une telle comédie que cette Samaritaine se croirait obligée de me déshabiller et de me coucher, après quoi elle verrait de quel bois je me chauffe.

Mais tout ce que je raconte là, c'est de la poésie, car il est à peu près certain que les auxiliatrices de M. Langeron ne seront pas choisies parmi ces créatures blondes et éthérées qui nous émeuvent et que l'idylle que je suppose ne tentera pas nos garçons.

A la vérité, si le métier fait l'homme, il fait aussi la femme, et la femme agente, solidement cloutée conduira le poivrot au poste à coups de bottes dans le train, selon les directives ordinaires et les enseignements familiers de la Tour Pointue.

Quant aux petites prostituées à qui sont destinées, avant tout, ces policières pitoyables et compréhensives, j'ai comme une vague idée, sauf le respect, qu'elles changent leur vache borgne pour une aveugle. Avec un agent des mœurs elles pouvaient peut-être obtenir des arrangements, mais avec une femme d'une épouvantable vertu, qu'est-ce qu'elles vont prendre !

A moins que ce ne soient les beaux mômes qui ne s'occupent des belles bourriques, si je puis dire, pendant que les petites séductrices feront leur business sur le tapin.

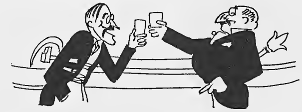
Mais qu'est-ce que je vous raconte !

■ ■ ■



Toutefois, je préfère encore les conversations aussi salées qu'elles soient aux conversations politiques. Je ne pourrais pas être député, et encore moins ministre, car je ne supporterais pas, même avec la plus grande habitude du monde, d'être traité par un adversaire comme ces messieurs se traitent entre eux.

Je ne présente pas comme un costaud, mais, si l'on m'en disait le quart de ce que deux candidats



échangent entre eux, cela finirait par des coups de poing.

J'aurais bien tort, car généralement, tout cela n'est qu'une comédie sans doute, puisqu'après avoir échangé des injures affreuses et des menaces dans la salle des séances, les antagonistes se retrouvent dans les couloirs ou à la buvette, amis comme cochons.

Ça ne fait rien! Avant de prendre un verre à la bonne amitié de toute la famille, j'aimerais assez poser ma main sur la figure de celui qui se serait efforcé de me faire passer pour un coquin.

Je ne connais rien aux mœurs politiques? C'est bien ce que je dis.

Robert DIEUDONNÉ.



HOMÉOPATHIE

— C'est en faisant l'amour, docteur, que j'ai eu cette crise de nerfs.

— Soit, mon enfant, nous allons soigner le mal par le mal...

(Dessin inédit de Salar.)



LA EST LA QUESTION...

— Monsieur n'a peut-être pas de quoi s'asseoir ?

— Si, j'ai de quoi m'asseoir, mais je ne sais pas où le mettre...

(Dessin inédit de Pillois.)

MONSIEUR SATYRE, HEUREUX PÈRE.

— Chers petits... ils violent déjà de leur propre zèle...

(Dessin inédit de Frick.)

Quand l'humour est malade...

PETITE ENQUÊTE MÉDICO-LITTÉRAIRE
par George DELAMARE



NOEL-NOEL

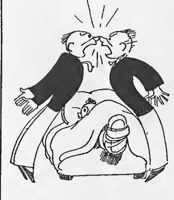


Noël-Noël, notre charmant et tordant Adémaï, s'en fût naguère aux sports d'hiver et, à peine arrivé, dès ses premiers pas sur la patinoire, se cassa sérieusement la jambe. On fit venir un médecin suisse qui, moyennant la forte somme, faillit estropier son client. Dieu merci, les docteurs français purent reprendre le travail en sous-œuvre. Aujourd'hui, Noël-Noël commence à se mouvoir à l'aide de deux cannes... Mais il fallait l'entendre, lorsqu'il était obligé de demeurer étendu...

J'entre dans son appartement qui ressemble à l'intérieur d'un yacht, lequel, à la suite de quelque déluge, se serait échoué tout en haut de la Butte. Je vois Noël-Noël couché entre son pick-up et ses poissons chinois. Il a l'air tout animé... Je lui demande :

— Eh bien, comment ça va-t-il ?

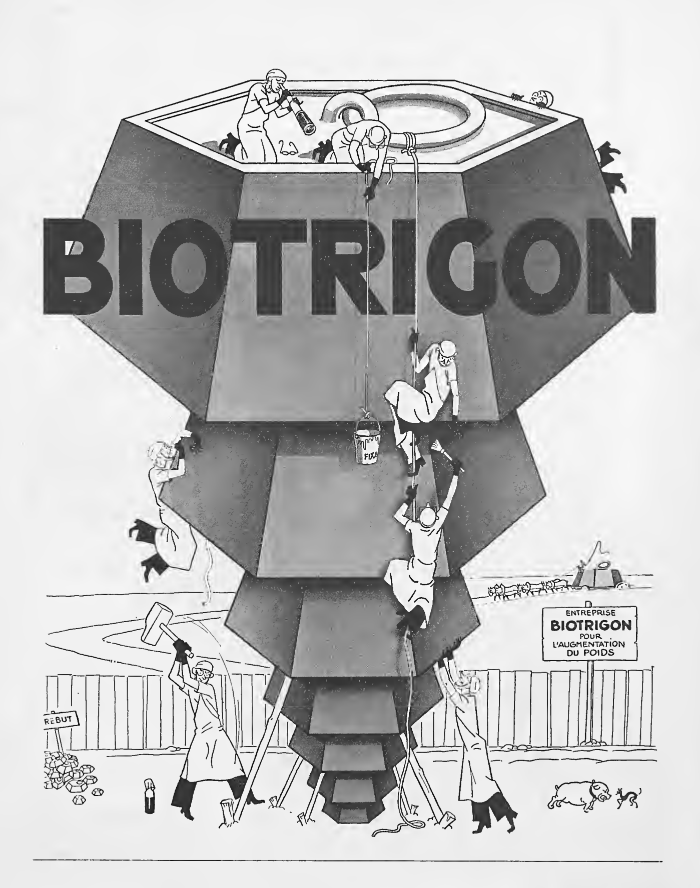
— Ça irait bien si des gens extraordinaires ne profitaient pas de mon état d'inertie pour venir se disputer chez moi. En ce moment, n'est-ce pas, j'ai quantité de bons amis qui me font le plaisir de me rendre visite... Ils montent, ils sonnent, ils s'installent... très bien ! Mais, moi qui suis provisoirement retranché de la vie active, comment puis-je savoir que mes amis X et Z se sont, avant-hier, disputés, injuriés, traités de tous les noms ? Or il y a une demi-heure, qui est-ce qui arrive, souriant et affectueux ? X en personne. Il s'assied, on cause ; soudain, coup de sonnette. Et Z fait son apparition. En apercevant X, Z devient vert cependant que Z passe au rouge brique. Et les voilà qui recommencent à s'engueuler, qui se menacent et vont se tomber dessus, sans égard pour moi, pauvre grabataire, qui, prisonnier de mon plâtre et de ma couche, leur crie avec des sanglots dans la voix : — Mes amis, je vous en conjure, du calme... Du calme, par pitié !



***

Il s'apaise, je lui demande de me confier ses impressions *d'accidenté,* comme disent les Assurances Sociales.

— Figurez-vous, reprend Noël-Noël que, peu de jours après ma chute, Mauricet, l'excellent chansonnier Mauricet, m'écrivit pour me dire toute la part qu'il prenait à mon ennui. C'était, vous vous en souvenez, au moment où parut la promotion de la Légion d'hon-


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



neur dans laquelle figurait Saint-Granier. En même temps qu'à moi, Mauricet écrivit à Saint-Granier pour le féliciter ; par malheur, il se trompa d'enveloppe ; il envoya à Saint-Granier la lettre qui m'était destinée et, à moi, celle que Saint-Granier devait recevoir. En sorte que je pus lire ceci :

Bravo, mon vieux, pour cette belle réussite qui remplit de joie tous tes camarades.

Et le nouveau légionnaire, de son côté, dégustait ces lignes consolantes :

Mon pauvre ami, je suis bien désolé de l'embêtement qui t'arrive. Mais, ne t'en fais pas ; contre la fatalité, il n'y a qu'à se résigner !

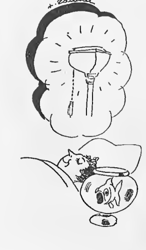
Noël-Noël, pensif un instant, continue de me communiquer ses impressions :

Une chose bien touchante, quand on s'est cassé la jambe aux sports d'hiver, c'est l'empressement des personnes qui s'évertuent à vous mettre du baume dans le cœur. A mon chevet, ces bonnes âmes rivalisent de propos édifiants : — Ah ! les sports d'hiver, comme c'est dangereux ! Tenez, je connais un monsieur qui était parti bien portant et joyeux. Il ajuste ses skis, il s'élance et on ne le revoit plus. Ce n'est que quarante-huit heures plus tard qu'on le retrouva mort au fond d'un ravin !

Cette histoire réjouissante provoquait immédiatement la verve d'un autre narrateur : — Un de mes amis s'était cassé la jambe, comme vous, mon cher Noël-Noël. Une semaine passa, puis des complications se déclarèrent et il fallut l'amputer ! Tout de même ce que c'est que de nous !

Parlez-moi de ces touchantes attentions pour vous ragaillardir !





Je ne quitterai pas le convalescent sans lui poser une dernière question :

— Maintenant que la guérison est prochaine, pouvez-vous me confier une impression agréable, le souvenir d'avoir traversé vaillamment cette douloureuse épreuve ?

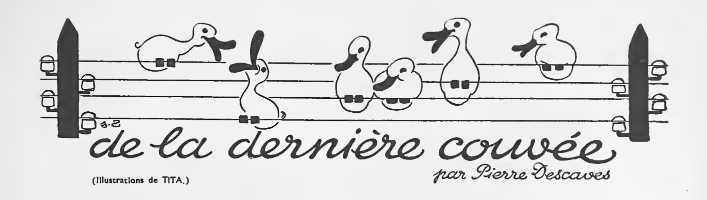
— Oui, certes. Quand on est condamné à la position horizontale, on est bien mal à son aise pour accomplir certaines fonctions, hélas ! inévitables. Quel plaisir ce fut, pour moi, d'aller tout seul au petit endroit ! J'en éprouvai un tel ravissement, que, pour fêter ce beau jour, je donnai un dîner... Ce fût le Dîner de la Chaîne !

— De la chaîne ?

— Eh oui, de la chaîne qu'on a la volupté de tirer soi-même !

Sur ces mots imagés, je laissai le célèbre humoriste travailler à son prochain film, le film des relevailles.

(*A suivre.*) George DELAMARE.



(Illustrations de TITA.)

ATTENTION A LA TENSION

Cette grande coquette qui livre ses Mémoires au public eut récemment de la tension.

Elle s'en fut donc incontinent consulter un homme de l'art.

— Vous avez, lui dit celui-ci, un savant homme, mais très éloigné des potins du Tout Paris, vous avez dû, Madame, vous surmener tous ces temps-ci.



— Eh ! oui ! docteur, je viens de dicter mes Mémoires !

Alors, le médecin timidement :

— A votre place j'en resterais à l'adolescence !

Mais, bravant la menace de tension, Célimène a parcouru le cycle d'une vie bien remplie !

■ ■ ■

UNE PIERRE DANS LE JARDIN

Longue discussion, l'autre jour, dans un salon très académique du noble faubourg, entre plusieurs hommes de lettres pour savoir si Victor Hugo avait... la pierre ! Car il n'y a pas de petits détails qui ne soient intéressants quand il s'agit d'un grand homme.

Entre M. Claude Farrè..., dont on connaît certaines vives critiques à l'égard de l'auteur de la « Légende des siècles ». Naturellement, il se mêle à la conversation :

— Alors, croyez-vous que Victor Hugo avait la pierre !

Et l'auteur de l' « Homme qui assassina » de répondre :

— La pierre ? Il en a sûrement une, de ma part dans son jardin !...

QUE D'EAU ! QUE D'EAU !

Le Docteur de Mar... opérait récemment une de nos plus charmantes comédiennes. Celle-ci aura une longue, une très longue convalescence à supporter et devra se plier à un strict traitement où l'hydrothérapie joue un grand rôle — c'est le cas de le dire pour une artiste qui créa tant de figures désormais presque classiques.

— Beaucoup de repos, beaucoup de repos, lui recommanda son docteur.

— Et je ne pourrai pas retourner au théâtre?

— Mais si, fit spirituellement le docteur, mais si, mais naturellement... dans une baignoire... pas sur la scène !...

■ ■ ■

UNE RICHE POITRINE

On croirait que c'est une histoire qui vient d'Amérique, où les fantaisies de ce genre sont monnaie courante. Mais l'histoire vient cette fois de Paris.

Une de nos plus gracieuses artistes, et qui dirigea même un théâtre, vient de faire assurer ses seins (sic et resic). Un médecin connu les a estimés à 50.000 francs « pièce » si l'on peut dire. Il faut ajouter que l'artiste joue un rôle assez dangereux dans une revue à succès.



Personne ne crut d'ailleurs à la nouvelle et il fallut que l'intéressée montrât sa « police » pour qu'on la crût.

— Ma chère amie, lui dirait Rip, en consultant le document, à ta place, je me ferais établir un acte sous sein-privé !

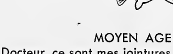




FAROUCHE HYGIÉNISTE

— Les grands-parents désirent voir le nouveau-né...
— Bien... mais présentez-leur enveloppé dans la cellophane.

(Dessin inédit de G. Questiau.)



MOYEN AGE

— Docteur, ce sont mes jointures qui craquent !
— Alors, ce n'est plus mon affaire..., allez voir le forgeron !

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

L'HISTOIRE DU CARDIAQUE

« L'histoire du cardiaque » fait le tour des salons.

Un vieux monsieur — cardiaque — a un billet de la Loterie Nationale. Or son billet sort gagnant le gros lot de 2.500.000 francs. Sa famille aussitôt se concerte et mande le médecin, car il ne faut pas donner d'émotions fortes au nouvel élu de la fortune.

Ça me connaît, fait le toubib.

Et le voilà auprès du vieux Monsieur. Le médecin tâte le terrain :

— Si vous aviez gagné 100 francs à la Loterie, que feriez-vous?

— J'achèterais un autre billet.

— 1.000 francs?

— Je remplacerais mon appareil de T. S. F. !

— 50.000 francs?

— J'arrondirais mon bien.

Décidément le cardiaque tient le coup. Alors, le grand jeu :

— Et si vous aviez gagné le gros lot de 2 millions 500.000 francs?

— Eh bien ! Je partagerais avec vous !

A ces mots, le médecin tombe raide mort.

■ ■ ■

CURE PRÉSIDENTIELLE

Cet homme d'Etat, après un vilain abcès à la jambe, a délaissé longuement la Chambre pour un séjour prolongé dans le Midi.

Il engraisse, assurait un de ses amis, il a déjà un double... Menton, faisant allusion ainsi au lieu de sa villégiature.

Mais on sait que, précisément Menton se trouve tout près de la propriété du Docteur Voronoff, aux cures miraculeuses. De là, à penser que M. André Tar... se faisait traiter par l'éminent spécialiste, il n'y eut qu'un pas...

— Vous devriez démentir, suggérait-on au Président Tar...

— Oh ! fit-il avec humour, laissez-moi bénéficier du doute. Cela me posera au Sénat !

LES MÉDECINS VUS PAR...



DIDEROT :

Un Anglais hypocondriaque s'adressa au docteur Mead, homme d'esprit et célèbre médecin de son pays. Le docteur lui dit : « Je ne puis rien pour vous, et le seul homme capable de vous soulager est bien loin. »

— Où est-il?

— A Moscou.

Le malade part pour Moscou, mais il est précédé d'une lettre du docteur Mead. Arrivé à Moscou, on lui apprend que l'homme qu'il cherchait s'en était allé à Rome. Le malade part pour Rome, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres, où il arrive guéri. Le meilleur médecin est celui après lequel on court sans le trouver.



TABARIN :

TABARIN. — *Mon Maître, je ne savais hier assez admirer un médecin qui, venant voir votre père malade, fut bien si éhonté, si peu rempli d'honneur qu'il laissa sa mule à la porte.*

LE MAITRE. — *Comment, Tabarin, t'étonnes-tu de telles choses? Il n'y a point grande cause d'étonnement; attendais-tu qu'il fît monter sa mule à la chambre?*

TABARIN. — *Je trouve que, par raison, la mule doit plutôt aller voir le malade que le médecin... Dites-moi, je vous prie, pourquoi c'est le médecin qui va voir le malade.*

LE MAITRE. — *Parce qu'il porte la doctrine et la science, par laquelle il peut subvenir aux incommodités du malade et le retirer de tant de maux où il trempe et va languissant...*

TABARIN. — *Et moi je dis que la mule y doit plutôt aller, parce qu'elle porte la science, la doctrine et le médecin tout ensemble.*



LA BRUYÈRE :

Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.



ERASME :

De toutes les sciences, les plus utiles, sans contredit, sont celles qui se rapprochent le plus du sens commun, c'est-à-dire de la folie. Les Théologiens meurent de faim, les physiciens se morfondent, on se moque des astrologues, on fuit les logiciens; seul le médecin est le plus couru que tous les autres ensemble. Qu'il soit ignorant, audacieux, irréfléchi, c'en est assez pour que tout le monde ait confiance en lui... Du reste, la médecine, surtout comme la plupart de nos docteurs la pratiquent aujourd'hui, n'est plus que l'art de plaire à son malade et, à ce point de vue, elle a quelques rapports avec la rhétorique.



LA ROCHEFOUCAULD :

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.



MONTAIGNE :

Je croy de la médecine tout le pis ou le mieulx qu'on vouldra : car nous n'avons, Dieu mercy! nul commerce ensemble. Je suis au rebours des aultres; car je la mesprise bien tousiours mais, quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre; et respons à ceulx qui me pressent de prendre médecine, qu'ils attendent au moins que je soy rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature et présuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se déffendre des assaults qui luy viennent..





LE MOYEN AGE

Chancel

— Eh ! bien voilà : Je ne veux pas être de moyen âge, docteur rajeunissez-moi.

(Dessin inedit de Chancel)





Personnages :
Monsieur GLISSEMOT,
Le Docteur VOLUPIN,
Le domestique EDMOND.

Scène I.

La scène représente un salon confortable de médecin. Au lever du rideau, Edmond, le domestique, introduit avec un peu d'hésitation M. Glissemot.

EDMOND. — Monsieur n'avait pas rendez-vous avec le Docteur?

M. GLISSEMOT. — Non...

EDMOND. — Ça m'étonnait, parce que le Docteur ne devait pas recevoir aujourd'hui.

M. GLISSEMOT. — C'est donc ça qu'il n'y a personne... Quand on arrive dans un salon de médecin encombré, on dit : « Comme c'est ennuyeux qu'il y ait du monde », et puis quand le salon est vide, on dit : « Ah ça, comment se fait-il qu'il n'y ait personne? »... Enfin, puisque le Docteur Volupin est là, il me recevra bien?... (tendant un pourboire au domestique) Prenez ça...

EDMOND. — Oh ! merci, Monsieur...

M. GLISSEMOT. — Ça va... Le docteur m'a été recommandé par différentes personnes... S'il me plait, je l'adopterai comme médecin, et vous vous occuperez de moi.

EDMOND. — C'est la première fois que Monsieur vient ici?

M. GLISSEMOT. — Oui... Mon médecin vient de mourir... Je l'ai échappé belle, il n'a pas su diagnostiquer exactement ce qu'il avait : supposez que j'aie eu la même maladie que lui, j'étais flambé! Vous comprenez?

EDMOND. — Très bien... Je crois que Monsieur sera content du Docteur Volupin : il est très bien considéré... Dans tous les cas, il m'a rudement bien soigné ma furonculose.

M. GLISSEMOT. — Il faut aussi que ça s'accroche entre nous... On doit avoir du plaisir à voir son médecin même quand on n'est pas malade... Sans être son ami, pourtant... Un médecin qui est trop votre ami aime mieux vous parler de n'importe quoi que de votre santé : vous êtes sa distraction, et sa distraction, c'est d'oublier la médecine... Vous comprenez?

EDMOND. — Comme c'est vrai ce que dit Monsieur! Ainsi à moi, jamais le Docteur ne me parle de médecine... Ça sera une chose ou une autre... Le plus souvent une chose de mon service... Monsieur a raison : ça le distrait...

M. GLISSEMOT. — Mais dites moi... Pourquoi le Docteur ne devait-il pas recevoir aujourd'hui?

EDMOND. — Il devait aller donner une consultation à Bayonne... Il s'agissait d'un gros banquier... Ç'a été décommandé...

M' GLISSEMOT. — Le banquier a trépassé?

EDMOND. — Non, il a été arrêté... Alors, c'est le médecin de la prison qui le soigne... Pour rien, naturellement...

M. GLISSEMOT. — Le gros banquier en question, ça n'est pas Monsieur Marchandol?

EDMOND. — Exactement... Monsieur connaît?

M. GLISSEMOT. — Quand on est dans la finance, il faut connaître tous ceux de la partie... Ne serait-ce que pour savoir de qui il faut se méfier.

EDMOND. — Monsieur est dans la finance?...

M. GLISSEMOT. — Oui... Banquier aussi...

EDMOND, plaisantin, riant. — Banquier libre... Hi! Hi!

M. GLISSEMOT, sévère. — Ça va, ça va...

(Par la porte demeurée légèrement entr'ouverte, on entend la voix du Docteur Volupin qui appelle : « Edmond ! Edmond !... Où êtes-vous donc? »

Edmond, sortant vivement, et répondant à l'appel.

Voilà, Monsieur!

(Il est sorti et a refermé la porte. M. Glissemot, demeuré seul, sort son portefeuille, constate qu'il a de l'argent en billets de cent francs, et remet le portefeuille dans sa poche. — La porte s'ouvre et c'est le Docteur qui entre.)

Scène II.

Monsieur GLISSEMOT,
Le DOCTEUR.

M. GLISSEMOT. — Bonjour, Docteur.

LE DOCTEUR. — Bonjour, Monsieur... Veuillez-vous asseoir... Je vais vous recevoir ici parce que je viens de faire une petite piqûre de rien du tout à un boxeur poids-lourd dans mon cabinet, et il s'est

trouvé mal... Il se remet peu à peu mais je ne veux pas vous faire attendre... De quoi s'agit-il?

(M. Glissemot s'est assis, et le Docteur également, à côté de la table.)

M. GLISSEMOT. — Voilà, Docteur... A proprement parler, je n'ai rien de spécial... Je veux dire que je n'ai pas mal ici ou là... C'est plutôt un état général de dépression... De fatigue... De fatigue musculaire et aussi de fatigue cérébrale...



LE DOCTEUR. — Comment se traduit cette fatigue cérébrale?

M. GLISSEMOT. — J'ai des obsessions le jour et des cauchemars la nuit.

LE DOCTEUR. — Quel métier faites-vous?

M. GLISSEMOT. — Je suis banquier.

LE DOCTEUR. — Vous m'en direz tant!... Par le temps qui court ça peut expliquer bien des choses... Pardonnez-moi ma question : Comment vont vos affaires?

M. GLISSEMOT. — Ma foi, pas mal...

LE DOCTEUR, par réflexe.. — Sans blague?

M. GLISSEMOT. — Oui, je suis content.

LE DOCTEUR, étonné. — Vous êtes banquier, et vous êtes content ? En ce moment?... Des affaires?

M. GLISSEMOT. — Oui... Des miennes... J'ai assez de flair... Et puis j'ai des tuyaux par des amis dans la politique... Avec un peu de chance par là-dessus ça ne va pas mal du tout...

LE DOCTEUR. — Alors votre dépression? Vos obsessions? Vos cauchemars?... Ça ne viendrait pas de là...

M. GLISSEMOT. — Peut-être bien que si tout de même... Car je n'arrête pas de réfléchir, de combiner.

LE DOCTEUR. — Vos obsessions portent sur quoi?

M. GLISSEMOT. — Sur la hausse... Sur la baisse... Les dépôts de bilans... Les liquidations... Les faillites...

LE DOCTEUR. — Et dans vos cauchemars, qu'est-ce que vous voyez?

M. GLISSEMOT. — C'est très drôle, je vois presque toujours des gendarmes, des tribunaux, des cachots...

LE DOCTEUR, à lui-même. — Evidemment... (Il sort un stylo de sa poche et atteint un bloc de papier qui est sur la table) ...C'est, si l'on peut dire, de la fatigue professionnelle. Vous allez commencer par prendre à chaque repas dix gouttes de ce que je vous marque là, dans un peu d'eau... Et puis un de ces cachets au coucher... Mais ce qui, évidemment vaudrait mieux que tout, ce serait un bon repos à la campagne.

M. GLISSEMOT. — Oh! impossible pour le moment, Docteur... J'ai justement une magnifique affaire en train...

LE DOCTEUR, intéressé. — Une magnifique affaire?...

M. GLISSEMOT. — Premier ordre!... Mais c'est un secret... Si elle réussit, comme j'y compte bien, je me retire... J'en ai assez!

LE DOCTEUR. — Vous en avez de la veine!... Moi, qu'est-ce que j'ai pris depuis deux ans avec mes valeurs! Mes *Forceries d'Endives*... Un gros paquet... Achetées quatre mille, sont à cinquante-neuf francs... Mes *Porcheries rationnelles*, tombées à rien... Eh bien, et mes *Pêcheries chalutières électriques*! La débacle! Tombées de cinq mille deux à vingt-cinq!

M. GLISSEMOT. — Les *Pêcheries électriques*?... Pénurie de poissons?

LE DOCTEUR. — Non... On s'est aperçu que ça les foudroyait... On les ramenait frits... Et tout mon portefeuille à l'avenant: Mes *Compagnie des voitures aux chèvres*, mes *Avances aux chasseurs de fauves de Hambourg*, mes *Lotissements du Paraguay*... Tout ça, tombé à rien!... Aussi ai-je, moi aussi, beaucoup plus motivés que les vôtres, des obsessions et des cauchemars...

M. GLISSEMOT. — Racontez-moi ça... Vos obsessions portent sur quoi?

LE DOCTEUR. — Sur la baisse... Sur la hausse...

M. GLISSEMOT. — Et dans vos cauchemars, qu'est-ce que vous voyez?

LE DOCTEUR. — Je me vois ruiné... Je vois des créanciers... Des huissiers... Au lieu de prendre ma



retraite comme j'en ai envie, je refais des gardes, des remplacements, comme dans ma jeunesse... Je fais des thèses sur commande... J'ai même rêvé une fois que ma femme faisait des ménages...

M. GLISSEMOT. — Ça vaut mieux que de les défaire!... (Il a sorti un stylo de sa poche et saisi le bloc reposé sur la table par le docteur)... Voyons... Vous allez commencer par me bazarder toutes ces saletés de valeurs... En matière de finances comme en matière de médecine, il faut savoir amputer à temps... Vous

allez me liquider tout cela par petits paquets pour ne pas créer de panique et vendre au mieux... Et puis avec vos disponibilités vous achèterez... (il écrit sur le bloc) ...des Actions de la *Société des Funiculaires. - Sports d'hiver*... La mode de jour en jour intensifiée des sports d'hiver en fait un placement de père de famille... Et puis qu'est-ce qui monterait si ça n'étaient pas les funiculaires...Vous me prendrez aussi des Actions des *Avions-Taxis*, dont la Société est en formation, et de la *Société des Terrains sportifs* pour l'exportation de la *fureur des jeux violents*, valeur de tout repos... S'il vous reste ensuite des fonds disponibles, je ferai une exception en votre faveur, et vous céderai amicalement quelques actions de mon affaire...

LE DOCTEUR. — La fameuse affaire?... Vous ne pourriez pas, entre nous, m'en dire un mot?

M. GLISSEMOT, en confidence. — Mais alors *motus*, hein?... Nous sommes un Consortium d'amis... Comprenez?... Il s'agit d'un produit pharmaceutique étonnant, prodigieux, inouï... Mais je ne sais pas si je dois vous dire ça à vous, un médecin...

LE DOCTEUR. — Dites... Dites...

M. GLISSEMOT. — C'est que ça peut justement supprimer les médecins...

LE DOCTEUR. — Je m'en fiche bien à présent : je pense à me retirer...

M. GLISSEMOT. — Hé bien c'est un médicament qui guérit tout, ou presque tout... Un miracle!

LE DOCTEUR. — Un médicament qui guérit?... Sans blague?... Tâchez de me céder le plus gros paquet possible!

M. GLISSEMOT. — Je tâcherai... Au revoir, Docteur... Je ne vous demande pas ce que je vous dois : je pense que nous sommes quittes?

LE DOCTEUR. — Ça va sans dire... Prenez bien les gouttes et les cachets...

M. GLISSEMOT. — Et vous, prenez bien mes valeurs...

Miguel ZAMACOIS.



SUR LE PRÉ, OU LA BLESSURE INFAMANTE

— Dites-moi Docteur... pour mes amis, ne pourriez-vous pas aussi me mettre le bras en écharpe ?

(Dessin inédit de Bénic.)



RADIOSCOPIE DOMESTIQUE

— Madame prie Monsieur de regarder cette boîte de conserve aux rayons X pour savoir si ce sont des petits pois ou de la conserve de tomate...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)





RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE PROFESSEUR

PAUL CHEVALLIER

Où avons-nous déjà vu ce masque de tribun? Peut-être bien dans nos souvenirs de la Rome classique. Ces yeux vifs à l'abri de profondes arcades sourcilières, ce menton qui trahit la volonté, ces méplats révélateurs d'initiative, voilà, dirait quelque moderne disciple de Lavater, le type même du non-conformiste.

C'est pourquoi, sans doute, le Professeur Paul Chevallier, contemplateur même de la logique, recherche des sensations d'art parmi les éléments décoratifs les plus voisins de la tradition : Les masques nègres et les belles tapisseries.

Malheur au visiteur ingénu qui, ayant admiré deux ou trois cents monstrueux facies africains, dirait au Professeur :

— Que de longs et dangereux voyages représente votre collection !

— En effet, répondrait-il nonchalamment, je puis affirmer que toutes les boutiques de brocanteurs me sont familières !

C'est un ironiste... Tout un pan de sa bibliothèque est occupé par ses ouvrages d'hématologie, de dermatologie, de syphiligraphie... Mais il déclare volontiers qu'il a de l'admiration pour les faiseurs de romans et plus encore pour les rédacteurs d'un petit journal d'enfants intitulé *Guignol.*

— Guignol, c'est toute l'humanité, dit-il, et toute la politique !

Il adore l'imprévu. Il invite à dîner, par téléphone, des gens qu'il ne connaît pas. Son espoir secret serait de voir arriver chez lui, au moment de passer à table, des individus extraordinaires, cocasses ou grotesques. Vaines expériences, car il ne réussit à recevoir que des personnes convenables, qui ne tiennent aucun propos séditieux, qui ne scandalisent point les autres convives. Alors, il murmure, non sans amertume :

— Triste époque ! Tout le monde est bien élevé !

Kisling l'a peint, revêtu de la Toge professionnelle. Mais ce n'est qu'un vague reflet de sa personnalité infiniment variable. Il aimerait assez qu'on le crût satanique... Encore un espoir déçu !

Un soir, il donna une réception en l'honneur d'un homme qui sortait de prison. Il avait annoncé avec joie cette attraction rare et l'on s'attendait à faire la connaissance d'un terrifiant malfaiteur. Ce n'était qu'un réfugié politique. Au dessert, le Professeur le pria de raconter la révolution catalane, telle qu'il l'avait fomentée. Plus tard, l'amphitryon, désillusionné, prononça :

— J'avais promis une tragédie... Il nous a servi une opérette !

Comme on le plaignait d'occuper, à l'hôpital Cochin, un bâtiment de bois et non un pavillon de pierre, il rectifia doucement :

— Ce n'est que provisoire... c'est-à-dire que ça durera très longtemps. D'ailleurs, mon service est installé dans des conditions introuvables dans le plus bel édifice !

— Vraiment, répondit l'interlocuteur, vos laboratoires, vos salles d'examen...

— Tout à fait bien. Et surtout, pas d'escalier à monter ni à descendre !

Le Professeur Paul Chevallier s'intéresse beaucoup aux gaz de guerre. Il sait qu'à l'hôpital une salle spéciale est garnie de placards qui abritent les dispositifs et les produits destinés à combattre les vapeurs toxiques.

— Excellente précaution, ajoute-t-il sans rire. Le seul ennui, c'est que cette salle est fermée à clé et que le personnel n'a aucune idée de la manière dont il faut employer ces engins de protection.

Aussi, désigné pour faire subir aux candidats un examen prochain, a-t-il fait afficher cette note :

— *Quiconque ne pourra répondre aux questions relatives à la prophylaxie des intoxications produites par les gaz sera éliminé d'office.*

Il est l'ennemi du prestige professoral. S'il était contraint d'enseigner *ex cathedra*, sans doute prendrait-il, pour chaire, un siège de roi nègre qu'il a déniché Dieu sait où et dont il est très fier.

Un dernier mot, sur le seuil :

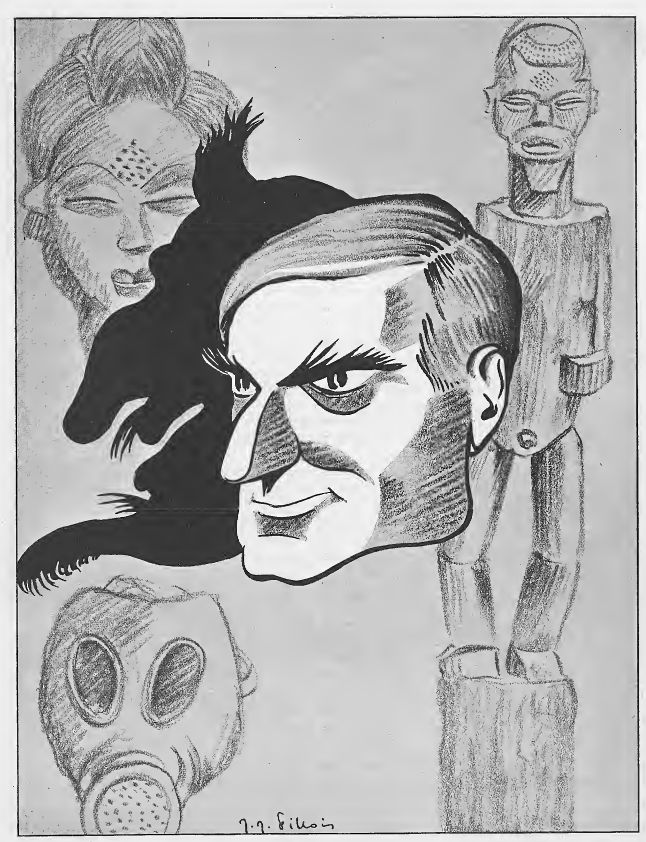
— Monsieur le Professeur, que pensez-vous de *Ridendo* ?

— Ah ! fait-il, c'est un journal qui me donne bien du tourment !

— Est-ce possible !

— Eh ! oui... A la maison, il y a toujours quelqu'un qui le chipe pour le lire à loisir, en sorte que l'on passe son temps à le chercher !





PROFESSEUR PAUL CHEVALLIER (Dessin inédit de Pillois.)



LES CONTES D'APOTHICAIRE



La garde, espoir suprême...

par Robert DIEUDONNÉ

Marthe exagérait beaucoup.

Depuis que son mari avait eu une jambe cassée en faisant du ski, ce qui n'est ni de votre faute, ni de la mienne, elle racontait à qui voulait l'entendre qu'elle ne fermait plus l'œil de la nuit, qu'Emile, — le blessé, — avait de terribles exigences et que, sûrement c'était elle qui, bientôt, allait tomber malade.

Et dire que, comme un pauvre homme que je suis, je m'étais apitoyé sur le compte de Marthe. J'avais conseillé à Emile qui, d'ailleurs, me paraissait bien tranquille dans son lit, de ne pas être trop exigeant, d'avoir pitié de sa charmante jeune femme que l'accident avait affectée et qui était à bout de forces, puisqu'elle passait auprès de lui des nuits sans fermer l'œil.

— Moi ! dit Emile en bégayant d'indignation, mais je te jure que je ne la réveille pas plus de deux fois... Ce n'est pas ma faute, mon vieux, si je ne peux pas me lever pour faire pipi.



A quoi, Marthe me répondit qu'il ne la dérangeait peut-être que deux fois, mais que cela suffisait pour qu'elle ne se rendormît pas.

— Vous devriez, pour vous reposer, dis-je, prendre une garde de nuit.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr !

— Bon !

Huit jours plus tard, je suis revenu voir Emile et Marthe. La jeune femme fondit en larmes :

— Je n'en puis plus ! Je suis à quia...

— Quoi? m'écriai-je. Vous n'avez donc pas pris une garde?

— Si ! Mais j'ai été obligée de la ficher à la porte.

— Elle ne plaisait pas à Emile?

— Au contraire, elle lui plaisait trop.

Et dans d'affreux sanglots, elle m'expliqua :

— Il lui racontait vingt fois par nuit qu'il avait besoin de faire pipi !

Robert DIEUDONNÉ.



— Il faudra mastiquer très lentement à chaque repas !
— Oh ! docteur, qu'est-ce que vous me demandez là !

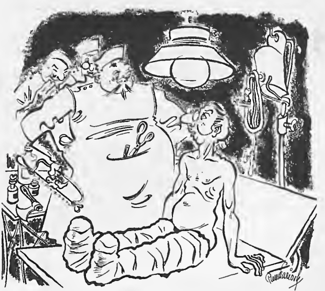
(Dessin inédit de Dharm.)



LE SATYRE ET LA DOCTORESSE

— Mais non, mon vieux... ce qui m'intéresse, c'est votre cerveau...

(Dessin inédit de Canivet.)



APPRÉHENSION

— Vous refusez d'être endormi ?

— Oui... Quand je dors dans la journée, ça me donne des cauchemars épouvantables...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



CHEZ LE PHARMACIEN

— Vous avez dû vous tromper... J'avais demandé une pâte épilatoire !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

PETITES ANNONCES MÉDICALES

A CÉDER cabinet d'officier de santé dans petite ville du Centre. 250 malades garantis, dont 10 bronchites chroniques, 1 nymphomanie, 30 rhumatismes articulaires, 15 sciatiques et 22 asthmes, le tout d'un rendement régulier.

Renseignements à

L'AGENCE MÉTACARPE

Mamelon-sur-Thorax (Sambre-et-Meuse).



A LIQUIDER vil prix, déchets d'autopsie. Particulièrement indiqués pour la fabrication des pâtés de lièvre et de la crème de perdreau.

Docteur PAUL, Institut médico-légal.



AU PLUS OFFRANT spéculum n'ayant jamais servi. Article perfectionné avec viseur et foyer stéréoscopique.

Docteur OCULI,
à Petitroupas
(Cher).



VENTE PUBLIQUE, par adjudication aux enchères et sur soumissions cachetées, de plusieurs lots d'agités, anxieux, persécutés et mythomanes en excédent. Conviendraient à tous emplois : député, avocat, musicien, poète. Livraison immédiate.

Déposer les cautionnements à l'Asile Sainte-Anne.
(Section des Ersatz).



SPÉCIALITÉ DE BOCAUX pour fœtus et prunes à l'eau-de-vie. Baromètres-hémorroïdes, thermomètres rectilignes et rectaux. Grand choix de bocks pour brunes et blondes. Biberons pour membres de l'Institut.

Visiter **« La Maison de Verre »,**
rue de Venise.

MILLE FAUTEUILS Montauban, dernier cri, commodité et hygiène. Désodorisants, confidentiels et radiophoniques, donnent à volonté les cours de la Bourse et le dernier succès de Dranem. Conviennent à académiciens, vieux généraux et anciens parlementaires. Se font en tous diamètres et pour toutes capacités.

Société Anonyme BOUDEBOIS,
à Camelote-sur-Seine.



INVENTEUR demande capitaux avec participation pour nouvelle machine à calculs comportant deux compartiments : un pour la lithiase rénale, un pour la lithiase biliaire. Permet de suivre de près l'élaboration des concrétions.

Demander notice à

M. GRAINDESABLE, navigateur,
Canal de l'Urètre.



CÉDERAIS cabinet renommé de médecine esthétique, avec clientèle *ad hoc*, comprenant 3 prix de beauté. Bénéfices annuels : 600.000 fr., non compris les prestations en nature. Traiterais avec 25.000 comptant, le reste payable par mensualités.

Fixer rendez-vous au **Docteur Narcisse,**
rue Fontaine (Paris).

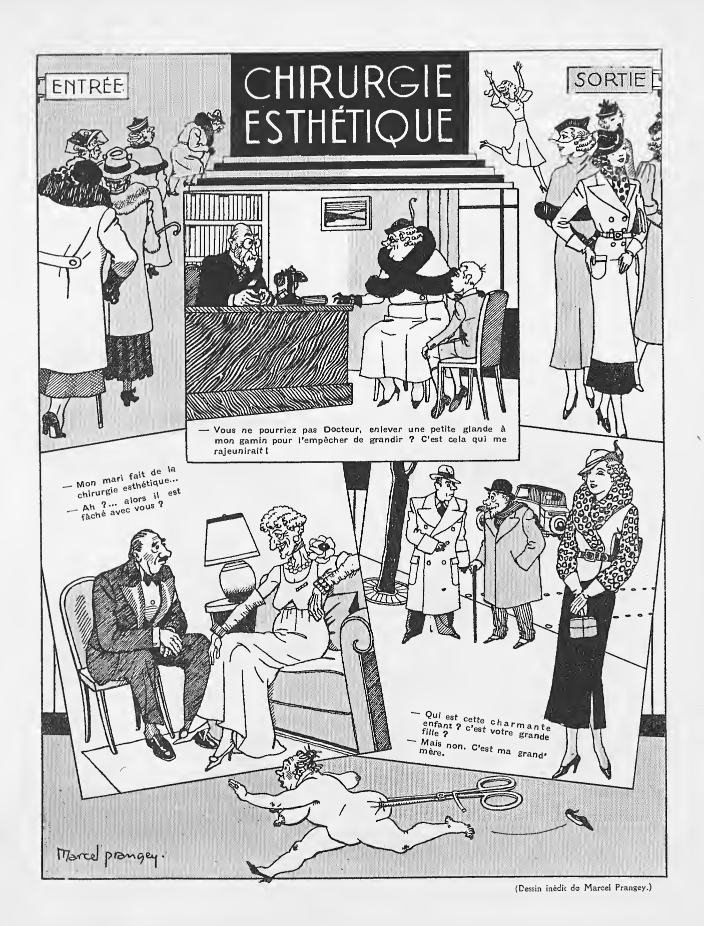


A LOUER, au jour, au mois, à l'année, figurants pour salons d'attente, garantis présentant bien. Suppléments pour faces contractées, attaques de nerfs, crises d'épilepsie.

Nous pouvons également fournir sur simple coup de téléphone, bronzes de gratitude et malades reconnaissants.

Réclamer conditions à

« TOUT POUR LE MÉDECIN »,
Ancien Bazar d'Esculape,
rue Cabanis.



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

Fruits et Légumes

par Hugues DELORME



Les temps sont lointains où Molière
(Car tout au génie est permis)
Sût par sa grâce singulière
Plaire même à ses ennemis.
Quels souvenirs son nom évoque
Pour les docteurs de notre époque!
Qu'ils doivent sourire à présent
Des bonnets pointus dont sa verve
Pour la postérité conserve
Le pédantisme déplaisant!

—

Purgon opinant pour la casse,
Diafoirus pour le séné,
Maint conflit subtil mais cocasse
De cette controverse est né...
Mais voici l'heure du clystère.
Fleurant, fier de son ministère,
Trouve des lavements savants
Où sa culture se concentre:
Détersifs, ils lavent le ventre;
Carminatifs, chassent les vents...

Et depuis vous vous épatâtes,
Chers ancêtres quand Parmentier
De ses nutritives patates
Voulut combler le monde entier.
Grâce au Midi vous estimâtes
Bientôt les vertus des tomates.
La France vit se propager
Les chers légumes nécessaires
Au bon état de nos viscères
Comme à l'orgueil du potager...

—

Que de gourmets seraient malades
Si leur estomac n'usait pas
Des fraîches et tendres salades,
Enchantement de nos repas;
Laitue, escarole, romaine
Que dans sa voiture ramène
Un maraîcher venant de loin.
De même on peut sans être acerbe
Dire : « Ceux qui méprisent l'herbe
Sont bêtes à manger du foin!... »

—

Le pot-au-feu lorsqu'on l'écume
Demeure le plus sain des mets...
Mais voici que fruit et légume
Sont plus en vogue que jamais :
Hier la banane et l'orange
Eurent une faveur étrange;
Et l'on apprend que l'artichaut
(Gens bilieux, sautez de joie!)
Devient le guérisseur du foie;
Soit refroidi, soit archichaud.

—

Que l'homme mal en point s'inspire
Du régime végétarien,
Et n'aille pas, blaguant Shakespeare,
Crier : « Beaucoup de fruits pour rien ! »
On peut traiter de poire en somme
Quiconque n'aime pas la pomme...
— Doux fruits aux pouvoirs triomphants,
Désaltérante nourriture,
Que prodigue Maman Nature
Pour la santé de ses enfants.

Hugues DELORME.



Le Concours de Ridendo



RIDENDO adresse à ses Lecteurs félicitations et remerciements. Il a déjà reçu, en effet, de très nombreux slogans, lesquels témoignent d'une imagination généreuse et d'une charmante bonne humeur.

Mais **RIDENDO** se garde bien de conclure sur ces premiers envois, si intéressants soient-ils. **RIDENDO** attend de nouveaux arrivages de slogans ingénieux et gais, adroits et cocasses.

N'oubliez pas, chers Lecteurs Amis, que les prix sont nombreux et consistent en éditions précieuses de nos meilleurs et plus souriants écrivains.

N'oubliez pas, non plus, que le **CONCOURS DES SLOGANS**, sera clos le 20 mai !

Au travail ! Un travail qui est un délassement. Que l'esprit fuse, que la verve jaillisse, que la blague crépite, que la fantaisie s'en donne à cœur joie !

Et puisse **RIDENDO**, pour tant de fronts vainqueurs, se trouver à court de lauriers !

LA DIRECTION.

DEVINE, SI TU PEUX...

SOLUTIONS DU NUMÉRO 26



MOTS CROISÉS :



LA CHARADE :

EN - TIC - ONCE - TITUS - IO - NEZ - LE MANS
(Anticonstitutionnellement)

QUESTIONS INSIDIEUSES :

N° 1. — Robe à queue.
N° 2 — Le siège de l'amour propre.

DE LA MUSIQUE...

Environ 1900, le sinistre dilettante appelé Pétomane sévissait encore. Un peu brûlé à Paris, il faisait des tournées en province et c'est ainsi qu'il vint s'exhiber à R... où exerçait un vieux et charmant médecin plein de bonne humeur.

La soirée se déroule, le Pétomane, en habit rouge et culotte de soie noire, s'en donne, si l'on ose dire, à cœur joie. Mais la sous-préfète, assise à côté du Docteur, lui dit :

— Ces exercices sont répugnants !

— Je vous croyais bonne musicienne ! fit le Docteur toujours pince sans rire.

— Musicienne? sans doute... mais quel rapport?

— Dame, c'est du Bach !

— Comment, du Bach?

— Eh ! oui... du Bach anal !

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfosses-Néogravure. — Paris.

2me ANNÉE N° 29
5 Mai 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

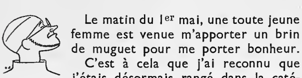
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvelleme:t ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

Illustrations de J. Touchet

par Robert DIEUDONNÉ



Le matin du 1er mai, une toute jeune femme est venue m'apporter un brin de muguet pour me porter bonheur. C'est à cela que j'ai reconnu que j'étais désormais rangé dans la catégorie des grands-papas, à l'égard de qui les jeunes femmes, qui n'ont plus à se méfier d'eux, com-



mencent à marquer de grandes prévenances pour se faire gâter.

Je vais peut-être indigner certains d'entre vous, mais rien ne me semble plus dangereux pour un homme sur le retour, que de vouloir se faire aimer ; il peut s'acheter des illusions, sans doute, mais se mettre en concurrence, si l'on peut dire, avec un être plein de jeunesse et d'ardeur, c'est aller au-devant des pires déceptions.

Evidemment un homme fait, et qui commence même à se défaire, peut témoigner à une gamine mille prévenances qu'un adolescent ne lui apportera pas ; mais vous savez aussi bien que moi que l'amour ne se passe pas en conversation.

On peut tricher, sans doute — et vous m'entendez bien — mais c'est justement parce que l'on triche que les femmes ont soudain envie d'autre chose, au moment même où l'on peut très bien ne pas pouvoir la leur donner.

Quand j'étais jeune, j'étais timide et j'étais convaincu que les quinquagénaires étaient des rivaux redoutables : heureusement que la jeunesse est maladroite, impatiente et pleine de réserve à la fois. Contre les jeunes gens qui connaîtraient leur force, que pourrions-nous ?

Mais c'est très bien ainsi ; le jour où nous renonçons à la lutte et où nous nous contentons de ce que l'on veut bien nous accorder, quelle existence délicieuse !

Mon rêve est de vieillir avec, autour de moi, toute la joie et tous les rires de gamines, qui se livrent d'autant mieux qu'elles n'ont pas à craindre quelque pénible obligation.

C'est impossible ? Mais non ! Car j'en ai connu des hommes qui avaient gentiment vécu et qui n'ont pas demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait leur donner.

Tout ceci à cause d'un petit brin de muguet, qui ne me portera peut-être pas bonheur, mais qui, tout de même m'a fait bien plaisir.

■ ■ ■



Aujourd'hui même, vous allez aux urnes, citoyens. Et vous avez même bien failli y aller avec vos filles et vos compagnes. Ce sera pour la prochaine fois.

Toutes les femmes vous citent un homme que c'est une honte de voir voter : le poivrot du samedi ou le marchand de marrons du coin, sans parler



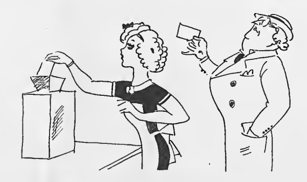
du barbeau qui a été assez malin pour n'avoir pas encore été privé de ses droits civiques.

Mais, par contre, tous les hommes connaissent une femme à qui ils sont tout prêts à reconnaître le droit de mettre un petit bulletin dans l'urne : « Mme Durand qui est tellement plus intelligente



que son mari ! Mme Dupont qui est agrégée de philosophie ! Mlle Dulac qui a organisé les services d'une administration ! Toutes les avocates, toutes les doctoresses, bien sûr ! » Et, quand on a fait cette sélection, il convient d'ajouter : « Mais tout de même, vous ne voudriez pas que la voix de ma bonne eût autant d'importance que la mienne ! »

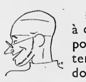
A quoi je réponds : « Pourquoi donc ? » Moi, je donne volontiers ma carte d'électeur, dont je ne me sers plus depuis longtemps, à ma bonne qui est jeune, charmante et appétissante, et qui votera sans parti pris, pour le candidat qui ressemblera le plus à Jean Murat ou à Henry Garat, mais je ne la prêterais à aucun prix à cette quinquagénaire



frénétique, qui n'est suffragette que pour se venger des hommes qui ont détourné les yeux de ses ruines.

Comme si c'était notre faute, si elle a une sale gueule, sauf le respect, bien entendu.

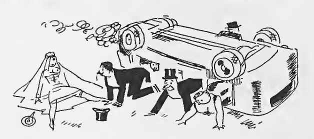
■ ■ ■



D'ailleurs, et j'en demande pardon à ceux d'entre vous qui ont des idées politiques très arrêtées, depuis le temps que l'on vote sans que cela donne quelque chose de fameux, pourquoi n'essaierait-on pas de tirer au sort les représentants du peuple, comme on tire au sort les membres du jury.

Vous me direz que le suffrage universel vaut encore moins. Chaque candidat apporte ses opinions et ses passions, tandis qu'un citoyen choisi par le hasard pourrait très bien n'apporter que du bon sens.

Mais ce n'est peut-être pas la peine que je perde mon temps à défendre ou même à justifier une idée qui n'a aucune chance d'être adoptée. Essuyons une larme et allons voter pour la liste du citoyen Trimol, qui, dans ma banlieue, nous promet tout simplement une diminution du prix de l'essence et l'autocar gratuit, le dimanche, pour que « les enfants du peuple » puissent venir respirer le bon air de la campagne. Il faut vous dire que le citoyen Trimol conduit lui-même l'autocar qu'il loue, ou plutôt qu'il ne loue plus depuis qu'il a descendu toute une noce dans un fossé à la suite



d'un coup de volant malencontreux. Je ne sais pas « si les enfants du peuple » ne préféreraient pas se promener à pied, plutôt que de s'exposer aux risques du pilotage de Trimol.

■ ■ ■



Si les enfants croient que c'est à eux qu'ont pensé les pères de famille en donnant leur avis sur la date des vacances, les enfants se trompent étrangement.

Les pères de famille se divisent en trois catégories. Ceux qui ont hâte de partir dès le 1er juillet et qui ne veulent pas être retardés par des enfants qui attendent leurs prix ou passent des examens. Ceux qui chassent et ne veulent pas sacrifier la seconde quinzaine de septembre ; ils consentent à la rigueur à ce que les enfants sortent quinze jours plus tôt, à la condition que l'on ne change rien à la date de la rentrée. Enfin la troisième catégorie se compose de ceux qui s'en fichent éperdument.

Ceux-là, direz-vous, n'ont pas répondu à la question.



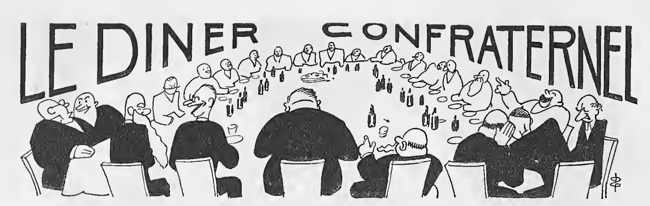
C'est ce qui vous trompe absolument. Car il y a beaucoup de gens qui n'ont rien à dire, mais qui éprouvent le besoin de faire savoir au monde entier qu'ils n'ont rien à dire.

Je sais comment vous appelez ces gens-là... Moi aussi...

Robert DIEUDONNÉ.

— Alors, Marius ? Tu as le cafard un jour de fête ?
— Ah ! Docteur : Je me sens si seul dans cette grande ville !

(Dessin inédit de Dubout.)



Ce n'est pas, mon Dieu, qu'on y mange à la perfection, à ce dîner confraternel, mais c'est plaisir que de rencontrer des confrères amis — ces deux mots ne vont pas toujours ensemble — avec lesquels on échange des souvenirs, un peu poussiéreux, mais attendrissants, des idées, des projets, des histoires.

Surtout des histoires. Les uns évoquent des anomalies rencontrées au cours de leur carrière, les autres citent des cas plus ou moins curieux, des naïvetés, des calembredaines. Presque toujours, les histoires finissent par l'emporter; d'ailleurs, le Docteur V..., conteur inépuisable et impénitent, s'arrange pour orienter la conversation dans le sens narratif, de manière à placer ses petits récits. Personne n'est dupe de cette aimable tactique; au reste, le Docteur V... conte le plus spirituellement du monde.

***

— J'ai failli amener à notre dîner, nous dit-il l'autre soir, un confrère anglais qui exerce dans une petite ville non loin de Bristol et se trouvait de passage à Paris. Vous savez que j'ai moi-même habité longtemps l'Angleterre... Nous nous connûmes là-bas; nous formions avec deux ou trois Anglais bons vivants un groupe sympathique. En rentrant d'une petite absence, je causais avec le confrère, dans la rue, lorsque vint à passer un certain Binglow, membre de notre groupe. Il me salua, me serra la main, mais, à ma grande surprise, ne donna aucun signe d'attention à mon compagnon. Quand il se fut éloigné, je demandai :

— Etes-vous en froid avec Binglow, qu'il ne vous salue plus?

— Oui, répondit le docteur, je suis en froid, depuis l'incendie qui s'est déclaré dans sa maison. C'était pendant votre absence... Un soir, je rentrais du théâtre, je vois une grande lueur dans le ciel, je presse le pas, je constate que je suis dans le voisinage de la maison de mon cher ami Binglow... Et bientôt, il n'y a plus de doute, c'est la propre maison de Binglow qui flambe. Mêlé aux voisins, aux pompiers — lesquels dans ces petits pays sont assez lents et gauches — je vois le pauvre Binglow en chemise à une fenêtre du premier étage et criant à l'aide.

J'aimais beaucoup Binglow, j'enrageais de ne pouvoir contribuer à le tirer de là. Une idée me vint : je pris ma course jusqu'à un dépôt de bois situé dans une rue proche; j'obtins du gardien d'y prendre une longue et large planche, je traînai cette planche vers le logis en feu... Puis, appliquant l'une des extrémités à la fenêtre, je criai à Binglow :

— Enjambez la barre d'appui. Laissez-vous glisser sur la planche!

En bas, nous nous tenions prêts à le recevoir. Binglow toujours en chemise comprit et exécuta la manœuvre... Il se plaça sur la planche... et...

— ...Et, conclut le médecin anglais, c'est depuis cette fatale soirée que nous ne nous parlons plus!

Comme, sans comprendre, je le regardais, il acheva après un silence :

— Enfin, voyons, je ne pouvais tout de même pas me douter que juste au milieu de la planche il y avait un clou!

***

A l'histoire anglaise de V...., notre ami. H..., qui est établi à la Ferté-Bernard, fournit cette réplique :

Dans la Sarthe, il est de pratique constante, d'employer des cataplasmes imbibés d'urine pour chasser le lait des accouchées. L'urine, au dire des connaisseurs, doit être employée aussi fraîche que possible. Comme le faisait observer sentencieusement une commère :

— C'est comme qui dirait censément pour le lait : il est meilleur quand il sort du pis!

J'ai cent fois essayé de combattre cette coutume; j'en ai été pour mes frais d'éloquence. En allant voir une jeune femme délivrée l'avant-veille et qui gisait, les seins recouverts du fameux emplâtre, je demandai à sa mère qui lui tenait compagnie :

— Comment faites-vous donc pour humecter ce cataplasme?

— V's allez comprendre puisque v's êtes *chirurgien*. Voilà : c'est son homme qui le mouille à mesure, pour pas qu'elle ait besoin de l'ôter!

***

Après quoi, ce fut un feu roulant d'anecdotes, dont voici la dernière narrée par l'un des habituels commensaux.

— J'eus à soigner, naguère, un monsieur atteint d'une énorme fluxion. Consterné, il passait la main sur sa joue distendue... soudain il prononça :

— Ah! Docteur, que ça doit être pénible d'être enceinte!

Et nous nous séparâmes en disant : Au mois prochain!

G. D.



GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

O. V P

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS (XIX)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

JANET

S'il prenait au Docteur Janet la fantaisie — mais quelle irrévérence que de faire du Docteur Janet un fantaisiste ! — de placer au seuil de son logis quelque effigie symbolique, ce n'est pas à Hippocrate qu'il donnerait la préférence, mais à Harpocrate, Dieu de la discrétion.

Car le Docteur Janet nous apparaît comme le plus réservé, le plus modéré des hommes qui ont pour mission de protéger leurs semblables.

A telles enseignes qu'il se montre plus soucieux de la santé d'autrui que de la sienne. Tout en allumant une cigarette, il dit à ses malades : « Surtout ne fumez pas ! Le tabac est nocif ! »

Pareil en cela à certain médecin qui proscrivait la consommation des truffes et s'en régalait soi-même, en déclarant pour peu qu'on s'en étonnât :

— Oui, mais moi, je ne veux pas guérir !

Le Docteur Janet va fort peu au théâtre et moins encore au cinéma. Il reproche aux films — et c'est une critique acérée — de ne point enrichir la mémoire, de ne pas laisser dans l'esprit ce sillage qu'on appelle le souvenir. Il n'écoute pas la radio. Il lit un peu les ouvrages d'histoire. Il s'attache surtout à ne pas gaspiller les journées faites pour le travail et qui, dit-il, passent si vite !

Il est petit-fils du philosophe Paul Janet, disciple de Victor Cousin et fils de physicien. Son caractère unit la déférence envers les faits à la tolérance envers les idées. Il estime que la vocation est un fruit d'arrière-saison. N'a-t-il pas été sollicité d'abord par les sciences naturelles pour aboutir à l'étude de la psychologie du malade? Il est le grand partisan du « diagnostic moral », en quoi cet homme de stricte raison rejoint — ô contraste ! — Sacha Guitry.

Celui-ci n'a-t-il pas dit un jour : « Il y a des médecins qui vous sauvent... et il y en a qui vous guérissent ! »

Eh ! quoi, penseront les lecteurs de *Ridendo*, pas un défaut dans cette armure, pas une plume à ce cimier?

Une plume, non... mais un pinceau, la brosse d'un peintre.

Le Docteur Janet, chaque année, expose au Salon des Médecins, des toiles remarquables, où l'on discerne une affection pour la grande école classique.

En vacances, il recherche avec tendresse les doux horizons de l'Ile-de-France, les paysages de vallons et de futaies... Et n'est-ce-pas lui qui se divertissait naguère à modeler des figurines en mie de pain? Mais si, voyons, des figurines que *Le Journal* a reproduites !

En tout cas, déclare le Docteur, pour solidifier cette mie, j'ai un secret !

N'insistons pas, pour tout galant homme, le secret de la mie est sacré !

A Salonique, pendant la guerre, il eut l'occasion de « croquer » quelques-uns des types si divers qu'il rencontra.

Les attitudes, les visages d'enfants, l'intéressent particulièrement.

Un jour qu'il dessinait à l'hôpital un marmot nègre — mais ceci se passait à Paris — il vit deux grosses larmes glisser sur les joues de son petit modèle.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il. Pourquoi pleures-tu?

— Parce que j'ai faim ! dit le gosse tout bas.

Le Docteur Janet n'ajoute rien à cette anecdote... Mais est-il besoin d'indiquer ce qui se passa ensuite? Est-il nécessaire d'écrire ici pour les amis de *Ridendo*, si riches d'une humanité à la fois ironique et sensible, que la carrière du Docteur Janet tient en trois mots : Modestie, Recueillement, Bonté?



DOCTEUR JANET

(Dessin inédit de Pillois.)

Le coin des fines g......

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UN BUREAUCRATE LIBIDINEUX



Columeau, chef de bureau à la direction des *Vérifications approximatives*, manifestait une prétention inadmissible, voire offensante : il s'était mis dans sa vieille caboche déplumée l'idée d'obliger son jeune employé, Georges D..., qui est devenu un de nos meilleurs auteurs comiques, à aller régulièrement au bureau.

Georges D... écrivait des revues. Il fallait assister aux répétitions. Notez que ce n'était pas un mauvais employé. En deux ou trois heures, et sans se fatiguer outre mesure, il savait parfaitement expédier sa besogne. Il aurait voulu pouvoir s'en aller, les jours où il avait besoin de sortir, dès qu'il avait fini.

Mais Columeau ne l'entendait pas de cette oreille-là.

— Monsieur, s'écriait-il sévèrement, vous me paraissez oublier que vous devez sept heures à l'administration... Si vous continuez, j'enverrai un rapport à M. le Directeur...

Un chef de bureau aux *Vérifications approximatives* est un monsieur qui vérifie. Columeau vérifiait donc. Pour vérifier, il se déplaçait, prenait des taxis et des métros. Et tous les mois, il s'adjugeait un état de frais de voitures qu'il faisait confectionner, en quadruple exemplaire, par un de ses employés, et qu'il n'avait plus que la peine de signer.

Or, un jour, pour embêter Georges D... qui voulait partir à onze heures afin d'assister à un déjeuner d'écrivains du pays d'Ouest — il était Breton — où l'on devait déguster un brochet au beurre blanc et un canard nantais, il lui donna un de ces états à établir.

— Vous me mettrez, ce mois-ci, pour deux cents francs de frais, dit Columeau. Pour les noms de rues, indiquez à votre convenance...

— Bien, monsieur, répondit Georges D..., chez qui venait de naître l'idée d'une magnifique vengeance.

Et, de sa plus belle écriture, il écrivit :

Vérification, rue de Chabanais, taxi et pourboire : 16 francs.

Vérification, rue de Hanovre, taxi et pourboire : 17 francs.

Et les vérifications continuaient rue Laferrière, rue Sainte-Apolline, rue des Martyrs, rue Blondel, rue Grégoire-de-Tours, rue Colbert, bref, dans des rues ayant acquis une manière de renommée en raison des établissements aux volets clos qui y ont élu domicile.

Columeau admira la parfaite ordonnance de ces états et félicita son employé, en lui donnant campo.

Le directeur signa naturellement les états sans les lire. Ils partirent pour la comptabilité.

Et, quelques jours plus tard, Columeau fut appelé chez le directeur général, qui lui déclara d'un ton sévère :

— Monsieur, est-ce que vous avez juré de vous payer la tête de la République ? Que vous fréquentiez des maisons de débauche, à votre âge, cela est déjà odieux, mais que vous émettiez la prétention de faire payer par mon administration les taxis qui vous y conduisent, voilà ce que je ne saurais admettre !... Je devrais vous rendre ces états au bout de mes pincettes... Et si je ne demande pas de sanctions contre vous, monsieur, c'est parce que je ne veux pas entraîner toute mon administration dans un ridicule scandale !

A partir de ce jour, Columeau a fichu la paix à Georges D...

LE BEURRE BLANC

●

Et voici maintenant, d'après le bon cuisinier nantais Mainguy, la recette de ce beurre blanc, sauce idéale pour accompagner les poissons de Loire, savouré par Georges D...

Hachez très finement la valeur de deux cuillerées d'échalottes, faites-les fondre dans un décilitre de bon vinaigre, salez et poivrez légèrement.

Après complète réduction, retirez du feu la casserole et laissez refroidir un peu.

Prenez 400 grammes de beurre très fin, coupez-le en morceaux gros comme une noix, remuez à l'aide d'un fouet vos échalottes en y ajoutant petit à petit les morceaux de beurre. Evitez de chauffer trop fortement la casserole : le beurre n'étant lié que par lui-même, il risquerait de tourner en huile.

Ajoutez, suivant le goût des invités, sel, poivre et vinaigre.



COMPLAISANCE

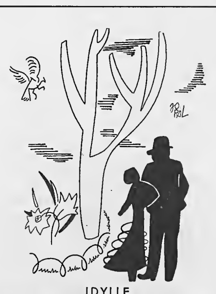
— Tu es ridicule de te gêner, Gaston, tu sais bien que nous avons une chambre pour les amis !

(Le Rire.)



— Je te défends de lui parler... c'est un petit vénéneux.

(Dessin inédit de Maurice-W. Sauvant.)



IDYLLE

— Mademoiselle, je suis très vieux, vous très jeune... Voulez-vous devenir ma veuve ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)



Les belles paroles électorales

ou " ON CAUSE "



Vous connaissez cette fable
d'un Marseillais et demi
qui, rencontrant un ami,
lui dit :
— « Je veux, à ma table,
Après-demain, te traiter. »

L'autre, aussitôt, d'accepter.
— « Tu aimes la bouillabaisse?
— Si je l'aime!... Té, pardi!
— Je t'en fais manger, jeudi,
d'une, avec toutes espèces
de poissons... Je dois, demain,
recevoir, précisément,
trois langoustes...
— Trois langoustes!
— Trois langoustes, juste, Auguste!
quatre loups et six homards.
Je les mettrai cuire ensemble.
Ça t'intéresse?

— Il me semble!
— Et nous boirons du pomard...
— Du pomard!...
— Et les bécasses,
tu les aimes?... J'en aurai.
Le mois dernier, à la chasse,
quatorze j'en ai tiré.
Avec un plat de lazagnes,
un grand fiasco de chianti,
une, ou deux, ou trois champagne,
on viendra bien, sapristi,
à bout de notre appétit!... »

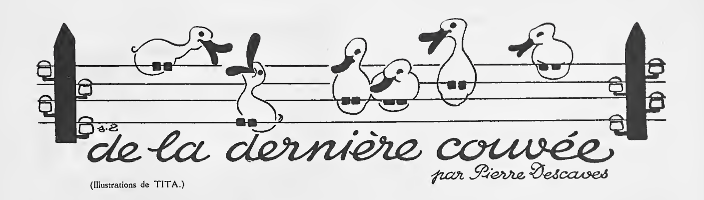
Sa femme, alors de lui dire,
Par la veste le tirant :
— « Numa, qu'est-ce qui te prend?...
Regarde-moi... Tu délires?...
Des homards... Et du pomard...
Des langoustes... Des bécasses...
Chianti... Champagne... Bécasse!
pour faire un tel balthazar
il faudrait, je le suppose,
plus d'argent que tu n'en as...

— Je le sais, lui dit Numa.
— Qu'est-ce que ça fait?... On cause!»

Ah! nous allons en entendre
des bobards comme ceux-ci!...
des menus aussi farcis...
Promesses de budget tendre...
Le service de six mois...
Les impôts n'excédant guère
ceux qu'on payait avant-guerre...
... — « Et vous aurez, avec moi,
du pomard et des homards,
du champagne, des bécasses,
des femmes dans vos plumards... »
Vont dire les moins loquaces.
Mais ne leur répliquez point :
— « C'est impossible... et pour cause... »

Ils vous répondraient pas moins :
— « Qu'est-ce que ça fait?... On cause! »

Jean BASTIA.



(Illustrations de TITA.)

FÉMINISME

On se remue beaucoup pour le vote des femmes. Et cela rappelle l'histoire arrivée, il y a quelques années, à une militante féministe.

Elle se rendait au Sénat avec une délégation et sur



son chapeau, elle avait fixé un papillon, sur lequel étaient tracés ces mots, en capitales : « La Française doit voter ».

Mais soit erreur volontaire, soit *lapsus calami*, le typographe avait tracé un « r » à la place du « v » de voter.

Ce qui fait qu'à l'arrivée de la délégation, les représentants de la Haute Assemblée furent pris d'un inextinguible fou-rire !

■ ■ ■

PETITS SURNOMS

La mode revient aux petits surnoms pour nos vedettes et pour les hommes du jour.

Citons en quelques-uns :

Victor Boucher	L'étal, c'est moi !
Gaby Morlay	La Vénus de Mélo.
Henri Béraud	Le courrier de Lyon.
Pierre Fresnay	L'éternel Printemps.
Ed. Herriot	Le Lyon en croix.
Citroën	Plus Ford que la Mort.
Paul Reboux..............	Clément Vatel.
M. Philippe de Rothschild . .	Baron Fils.
Paul Bourget	Prosper Périmée.
Cécile Sorel	Ségur 45... 65.

LE DERNIER MOT SUR LA GRIPPE

La dernière offensive de la grippe a rappelé à nos chroniqueurs un des meilleurs mots de Forain, le spirituel dessinateur — le dernier « mot », puisque Forain succomba, il y a trois ans, des suites de cette affection.

A son chevet, attentif et conciliant, son médecin traitant lui disait :

— Mais, mon bon ami, votre pouls est bon, les artères tiennent, les poumons fonctionnent, la langue est nette, la température a baissé...

— Parfait, fit alors Forain de sa voix rauque, inimitable et agressive, parfait ! En somme le malade meurt guéri !

■ ■ ■

LES HASARDS DE LA LOTERIE

C'était à une grande vente de charité organisée par les représentants des professions libérales, une tombola originale avait lieu, les plus grands noms de la science et du tout-Paris ayant rivalisé de dotations originales.

Mais lorsque vint l'heure du tirage de la Loterie, il se produisit des affectations comiques : Cost..., notre glorieux aviateur, gagna un baptême de l'air, le gouverneur



général Ol..., de la Transatlantique, une croisière gratuite et le Professeur Thier... de Mar... une opération à son choix dans une clinique parisienne !

— Cela tombe bien, fit-il mi-figue, mi-raisin, ma vue baisse, je me ferai faire une opération... à l'œil !

LA LETTRE ANONYME

C'est une sociétaire du Théâtre Français. Et naturellement très jalousée. Abreuvée même de lettres anonymes portant sur l'un des siens les imputations les plus calomnieuses, les plus infâmantes.

Pour dépister le coupable, la sociétaire fit le voyage de Ly... et soumit au Docteur Loc... le célèbre spécialiste, les missives incriminées :

— Il faudra, lui dit le Docteur, me communiquer des lettres de vos amis et connaissances pour que je retrouve votre insulteur...

Quelques jours après, le bon Docteur voyait arriver à Ly... une malle — une vraie — pleine de correspondance !

Impavide, il a commencé son expertise, mais n'a pu s'empêcher de constater que Mlle T... a de belles relations : têtes couronnées, diplomates, grands de ce monde...

— C'est tentant, confiait-il à un ami, il y a, avec toutes ces lettres, de quoi faire une exposition !... Une exposition rétrospective !...

C'est toute une intimité percée à jour...

(En attendant, ce qui n'est pas percé, c'est l'anonymat.)



Il est si intelligent ! Pensez Docteur, toutes les nuits il ne rêve que d'autos, de locomotives, d'avions... J'ai peur qu'il ait des " transports au cerveau "...

(Dessin inédit de Bénic.)



EN MARGE DU CONCOURS

— Que diable cherchez-vous là-haut ?
— Un slogan pour Ridendo.

(Dessin inédit de Rouffet.)

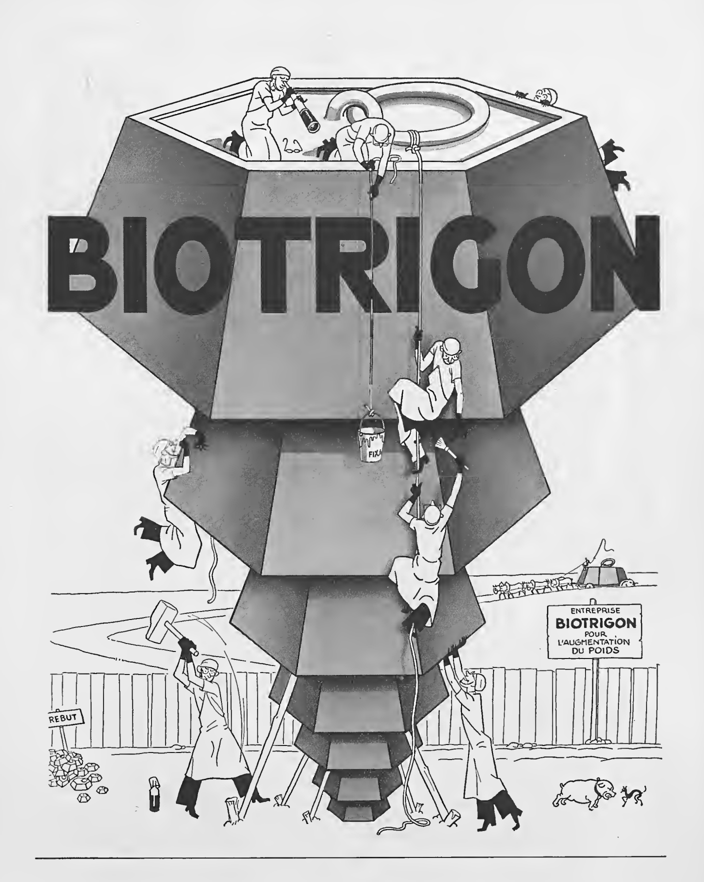
CONFUSION SUR LE GENRE

Grâce à une grande revue, MM. les célibataires offraient récemment un porto.

On vit beaucoup de monde à cette cérémonie intime et spirituelle et même une célèbre artiste chinoise bien connue des fervents de l'écran — et qui paraissait un peu étonnée... — qu'avait pu attirer là cette charmante femme très américanisée?

Un de nos confrères s'approcha d'elle et s'en enquit discrètement. Au bout de cinq minutes, il était édifié. Miss Ann... Ma... était venue, à la suite d'un quiproquo : elle avait compris qu'il s'agissait d'un club de « vierges ».

— Eh ! Non ! Madame, constata gaillardement notre ami, les « puceaux » n'ont pas encore chez nous, d'association ! Mais cela viendra peut-être !... Car un vers célèbre l'a dit : Un sot trouve toujours un puceau qui l'admire !


BIOTRIGON
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT

HISTOIRES RABELAISIENNES



Un garçon de Paris, dont je n'ai pu savoir le nom, couchoit avec la femme de son voisin, et ayant été obligé d'aller au lieu d'honneur, par compagnie, il gagna du mal et en donna après à cette femme, sans savoir qu'il en eût lui-même, comme cela arrive assez souvent. Elle s'en aperçut de bonne heure, et lui dit qu'il trouvât quelque invention pour en donner à garder au mari.

Ce garçon convie quelques-uns de ses amis à dîner chez lui; il invite aussi le mari de cette femme; il y avoit fait trouver des mignonnes et en avertit une, qui étoit la plus jolie et la plus adroite, de faire toutes les choses imaginables pour obliger cet homme à la voir. Elle en vint à bout.

Le soir, sa femme, qui avoit le mot, le caressa si bien qu'il fit le devoir conjugal. Il ne manqua pas de gagner le mal qu'elle avoit. Dès qu'elle s'en fut aperçue, elle lui fit un bruit du diable et le pauvre mari confessa son délit et lui demanda humblement pardon.



Une dame lui disoit qu'il n'honorait point les saints, qu'il ne les aimoit point. « J'ai raison, répondit-il, si vous entendez les *sains*, les gens en santé, je suis médecin; si les *saints de paradis*, ils guérissent les malades et m'ôtent toute ma pratique. »



Voici un conte que j'ai ouï faire de Rabelais.

En retournant de Rome, l'évêque de Paris, de la maison du Bellay, à qui Rabelais étoit, s'avisa de faire une grande malice à ce pauvre homme.

C'étoit à Nice de Provence : il fait voler le soir tout l'argent à Rabelais, et à minuit tout le monde part et le laisse là à pied. Rabelais, bien embarrassé, se met à rêver, et trouve une belle invention pour se faire conduire à Paris. Il prend de la cendre, qu'il mêle avec du plâtre, puis en fait un petit paquet; il en mêle d'autre avec du charbon, et d'autre avec du sable et de la suie; il en fait trois paquets, met une étiquette à chacun et les laisse sous le tapis de la table, puis s'en va à la messe.

La servante, en faisant la chambre, trouve cela et le montre à son maître. Il y avait sur ces paquets : poudre pour empoisonner le roi; puis poudre pour empoisonner la reine, poudre pour empoisonner M. le Dauphin, et à toutes il avoit mis qu'elles tuoient ceux qui les sentoient.

L'hôte avertit le magistrat. Nice étoit alors au roi; on conclut d'envoyer cet homme au roi. On le prend, on le met sur un cheval; mais comme il ne se sentoit point coupable, il fit tant de contes par le chemin à ceux qui le conduisoient qu'ils ne savoient quelle chère lui faire.

L'évêque de Paris rendoit compte au roi de son ambassade, quand ils entendirent une grande huée dans la cour du Louvre : « Voilà maître François ! Voilà maître François ! » L'évêque met la tête à la fenêtre et voit Rabelais. Les députés de Nice présentent maître François, lié, au roi.

Je vous laisse à penser si on rit des bonnes gens de Nice, qui avoient si bien donné dans le panneau.

Extrait des historiettes de Tallemant des Réaux.

— Oh ! moi, m'man, j'sais bien pourquoi la dame est déshabillée...
— Ah ! et pourquoi ?
— C'est pour lui prendre sa température.

(Dessin inédit de G. Grellet.)

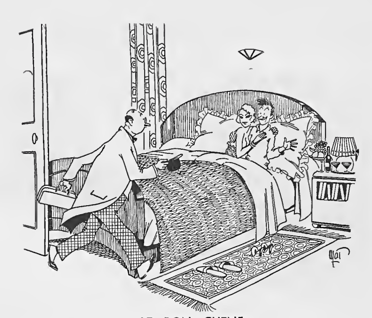




CHEZ ESCULAPE

— Vous avez des calculs? Allez donc voir Pythagore... il est très fort en calcul, lui, et il réussit toutes ses opérations!..

(Dessin inédit de Grand'Dam.)



LE BON CLIENT

— On vient de me prévenir qu'une sérieuse affection du cœur vous tenait au lit depuis plusieurs jours.

— Oui, vous le voyez, docteur, elle est couchée avec moi.

(Dessin inédit de Mat.)

AH! CES MÉDECINS...

R. Gardiline

— Quelle idée de vouloir m'envoyer à Dax prendre des bains debout...

(Dessin inédit de R. Gardilène.)

VISITE MÉDICALE

par Fernand VIALLE



Le Docteur DURAND.
Antonin CARÈNE.
Intérieur d'un cabinet de consultations.

CARÈNE *entre, salue et tend une enveloppe au Docteur.*

LE DOCTEUR *(après avoir lu)*. — Très bien ! Vous êtes, mon garçon, candidat pour un emploi de bureau à la C. C. C. D. F. *(Compagnie centrale pour le classement des Fiches)* et vous venez passer la visite. — Donnez-vous la peine de vous asseoir.

CARÈNE *(légèrement ému)*. — Faut-il, Docteur, que je me déshabille ?

LE DOCTEUR. — Ça n'est pas nécessaire ; vous allez simplement répondre à mes questions d'une façon précise. Etes-vous marié ?

CARÈNE. — Oui, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR. — Des enfants ?

CARÈNE. — Une fillette de quatre ans.

LE DOCTEUR. — Bien ! Savez-vous faire des cocottes en papier ?

CARÈNE. — Mais Docteur... Je... J...

LE DOCTEUR. — Répondez ! Savez-vous ?

CARÈNE. — Mais oui... Docteur !

LE DOCTEUR. — Bien ! La vue ?

CARÈNE. — Très bonne.

LE DOCTEUR *(lui montrant de la croisée ouverte une rue très éloignée)*. — D'ici, par exemple, verriez-vous, au bout de cette rue, arriver votre chef de bureau ?

CARÈNE. — Parfaitement !

LE DOCTEUR. — Tout est pour le mieux. — Allez-vous au café régulièrement, et, après votre repas de midi, éprouvez-vous le besoin d'absorber quelques bocks et de faire un quatrième à la manille ?

CARÈNE *(souriant)*. — J'avouerai franchement, Docteur, que cela ne me déplaît pas.

LE DOCTEUR. — Très bien ! Très bien ! Une dernière question et vous êtes libre. — Ne sentez-vous pas, après avoir mangé, une douce somnolence vous envahir et vous serait-il agréable, à l'issue de votre petite partie, de faire deux bonnes heures de sieste ?

CARÈNE. — J'ai, en effet, Docteur, une certaine tendance au sommeil au moment où la digestion commence à s'opérer.

LE DOCTEUR. — Mais c'est parfait ! Vous pouvez vous retirer. J'enverrai votre feuille ce soir même à l'administration.

Carène sort.

LE DOCTEUR *(écrivant)*. — Antonin Carène jouit d'une excellente santé. A tout ce qu'il faut pour devenir un très bon employé.

Fernand VIALLE.

PAGE D'ALBUM



— Cher ami ?

— Chère madame ?

— Voulez-vous me faire plaisir ?...

Oui, n'est-ce pas ?... eh bien ! faites-moi votre confession sur cet album.

— Ma confession ?

— Mais oui ! Vous n'avez qu'à répondre à une centaine de petites questions concernant vos goûts, vos affections, vos habitudes.

— Diable ! ah ! diable ! fis-je, sans me compromettre... Et, parcourant les déclarations antérieures des fidèles de la maison Dubrancard (où l'on dîne fort bien, mais où l'on s'ennuie ferme), je lus des choses dans ce goût :

— Quelle teinte de cheveux aimez-vous ?

— Le blond cendré de Mme Dubrancard.

— Quel est votre meilleur ami ?

— C'est cet excellent Dubrancard.

— La bête que vous préférez ?

— Le petit chien des amis Dubrancard.

— Quel est votre plus grand bonheur ?

— Savourer votre crème, madame Dubrancard !

...Fallait-il faire chorus avec tous ces flatteurs et payer mon dîner à grands coups d'encensoir ? Non. Tenterais-je d'être spirituel ?... les questions posées ne m'inspiraient que médiocrement. Essaierais-je d'être sincère ? Répondrais-je que la bagatelle est mon passe-temps favori ? qu'un baiser de ma blonde vaut les meilleures crèmes et que nul animal ne peut se comparer au gentil et délicat petit chat de ma folle maîtresse ?...

Ce sont là des choses, n'est-ce pas ? qui ne regardent en rien le couple Dubrancard ?

Et alors ?

Alors, je résolus d'être tout simplement grossier, de me comporter en butor et sans hésitation, j'écrivis :

— Quel est votre meilleur ami ?...

— Bibi.

— Le nom que vous préférez ?

— Nom de Dieu !

— Qu'aimez-vous le mieux chez un homme ?

— La barbe !

— Chez une femme ?

— La jambe !

— Chez une jeune fille ?

— La peau !

— Quel est l'endroit où vous vous retirerez sur vos vieux jours ?

— La ferme !

— Quel est votre instrument de musique ?

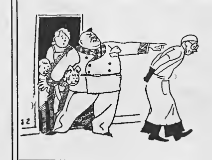
— Flûte ?

— Votre héros ?

— Cambronne !

Et je n'ai plus jamais dîné chez les Dubrancard.

Jean BONOT.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.




GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP
UCALYPTINE
LE BRUN

PETIT LEXIQUE MÉDICAL



ABCÈS. — Scandale politique. Se résorbe toujours; ne se vide jamais.

ACNÉ. — Bobine à boutons.

AÉROPHAGIE. — Art de se nourrir de viande creuse.

ALOPÉCIE. — Maladie du cresson.

AMÉNORRHÉE. — Crise des affaires.

ANÉVRISME. — Affection sujette à rupture comme toutes les affaires de cœur.

APHONIE. — Infirmité redoutée des maîtres-chanteurs.

ATAXIE LOCOMOTRICE. — Voir Compagnie des Petites Voitures.

CALCULS. — Mémoires d'architecte, appelés aussi maladie de la pierre.

CIRCONCISION. — Argument tranchant qui fait le tour de la question.

CORDON OMBILICAL. — Distinction honorifique congénitale.

CORYZA. — Manque de flair.

DILATATION DE LA PUPILLE. — (Voir *Excitation génésique du tuteur*.)

DIPSOMANIE. — (Voir *Gueule de bois*.)

ÉRECTION. — Phénomène observé chez les statues, même de marbre.

ÉRUCTATION. — Poche d'air qui se déplace. En langage aéronautique : « Lâchez tout ! »

ÉRUPTION. — Phénomène volcanique observé chez les jeunes gens en fleurs.

EXOPHTALMIE. — Mot savant qui veut dire : Avoir les yeux plus grands que le ventre.

FIÈVRE JAUNE. — Réaction de l'homme trompé.

GANGRÈNE. — Maladie des institutions et des mœurs.

GATISME. — Moment de la vie des noceurs où les choses commencent à se gâter.

GOUTTE. — Mal qui rentre par la bouche et qui sort par les doigts de pieds.

HÉMATURIE. — Pissement de sang. N'a rien de commun avec l'acéturie ou pisse-vinaigre.

HYPOSPADIAS. — Erreur de mise en perce.

IMPUISSANCE. — Panne d'allumage.

IPÉCA. — Réponse par retour du courrier.

Georges BARBARIN.



MÉNAGE DE MÉDECINS

LA DOCTORESSE. — Ah ! mon chéri !

LE DOCTEUR. — Quoi donc ma poupée ?

LA DOCTORESSE. — Je suis atteinte d'hyperembryohydrométrotrophie...

LE DOCTEUR. — C'est vrai, mon trésor, tu es enceinte...

(Dessin inédit de Jack Abeillé.)

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— Si cela m'a rajeunie ?... C'est incroyable... à tel point que l'autre jour en me regardant dans la glace j'ai cru parler à ma fille !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



LE PATRON EST FURIEUX

— Vous vous êtes servi du speculum comme piège à souris... J'ai fermé les yeux... aujourd'hui vous vous servez de cet instrument comme conformateur à chaussures... c'en est trop...

(Dessin inédit de G. Questiau.)

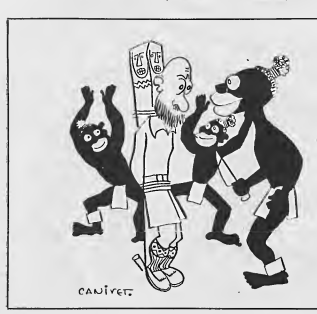


UNE RAISON !

— Pourquoi ne veut-elle le voir qu'après le 20 mai?

— Parce qu'elle n'aura ses seins neufs qu'à ce moment-là !

(Dessin inédit de Robert Black.)



APAISEMENT

— Ne craignez rien, nous aimons bien les explorateurs, mais nous détestons les colons ! aussi va-t-on vous en faire l'ablation !

(Dessin inédit de Canivet.)



Le vigoureux conteur LOUIS-CHARLES ROYER, *dont on connaît les récits pleins de scabreux et jovial exotisme, présente aujourd'hui aux lecteurs de* Ridendo *les notes de voyage d'un globe-trotter, grand ami des médecins, des aventures... et des belles dans tous les pays. Sa première relation est intitulée :*



LA PRÉCAUTION INUTILE

Quand j'ai connu le docteur W. K. Gwyn, il opérait dans la presqu'île de Malacca.

On sait que cette longue et mince bande de terre, serrée entre l'océan Indien et la mer de Chine, compte une douzaine de petits états appartenant à l'Angleterre ou « protégés » par elle.

Qu'on me permette de ne pas spécifier — on verra bientôt pourquoi — dans lequel d'entre eux le docteur Gwyn prodiguait ses soins éclairés.

L'état en question avait à sa tête un potentat orgueilleux, mais assez bon type, qui ne demandait à ses sujets que deux choses : payer régulièrement leurs impôts et ne pas chasser le tigre.

Cette dernière interdiction paraît, au premier abord, assez douce ; elle le paraîtra moins quand on saura qu'en aucun cas les malheureux malais ne pouvaient se permettre d'abattre le fauve.

Si celui-ci leur courait dessus, ils ne devaient attendre le salut que dans la fuite ; tuer le félin ne leur aurait servi de rien ; ils auraient été décapités, ensuite, par le bourreau du sultan.

Ledit sultan avait un médecin attaché à sa personne ; mais il advint à ce praticien la pire des choses qu'il puisse arriver à celui qui veille sur la santé d'un monarque : il tomba malade.

Du coup, Sa Majesté n'eut plus aucune confiance dans un sorcier incapable de se conserver lui-même bien portant ; il fit appeler Gwyn et s'en trouva bien.

Gwyn, lui non plus, ne s'en trouvait pas trop mal. Le potentat de couleur payait mieux que les ingénieurs des mines d'étain et les planteurs de caoutchouc qui constituaient sa clientèle.

Cela durait depuis environ une année et Gwyn pensait qu'il pourrait écourter son séjour dans les *Straits Settlements* et revenir bientôt savourer les brouillards de sa chère Angleterre dans un cottage confortable, lorsque l'affaire se gâta subitement.

Ai-je dit que le potentat à peau de bronze avait des danseuses ? Non ? Mais vous vous en doutiez, n'est-ce pas ? Inutile, non plus d'ajouter que ces jeunes filles ne se contentaient pas d'exécuter devant leur maître leurs danses les plus suggestives. Quand Sa Majesté était à point, elles s'occupaient d'éteindre les feux qu'elles avaient allumés.

Les danseuses étaient recrutées un peu partout ; même dans la partie la plus humble de la population ; car, en Malaisie comme ailleurs, ce n'est pas toujours aux princesses qu'échoient la grâce et la beauté et un Dieu, qui doit être bolcheviste, accorde parfois l'une et l'autre à des petites de rien du tout.



Le service de recrutement de Sa Majesté en amena une, un jour, à la Cour, dont le sex-appeal était incomparable.

Mais elle n'était pas vierge et le monarque craignait que, malgré un état physique qui semblait florissant, la charmante enfant n'ait conservé, de ses amants précédents, un souvenir cuisant qu'elle ne garderait hélas ! pas pour elle seule...

L'orgueilleux monarque n'osait pas demander à Gwyn d'examiner, sur ce point spécial, sa nouvelle recrue : les danseuses royales, comme la femme de César, ne doivent pas être soupçonnées.

Mais il était rusé, comme tous les asiatiques. Sous prétexte de remercier son docteur d'une manière toute particulière des bons soins qu'il lui avait donnés, il lui fit amener la jeune femme par son intendant :

— Mon maître, dit celui-ci au docteur, te prie de

la conserver une nuit et d'en jouir à ta guise. Je viendrai la rechercher demain matin.

Ce n'était pas mal calculé. Si Gwyn s'amusait avec la belle, c'est qu'on pouvait y aller sans danger.

Le docteur remercia chaleureusement, examina soigneusement et... profita agréablement.

La danseuse était une Malaise d'une quinzaine d'années, à tête fine et même alourdie d'une immense chevelure à reflets de houille, avec des yeux immenses de cette couleur sombre et profonde qu'a la mer par une nuit sans lune ; un sourire soumis... et un appétit sexuel de louve au printemps.

Belle soirée, certes ; mais Gwyn était un célibataire endurci, habitué à coucher seul sur son lit étroit. Lorsque ses ébats furent terminés, il renvoya la gosse coucher à l'infirmerie.

L'infirmier en chef était un vieux militaire que les scrupules n'étouffaient pas. Il pensa que ce qui tombait au fossé appartenait au soldat et qu'au surplus le corps de la femme est si bien conditionné que le plus malin ne peut savoir — pas plus que sur un chemin — combien de promeneurs y sont passés.

La danseuse accepta, sans s'étonner, ce nouvel hommage. Ces deux hommes blancs, également vêtus de blouses blanches, étaient sûrement choisis par l'Intendant, qui lui avait commandé de « laisser faire ».

Elle pensa, seulement, qu'un bonheur, comme un malheur, n'arrive jamais seul.



Le lendemain matin, l'Intendant vint reprendre la belle. Il interrogea habilement le docteur qui répondit que jamais il n'avait rencontré beauté plus ardente sur un corps aussi sain.

Sa Majesté était vraiment bien bonne de lui avoir fait pareil cadeau ; de toute sa vie il n'oublierait ce gracieux hommage.

En terminant, il souhaitait au Roi longue et puissante vie auprès d'une danseuse aussi agréable.

Quelques jours après, Gwyn était appelé auprès du monarque qui ne coulait pas précisément des jours heureux.

Mais dès que sa Majesté fut guérie, elle chassa de sa cour un docteur qu'elle prétendait aussi menteur que malpropre.

L'infirmier militaire était affligé d'une goutte du même nom.

Voilà pourquoi j'ai rencontré le docteur W. K. Gwyn en train de continuer à soigner, dans le bled malais, le foie d'ingénieurs et de planteurs au lieu de jouer au golf sur les vertes pelouses du Surrey.

Louis-Charles ROYER.



LES GRANDS BÉGUINS

— Chiche que tu couches pos ovec moi ? qu'il m'o fait !

— Chiche ! que j'y oi répondu... et v'lo six ons qu'on est ensemble !...

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)



PRESCRIPTIONS RIGOUREUSES

— Voilà, Madame. Et rappelez-vous qu'un médecin est un confesseur.

— Oui, mon Père... Je vois que vous n'avez pas oublié la petite pénitence !...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

CREMATORIUM

G. Pavis

ESPRIT D'A PROPOS

— Déjà une heure, j'ai faim, pas vous ?
— Si, en sortant on ira manger une grillade.

(Dessin inédit de G. Pavis.)





— Rien de nouveau, mon lieutenant... Les hommes continuent à descendre du singe.



que le docteur n'envoie pas...

Madame et chère jolie cliente,

Laissez-moi vous dire que votre léger embarras, tout à l'heure, dans mon cabinet, ne m'a nullement échappé. Quelques mots échangés entre nous m'ont permis de comprendre que votre situation actuelle vous plaçait dans la quasi impossibilité de me régler mes honoraires, Je n'ai pu me défendre de vous écrire, chère Madame et jolie cliente, pour vous supplier de ne pas attacher à ce règlement une importance excessive. Les soins que j'ai été assez heureux pour vous donner m'ont permis de me rendre compte de vos perfections morales et autres... C'est pourquoi il me serait doux de vous confirmer de vive voix, dans une entrevue très prochaine, que cette question d'honoraires pourra être bientôt résolue, le plus agréablement du monde, avec votre aimable participation.

...et celles qu'il envoie.

Madame,

J'ai été amené, aujourd'hui même, à vous rappeler la note de mes honoraires demeurée impayée depuis près d'un an. Je suis dans la nécessité de vous faire connaître que, faute de paiement dans la huitaine, je vous appellerai en justice.

Monsieur Rapace,
Percepteur des Contributions.

Allez vous enfin vous décider à comprendre que, dans les conditions actuelles, je suis incapable de vous verser un sou? Peu vous importent à vous, valet de bourreau, les doléances du patient... Vous refusez de voir plus loin que la potence et la corde! Vous n'avez cure des difficultés de la profession médicale, des clients mauvais payeurs, lorsque clients il y a, des frais écrasants... Avec la sereine imbécillité d'une locomotive lancée à travers un troupeau d'inoffensifs moutons, le Fisc à face de crocodile s'avance sur l'intellectuel sans défense... Ah! puissé-je, un beau jour, vous tenir sur le billard! Je me divertirai à vous découper en trente mille morceaux destinés aux trente mille contribuables de l'arrondissement.

Monsieur le Percepteur,

J'ai bien reçu votre dernière sommation. Je m'empresse de vous informer que je vais prendre toutes les mesures nécessaires pour vous verser un important acompte fin courant.

∷ ∷

Monsieur Chambrelan,
Docteur-Médecin en retraite,
à Troulaïtou (Finistère).

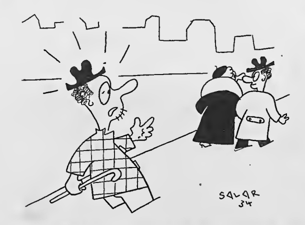
Vous êtes un vieux brigand! Vous m'avez vendu une clientèle inexistante, un cabinet désertique et une maison qui tombe en ruines. La semaine dernière, un morceau de la toiture est tombé dans la rue juste au moment où Mme veuve Baduq sonnait à ma porte pour me parler de ses varices. La toiture lui est tombée sur la tête et a tué raide cette seule et unique cliente. Depuis l'accident, où je n'étais cependant pour rien, le pays m'a mis à l'index... Donc, inutile d'attendre mon chèque trimestriel jusqu'à liquidation complète. Je ne vous dois plus que l'assurance de mon parfait mépris.

Mon cher confrère,

Veuillez trouver ci-joint le montant de mon versement trimestriel.

Les affaires ne sont pas brillantes, mais il faut espérer en des temps meilleurs.

Je vous prie d'agréer, mon cher confrère...



— Dire que je lui ai prescrit de ne pas penser aux femmes, et qu'il se promène avec la mienne !

(Dessin inédit de Salar.)



— Ohé, la p'tite mère... on résorbe les excédents ?...

(Dessin inédit de Frick.)



Notre Concours de Slogans



Attention, Lecteurs ! le 20 mai, clôture du Concours ! Nous avons reçu jusqu'à présent, cela va sans dire, un nombre imposant de slogans, presque tous ingénieux, gais, burlesques. Vous qui n'avez pu vous décider encore... Vous qui dites : "J'ai bien le temps!..." vous qui remettez au lendemain... vous qui avez pour principe de ne participer à aucun concours... Allons venez à nous, saisissez la plume, tracez quelques mots bien choisis et vogue la galère ! Une galère qui peut-être vous conduira au succès, offrira votre front à la victoire et enrichira votre bibliothèque d'une belle édition d'œuvre célèbre illustrée par un artiste éminent !

Les conditions générales du Concours et la liste des Prix ont été publiées dans RIDENDO du 20 mars. Prenez la peine de les relire. Si vous avez égaré ce numéro, nous vous ferons parvenir, sur demande, les pages qui vous intéressent.

Encore quinze jours ! C'est plus qu'il n'en faut pour courtiser la Fortune, qui est femme, pour la séduire, la vaincre et lui faire un petit slogan !

Et vous le mettrez en nourrice chez

Ridendo

4 PETITES HISTOIRES POUR FINIR

On doit au docteur Witkowski l'anecdote que voici :

Un mauvais plaisant, au beau milieu de la nuit, sonne chez un pharmacien. Celui-ci se lève, descend au magasin, ouvre sa porte, demande de quoi il s'agit.

— Je voudrais de la pommade de concombre ! dit le mystificateur.

— Comment, s'écrie le pharmacien à bon droit indigné, vous osez me réveiller, me tirer du lit pour si peu de chose... Mais, monsieur, vous devriez avoir honte...

— Bon, bon, ça va ! fait alors le blagueur d'un air de dignité blessée... Puisqu'il en est ainsi, je n'en veux pas de votre pommade... J'aime mieux aller chez un autre !



Dans une bonne petite famille de chez nous, le médecin avait ordonné au gamin une grande cuillerée d'huile de foie de morue chaque matin. Pour qu'il consentît à la prendre, sa maman, quotidiennement, mit deux sous dans une tirelire achetée tout exprès. Quand la bouteille d'huile de foie de morue fut vide, on cassa la tirelire sous les yeux éblouis du jeune homme... Et, avec le contenu, on acheta une autre bouteille d'huile de foie de morue.



Un chirurgien des plus experts venait de pratiquer avec succès une opération délicate. Quand il présenta le montant de ses honoraires, l'opéré jeta les hauts cris.

— Mille francs pour une opération qui n'a pas duré cinq minutes !

Le chirurgien tira son portefeuille, y prit deux billets :

— Tenez, en voilà deux mille. Faites-en autant !



C'est une jeune fille... Elle n'est pas extrêmement jolie, donc pas très demandée. Aussi s'ennuie-t-elle et sa santé en souffre. On appelle le médecin qui lui demande :

— Vos nuits sont-elles bonnes ?

— Pas très bonnes !

— Vous avez des cauchemars, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que... Enfin, je vois toujours une comète !

— Ah ! reprend le docteur, ah ! vous voyez toujours une comète...

Il entraîne les parents dans la chambre voisine et leur dit :

— Mariez-la !

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossès-Néogravure. — Paris

2me ANNÉE N° 30
20 Mai 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr **J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LE PROFESSEUR MATHIEU-PIERRE WEIL



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

Illustrations de J. Touchet

par Robert DIEUDONNÉ

Comme j'interrogeais ma filleule qui venait m'annoncer son prochain divorce, elle me répondit :

Ça serait trop long à vous expliquer!

D'où je conclus trop vite qu'elle avait tous les torts et qu'elle n'éprouvait pas le besoin de m'en faire l'aveu.



Eh bien ce n'était pas cela du tout ; ce qu'elle ne voulait pas m'avouer, c'était qu'elle était un peu malheureuse parce qu'elle aimait son mari qui la trompait à l'heure et à la course.

Car les jeunes gens d'aujourd'hui, les hommes et les femmes qui sont les victimes de l'amour, autant que leurs aînés, ne veulent plus avouer les troubles sentimentaux, ils se raidissent et se montrent au-dessus de leur passion, comme s'il était honteux, par le temps qui court, qu'un être jeune souffrit de l'amour.

Et c'est pourquoi les drames sont plus nombreux qu'autrefois. Jadis, on fondait en larmes, on extériorisait ses souffrances, l'on faisait l'étalage de son malheur ; aujourd'hui, on grince des dents, on se raidit, ce qui n'était que du chagrin est devenu de la rage et c'est sur la crosse d'un pistolet que l'on serre le poing.

Ma filleule n'en est pas là, dieu merci ! Mais elle a tort de se croire tellement affranchie, alors qu'elle souffre affreusement de ne pas pleurer.

Je crois que les larmes étaient meilleures que cette contraction ; la volonté tendue peut très bien provoquer des catastrophes.

Je retiens le cri poussé par ma filleule, le jour où elle a fini par me dire la vérité.

— C'est tout de même trop bête d'aimer un homme comme ça !

— Tu n'es ni la première, ni la dernière.

— Mais, tout de même, moi...

Car, en plus, il y a de l'orgueil.

Mais le divorce n'est pas encore prononcé qu'elle pense déjà à se remarier.

— Ce n'est pas parce que j'ai besoin d'un homme dans ma vie, mais je veux montrer à Raymond que je peux très bien me passer de lui.

Et elle dit encore :

— Quant à l'autre, il faudra qu'il file droit.

L'autre, c'est celui qu'elle n'a pas encore choisi et qu'elle menace déjà. Mais tout cela n'a pas une grande importance, car tout dépend de certaines réactions et, heureusement, il n'en faut pas plus bien souvent pour pacifier les caractères les plus altiers.

■ ■ ■



Un ami qui est docteur m'a promené l'autre dimanche, à pied, dans un quartier de Paris, pour me faire compter le nombre de plaques de médecins, établis dans un seul arrondissement, sans parler naturellement des médecins qui ne



consultent que sur rendez-vous et n'ont pas d'enseigne à leur porte.

— Et dans dix ans, le nombre des médecins aura doublé ! gémit-il.

Je l'ai consolé comme j'ai pu. Ce ne sont pas les seuls médecins qui se font une concurrence qui pourra, peu à peu, empêcher le plus grand nombre d'entre eux de gagner leur pain. Toutes les professions libérales sont également menacées. Tous



les commerçants dont le commerce ne va guère, tous les industriels dont l'industrie périclite veulent épargner à leurs enfants les ennuis qui les accablent et ils sont persuadés que les professions libérales permettent de connaître la belle vie. Sans parler des élèves travailleurs, d'origine modeste qui, entrés au lycée, ne sortiront plus de l'Université sans des diplômes qui promettent tout et ne tiennent rien.

Et j'oublie les jeunes filles qui sont maintenant des concurrentes innombrables et actives, les jeunes filles qui ne savent dans quel pétrin elles vont s'engluer !

■ ■ ■



Si j'étais demoiselle et belle, ah je sais bien quelle position sociale je choisirais : elle serait rigoureusement couchée, si je puis dire. En un temps où la morale n'arrête plus personne, il se trouve encore de belles filles qui hésitent à faire le trafic de leur corps. Je ne parle pas d'aller se promener le soir sous les voûtes du Métro de la Chapelle pour proposer la super ivresse à des pochards, mais il y a encore assez de galants hommes aujourd'hui pour apporter à des compagnes harmonieuses, si ce n'est le grand luxe, du moins la large aisance.

Et même pourquoi ceux qui ont confiance dans l'avenir ne conduiraient-ils, s'il ne faut que cela pour les convaincre, leur compagne devant M. le Maire et M. le Curé ? Il n'y a pas d'excellents mariages, mais il en est de bons, tout de même, et l'on peut bien courir sa chance. Les femmes nous font concurrence sous prétexte qu'on ne les épouse plus ; épousons-les ! Ramenons-les gentiment au foyer, au gynécée, au tricot, à la maternité, à tout ce qui leur semblait si naturel naguère, et qui leur semble intolérable aujourd'hui.

Elles seront peut-être joyeusement étonnées, le jour où elles nous auront fait une maison agréable, de voir que nous y restons.

Ce qui n'empêchera pas les femmes qui ont des dons exceptionnels de suivre leur vocation. Ce n'est pas à celles-là que j'en ai, mais à celles qui hésitent : « Je ne sais pas si je serai médecin, avocate ou journaliste ? » et qui font n'importe quoi, pour faire quelque chose, parce qu'aujourd'hui, dans toute la petite bourgeoisie, cela fait mode.

Le père me regarde en fronçant les sourcils :

— Comme elle n'a pas de dot, il faut qu'elle ait un métier.

Oui ? Pour mourir de faim ?

Il y avait un petit bistro dans mon quartier,



qui gagnait de l'argent parce qu'il faisait de la bonne cuisine. Dix bistros se sont installés autour de lui en disant : « C'est un bon coin, on gagne ce que l'on veut. » Mais maintenant ils font faillite les uns après les autres, parce que, malgré le nombre des restaurateurs, les clients continuent à ne manger qu'une fois à chaque repas, et encore !

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Notre Concours de Slogans



On ferme ;

La sentence est prononcée, l'écho retentit encore de l'arrêt fatal. Aujourd'hui 20 Mai, clôture de la période d'envoi des manuscrits, ouverture de la période d'examen. Concurrents pareils aux athlètes ruisselants d'une sueur généreuse, veuillez vous reposer cependant que le Jury au travail vous prépare de moeëlleux traversins bourrés de lauriers.

Il faut quatre chiffres pour dénombrer les slogans que vous nous avez envoyés. Tous sont spirituels, la plupart sont drôles, beaucoup sont malicieux, certains sont tordants, quelques-uns sont parfaits... Vous nous avez donné de la tablature, mais qui songerait à s'en plaindre ! abondance de biens ne nuit pas.

C'est dans RIDENDO du 5 Juillet — qu'on se le dise ! — que seront proclamés les noms des lauréats.

Jusqu'au 5 Juillet régnera dans nos colonnes le majestueux silence nécessaire à la méditation. Le 5 Juillet, la Renommée aux cent bouches lancera au monde émerveillé nos citations à l'ordre de l'humour.

Veuillez donc, chers Lecteurs amis, vous dispenser de nous adresser de nouveaux fruits de vos cogitations, nous aurions le douloureux regret de ne pouvoir en tenir compte.

Ridendo

Ridendo

ERREUR...



Le Docteur R..., une de nos gloires chirurgicales, est connu pour sa ladrerie. En particulier, il ne peut souffrir les resquilleurs et fait une jaunisse chaque fois qu'il est obligé d'opérer à l'œil.

Dernièrement, il enlève l'appendice d'une de nos plus jolies actrices.

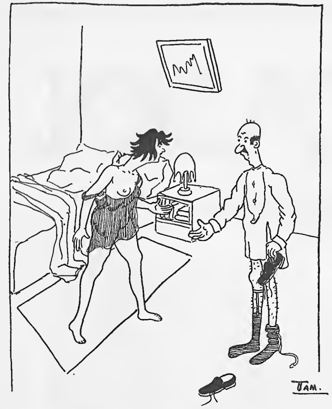
A quelque temps de là, celle-ci vient lui rendre visite :

— Docteur, vous m'avez sauvée, je ne sais comment vous remercier. Veuillez cependant en souvenir, accepter ce modeste portefeuille.

— Vous êtes très gentille, chère amie, répond R... ; mais vous savez, un portefeuille... les temps sont durs... le fisc est exigeant... enfin, je n'interviens jamais à moins de 3.000 francs.

— Soit, reprend la charmante étoile, elle tire 5.000 francs du portefeuille, en remet 3 au chirurgien effondré et replace les deux autres dans son sac.

R... en a été malade pendant huit jours.



— Je t'en prie, ma chérie, pas de scènes ! Tu sais bien que le médecin m'a défendu de me réconcilier plus d'une fois par semaine.

(Dessin inédit de Jam.)

LANGAGE...



A l'infirmerie du Nième régiment d'infanterie, a eu lieu récemment une conférence destinée à mettre en garde les jeunes recrues contre les risques qu'elles courent au contact de la Vénus du Bitume.

Le médecin à quatre ficelles tente d'expulser une jeune infirmière bénévole de la Croix rouge :

— Mademoiselle, votre place n'est pas ici, nos jeunes gens ont un langage souvent un peu rude.

— Oh ! Docteur, je suis habituée ; certes, ils appellent un chat un chat.

— Pas même, s'exclame le médecin commandant.



RETOUR D'HOPITAL

— Vous ne connaîtriez pas une place propre ? Je sors de l'autoclave.

(Dessin inédit de Gardilène.)

Poursuivant son enquête, notre collaborateur André RANSAN interviewe aujourd'hui l'une des plus séduisantes parmi les femmes de lettres.



Au bout du fil avec...

ALEXANDRA ROUBÉ-JANSKY



— Allo... Allo... Je voudrais parler à Choura, s'il vous plaît.
— De la part de qui, Monsieur ?
— De la part d'Andriouchetchka.
— Bien Monsieur, une seconde... elle sort de son bain.



Vous la connaissez tous, n'est-ce pas? Vous en avez entendu parler. « Choura », comme on dit dans l'intimité, petite fille aux yeux clairs et à la voix de miel, en dépit de son jeune âge est passée au tout premier rang de nos romancières contemporaines. C'est à elle que nous devons ce livre adorable, plein de malice et d'humour, et qui est comme une bouffée de printemps : *J'ai quatorze ans*. Puis, *Rose-Noire*, où son talent s'affirme, s'élargit en hauteur et en profondeur. Enfin, son œuvre chef : *Ecume*, si riche de vie et d'humanité, si alerte par endroits, qui nous présente un tableau saisissant de l'existence douloureuse et stoïque des réfugiés russes à Paris.

Alexandra-Roubé-Jansky, ainsi que beaucoup de Parisiennes authentiques, est une turque née en Russie. Je l'ai connue tout à ses débuts, timide et craintive, comme une petite chèvre. Elle me confiait alors sa vénération pour la France, son pays d'adoption, qui l'avait accueillie avec un tel empressement, une telle affection. « Je voudrais pouvoir dire à tous mes compatriotes que si, un jour, il leur arrive d'être sans famille et sans patrie, ils trouveront toujours ici, un frère, une mère, un ami... »

Cet amour, Paris et la France le lui ont bien rendu. Choura a monté, monté vers la gloire. A tel point qu'un jour, un grand quotidien lui a suggéré : « Pourquoi n'iriez-vous pas faire un petit tour quelque part pour nos lecteurs? ». Ce petit tour, c'était le tour du monde. Pas moins. Justement Choura en revient et ce premier coup de téléphone, c'est pour prendre de ses nouvelles...

— Allo, allo... Choura ?

— Oui, Andriouchetchka, c'est moi !

— Enfin te revoilà ! Comment vas-tu, petite Chourette ? Depuis si longtemps !... Alors, ce voyage ?

— Splendide ! Admirable ! Sublime ! Je te raconterai ça en détail.

— Je pense bien. Tu es contente ?

— Enchantée ! Ravie ! Transportée !

— A la bonne heure !

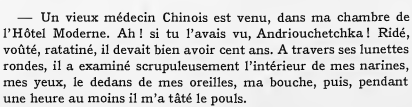
— Et la santé ?

— Magnifique.

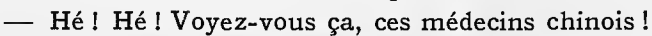
— Parfait. Pas malade en cours de route ?

— Non du tout... Ah ! si, pourtant, une fois, à Karbine... Pour photographier l'inondation, je m'étais mise dans l'eau jusqu'aux cuisses... J'ai attrapé une grosse bronchite.

— Imprudente !

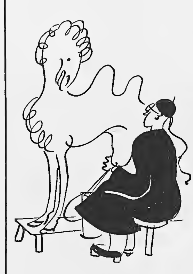


— Un vieux médecin Chinois est venu, dans ma chambre de l'Hôtel Moderne. Ah ! si tu l'avais vu, Andriouchetchka ! Ridé, voûté, ratatiné, il devait bien avoir cent ans. A travers ses lunettes rondes, il a examiné scrupuleusement l'intérieur de mes narines, mes yeux, le dedans de mes oreilles, ma bouche, puis, pendant une heure au moins il m'a tâté le pouls.



— Hé ! Hé ! Voyez-vous ça, ces médecins chinois !

— « Comme la corde d'un Tzine, le pouls vibre en harmonie avec la santé de l'organisme, m'a-t-il expliqué ». Puis, il a inscrit une ribambelle de signes mystérieux, sur une feuille de papier de soie, et il a attendu. Le boy de l'hôtel, envoyé à la pharmacie, a apporté bientôt une quantité de fioles et de boîtes minuscules. Le vieux Chinois, le Docteur I-Choun-Tchen, m'a recommandé avant de me quitter : « Voilà de la poudre d'araignée desséchée, mélangée à de la punaise écrasée. Avalez cela dans un peu de ce lait de chamelle qui est dans cette bouteille. Pour vous fortifier, voici des ongles de tigre rapés, ainsi que de la corne de cerf pulvérisée. Si vous vous soignez bien, dans quelques jours, vous vous réveillerez toute neuve. Au revoir ! » J'ai avalé et j'ai bu de tous ces médicaments et, en effet, ils m'ont guérie parfaitement. Depuis, je me sens le courage du tigre, la force du cerf, la patience de l'araignée et l'appétit des punaises. J'ai rapporté en France mes bouteilles, avec les restes de ces médicaments chinois. Tu ne te sentirais pas mal, par hasard, Andriouchetchka ?



— Mon Dieu... un peu d'hypotension...

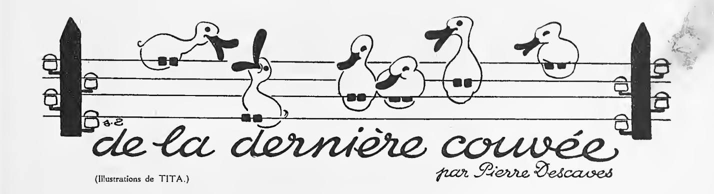
— Voilà ton affaire : les ongles de tigre.

— Peut-être... en effet... je vais y réfléchir...

— A ta disposition, Andriouchetchka.

— Merci, Choura. A bientôt.

André RANSAN.

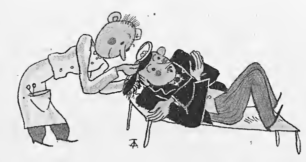


(Illustrations de TITA.)

UNE NOTE SALÉE

Ce grand éditeur parisien s'était fait « psychanalysé » il y a quelques années, comme c'était alors la mode.

Les résultats de l'opération furent assez peu brillants et le grand éditeur, après des démêlés retentis-



sants avec la direction de sa maison, a dû se mettre au vert pour quelque temps.

Il a conservé quelque aigreur :

— Cette « psychanalyse » répète-t-il, aux amis qui viennent le visiter, m'a coûté 800.000 francs... Je dis bien huit-cent-mille francs !

— A ce prix, lui répondait doucement l'autre jour un écrivain connu, vous avez dû acheter la méthode, avec tous droits réservés.

Mais le plus piquant, c'est que l'affaire a bien coûté 800 billets à M. Bern... Gra...

■ ■ ■

LA MÉDUSE NON MÉDUSÉE

Cet artiste bien connu exposait dernièrement dans une galerie très parisienne une tête de Méduse — belle femme exaltée dans la pierre. Mais l'exposition fut troublée par le modèle, qui vint faire une scène à l'artiste — réputé « peu donnant » — auquel elle reprocha d'avoir posé à l'œil, malgré les conventions...

Ce qui fait que, depuis, on ne nomme plus le sculpteur que le « radin de la Méduse ».

Mais aussi quelle obstination de la part de cette jolie femme à vouloir se faire payer sa tête. Comme disait le spirituel Docteur Z... : Payer pour payer, j'aimerais autant... le contraire !

LES CANAUX DU PRÉSIDENT

On a remarqué que, depuis sa démission de la Présidence du Conseil, M. Gaston Doumergue quittait à dates à peu près fixes Tournefeuille pour venir à Paris. Affaires personnelles, précise-t-on.

Les mieux renseignés affirment que l'ancien Président ne rallie ainsi la capitale que pour se confier aux soins d'un masseur émérite, qui a le secret de libérer pour un temps, l'homme d'Etat de douleurs fâcheusement localisées. Mais d'autres se croient suffisamment informés pour préciser que le Président ne fait le déplacement que pour assister à la séance du Conseil d'Administration d'une grande société.

— Ils ont tous raison, concluait un ancien collaborateur du Président, puisque, dans les deux cas, il est question de « canal ».

■ ■ ■

LA FOI QUI SAUVE

Eugène Lautier, mort il y a quelque temps, fut un grand journaliste et un parfait homme d'esprit.

Il ne croyait à rien — et s'en vantait. Sur la fin de sa vie, il crut cependant à la médecine et, pour son foie malade, il consulta les plus hautes sommités.

— Le foie, la foi, disait-il avec indulgence, on meurt toujours par où on a pêché.



Sa maladie lui donnait de profondes somnolences, ce qui faisait dire à un de ses collègues, lors de son passage au Parlement :

— Lautier fait de la politique, comme Joffre faisait la guerre... en dormant.

OU LA PSYCHOLOGIE VA-T-ELLE SE NICHER

C'est une très grande dame, comme on le dit dans Dumas père. Une très grande dame qui, bien que d'origine étrangère, tient fort agréablement une plume française. Qu'on nous entende bien : elle écrit. Et elle vient même de signer son troisième roman, qui, à *égalité* avec d'autres, n'est pas à dédaigner.

Elle offrit naturellement un exemplaire de son livre au Docteur Th... de Mar... Et, à huit jours de là, rencontrant le maître :

— Avez-vous été choqué, Docteur, par ma psychologie sexuelle?

— Mon Dieu, Madame, répondit le maître, je suis drôlement fait, car pour moi, la psychologie n'a pas de sexe. Je crois qu'il est difficile de penser au-dessous de la ceinture...

■ ■ ■

LE CHAPITRE DES MALADIES

C'est une histoire que raconte le bon Docteur Rob..., le gastronome réputé :

Dans un dîner de vieux camarades, chacun évoque les maladies qu'il a eues.

— Moi, dit un tel, j'ai eu la varicelle !

— Et moi, confie un autre, j'ai eu la fièvre typhoïde, on en meurt ou l'on reste crétin...

— Et moi, coupe un troisième, j'ai eu une hernie.

Arrive le tour de Lévy :

— Oh ! moi ! avance Lévy, je me suis *payé* dans mon enfance une magnifique rougeole... une rougeole de première classe ! Mais je l'ai tout de suite repassée à mon petit cousin.

■ ■ ■

PETITS JEUX

Nous avons souvent dit que cette mode des surnoms refleurissait :

Voici quelques derniers échos :

Le couple célèbre de la Comédie-Française :
Pédéraste et Médisance.

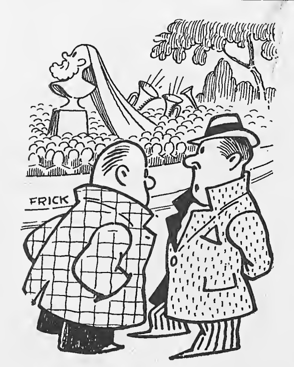
Cette actrice du Boulevard, un peu ohé ! ohé ! :
La souriante Mme Bidet.

M. René Pin... de la revue des Deux-Mondes, candidat malheureux à l'Académie Française :
« Avec les Pompom, avec Pompom,
Avec les Pompiers »...

Mlle Gaby Morlay : *La Vénus de Mélo.*

Et enfin ce quatrain qui court sur un académicien

Henry B... se pare en vain
Du nom de la ville des vins
Car, contradictoire, il a l'air,
D'un vieux cru, sans en avoir l'r !



— En l'honneur de qui cette érection ?...
— Une érection ?... Le docteur Voronof, probablement !

(Le Rire.)

C'EST RATÉ !

— Et quand je songe ma fille que vos dignes parents vous ont envoyée à la ville pour vous dégrossir.

(Dessin inédit de Lecomte.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

M. LE PRÉSIDENT



Pour être président, il fut certes président, mais nul, jamais, ne sut de quoi. Peu importe d'ailleurs. L'essentiel est que, physiquement cet homme représente, en chair et en os, l'idée que nous pouvons nous faire d'un président. Il y parvient merveilleusement. On ne saurait être vraiment plus président que ne l'est le président.

Et pas seulement physiquement. Quand il s'assied à une table de bridge avec gravité, mesure et componction, l'on sent déjà que c'est lui qui, tout de même qu'à quelque conférence ou quelque conseil d'administration il dirigerait une discussion, quels que soient les trois autres joueurs, l'on sent déjà, dis-je, que c'est lui qui dirigera la partie. C'est dire qu'il est, par cela même, au premier chef offensif et, par conséquent dangereux.

Il ferait beau voir, n'est-ce pas, que là où est nécessaire la présence d'un président, ce ne fut pas lui qui ait le dernier mot. Lui enlever une enchère, ne pas le laisser jouer le coup pourrait être à son égard l'équivalent d'une offense personnelle. Si vous le faites, excusez-vous et au besoin même motivez votre acte.

Plus vous mettrez dans vos phrases de « M. le Président », plus satisfait sera votre partenaire.

Ne craignez point, même d'en abuser. La bonne entente est à ce prix.

Au demeurant, le président est un excellent garçon. Il joue mal, c'est entendu, car un bon bridgeur ne pontifie jamais, mais il est heureux à bon compte. Il est toujours content de soi. Il ne récrimine jamais sur ce qu'il aurait pu faire et il ignore les regrets.

A-t-il le grand chelem sur table et sur une demande de quatre parvient-il à faire cinq levées il ne manquera point de s'en glorifier. « Une levée de mieux sur quatre demandées », clamera-t-il à tous échos sur le ton même avec lequel il déclarait naguère que la séance était ouverte. Et ses regards vous réclameront les compliments qu'il attend et auxquels il pense avoir droit. Ne manquez pas, alors, d'abonder dans son sens. N'allez point surtout lui dire et lui démontrer que grâce à son jeu idiot il a perdu deux levées. Soyez un vil flagorneur. Félicitez-le sans la moindre gêne. Ne craignez point, comme on dit, d'en remettre. Votre succès en dépend.





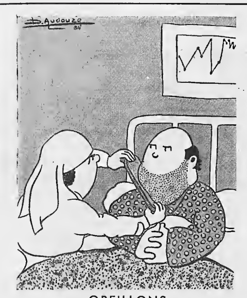
En effet, si à ce moment précis de la partie, que je n'hésite pas une seconde à déclarer psychologique, si à ce moment précis, dis-je, le président perd sa confiance en soi et abandonne sa superbe, vous êtes un homme à la mer. Car si imbu soit-il de sa supériorité, le président n'est qu'un humain et tout arrive ici-bas, ses yeux peuvent se dessiller.

Or, à partir de l'instant où le président prend conscience de ses fautes et se rend compte qu'à votre endroit il s'est déconsidéré, ses faibles moyens l'abandonnent et il n'y est plus du tout. Prenez donc vos précautions et si l'attaque, sournoisement, vient du côté des adversaires, pour conserver absolument intact le prestige du président, livrez hardiment bataille.

Au risque de proférer les plus sombres énormités, défendez le président. Démontrez avec énergie, fut-ce au besoin par l'absurde, que *c'est lui* qui est dans le vrai. L'assurance de votre raisonnement, et surtout s'il est faux, jointe à votre réputation impressionnera fatalement l'auditoire.

Et puis qu'importe après tout, que cet auditoire, toujours de parti-pris, se laisse ou non impressionner? Une seule chose est essentielle, c'est de convaincre le président qui ne demande d'ailleurs qu'à être convaincu. Plus ou moins conscient de ses torts il faut, vous m'entendez, il faut que votre argumentation lui prouve par a + b que sa faute enfantine fut un trait de génie. Vous y réussirez, j'en suis à peu près sûr, mais, par hasard, échoueriez-vous que, jusqu'à votre départ vous ne traîneriez après vous qu'une chiffe inconsistante incapable de réagir. Et alors à vous le bonheur. Mais vous aurez été prévenu.

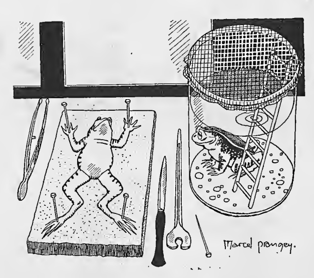
SHÉRIDAN



OREILLONS

— Mais enfin ! où faut-il la lui mettre cette planchette ?

(Dessin inédit du Dr Andouze.)



IN ANIMA VILI

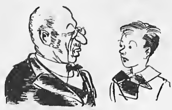
— Oh ! Quelle élégance, ma chère ! Toujours tirée à quatre épingles !...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



Ridendo

RAILLEURS *d'hier*



Se souvient-on encore de Willy, critique musical, fervent wagnérien, auteur gai ? Connaît-on ses « Souvenirs littéraires et autres » où se trouve cette amusante page ?



Au lycée Fontanes, qui ne s'appelait plus Bonaparte et pas encore Condorcet, je suivis les cours, sans fiévreuse ardeur mais sans ennui ; en 1873, on me remit une médaille commémorative "place de premier en composition générale de version grecque"; je l'ai retrouvée dans un grenier où elle se vert-de-grisait depuis un demi-siècle. L'obtiendrais-je encore aujourd'hui, cher Thierry-Sendre ?

La même année, je pus admirer Jules Simon qui inspectait les classes en qualité de ministre, sauf erreur ; pattes de lapin, petite moustache courte, l'air d'un maquignon paterne et finaud. Ce partisan convaincu de l'hydrothérapie, dont il vantait les bienfaits en toute occasion, m'interrogea, honneur dont je me serais volontiers passé.

— Que faites-vous, mon ami, quand vous vous levez?

— M'sieur, je m'habille.

— Et avant de vous habiller?

Il espérait la réponse : « Je me débarbouille », qui lui eût permis d'étaler sa conférence sur l'utilité des ablutions complètes. Mais, très embarrassé, je me confinais dans un silence qui finit par l'impatienter :

— Voyons, mon garçon, ne restez pas là comme une souche! Que faites-vous le matin avant de vous habiller?

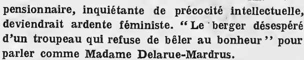
Alors, penaud, cramoisi de confusion, je balbutiai :

— M'sieur, je fais pipi.



Beaucoup d'hommes de lettres, et de femmes aussi, ne se sont pas fripé les méninges pendant leurs années scolaires. Je le tiens de Jacques Mortane qui, honoré de leurs confidences, s'est empressé de m'en faire part, car je l'ai connu tout gosse avant qu'il entrât comme secrétaire chez William Busnach, écrivaillon octogénaire, à demi dingo, qui lui donnait cent sous par jour et des punaises.

Aurel, au couvent de Saint-Mandé, scandalisait par ses jambes en bas rouges, sous des jupes très courtes, les religieuses à cent lieues de prévoir que cette petite



pensionnaire, inquiétante de précocité intellectuelle, deviendrait ardente féministe. "Le berger désespéré d'un troupeau qui refuse de bêler au bonheur" pour parler comme Madame Delarue-Mardrus.

Pendant les études, sous l'œil défiant du pion qui n'encaissait pas l'élève Tessier, celui qui devait devenir le brillant « Dekobra » examinait son cœur au ralenti, son cœur incendié par une chanteuse de café-concert dont il a révélé : « Elle mettait le Pélion de ses 52 ans sur l'Ossa de mon inexpérience. » (Ossa ! Pélion ! et l'on prétend que les montagnes ne se rencontrent pas.)

Le psychologue du *Petit Trott*, André Lichtenberger, s'arrangeait à l'amiable avec son professeur du Lycée de Bayonne pour être malade en même temps que lui quand il faisait trop froid, ou quand il faisait trop chaud, ou quand une partie de pelote réclamait sa présence. « Cela ne m'empêcha pas, ajoute-t-il, de récolter tous les prix de la classe : nous étions un. »

Maurice Legrand, calé en lettres, s'avérait absolument décalé en matière scientifique. Dès que le professeur de mathématiques l'appelait au tableau, ses condisciples de Janson-de-Sailly murmuraient : « Il va merdoyer à la planche ». Et ils ne se trompaient pas.

A son bachot de philo, on lui demanda : « Parlez-moi des os », ce qui le rendit perplexe ; après quelques minutes de réflexions infructueuses, il esquissa des deux bras un geste d'impuissance qui fit dire au questionneur :

— Je vois, les os ne vous inspirent pas... Ils vous intéresseraient davantage si vous étiez chien.

La réflexion n'avait rien de particulièrement génial, mais le candidat la salua d'un sourire courtisanesque.

Depuis ce jour, Maurice Legrand n'attribua aux diplômes qu'une valeur mystique et les blagua volontiers en ses écrits, qu'il signa « Franc Nohain ».

...et d'aujourd'hui





Gabriel Chevallier a reçu de la Société des Gens de Lettres le Prix Georges Courteline pour son livre Clochemerle. *C'est dans ce livre rabelaisien que vit le pharmacien Poilphard dont voici le portrait :*

Le pharmacien Poilphard était un homme étrange, maigre, incolore et consterné. Il avait une loupe de la dimension d'une reine-claude, à l'emplacement de la tonsure chez les prêtres, et, le souci de dissimuler cette protubérance l'astreignait à toujours porter une calotte à gland, qui lui donnait un air d'alchimiste triste. Certes les circonstances de sa vie étaient affligeantes, mais il vivait surtout dans le chagrin par vocation. Le désespoir était chez lui un état congénital.

Poilphard avait hérité de sa mère la faculté de sécréter une grisaille accablante, et la vie, qui ne refuse pas à cette sorte de don l'occasion de s'exercer, lui fournit de bonne heure les motifs de durables gémissements. En deux mots, voici son histoire.:

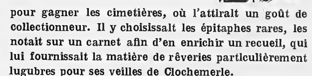
...Avant de s'installer à Clochemerle, Dieudonné Poilphard avait demandé la main d'une jolie fille, une orpheline, à qui sa pauvreté et les bons conseils de tuteurs pressés de la caser ne permettaient pas de refuser une offre honorable. Cette jeune fille avait reçu chez les sœurs une éducation religieuse. Au dernier moment, après avoir allumé un cierge à l'église, elle tira sa destinée à pile ou face, avec une pièce de monnaie. Face : elle entrait au couvent; pile : elle épousait Poilphard. La pièce tourna pile. Elle pensa que c'était la décision de Dieu qui se manifestait. Elle épousa Poilphard, qui l'accabla si bien d'ennui qu'elle mourut, elle aussi, le plus rapidement possible.

...Sa femme morte, Poilphard prit des dispositions pour pleurer tout à loisir.

Libre de son temps, le pharmacien se rendait souvent à Lyon, poussé par des besoins d'ordre sentimental et sexuel d'un caractère particulier. Il se laissait entraîner par des personnes de rencontre, auxquelles il demandait une sorte de service très peu courant, qui était de s'étendre nues sous un drap étroitement appliqué, dans une rigidité cadavérique.

...Lui s'agenouillait au pied du lit et sanglotait. Il quittait très pâle les belles ressuscitées, et c'était pour gagner les cimetières, où l'attirait un goût de collectionneur. Il y choisissait les épitaphes rares, les notait sur un carnet afin d'en enrichir un recueil, qui lui fournissait la matière de rêveries particulièrement lugubres pour ses veilles de Clochemerle.

Poilphard était aussi l'objet d'une tendre sympathie de la part de certaines demoiselles de Clochemerle qui atteignaient à l'extrême limite où une vieille fille est encore plaçable auprès d'un veuf de peu d'agrément. Profitant de ce qu'elles fixaient elles-mêmes les derniers délais de leur séduction tardive et dévouée, plusieurs de ces demoiselles les prorogeaient abusivement, dont la venue n'eût point réjoui le naufragé dans son île déserte, ni troublé le solitaire dans sa retraite ascétique. Elles étaient des clientes assidues, porteuses de flacons d'urine et de petites incommodités intimes, qui venaient solliciter des consultations bénignes dans l'espoir que les yeux du nostalgique pharmacien finiraient un jour par se dessiller.



...Mais Poilphard limitait ses investigations à la partie désignée, sans se faire dévoiler plus de chair qu'il n'était strictement nécessaire. Il décelait avec indifférence les dermatoses, les traces d'albumine, d'arthritisme et de diabète, les conséquences de la constipation, la paresse des ganglions, les affres nerveuses de la stérilité, trouvant dans la constatation de ces misères physiques les motifs d'un désespoir toujours plus étendu, qui l'assombrissait encore.

Mais il remettait un flacon à la malade: « Essayez ça. C'est ce qu'on donne habituellement. Une fois sur dix, on obtient des résultats. » Les audacieuses avaient un clin d'œil complice pour lui demander :

— Vous me ferez bien un petit rabais, Monsieur Poilphard. Parce que c'est moi...

Le pharmacien considérait avec étonnement la grâce grimaçante de la personne, son surprenant chapeau, ses falbalas surannés. Il s'informait :

— Vous êtes peut-être portée sur la liste des indigents de la commune?



Vénus à Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE PÉTASE



La scène se passe dans l'Olympe.

VULCAIN, *à Jupiter.* — O père, Vénus vient encore de me jouer un tour de cochon...

JUPITER, *fronçant les sourcils.* — Tu es bien irrespectueux pour une déesse que les hommes vénèrent...

VULCAIN, *farouche.* — J'aurais pu dire un tour de truie...

JUPITER. — Ce n'est pas pour te le reprocher, ô mon fils, mais quand on est aussi moche que tu l'es, si moche que Junon aux yeux de génisse et aux mamelles dures, honteuse de t'avoir mis au monde, t'a précipité du haut de l'Olympe, et qu'on épouse une môme balancée comme Vénus, il faut tout de même s'attendre à être cocu...

VULCAIN. — Je commence à avoir l'habitude... Mais, cette fois, l'offense est trop publique...

JUPITER. — Raconte-moi ça, mais fais vite... Je dois me métamorphoser en cygne pour aller retrouver une certaine petite Léda, constellée de grains de beauté...

VULCAIN, *spirituel.* — Les signes de Léda...

JUPITER. — Arrivons au fait...

VULCAIN. — J'étais en train de siroter une coupe de nectar avec Bacchus, Mercure et quelques autres Immortels, quand la conversation tomba sur les chiens. Mercure prétendait que son chien comprenait tout. Là-dessus, je fais l'éloge du mien. « Tenez, m'écriai-je, je vais lui commander d'aller au palais chercher mon pétase, que j'ai oublié dans la chambre d'ivoire de Vénus, et il me le rapportera aussitôt. » Mon chien Pataphos avait entendu et il était parti comme une flèche. Il revint au bout de quelques instants en tenant dans sa gueule le casque de Mars...

JUPITER, *se tordant.* — Elle est bien bonne !

VULCAIN. — Le plus fort, c'est que Mars prétend que Pataphos a bouffé à moitié la crinière de son casque et veut que je lui en paye un autre !

JUPITER, *finement.* — Quand on abîme un casque, il faut casquer... Enfin, j'arrangerai ça... Seulement, je dois te prévenir que Vénus se plaint que tu manques d'empressement auprès d'elle... Demande donc à Hercule de te passer de ses dragées, ou plutôt fais ce que je viens de faire moi-même, pour me mettre en bonnes dispositions : tape-toi une salade de truffes et de fonds d'artichauts... Et tu auras un tempérament vraiment... vulcanique...

SALADE DE TRUFFES ET DE FONDS D'ARTICHAUTS
(Recette du XVIIIe siècle.)

Il faut peler les truffes, les couper en tranches assez épaisses, les laver dans du vin blanc sec et les mettre dans un saladier avec du sel, du poivre, un jus de citron, de la bonne huile et enfin une échalote et un anchois bien hachés.

Ajoutez des fonds d'artichauts coupés en quatre, cuits dans du madère et refroidis.



Souvenirs du médecin de service

Malgré mon grand âge et l'heure tardive du spectacle, je suis allé au dernier *Gala de l'Union des Artistes* pour revoir l'Empereur et l'Impératrice que j'avais aperçus étant enfant.

Le nez de Mme Madeleine Soria m'a semblé moins aquilin que celui d'Eugénie de Montijo ; par contre, l'appendice nasal de M. Lucien Rozenberg est d'un type nettement plus jésuite que celui de Badinguet. N'empêche ; l'un et l'autre avaient grande allure au milieu d'un état-major brillant à la tête duquel plastronnait magnifiquement M. André Brûlé.

Le programme était copieux et plein d'ingéniosité. Laure Diana fut étourdissante, debout sur ses quatre chevaux blancs et Mlle Suzanne Dantès fit passer un frisson dans la salle quand elle se suspendit dans le vide aux poignets de Mlle Christiane Delagrange, perpendiculaire à la perche sur laquelle elle se tenait en équilibre.

Hélas, le frottement de la corde lisse et des agrès avait cruellement marqué le tendre épiderme de Suzanne Dantès, mais elle ne prenait point garde à ces rouges stigmates, ce qui fit dire, non loin de moi, à un gentleman qui devait avoir ses raisons pour se montrer aussi formel :

— Quand je pense que, l'autre soir, elle me faisait voir avec consternation un petit bouton qu'elle avait en haut de la cuisse !

Et puis j'ai applaudi avec plaisir la présentation du jeune sociétaire de la Comédie-Française, M. Jean Weber, dont les tours de prestidigitation m'ont rappelé les illusionistes de ma jeunesse, au matériel démodé.

Il m'est apparu que M. Jean Weber était, de plus, un humoriste féroce. C'est avec des haricots qu'il opérait, des haricots aussi maigres que ses douzièmes. Le désir d'augmentation manifesté devant une salle qui contenait Tout Paris ne peut manquer d'être pris en considération dans un prochain comité.

Il y a déjà longtemps, un vieux « queue-rouge » que j'ai beaucoup connu pour avoir fréquenté la foire du Trône et la fête de Neuilly, m'avait raconté un tour de prestidigitation qui avait été exécuté à ses dépens à une époque où il avait dix-huit ans et un bon appétit.

Donc mon pître appartenait à une troupe nomade qui jouait le drame, faisait des acrobaties et des tours de société.

C'est la directrice qui préparait la nourriture pour tout le monde et elle apportait dans l'élaboration de sa cuisine un souci d'économie sordide.

Tout le monde se plaignait. Jamais il n'y avait de viande dans la marmite et jamais de lard dans la soupe aux choux.

Sensible à ce reproche, la directrice réunit un jour la troupe autour de la marmite à l'heure de la mise au feu et fit voir un beau morceau de lard qu'elle déposa, aux yeux de tous, dans ladite marmite.

Chacun admira et l'heure du dîner fut impatiemment attendue.

Ah bien ! oui. La marmite servait aux expériences de physique. Elle possédait un double fond et le lard restait caché dans ce double fond, au profit exclusif de la direction.



Le ténor polonais Kiepura, sans doute pour remercier le Gouvernement de l'avoir décoré la veille, est venu chanter au Gala de l'Union et sa voix a fait merveille dans l'arène. Il a été très justement acclamé.

On sait pourtant combien une salle de cirque est difficile pour la voix humaine.

Croyez-vous *Kiepura se faire entendre*, disait près de moi, avant l'audition, un signor italien qui pouvait bien être Pirandello.

Il est à remarquer que Kiepura, homme de petite stature, porte de très hauts talons. En outre, il est chauve... Quelqu'un de bien connu pour sa mauvaise langue affirmait avec une feinte de naïveté :

— Il n'est pas si petit que ça... Il a même grandi au point de passer à travers ses cheveux !

Or, ce crâne dénudé, Kiepura le peint en noir. Nous le voyions très bien, l'autre soir, des gradins du cirque. Et ce noir luisait étrangement, comme des souliers vernis.

— L'inconvénient du système, ajouta la mauvaise langue, c'est qu'on ne sait plus de quel côté se trouve la figure !

Le Médecin de service.

LA MALICE EN EPIDAURE



L'Empereur Léopold, frère de Marie-Antoinette, souffrait de la fièvre. Selon la coutume autrichienne, le médecin impérial ordonna que l'on fermât hermétiquement la chambre, afin que nul rayon de lumière n'y entrât. C'est dans les ténèbres qu'il devait soigner l'Empereur, car celui-ci ne pouvait se laisser voir en état de défaillance. Ainsi l'exigeait l'étiquette. Or, le médecin voulut prendre le pouls de l'auguste malade. L'Empereur tendit son poignet que le médecin ne vit pas, occupé qu'il était à chercher sous la couverture. Enfin, il crut avoir trouvé, quand Sa Majesté Impériale, pour le tirer de son erreur, prononça sur le ton le plus majestueux :

— Hoc est membrum nostrum imperiale sacro cœsarum !

■ ■ ■

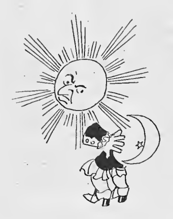
Le célèbre Professeur Ricord dînait avec un de ses confrères chez des amis, avec divers autres convives. Après le dîner, les deux médecins s'entretinrent d'une opération délicate pratiquée le matin même sur un malade auquel il avait fallu retrancher son apanage le plus viril.

La femme de l'amphitryon s'écria :

— Quoi ! Vous avez tout coupé, même l'os?

Pour toute réponse, les deux médecins allèrent serrer la main du mari, avec forces félicitations.

■ ■ ■



Lorsque Louis XIV fut atteint de la fistule, on garda le plus grand secret sur la maladie. Seuls, Mme de Maintenon et Louvois furent instruits du mal dont souffrait le Roi. Louvois, plein de zèle, se mit en devoir de faire rechercher dans Paris des personnes atteintes du même mal, personnes sur lesquelles on tenta diverses expériences, dont la plupart trépassèrent.

Mais quelques-unes guérirent, entre autres un prêtre nommé Sanga qui, ensuite, n'eut plus qu'une idée : exploiter le traitement qu'il avait subi pour le service du Roi.

S'étant qualifié, dans un placet, frère de sang de Sa Majesté, il obtint d'être nommé Chanoine de Sens. Là, il se vanta si haut de la protection royale, que le doyen lui dit un jour :

— M. Sanga, vous êtes devenu chanoine comme une p . . . . devient duchesse : en vous servant de votre c . . !

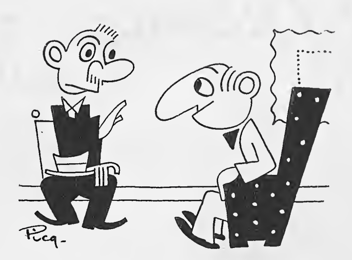


LE PHARMACIEN DISTRAIT

— Pouvez-vous venir immédiatement, Monsieur, mon mari vient d'être écrasé par une auto.

— Ah ! Quelle marque ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Sale époque ! Nous vivons en pleine boue !

— Pour moi, je ne m'en plains pas. Le médecin me l'avait recommandé pour mes rhumatismes !

(Dessin inédit de Picq.)



NATURELLEMENT ! ! !

— A l'hôpital, quand je leur ai dit, combien que je tenais de litres de rhum, ils en étaient ... baba...!!

(Dessin inédit de Robert Black.)

Ridendo à la Salle de garde

Scène : Une salle d'opération. Le malade n° 9, appelons-le Laplante vient de subir une intervention chirurgicale. Il se réveille lentement et une infirmière vient le border avec sollicitude :

— Reposez-vous, mon ami, vous voilà presque guéri.

— Guéri, s'exclame le 10, son voisin de lit, et bien mon pote, si ça te fait comme moi, t'es pas prêt de faire des galipettes... Quand je pense qu'après une opération comme la tienne, le toubib a été forcé de me rouvrir le ventre parce qu'il y avait oublié une pince. Non, mais tu te rends compte.

Cette évocation provoque les potins de la salle entière et chacun se met à raconter, ou inventer des histoires sur ce sujet. Celui-là a une cousine à qui on avait laissé un pansement; un autre connaît un copain qui était resté quinze jours avec un instrument qu'on avait omis de lui retirer, etc... A les entendre, les chirurgiens ne sont que des étourneaux.

Laplante commence à se sentir des inquiétudes. Tous ces racontars le troublent : il pâlit, il y a une lourdeur, là, dans le ventre, qui le gêne, lui fait mal... Quand tout à coup la porte de la salle s'ouvre brusquement.

— Vous n'auriez pas vu mon chapeau? s'exclame son opérateur essoufflé, je ne sais pas où je l'ai mis.

Un cri de bête lui répond qui fait sursauter les malades dans leurs lits. Laplante vient de tomber dans les pommes.



Une femme, ordinaire et habillée de couleurs voyantes, amène sa jeune fille — 18 ans — au docteur. Ça ne va pas : elle ne dort plus, la pauvre petite, elle a des nausées.

Le praticien examine la donzelle et, tout en l'auscultant, pose des questions habituelles à la mère. A quel âge a-t-elle été sevrée? Quand sa première dent a-t-elle poussé? A-t-elle eu la rougeole, la coqueluche? etc... A propos quand a-t-elle commencé à marcher?

— Mais à 15 ans, docteur, comme tout le monde », s'exclame la maman de sa voix la plus suave.

Un docteur est réveillé une nuit par des coups de sonnettes aussi intempestifs que violents. En maugréant et en enfilant sa robe de chambre, il va ouvrir.

Un homme, décoiffé et en pyjama sous un pardessus, se trouve devant lui qui, d'une voix essoufflée lui explique : il est jeune marié, sa femme et lui viennent de Fontainebleau en voyages de noces et sont descendus à l'hôtel voisin. En bon mari, il a voulu remplir ses devoirs conjugaux, mais ça fait deux heures qu'il s'évertue et souffle sang et eau, c'est en vain? Il ne parvient pas à vaincre... la virginité de son épouse.

Le médecin tire sa montre : « Dans un quart d'heure, je serai à votre hôtel, donnez-moi le numéro de votre chambre. »

— Oh, c'est inutile de venir, docteur, vous n'y arriverez pas plus que moi, lui répond l'homme éploré.



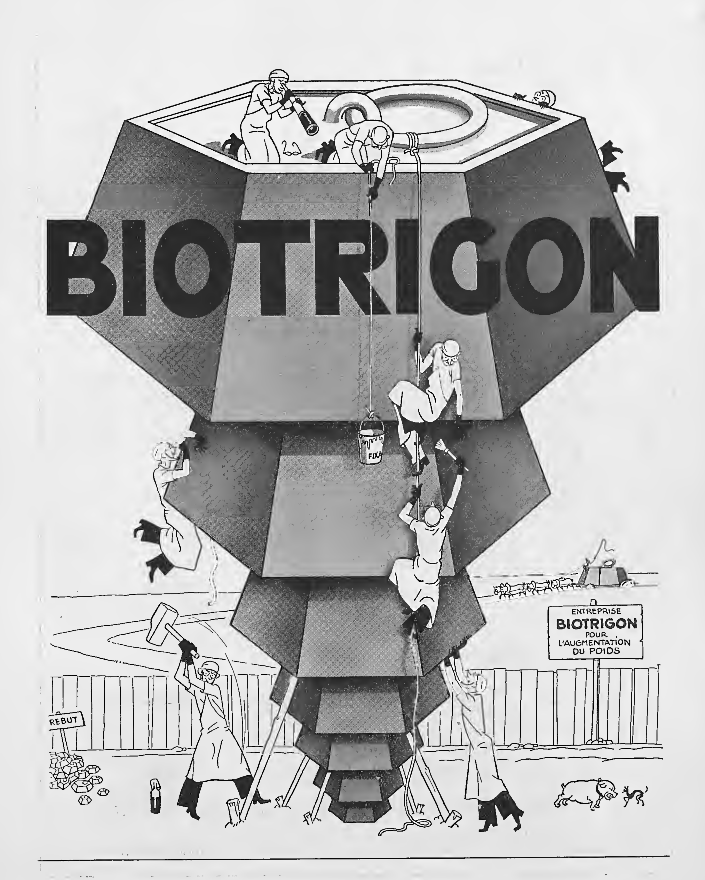
Un médecin de Passy voit arriver, un jour, dans son cabinet, une jeune suédoise qui lui est envoyée en consultation par sa masseuse habituelle.

Fraîche comme une fleur, elle peut avoir 18 ans, la petite nordique. Si elle ne paraît pas timide, elle reste toutefois énigmatique comme le sphinx. Elle se dévêt, se laisse ausculter et examiner complètement sans dire un mot.

Le docteur se rend compte — de tactu — que la jeune fille ne l'est plus... mais discret ne fait aucune allusion ni ne pose de question. Elle n'a rien d'ailleurs, la jeune scandinave : elle n'est pas enceinte, n'a aucune maladie, simplement une légère irritation de la muqueuse vaginale. Il lui recommande de bien veiller à sa toilette intime et tout ira bien. Il ne peut s'empêcher cependant de l'avertir des risques qu'elle court...

— Vous vous amusez, mon enfant, c'est de votre âge, mais faites attention, je vous prie; prenez des précautions et dites à votre fiancé de ne pas aller trop loin...

— Oh, mais ce n'est pas mon fiancé, docteur, répond-elle, il est toujours resté sur le bord.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



— Le patron ? Mais c'est un grand urologue : il a su faire son chemin dans les voies urinaires.

(Dessin inédit de Elsen.)



L'un des humoristes les plus subtils et les plus satiriques de ce temps est, sans aucun doute, *René DORIN*, l'auteur, entre mille choses, de ces NUANCES que, par une faveur toute spéciale, il a bien voulu nous autoriser à citer ici.



NUANCES

La grammaire de l'Académie Française, dit l'auteur, ayant remis à la mode le clair langage, nous allons, si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nous lancer à la recherche du mot propre dans le petit exercice suivant:

Vous fréquentez un homme du monde : c'est une relation.
Vous fréquentez un Conseiller Municipal : c'est un rapport.

Il dit bonjour à la vieille dame : il est gentil.
Il embrasse le vieux monsieur : il est mignon.

J'ai lu attentivement la cote de la Bourse : c'est une étude.
J'ai acheté quelques valeurs : c'est une leçon.

Le budget est équilibré : c'est une balance.
Le budget n'est pas équilibré : c'est une balançoire.

Une société de transports en commun quelconque : c'est une [entreprise.

La société des transports en commun de la région parisienne : [c'est une exploitation.

Un septième étage sous les toits : c'est un grenier.
Il est à louer 1.800 francs : c'est un comble.

Elle est acariâtre et autoritaire : c'est un boulet.
Il l'a épousée quand même : c'est une boulette.

« La nouveauté a aussi son langage nuancé qu'il faut entendre »

Ainsi, tout laine : c'est moitié laine.
Laine et coton : c'est tout coton.

Un morceau de dentelle sur une combinaison : c'est un empiècement.
Un morceau de dentelle sur un pantalon : c'est un entre-deux.

A New-York, la liberté éclairant le monde, pour vous et moi : [c'est un flambeau.
Pour les Américains : c'est un bec de gaz.

M. Honorat écrit une déclaration à une dame : c'est incorrect.
Il vient lui-même : c'est inconvenant.

Une décoration sur le veston d'un brave : c'est un ruban.
Sur la robe de Mlle Raquel Meller : c'est une faveur.

M. Von Hitler tombe à l'eau : c'est un accident.
On le repêche : c'est une catastrophe.

M. Herriot reçoit l'accolade de ses fidèles amis : il est embrassé.
M. Herriot reçoit l'accolade de M. Von Papen : il est baisé.

René DORIN.



LE DERNIER DE LA SÉRIE

(Dessin inédit de Socrate.)

Collaborez, amis lecteurs !

UN SUCCÈS DE L'ALLOPATHIE

La mère Bidon, vieille ribaude, avait, elle aussi deux amours. Mais avec l'âge, l'amour des boissons fortes l'emportait.

Un soir, vers 10 heures, un messager essoufflé m'invita à partir d'urgence au secours de la mère Bidon, qui « se trouvait mal » au Bar de la Renaissance — au milieu d'un cercle anxieux, les yeux révulsés, la bouche grimaçante, les membres raidis, la ribaude se convulsait. Le cas était jugé; le problème était de m'en tirer au plus vite.

Prescrivant à haute voix au patron de préparer un cordial énergique, je lui glissais quelques mots à l'oreille. Et un instant après j'approchai des lèvres de la Bidon le verre salutaire.

Sans ouvrir les yeux, goulûment, elle bût... et le miracle s'accomplit.

Dressée d'un seul jet, elle vociféra :

« N. de D. c'est de l'orgeat ! ! ! »

La crise était finie. Docteur F. CONIL.



UN MORT DE BONNE VOLONTÉ

Le vice-amiral allemand, Max Looff, raconte dans un de ses livres de guerre "Les marins du Kœnigsberg au combat" une bien curieuse histoire, symptomatique, de la naïveté de certaines peuplades africaines :

En 1917, au cours d'un des derniers engagements qui devaient assurer la conquête définitive par les alliés de l'Afrique orientale allemande, un soldat nègre, Hamassi, fut grièvement blessé et resta inanimé sur le terrain.

Considéré comme mort, les brancardiers se disposaient à l'enterrer quand, revenant de son évanouissement, il demanda où il se trouvait et pourquoi on le secouait ainsi. Un de ses camarades lui répondit : « Le médecin blanc a dit que tu étais mort. » Sur quoi, après une seconde d'étonnement, le pseudo-mort se laissa enterrer.

Un feldwebel survint sur ces entrefaites et entendit les brancardiers noirs rire aux éclats et raconter que « Hamassi était devenu tellement fou qu'il avait difficilement admis que le médecin blanc l'eût déclaré mort ».

Hamassi fut déterré juste à temps et guérit complètement dans la suite. Docteur M.

PREMIER SUCCÈS DE PRATICIEN

Quand je fis mon premier remplacement, il se présenta à ma consultation une grosse commère pour un « rhume rentré » ; étant un peu pressé j'omis de m'enquérir sur sa profession ; pendant l'examen, je fus frappé par une affection cutanée étendue et le voyant elle me demanda :

« Que pensez-vous de mon eczéma, Docteur? »

« C'est une Ichthyose ! » lui répondis-je, tout fier de mon jeune savoir. « Qu'est-ce que ça signifie? »

« Cela vient de poisson ! » fut ma réponse et à ma stupéfaction j'entendis : « C'est épatant Docteur, personne ne l'a encore trouvé que vous ! » puis se ravisant avec un regard malicieux :

« Mais franchement, ne m'aviez-vous encore jamais vue à mon stand? » — Elle était marchande de poissons. Docteur C. O. K.



ANALYSE

Grand gourmet et fin buveur, le Docteur J. M. collectionne jalousement dans sa cave de précieux liquides qu'il est d'ailleurs fier de montrer et de faire goûter à ses amis.

Le mois dernier, de passage à Eauze, il fit l'acquisition chez un producteur d'un tonnelet de vieil Armagnac.

Rentré à Paris, et pris de doute à la première dégustation, il en préleva un échantillon qu'il envoya pour analyse à L..., son ami et pharmacien habituel. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de lire le lendemain cette réponse : « Mon bon vieux, ton malade a le diabète... » Docteur V.



CONSCIENCE PROFESSIONNELLE

(Histoire vraie)

Le chirurgien enlève un cancer de l'intestin à un pauvre homme, ancien boucher.

Suivant l'usage, il montre la pièce opératoire à la femme de l'opéré et essaie de lui expliquer (elle est un peu du métier), ce qu'est ce cancer.

Elle regarde, réfléchit, et puis prononce : « Il y en a bien 400 grammes. » Docteur MÉTIVET.

NOUS SOMMES HEUREUX DE VOUS INFORMER QUE NOTRE EXCELLENT COLLABORATEUR **SOCRATE**, DONT VOUS AVEZ PU APPRÉCIER LE TALENT DANS "RIDENDO", **EXPOSE** UNE PARTIE DE SES ŒUVRES A LA **GALERIE 222, BOULEVARD RASPAIL, DU 19 AU 30 COURANT.**

Devine... Si tu peux!

HORIZONTALEMENT

1) Certain héros de Jules Verne s'y révéla capable d'y voir clair. — Première partie du nom de l'actuel trublion de l'Arabie.

2) Déesse qui précédait Phœbus, quoiqu'il fît. — Célèbre aventurier dont le sexe n'est plus un mystère. — Certains crânes font des efforts méritoires pour y ressembler.

3) Timbale que tout le monde décrochera d'ici cinquante ans. — Supprima de nuit son souverain afin de faire régner la reine de son cœur.

4) Guerrier germain récemment motorisé (anagramme partiel). — Participe passé d'un verbe qui peut signifier rouler. — On y roucoule.

5) Symbole chimique d'un corps très utile en ce qui concerne les fenêtres. — Les chevaliers s'en servaient pour leur défense à la guerre et pour leurs plaisirs dans les villes ou ailleurs. — Course.

6) Provoque l'envahissement des plages. — Pronom personnel.

7) Antiseptique pulmonaire.

8) Personne très calée et d'une grande utilité à Rome, du moins pour les patriciens et les dirigeants.

9) Symbole chimique d'un métalloïde très estimé par Jules Verne. — Ce mot et le suivant font le désespoir des amateurs de grosses cotes.

10) Préposition latine suivie d'une de ses traductions. — Premier mot d'une expression employée avant de sortir de l'office. — Clôture rarement un tendre entretien.

11) Servent encore à fertiliser certains bleds. — Air chorégraphique célèbre.

12) Bien connu des chevaliers de la Table ronde. — Terminaison d'infinitif.

13) Jeunes huîtres des huîtrières et jeunes moules des moulières. — Pseudonyme commode pour qui s'est adressé en vain à 25 lettres de l'alphabet.

VERTICALEMENT

1) Oiseau que l'on assimile volontiers à un tuyau de poêle. — Ça, alors, ça, oui, c'est du...

2) Aveugle parfois, dégoûte le plus souvent. — Il a fini d'aimer.

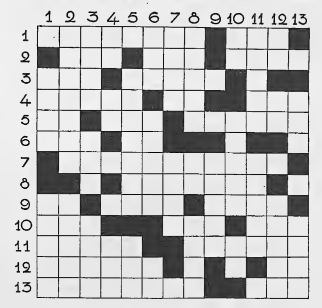
3) L'homme auquel les bacilles doivent la vie... officielle. — Ennemis indéfinissables que nous craignons tous, au fond. — Petit article coupé par le milieu.

4) Donna naissance à une certaine femme bien connue de tous. — Diphtongue. — Certain homme, sauveur du monde.

5) Dérivée de la Capitale, et aux contours arrondis, elle fut employée à partir du 6e. — A force de frotter, il y parvint (anagramme).

6) Pour la troisième fois. — Il s'appelait Don Antonia et voyagea beaucoup avant 1795. — Dieu égyptien bien connu.

7) Poisson délicat. — Phonétiquement, indique qu'une certaine lettre grecque remplace plusieurs voyelles.



8) En honneur sous le règne des tsars. — Indique une possibilité acquise ou passée. — Harcèle les promeneurs forestiers et les lents ruminants.

9) Pronom cantonnais.

10) Fille d'Inachos, transformée en viande de boucherie. — Peut provoquer un détachement non feint pour les paroles d'ici-bas. — Pronom personnel.

11) Complètement ouvert. — Provoque, dit-on, une peur intense chez les libertins après une orgie ou sur la fin de leur vie.

12) Pauvre contribuable, tu l'es toi... et involontairement. — Pronom personnel anglais bien connu. — Le sera-t-elle, cette célèbre coupole?...

13) Article indéfini. — Genre de graminée que l'on peut transformer en changeant la première lettre, en projectile ou encore en arme défensive spéciale à certains insectes.



SONT CITÉS A L'ORDRE DE "RIDENDO" *pour leurs réponses aux* **"QUESTIONS INSIDIEUSES"** *parues dans le N° 27*

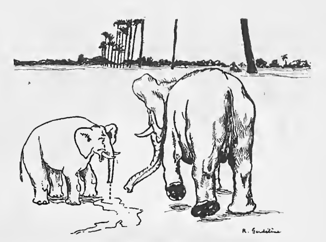
Dr H.... L.... — LOCHES	Dr ANCELET. — PARIS	Dr René JOLLET. — COURTRAS
Dr ROLLAND. — LA HAYE-DESCARTES	Dr MASSON. — CHAMBÉRY	Dr LABICHE. — PARIS
Dr Jean MONNIER. — TOURCOING	Dr CHALOCET. — ABBEVILLE	Dr WILLARD. — DREUX
Dr C.... C.... à F....	Dr J. de ROCCA-SERRA. — MARSEILLE	Dr F.... V....



BONTÉ VRAIE

— Est-il bon pour les rats ?...

— Ça je puis le garantir, il les laisse dormir entre ses pattes ! Alors !... (Dessin inédit de Lecomte.)



RHUME DE CERVEAU

— Je t'avais dit de mettre ton cache-nez.... Viens prendre une inhalation maintenant.

(Dessin inédit de Gardilène.)



— Galopin ! Qu'est-ce que vous faites-là ? Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?...
— Vous n'avez jamais entendu parler de la génération spontanée ?

(Dessin inédit de M. Prangey.)



Le client, anxieux. — Eh bien, docteur?

Le médecin. — Eh bien, cher Monsieur vous êtes pris. Quinte, quatorze et le point, comme on dit. Voilà qui vous apprendra à être plus prudent et à mieux choisir vos conquêtes.

Le client. — Je vous assure pourtant, docteur, que je n'ai eu affaire qu'à une seule personne...

Le médecin. — Ça suffit!

Le client. — Oh! mais une personne excessivement sûre.

Le médecin. — On s'imagine toujours ça.

Le client. — Songez donc que c'est...

Le médecin. — Je n'ai pas besoin de savoir.

Le client. — Si, pour que vous vous rendiez un compte bien exact. C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.

▪ ▪ ▪

Le lendemain. Même décor. Un nouveau client vient de se faire examiner aussi minutieusement que le premier.

Le client, anxieux. — Eh bien, docteur?

Le médecin. — Eh bien, vous voilà pincé. Vous entrez de plein droit dans la corporation que M. Brieux a baptisée et rendue si populaire. Mais pourquoi diable! aussi ne surveillez-vous pas mieux l'état de santé de vos belles?

Le client. — C'est inutile, docteur, je n'en ai qu'une seule.

Le médecin. — Alors, vous êtes mal tombé.

Le client. — Oh! docteur, je vous jure qu'elle est absolument insoupçonnable. Si vous saviez qui c'est!

Le médecin. — Vous devez vous y tromper sûrement.

Le client. — On ne peut s'y tromper. C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.

▪ ▪ ▪

Le surlendemain. Même décor. Un troisième client vient subir un examen aussi concluant que celui de ses deux prédécesseurs.

Le client, anxieux. — Eh bien, docteur?

Le médecin. — Vous l'avez. Vous voilà sévèrement puni d'équipées amoureuses sur lesquelles vous auriez pu mieux prendre vos renseignements.

Le client. — Oh! Docteur, vous vous méprenez. Je suis d'une fidélité de caniche. Une seule personne...

Le médecin. — C'est plus qu'il n'en faut pour vous donner la dose nécessaire.

Le client. — Assez docteur. Je ne souffrirai pas... Si vous saviez de qui vous parlez!

Le médecin, ironique. — C'est un ange, une vertu, évidemment.

Le client. — Mais je vous défends de douter du contraire.

Le médecin. — Vous aussi!

Le client. — Certes, et si vous voulez savoir le nom de la personne?

Le médecin, agacé. — Le nom? Je parie que je le connais.

Le client. — Ah! par exemple, je serais curieux...

Le médecin, éclatant. — C'est la femme du greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.

Le client, ahuri. — Naturellement.

Le médecin. — Pourquoi, naturellement.

Le client, avec un air de supériorité. — Je suis le greffier de la justice de paix du XXXe arrondissement.

(Emile FATRISTE, dans *Le Rire.*)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris



2me ANNÉE N° 31
5 Juin 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvelleme it ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

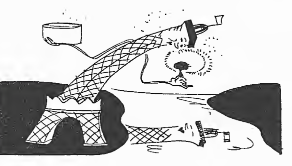
Illustrations de J. Touchet

par Robert DIEUDONNÉ



Je ne sais pas si vos occupations vous permettent de vous en rendre compte, même si vous habitez la capitale, mais nous sommes en plein dans la période des Fêtes de Paris.

C'est le moment où l'on va choisir la plus belle amazone, l'époque des garden-partys, s'il fait beau,



ce qui n'est pas prouvé, c'est l'heure où M. Volterra se prépare à illuminer l'hippodrome de Longchamp, c'est la minute où les élégantes ont tout juste le temps de changer de robe pour aller du polo à un gala de l'Opéra.

Tant d'efforts, s'ils ne font pas de bien, ne peuvent pas faire de mal, mais pour ce qui est d'attirer les étrangers à Paris, c'est une autre paire de mitaines.

De vous à moi, quand les journaux vous annoncent que la season de Londres bat son plein, vous précipitez-vous vers l'avion ou vers le bateau pour assister au Derby d'Epsom ou aux réceptions de la reine Mary ? Vous n'avez pas le temps ? Moi non plus ! Il faut bien croire qu'à l'étranger, même s'il y a des gens qui ont de l'argent de trop, ils n'ont pas toujours le temps d'aller ailleurs pour voir si l'on s'y amuse un peu.

Et, non moins de vous à moi, lorsque j'éprouve l'envie de visiter une ville, j'aime autant la voir telle qu'elle est, avec son caractère propre plutôt qu'avec des oriflammes, des guirlandes et des manifestations qui sentent la poudre de riz, si elles sont élégantes, ou l'oignon et le gros bleu, si elles sont populaires.



Ces apprêts me font penser à cette petite amie qui était entretenue par un amant provincial et qui l'accueillait, quand il arrivait de Lyon, par ces mots encourageants :

— Quand j'ai su que tu venais, mon chéri, je suis allée prendre un bain !

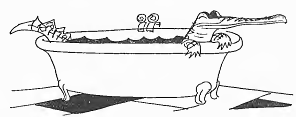
■ ■ ■



Car, dans les temps dont je parle, il y avait bien peu d'appartements qui offraient le luxe d'une baignoire.

Aujourd'hui, presque tous les logis ont leur baignoire et les habitations à bon marché, leur salle de douches, mais, à part ça, en ce qui concerne l'hygiène, bien peu de choses a changé. On croit que le sport a rendu propres les pratiquants qui se montrent à moitié nus. C'est inexact, au point que l'on impose une douche préliminaire à tous ceux qui fréquentent les piscines, pour qu'ils n'apportent pas leur crasse dans l'eau dont les baigneurs avalent plus ou moins de goulées. Et il s'agit de jeunes gens qui se baignent !

On aurait tort de croire, d'ailleurs, que, dans la petite bourgeoisie, on prend beaucoup plus de



soins de propreté. Je connais des baignoires qui servent à tout, sauf à se laver ; l'une contient les provisions que le ménage rapporte de la campagne, une autre le charbon pour la cuisinière — je vous jure que je ne mens pas ! — et j'en connais une troisième où une jeune star élève de petits caïmans.

— Ça sert à quoi de se baigner tous les jours ?



Mais vous savez aussi bien que moi et même mieux, que sous des apparences d'élégance et de coquetterie, certaines dames ont ce qu'elles appellent des pieds d'honnête femme — et autre chose aussi.

Une amie de province avait une petite bonne à qui le médecin avait ordonné un bain — peut-être,



d'ailleurs, tout simplement pour qu'elle se lavât.

La dame — car en province, c'était toute une histoire, en ce temps-là, de se tremper dans l'eau — voulut baigner sa servante dans sa propre salle de bains, ce qui n'était pas un mince sacrifice de sa part. Mais la gamine refusa net, en pleurant et en sanglotant.

— Je n'ai pas envie que l'eau m'entre dans le corps par tous mes trous ! hoquetait-elle.

La patronne haussa les épaules et renonça au bain. La boniche ne s'en porta pas plus mal, je vous remercie.

■ ■ ■



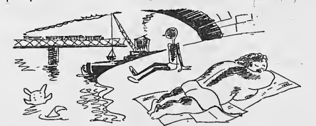
D'ailleurs, de tant de femmes qui vont s'étaler le mois prochain sur les plages, en maillot et demi-nues, combien ne se trempent même pas leurs pieds dans l'eau ? Je ne sais pas si vous interdisez les bains à tant de clients pour qui la meilleure excuse est de dire : « Mon médecin m'a défendu de me baigner ! » mais le bruit est venu jusqu'à moi que vous déconseilliez aussi les bains de soleil sans contrôle, ce qui n'empêche pas ces messieurs-dames de se faire rissoler, parce que rien n'est plus flatteur que de revenir de la plage de l'Isle-Adam même, avec le corps boucané.

■ ■ ■



Mais vous ignorez bien souvent les responsabilités dont on vous charge. Combien de femmes infidèles qui veulent garder leur amant — en attendant qu'elles en prennent un autre — racontent-elles à leurs maris que le docteur leur a interdit tous rapports, pour des raisons qu'elles inventent.

Mais ne vous étonnez pas que le mari ne pousse pas plus loin ses investigations. Il a, lui aussi, une



maîtresse et comme il arrive à l'âge où ses disponibilités se réduisent, il accepte en souriant cette abstention. D'autant plus que c'est là la plus belle excuse qu'il puisse donner à sa femme, si un jour elle découvre le pot aux roses.

— Que veux-tu, ma chérie ! puisque tu m'étais interdite, je caressais l'autre en pensant à toi.

Ce serait là un joli sujet de comédie, mais il ne plairait pas aux femmes dont il révélerait les petites roueries et les malices artificieuses.

Il faut, d'ailleurs, ajouter — tant pis pour les amants ! — que beaucoup de maîtresses leur racontent des histoires et leur font des promesses qu'elles ne tiennent pas — ce qui simplifie bien les choses.

Comme disait Ambroise Paré, dans le rude langage de son temps : « Quand c'est bien lavé, c'est comme si c'était neuf ! »

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.





LES GRANDES HEURES DE LA VIE

— Oh, qu'il me tarde d'être à ce soir !

— Oh, moi encore plus, chérie !

— Ah, vous aussi, vous avez des souliers trop petits...

(Dessin inédit de Lecomte.)



— Oh, docteur, ne me regardez pas comme ça : votre regard m'éblouit !

(Dessin inédit de Salar.)



— Tu sors de l'hôpital, ma gosse... Vas-y doucement pour recommencer... oublie pas qu't'es en rodage !

(Dessin inédit de Maurice Sauwant.)



LES MÉDECINS VUS PAR...



MONTESQUIEU :

On ne peut mourir ici que subitement : la mort ne saurait exercer autrement son empire, car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remèdes infaillibles contre toutes les maladies imaginables...



LA FONTAINE :

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort, je l'avais bien prévu !
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie !



LA BRUYÈRE :

Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple et le consulte sur tous ses maux... Elle dit qu'elle est, le soir, sans appétit : l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, l'oracle lui répond qu'elle doit se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible, l'oracle lui dit de boire de l'eau. Ma vue s'affaiblit, dit Irène. Prenez des lunettes, dit Esculape... Fils d'Apollon, s'écrie Irène, est-ce là toute cette science que les hommes publient?... Ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage.



— Ah ! Docteur, dire que le pelotage, qui rapporte gros, coûte si cher dès qu'on l'appelle auscultation.

(Dessin inédit de Jam)



LE SAGE :

« Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensevelit? Ce sont deux frères; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment ; l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature ; ils sont morts tous deux : celui-là pour avoir pris tous les remèdes de son docteur, celui-ci pour n'avoir rien voulu prendre... »



Jean-Jacques ROUSSEAU :

... Je déclare que, n'appelant jamais de médecins pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident... Je sais bien que le médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelé trop tard ; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit, que le médecin triomphe, mais, surtout, qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité.



GŒTHE :

... Je te dis, ma fille, qu'un chirurgien est l'homme le plus respectable de la terre. Le théologien te délivre du péché qu'il a lui-même inventé ; le jurisconsulte gagne ton procès et réduit à la mendicité ton adversaire, dont le droit est égal au tien ; le médecin en t'ôtant une maladie, t'en donne une autre et tu ne peux jamais savoir au juste s'il t'a été utile ou nuisible ; mais le chirurgien te délivre d'un mal réel que tu t'es attiré toi-même ou qui t'a surpris par hasard... Il est utile, il ne nuit à personne et tu peux acquérir la certitude entière que sa cure a réussi.

— Comme aussi qu'elle a manqué !

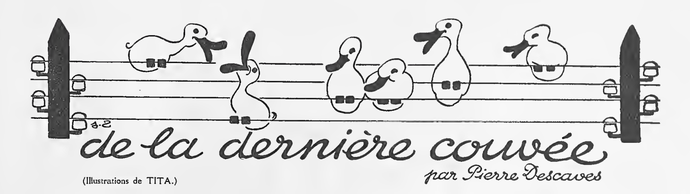
Ridendo

SYMPATHICOTHÉRAPIE

— Allez-y doucement, j'ai un verre dans le nez.

(Dessin inédit de Schem.)





(Illustrations de TITA.)

ART NOUVEAU

Le chirurgien réputé, professeur Pas... possède une galerie de tableaux d'une belle classe : beaucoup de nus.

Une de ses dernières acquisitions, pourtant, l'ennuie un peu : c'est un nu de l'école italienne, dans lequel on



voit une femme dévêtue de côté : or, dans la perspective, un des seins du modèle dérange l'harmonie des lignes.

Et le praticien dit avec tranquillité :

— Il faudra que je donne un coup de bistouri, là-dedans !

La peinture au bistouri ! On n'avait pas encore pensé à ça !

■ ■ ■

CHASSEZ LE NATUREL...

On avait surnommé ce chirurgien « coupe toujours », tant était grande sa manie de trancher à vif dans la peau et les membres de ses clients.

Depuis peu, notre homme a abandonné sa clientèle, d'ailleurs fort belle, touché comme il le fut par la grâce du cinéma.

Il s'est fait engager dans une grosse maison de films étrangers, aux Etats-Unis.

Il était l'autre semaine de passage à Paris :

— Et de quoi t'occupes-tu, lui demanda un ami...

— Du découpage !

— Et tu disais que tu avais changé de métier !...

DÉBILITÉ

On a dit que cet homme politique, actuellement détenu à la Santé pour ses compromissions dans les affaires Stavisky, jouissait d'un régime de liberté.

Deux fois par semaine, il quitte la Prison pour se rendre chez son dentiste et une fois pour consulter son médecin.

Notre homme souffre en effet du foie.

Et le bon Docteur Lem... qui le soigne, constate mélancoliquement que son traitement reste inefficace :

— Et pourtant, je le ramène, après chaque consultation, à la santé !...

■ ■ ■

VAGUE DE PUDEUR

M. Pernot, garde des Sceaux, vient de remettre en vigueur le fameux article 330, dû à la rigidité du fameux sénateur Béranger et qui a trait aux attentats à la pudeur.

Une des premières victimes de la vague de pudeur de notre Ministre de la Justice a été cette charmante et blonde américaine, dont les splendeurs du corps sont presque divines.

La Justice qui tient à s'entourer de garanties, a demandé récemment à un docteur méconnu, aussi bien dans les lettres que dans la médecine, son avis sur « la pudeur ».

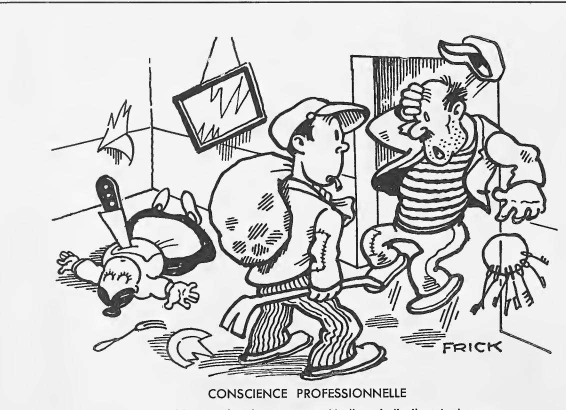
Dans son rapport aux autorités, le praticien a écrit, entre autres, cette phrase charmante :



« La pudeur n'est jamais offensée lorsque les yeux se posent sur un spectacle parfait de la Nature... »

Et d'évaluer les perfections du corps de Miss Jo... War...

Cela s'appelle de la « Justice scientifique » !...



CONSCIENCE PROFESSIONNELLE

— Ben quoi !... tu m'avais recommandé d'ouvrir l'œil et la bonne...

CHIFFRE FATIDIQUE

Au faubourg, dernièrement, le docteur Re... vint déclarer froidement à la tribune qu'il y avait, en France, 60 % d'impuissants.

Cela provoqua un beau chahut dans la salle de la part des hommes présents. Mais c'est encore une femme qui vînt à leur secours, la romancière Lu... Val...

— Le docteur se trompe : il y a 69 % d'impuissants en France !

Un rire homérique secoua la salle !

■ ■ ■

UNE FACTURE SALÉE !

S'il faut en croire cet éditeur célèbre, vigoureux écrivain à ses heures, il lui en coûta près d'un million de francs-papiers de s'être fait « psychanalyser ».

— Oui, mon cher, confiait-il encore récemment à l'un de « ses » auteurs, un million tout rond... pour apprendre que j'ai bon pied, bon œil...

— A ce prix-là, vous pouvez hardiment mettre pied et œil au pluriel, et ajouter le reste, lui répondit gentiment M. Jean Gir...

MALADIES NOBLES

Au cours de dernières grandes assises internationales, M. Pierre Laval eût à soigner un rhume magnifique, un rhume de « première classe » et notre Excellence usa force mouchoirs pour en venir à bout.

Et cela désola les membres de la carrière, car le rhume, même de première classe, n'est ni une maladie... diplomatique, ni une maladie « noble ».

La prochaine fois, dit M. Laval mélancoliquement, j'attraperai une sinusite pour « leur » faire plaisir !

■ ■ ■

DE PLUS EN PLUS FORT

Ce toujours jeune directeur d'un théâtre d'avant-garde répète partout qu'il vient de recevoir une pièce remarquable, qui est une violente satire de certains milieux médicaux.

— Oui, mon cher, plus fort que Knock, vous m'entendez, bien plus fort que Knock, disait M. Ren... Roch... à un médecin connu.

— Oui, oui, fit André Birab..., qui assistait à la conversation, je vois ce que c'est, Knock-out !

On verra bien ! Et tenons-nous bien !



EUGÈNE CHAVETTE

Né en 1827, fils du fameux cafetier-restaurateur Vachette, dont son nom littéraire est l'anagramme, Chavette fut le collaborateur du célèbre humoriste Commerson, qui lui doit beaucoup. L'œuvre d'Eugène Chavette est très importante et va de la fantaisie au roman policier, en passant par le roman comique, exemple : « Aimé de son concierge. » Voici, extrait des « Petites comédies du vice », un savoureux dialogue :



LE ROI DES GENDRES

L'ORGUEIL

La scène se passe dans un établissement d'utilité première au prix fixe de : quinze centimes. Une vénérable dame est assise à la caisse. A droite et à gauche, un couloir percé de portes latérales ouvrant sur d'étroites cellules. Un monsieur sort d'un de ces réduits précités et, son argent à la main, se présente à la caisse.

La Marchande *(gracieuse)*. — Ah ! monsieur, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu ! *(Avec un sourire.)* Vous nous avez fait des infidélités !

Le Monsieur. — !...

La Marchande. — Vous avez été malade ? Raison de plus ! alors, raison de plus ! ! !

Le Monsieur. — !...

La Marchande. — Ah ! si votre mal était au pied, c'est au-dessous de ma compétence. Nous ne vous aurions pas vu aujourd'hui, que Gaétan avait l'intention d'aller demain chez vous s'informer si vous aviez eu à vous plaindre.

Le Monsieur. — ?...

La Marchande. — Gaétan ? C'est mon second gendre, aujourd'hui veuf et inspecteur à la halle au beurre. Je devrais même dire mon unique gendre, car j'ai rompu avec le premier. M. de Mouchtoit, qui est dans les honneurs, et trouve bon de mépriser un commerce où il a pêché une dot. Quand il courtisait Mathilde, c'était une autre gamme : — Ma bonne Madame Lesourd, me disait-il, je vais ce soir au bal du ministère, donnez-moi donc de vos adresses, je les distribuerai, j'ai de belles connaissances et je vous ferai une jolie clientèle. Ah ! ouiche ! quand il a eu palpé le magot, je n'ai vu aucune de ces fameuses connaissances... sauf son tailleur. Dans son orgueil, il voudrait me faire vendre ce fonds qui, depuis quarante ans est pour moi une patrie pleine de doux souvenirs. J'y ai passé ma lune de miel. Je me rappelle encore le soir de nos noces, quand Lesourd m'amena ici : tout était si neuf et si frais que, par une coquetterie de jeune fille qui s'établit, je voulais aller tout conter à mes amies de pension. Depuis, tout a prospéré ; le ciel a béni nos sueurs ainsi que celles de Gaétan qui continua l'œuvre de son beau-père défunt. Le tracas des affaires nous a consolés tous deux de notre commun veuvage.

Le Monsieur. — ?...

La Marchande. — On se figure que nous gagnons des mille et des cents, quelle erreur ! Il reste bien peu de chose, croyez-moi, quand on a payé les impôts, les fournitures et surtout la remise aux médecins qui nous ronge. Je ne vous parle pas des réparations perpétuelles à exécuter. Nous avons beau repeindre nos murs à neuf, le lendemain une main a écrit : Ici, le photographe Pierre Legrand opère lui-même, ou autres devises moins innocentes. Comment empêcher cela ? On ne peut cependant pas faire suivre chaque consommateur par un sergent de ville ? Oh ! oui, allez ! nous sommes dévorés par les frais ! Si j'étais riche comme vous le pensez, je me retirerai à la campagne, et Gaétan, — qui sait combien, à mon âge, il est pénible de changer d'air, — me louerait une chambre à Bondy pour que la transition fût moins brusque. Là, j'aurais au moins le temps de lire mon journal...



Le Monsieur. — ?...

La Marchande. — Quel est mon journal de prédilection ? Si c'est comme lectrice, j'aime *Le Voleur* et *Le Petit Journal*. Si c'est comme commerçante, je préfère *Le Journal des Débats*, parce qu'il donne ses 38 carrés à la feuille. *La Nation* fournit également ses 38 carrés, mais il y en a deux « pour enfants ». Ah ! c'est un beau rêve impossible que cette vie à la campagne ! M. de Mouchtoit espère en vain me voir vendre mon fonds ; j'y trouverai ma fosse et, après moi, Gaétan continuera la vieille réputation de la maison !

A L'INSTITUT PASTEUR



— Quel animal vous a mordu, mon ami ?
— Ma femme !

(Dessin inédit de Hautot.)

La NUIT de JUIN

de VINCENT HYSPA



Le vidangeur m'a dit en songe : « Fais toi-même
l'ouvrage délicat et dur tout à la fois
que cette nuit encore accomplissaient mes doigts,
car pour moi, je renonce à cet honneur suprême.

Advienne que pourra. Je m'en lave les mains.
Mes confrères et moi nous nous mettons en grève. »
J'ai répondu du fond ténébreux de mon rêve :
« Admirable matière à mettre en vers latins. »

Mais lui, posant ses mains sur mes deux clavicules,
lui, l'homme aux lourds habits de cuir, tout bas m'a dit :
« Chacun son tour. Les lois humaines sont ainsi.
Ecoute-moi. Le soir, lorsque les renoncules

aux pétales dorés ouvrent tout doucement
la porte de leur cœur au zéphire qui passe ;
quand les pétunias balancent dans l'espace
leurs calices, sous la clarté du firmament,

et frêles encensoirs, embaument la nature ;
nous allons par la Ville emplir nos gros tonneaux
et nous restons longtemps penchés sur les tuyaux,
vagues serpents de mer d'où monte un doux murmure.

L'aurore vient parfois bousculer nos travaux
de ses longs doigts de pied adorablement roses,
que nous rêvons encor dans le parfum des proses,
en regardant valser à travers les niveaux

ce qui fut cher, ce qui fut bon, — chose admirable,
qui sous une autre forme un jour reparaîtra,
car rien ne se perd, rien ne se crée ici-bas.
et tout cela revient plus tard sur notre table.

Oui, sais-tu ce qu'on fait de tout ce superflu ?
Du bon goudron, qu'on te fait prendre pour ton rhume,
et de l'engrais qui rend plus belle la légume,
pour que tu sois plus gros, plus gras et plus joufflu ?

On fait de la vanille ! On fait du chocolat !
Mais que ne fait-on pas de ces déchets sinistres ?
Ce doit être avec ça que l'on fait les ministres...
Ah ! je crois qu'il est temps d'y mettre le hola.

Car vois donc jusqu'où peut aller la soif du lucre,
On va, prochainement, de ces résidus-là,
— et ça m'a dégoûté, vois-tu de mon état —
on va, tu m'entends bien, faire du vin de sucre !...

Il dit et disparut ! Je m'affalai soudain.
Et lorsque je voulus mesurer l'étendue
de mon affreux malheur, ce fut peine perdue,
hélas ! je n'avais pas de mètre sous la main.

VINCENT HYSPA.



GENTILLESSES

— Ma chère excusez-moi, je reviens de l'Institut de Beauté...
— Je vois... c'était fermé ?

(Dessin inédit de Pillois.)



— Songez, Docteur, que cet enfant, fils du rêve et de la poésie, est nourri au sein des muses...
— Ce n'est pas grave, madame... il fait des vers.

(Le Rire.)

MICTASOL

décongestif pelvien



COMPRIMÉS — OVULES — SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE DU MICTASOL
155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (9e)

O.V.P



◆ ◆

LE DOCTEUR

LEVESQUE

Le Docteur Levesque, qui pratique et goûte les poètes, n'accueille-t-il pas l'interview en citant mentalement Verlaine :

Prends l'éloquence et tords-lui son cou.

Eh, eh! Nous n'en jurerions pas. Le Docteur Levesque, ami de la méditation, est hostile aux paroles vaines. Mais *Ridendo* sait si bien unir l'insistance à la discrétion. D'ailleurs, son nom seul vaut tous les passeports.

Nous sommes chez l'Optimiste en personne. Peut-être des gens moins avertis ne s'en douteraient-ils point, car le Docteur Levesque est un éminent spécialiste de *l'optimisme interne.* Rien ne paraît, sur son visage, de son rayonnement secret. Il a le culte de la sagesse, de la confiance et du savoir, sans obliger son interlocuteur à partager ses croyances. C'est un convaincu qui ne fait pas de prosélytisme, précieuse originalité.

Un archiviste-paléographe ou un exégète sommeille chez le Docteur Levesque. En lui, un jour, le médecin et le chartiste hésitèrent à la croisée des chemins. Et ce dut être un dialogue intérieur à la manière d'Alphonse Daudet, quand il fait alterner les voix — tout respect sauf — de Tartarin-Sancho et de Tartarin-Quichotte.

— Va donc à l'Ecole des Chartes, disait Levesque-Sancho ; tu couleras, au sein des textes, une existence veloutée. Dans ta Cité des Livres, aucune rumeur ne parviendra de la sottise des hommes. Tu ne liras pas d'innombrables et insipides gazettes, mais tu sauras extraire de la moindre phrase la « substantifique moelle »... *Non multa, sed multum!*

— Fais ta médecine, répliquait Levesque-Quichotte, les livres ont moins besoin de tes soins que les hommes et tu te dois de servir les vivants avant les morts!

Ce fut le risque qui l'emporta, nous eûmes le Docteur Levesque, mais les deux vocations rivales continuent de se disputer ses faveurs, comme le feraient l'épouse et la maîtresse. Et, dame, la première a, sans doute, de hauts mérites, mais la seconde est diablement séduisante !

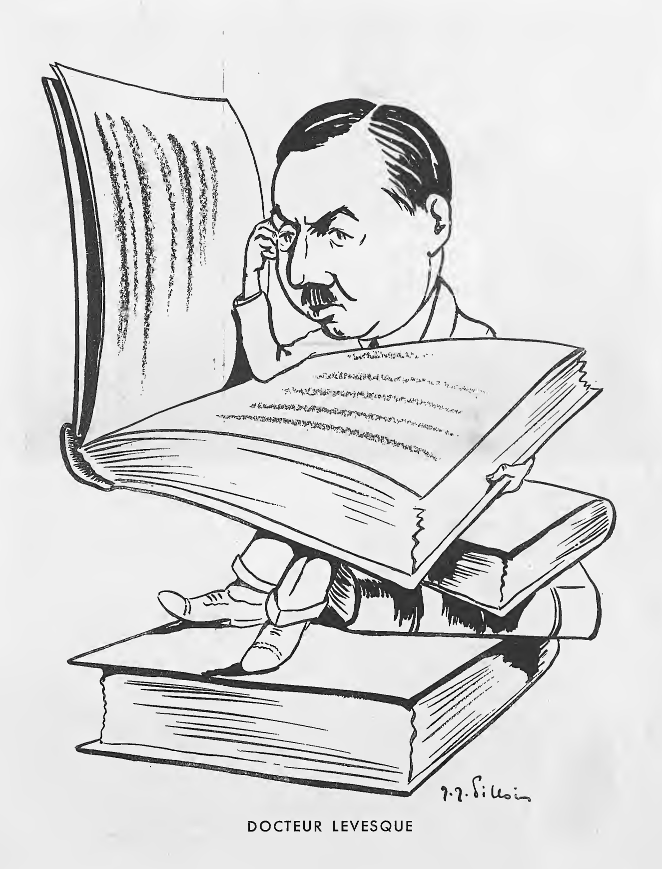
— Si encore, soupire le chartiste repenti, j'avais été médecin de campagne, pauvre en clients, riche en studieux loisirs... Le hasard en a décidé autrement, je suis devenu médecin des hôpitaux, ce qui est juste l'inverse. J'y ai gagné, ajoute-t-il, le réconfort de passer trois heures, chaque matin, au milieu de jeunes gens qui possèdent la merveilleuse qualité, et combien vivifiante, d'avoir vingt ou vingt-cinq ans de moins que moi et sont beaucoup plus énergiques et résolus qu'un vain peuple ne pense. Il y a toujours eu, il y aura toujours chez nous des éléments de résurrection. L'essentiel, c'est de sauvegarder l'esprit.

Ainsi, le Docteur Levesque, tout en enseignant la jeune génération, demeure fidèle aux bonnes lettres. Il est un peu comme le Coline d'Henry Murger, il a toujours, sinon en poche, du moins dans la pensée, quelque livre favori : un tome de Balzac, un Baudelaire, les souvenirs d'Eugène Delacroix. Il continue la sereine tradition du médecin érudit... Et qui sait si, à l'hôpital, devant le lit d'une douloureuse épave, il n'entend pas gémir dans sa mémoire le grand vers de Vigny :

La femme, enfant malade et douze fois impur!







DOCTEUR LEVESQUE

LES PLAIDEURS ET LA PERLE

(Dessin inédit de Spence.)

PREMIER CLIENT. — C'est le tour de Monsieur,
DEUXIÈME CLIENT. — Non, c'est le tour de Monsieur.
LE DOCTEUR. — Entrez, Madame.

PRÉSENTATION...



De nobles médecins espagnols visitaient l'Hôtel-Dieu de Toulouse sous la conduite du Doyen, le Professeur B... Ils arrivèrent dans un des services de chirurgie où deux jeunes externes attendaient côte à côte et au garde à vous la visite officielle. L'un, grand, mince, légèrement blond, était le fils du Doyen. L'autre, un Guadeloupéen du plus beau noir.

Les apercevant de loin, le Doyen crût bon de présenter son fils aux visiteurs, ce qu'il fit en désignant le groupe des deux étudiants d'un geste large en disant : Mon fils.

A ces mots, les deux externes s'inclinèrent en même temps. Un froid suivit cette présentation. Le Professeur C..., qui était dans le cortège, fit la mise au point en disant à mi-voix aux étrangers : C'est le blanc.

Une poignée de main générale s'ensuivit et tout le monde fut rassuré. Le Doyen n'avait jamais eu d'idées noires.

P. c. c. ALLARD.

LE RÉGIME

par Robert DIEUDONNÉ



Je sortais de chez mon médecin qui m'avait imposé le régime le plus strict ; il m'avait un peu effrayé, je dois bien le dire, et pour lutter contre ce mauvais moral qui ne manque pas d'aggraver les indispositions les plus bénignes, j'entrai dans un bar pour prendre un cocktail — le dernier peut-être — qui me remonterait.

Je retrouvai là mon vieil ami Mildiou, qui suçait mélancoliquement une paille en attendant le moment où il pourrait jouer ses consommations au *poker dice*. Mais mon aspect chagrin le frappa ; il me demanda ce que je pouvais bien avoir et, ayant appris qu'après avoir consulté le mauvais état de mes différents organes, le médecin m'avait interdit certains mets et certaines boissons, Mildiou s'écria, en frémissant d'horreur :

— Ne fais pas ça ! Les régimes, mon vieux, c'est de cela qu'est mort Artichel que nous avons conduit au four crématoire avant-hier matin !

Sans plus savoir, je rapprochai mon cas de celui d'Artichel et je sentis un petit froid couler entre mes deux épaules.

— Oui, mon vieux, Artichel est mort d'avoir suivi à la lettre les prescriptions de son toubib. D'abord, il avait eu des rhumatismes comme tout le monde ; aussi lui avait-on interdit les nourritures trop riches, les gibiers, les crustacés, les poissons gras et, naturellement, toutes les boissons dans lesquelles pouvait rester un souvenir d'alcool.

— Il avait éprouvé un soulagement?

— Non, mais attends un peu ! Il retourna chez son médecin avec une analyse d'où il ressortait qu'en plus, Artichel avait du diabète ; régime complémentaire, plus de féculents, plus de fruits, plus de pâtes, plus de sucre, par conséquent plus de gâteaux, d'entremets et de confiseries.

— Et alors?

— Alors, tout alla mal jusqu'au moment où l'on s'aperçut qu'Artichel, en plus, faisait de l'albumine ; alors, on supprima de sa nourriture ce qu'il pouvait encore consommer, c'est-à-dire la viande, les œufs et tout ce qui s'ensuit. Si bien...

— Si bien?

— ...qu'Artichel est mort de faim, mon vieux, ce qui est la seule maladie qui ne pardonne pas !

Alors nous avons commandé chacun un autre cocktail pour dissiper cette mauvaise impression.

R. DIEUDONNÉ.

— Un chancre mou et un œil poché ! Quelle est donc la dame qui vous a arrangé ainsi ?

— C'est une chanteuse réaliste...

(Dessin inédit de Elsen.)

PETITES COMÉDIES DU SALON D'ATTENTE

Je vous cède mon tour !



La scène se déroule dans le salon d'un médecin très apprécié. Médecine générale : Lundi, mercredi, vendredi et sur rendez-vous. Toujours beaucoup de monde. Une dame assez âgée, en noir, simple, effacée, tricote dans un fauteuil, non loin de la salamandre, en attendant son tour. Elle est arrivée la première mais, quand le docteur a ouvert la porte de son cabinet, elle lui a dit gracieusement « qu'elle attendait une personne ».

Là-dessus, deux autres dames sont entrées et se sont assises. Au bout d'un moment :



La vieille dame, interrompant son tricotage, très aimable. — **Peut-être bien que ça ferait plaisir à ces dames, des fois que je leur céderais mon tour. J'attends une personne qui doit voir le docteur avec moi... Ainsi, vous comprenez...**

L'une des autres dames. — **Merci, Madame, cela nous oblige beaucoup.**

Elles pénètrent dans le cabinet. Un jeune homme est introduit, puis une mère avec son bébé, puis un vieillard. Mais il faut croire que la personne attendue par la vieille dame n'est point parmi ces nouveaux venus.

La vieille dame, au jeune homme, tout en tricotant. — **Je suis avant vous, Monsieur, mais ce n'est pas gênant. Si vous êtes pressé, passez donc le premier !...**

La mère du bébé, après le départ du jeune homme. — **Ça rend bien service de passer tout de suite... Ainsi, moi qui ai mon dîner à préparer...**

La vieille dame. — **Vous ne savez donc pas ce que vous allez faire? Vous allez prendre mon tour... Mais si, mais si... Puisque je vous dis que j'attends quelqu'un !**

Et la scène continue. Décidément, la personne attendue appartient au genre invisible. Pourtant, la vieille dame n'a pas l'air de désespérer. Elle tricote avec entrain, tout en jetant des regards à la salamandre qui, à son gré, ne tire pas assez. Car la vieille dame est frileuse. Elle se penche et avive le feu. Puis au monsieur âgé :

La vieille dame. — **Par ces temps humides, il faut se méfier, n'est-ce pas ?**

Le monsieur âgé se contente de remuer la tête.

La vieille dame. — **Je ne suis pas autrement pressée de voir le docteur. Si ça vous arrange de passer avant...**



Enfin, le salon d'attente est vide. La vieille dame plie son ouvrage et s'en va, en prenant soin de ne pas attirer l'attention. Dans l'escalier, elle avale le contenu d'une petite bouteille qu'elle avait eu soin, en arrivant, de placer contre la salamandre ; c'est du grog bien sucré. Trois heures durant, la vieille dame a profité du feu, de la lumière et du confort d'autrui. Maintenant, elle cherche un médecin qui reçoive de cinq à sept et lui permette de finir sa journée et son tricot aux frais du prochain.

George DELAMARE.



Souvenirs du médecin de service

A propos de la pièce *Réunion à Vienne*, luxueusement montée par le théâtre Sarah Bernhardt et jouée, en tout et pour tout... huit fois, un humoriste célèbre disait, en regardant la salle vide aux trois-quarts :

— Comment veut-on qu'il y ait encore du monde à Paris, quand toute l'aristocratie est à Vienne ?

Le public s'étonne que des directeurs avisés puissent se tromper aussi lourdement. Hélas ! l'échec est imprévisible, au théâtre, tout comme le succès, d'ailleurs. Je me souviens qu'aux Bouffes-Parisiens, ni le directeur, ni l'administrateur, ni les acteurs, ni, je crois bien les auteurs ne croyaient à la réussite de *Phi-Phi*.



Un vieux confrère, grand ami du théâtre, tout comme moi, et mon prédécesseur, m'a raconté l'histoire d'une pièce jouée jadis au théâtre national du Cirque Olympique. Le directeur de cet établissement disparu, voulant monter une grande féérie, la commanda à deux auteurs chevronnés : Ferdinand Laloue et Anicet Bourgeois, à la seule condition qu'elle ne coûtât pas cher.

L'entreprise paraissait insurmontable ; pourtant, le scénario établi, on s'adressa à Laurent, chef machiniste, clown et acteur. L'homme de l'art fit des devis et réclama 12.000 francs d'honoraires.

Fureur du directeur, et désappointement des auteurs qui, pour tout concilier, offrirent à Laurent le tiers des droits d'auteur.

Après bien des discussions le chef machiniste finit par accepter et signa la pièce comme garantie de sa créance. Il se réservait, en outre, de jouer à toutes les représentations le rôle de Sottinez.

Eh bien, la pièce fournit plus de *mille* représentations, et rapporta 200.000 francs à *chacun* des trois auteurs.

C'était *Les pilules du Diable.*

Et le vieux confrère ajoutait, ruminant ses impressions passées :

— A cette époque les cirques représentaient de grandes pantomimes militaires où l'on trouvait une sorte d'acteurs très particulière : les généraux de cirque.

A force de s'entendre dire chaque soir :

— Général, les Autrichiens sont en déroute.

Ou bien :

— Sire, vous êtes le plus grand homme de notre époque ! certains de ces comédiens empanachés se prenaient au sérieux.

Deux « généraux » de cet acabit, Gauthier et Chéri, l'un commandant l'armée française et l'autre l'armée ennemie, étaient divisés par une rivalité que seul pouvait justifier le sentiment national.

Aussi, quand Gauthier s'appuyait sur un arbre, il n'était pas rare que l'arbre rentrât en coulisse et que Gauthier ne butât du nez à terre, et quand Chéri allait s'asseoir sur un tertre pour consulter les cartes, le tertre s'évanouissait et chéri s'asseyait dans le vide.

Un soir, Chéri qui jouait le rôle du général tué au cours de la mêlée, c'est-à-dire de la pièce, s'en vint trouver Gauthier, comme on allait commencer, et tout ému, lui demanda :

— Veux-tu me rendre un grand service ?

— Volontiers, fit l'autre qui savourait à l'avance la joie d'une vengeance probable. Que faut-il faire ?

— Hâter le moment de ma mort.

— Ce n'est que cela ?

— Je suis en bonne fortune. Une femme adorable m'attend, en bas, dans un fiacre, mais elle ne peut rester plus de vingt minutes.

— Entendu !

Aussitôt en scène, les deux hommes combattent et Chéri mord la poussière. Seulement, au lieu de laisser enlever le corps, comme d'habitude, en général magnanime, ce rossard de Gauthier s'écria, parlant aux soldats qui, déjà, se disposaient à emporter le vaincu.

— Laissez là ce cadavre, comme l'exemple de notre juste vengeance !

Puis il sortit de scène et l'acte tout entier se déroula tandis que Chéri, furieux, désolé, anéanti, continuait à faire le mort, lui qui comptait tant mener la bonne vie.

Rentré dans les coulisses, il chercha Gauthier. On lui apprit que son rival était parti, depuis longtemps avec le fiacre... et ce qu'il y avait dedans !



Mais, sans remonter aussi loin, n'y eut-il pas un comédien notoire qui infligea un démenti absolu au Paradoxe de Diderot ? Duquesne, qui jouait si bien Napoléon dans *Madame Sans-Gêne* et dans vingt autres pièces, avait fini par se prendre au sérieux. Un jour, sortant d'une répétition particulièrement fièvreuse à l'Odéon, il passe devant le Sénat et interpelle le factionnaire. Une main dans le dos, l'autre dans le gilet, il s'écrie : — Eh bien, on ne présente plus les armes ?

A noter que le brave Duquesne se prétendait le descendant direct du célèbre marin dieppois. En tournée dans les villes du nord de la France, il fait halte à Dunkerque et, accompagné de quelques acteurs de la troupe, part pour visiter la ville. De loin, il aperçoit une statue... une statue en costume Louis XIV, environnée de canons, de cordages, de haches d'abordage... Ah ! Ah ! dit Duquesne en s'approchant, voici donc mon illustre ancêtre, le vainqueur de Ruyter, l'illustre chef d'escadre qui...

A ce moment, son regard rencontre le nom du héros gravé dans le socle. Et sa phrase se termine par un M... retentissant.

Duquesne, pour un descendant, était mal renseigné. Il avait confondu Dunkerque avec Dieppe. Le glorieux marin dont il saluait avec émotion l'effigie, c'était Jean Bart !



La vanité de certains comédiens — je ne parle pas des comédiennes — est positivement désarmante. A l'Ambigu, où l'on jouait une pièce à grand spectacle, un vieux comparse s'en vint trouver le directeur.

— Oui ou non, suis-je le plus ancien du théâtre ? demanda-t-il.

— Sans doute.

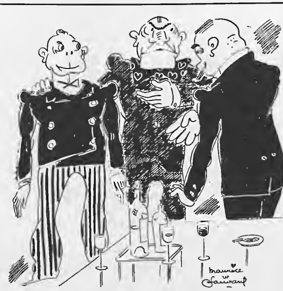
— Ai-je droit aux prérogatives attachées à mon emploi ?

— Certes !

— Eh bien, Monsieur, dans le tableau des Jeux, nous sommes trente-deux qui représentons les dominos. J'espérais par considération pour mes services, aussi longs qu'honorables, me voir confier le double-six ; espoir déçu !... on a eu l'infamie de me donner le double blanc. Monsieur le Directeur, c'est une injustice criante contre laquelle je proteste !

(*A suivre*).

LE MÉDECIN DE SERVICE.



— Monsieur Plume, de l'Institut...
— Mes compliments...
— ...de l'Institut médico-légal !!!

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

LE FILM DU JOUR



— Je connais ça, ma chérie... J'ai déjà donné 50 francs au pharmacien !...

(Dessin inédit de Clem.)

Vénus à Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LA CACHETTE DE VÉNUS

Vénus qu'on appelle aussi Génitrix, parce qu'elle engendre joies et douleurs, Pandémos, parce qu'elle se donne à tous, et Zygie, la Joigneuse, et Cloacine, la Victorieuse, Vénus venait de tromper Vulcain. Elle ne comptait plus les fois. Compte-t-on les galets de la plage et les étoiles du firmament?

Ce coup-ci, c'était avec le petit Dieu Gigolos, fils de Zeus et la nymphe Omani. Gigolos était un garçon bien tourné et solide au poste, chéri des déesses, et qui exerçait dans l'Olympe, à ses moments perdus, l'art charmant de façonner bagues et colliers.

Au moment de quitter la grotte où Vénus venait de l'abreuver de voluptés, il sortit d'un étui en peau de chèvre une bague où l'améthyste se mariait à l'émeraude et soupira :

— Permets-moi, Déesse aux cheveux d'or et aux sourcils d'ébène, de t'offrir en souvenir de nos caresses, ce modeste bijou, fruit de ma patiente industrie. Puisses-tu le juger digne de toi, ô Chrysé, ô Toute-Puissante !

Vénus passa la bague à son doigt, remercia le donateur d'un sourire et, s'enveloppant d'une nuée brillante, elle glissa à travers l'éther.

Vénus était lasse. Gigolos l'avait honorée d'hommages vigoureux et réitérés. Elle se réjouissait à la pensée de savourer un bon *tourinos*, ce plat inventé par son fils Cupidon, cuisinier à ses heures, pour guérir la lassitude des amants tout en leur insufflant de nouveaux désirs.

Vulcain attendait son épouse sur le seuil de son palais, velu comme un aurochs et boiteux comme la justice.

— Comme tu rentres tard, Déesse au teint vermeil! s'écria-t-il.

— Tu sais bien que c'est aujourd'hui le jour de Junon, mon chéri, répondit-elle avec suavité.

Elle songeait, en regardant les buissons pileux qui matelassaient la poitrine de Vulcain, que Gigolos offrait un cou délicat, attaché sur un torse imberbe et satiné.

Soudain, elle pensa à la bague qui étincelait à son doigt. Si Vulcain la voyait, il allait encore faire des chichis! Elle n'avait pas eu le temps de préparer une histoire... Où la cacher ? Vénus n'avait pas de poche, n'étant vêtue que de sa seule nudité. Cependant, presque sans faire un geste, l'ingénieuse Déesse, qu'on nomme aussi Apatourios, c'est-à-dire la Trompeuse, dissimula le bijou dans le plus secret et le plus doux des écrins...

La fatigue amoureuse donnait au visage de la Déesse une expression lascive. Vulcain, troublé, lui passa un bras autour de la taille et voulut l'entraîner sur-le-champ...

— Oh! non, pas maintenant! dit-elle. Laisse-moi reprendre des forces... Si tu savais comme c'est exténuant, les cinq à sept de Junon!



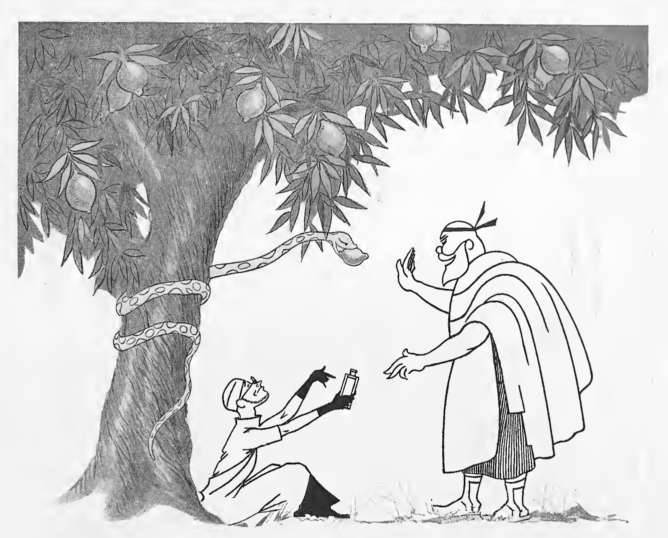
LE TOURIN DES NOUVEAUX MARIÉS

Divers érudits affirment que la recette du fameux tourinos *de Vénus s'est perpétuée dans ce tourin des mariés qu'on va porter en certains coins du Périgord, aux nouveaux époux, pour réparer leur heureuse fatigue et les remettre en appétit. Nous empruntons les éléments de cette recette à l'excellent ouvrage de Mme La Mazille, la* Bonne cuisine du Périgord.

Vous faites fricasser à la poêle, dans de la graisse d'oie, deux gros oignons émincés. Faites-les dorer et non roussir. Ajouter une gousse d'ail écrasée, un peu de farine qui prendra couleur. Délayez avec une cuillerée d'eau très chaude et versez le tout dans une marmite où bouillent deux litres d'eau. Ajoutez sel, poivre, une livre de tomates épépinées et que vous écraserez une fois cuites. Trois quarts d'heure de cuisson. Au moment de tremper la soupe, enlevez du feu, délayez deux jaunes d'œufs, davantage si l'on veut augmenter l'effet revigorant. On verse le bouillon passé sur de minces lames de pain rassis, après avoir mis force gruyère râpé entre les tranches. Quelques instants de gratinage. Saupoudrez fortement de poivre frais moulu.

Il y a de quoi réveiller un mort.





— Regarde ce qu'ils ont fait... ils ont pris toutes les pilules de grand-père pour se faire des boulets...

(Dessin inédit de Jean-Jacques Roussau.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

Madame SCHMOUZ



Mme Schmouz appartient à cette terrible catégorie de femmes qui, pendant plus d'une minute, ne peuvent tenir leurs lèvres closes. S'il est des instants dans la vie où ce n'est point désagréable, je ne puis celer qu'au bridge c'est une chose épouvantable. Mme Schmouz parle... Mme Schmouz parle... Qu'importe, aussi bien, à elle et aux autres, ce qu'elle dit. C'est plus fort qu'elle. Il faut qu'elle parle.

Dès que, faisant le mort, elle abattra son jeu, elle vous en fera longuement le commentaire et cela de la même manière que si vous étiez, vous, son partenaire, aveugle : « As de trèfle sec, vous dira-t-elle, dix quatrième à cœur qui est un appui dans votre déclaration (l'ignoriez-vous, peut-être?) le mariage troisième à carreau qui vous fera faire certainement une levée, sinon deux (merci) et le valet cinquième à pique que vous parviendrez, j'en suis sûre à affranchir... » Puis tandis que, jouée la carte d'attaque vous combinez mentalement la meilleure façon de conduire le coup, Mme Schmouz continuera.

— Ai-je bien fait, vous demandera-t-elle d'annoncer comme je l'ai fait? Répondez-moi franchement. Je n'ai aucune prétention et je ne cherche qu'à apprendre? Mais si, mais si, expliquez-moi. J'ai tellement confiance en vous!

Vous croyez que c'est fini? Cela ne fait que commencer.

A chaque carte que vous jetterez, Mme Schmouz infatigable vous fera une réflexion. Les atouts épuisés jouez-vous l'as de carreau : « j'étais sûre que vous l'aviez! » Coupez-vous un pique d'entrée : « Je le savais, cher Monsieur. » Puis le coup terminé, heureusement, par un petit chelem, grâce à une finesse dont vous êtes coutumier et dont, il faut bien le dire, elle ne s'est même pas aperçue, Mme Schmouz se lamentera : « Ah! j'ai manqué d'audace, s'exclamera-t-elle. Je n'ai même pas osé demander la sortie. Je suis ridicule. Je suis à gifler. Ah! giflez-moi, cher Monsieur! »



Ce n'est pas, comme on dit, l'envie qui vous manque, mais point pour les raisons auxquelles songe Mme Schmouz. Vous la gifleriez plutôt parce qu'elle vous exaspère et pour lui apprendre à se taire. Mais ces mœurs, pour moi salutaires encore que je sois un doux, ne sont pas encore admises et je le déplore vivement. Au surplus, Mme Schmouz est déjà consolée : « Bah! dit-elle en conclusion, cela nous fera du plafond » ce qui est l'argument des



faibles et une manière de se défendre assez particulière aux femmes qui veulent, toujours, avoir raison. Un nouveau coup d'ailleurs est commencé et votre partenaire a repris la parole.

— Moi qui ne vois jamais de jeu... Moi qui voudrais tant savoir bien jouer au bridge... Tout le monde passe ! Ah ! que je suis contente...

Et elle vous étale ses cartes, vous en refait longuement le commentaire et vous supplie de lui dire si, à sa place, vous eussiez fait comme elle.

— En troisième, n'est-ce pas, c'était trop dangereux. Ah si vous aviez ouvert... Je vous apportais un soutien sérieux...

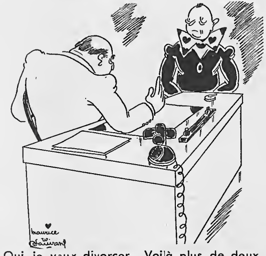
Bien heureux encore si à ce moment, Mme Schmouz, changeant brusquement d'idées, ne vous raconte pas le dernier mot de sa petite fille, la façon d'une robe qu'elle a vue quelques heures plus tôt ou une histoire juive que tout le monde connaît et dont elle est seule à s'amuser et rire...

...Je m'excuse de m'être un peu trop étendu sur la description d'un mal qui n'a, hélas ! point de remède sinon pour les gens grossiers qui ne savent point masquer leurs impressions et qui ne mâchent pas leurs mots. Mais vous n'êtes pas parmi ceux-là et, ne pouvant vous conseiller que la gifle ou le revolver, j'avoue que je suis désarmé.

Un faible espoir, cependant...

C'est que ces lignes, d'aventure, tombent sous les yeux de Mme Schmouz. C'est pour elle, je l'avoue, que je les ai écrites...

SHÉRIDAN.



— Oui je veux divorcer... Voilà plus de deux ans que je n'ai pas adressé la parole à ma femme...
— Pourquoi ?
— Je suis trop poli pour l'interrompre !!

(Dessin inédit de Maurice-W. Sauvant)



— Il n'a pas trop de pouls !
— Oh ! docteur un homme si propre !

(Dessin inédit de Lecomte)





Au temps où j'étais jeune et fluet, je fis, un jour, la connaissance d'un tout jeune docteur qui faisait le service de la Porte Saint-Martin, — en ce temps-là, je cherchais tous les moyens d'aller pour rien au théâtre —. Sur ma prière, le docteur, qui ne demandait pas mieux et qui avait envie d'aller ailleurs, me céda un soir son fauteuil.

Je n'avais pas vu le premier acte que le régisseur vint me chercher à ma place, pour aller tout de suite donner des soins à la jeune première, qui était en train d'avoir une forte crise de nerfs.

Je devins perplexe. Que faire?

Sans avoir rien décidé, j'arrivai à la loge de l'artiste qui, en effet, se tordait les bras en poussant des cris aigus. Le directeur était là anxieux. Allait-elle pouvoir continuer la représentation?

— Venez, docteur, me dit-il, sitôt qu'il m'aperçut, venez vite et dites-nous ce qu'il faut faire.

— Hum! répondis-je, rouge comme plusieurs coquelicots et une sueur glacée au front, je ne sais pas encore, je vais voir.

Je pris, par contenance, la main de la malade, comme pour lui tâter le pouls; la malade continuait à se tortiller follement. Je ne savais que devenir.

— Lui avez-vous jeté de l'eau à la tête? demandai-je.

— Oui.

— Et ça n'a rien fait?

— Non.

— Eh bien! alors ne lui en jetez plus.

C'était toujours ça que j'avais trouvé pour montrer ma science; au fond, c'était assez médical.

— Faites-lui respirer de l'eau de Cologne.

— Elle n'en a pas;

— Allez en chercher!

Le directeur et le régisseur se précipitèrent dehors tous les deux.

Je demeurai seul avec l'artiste, à qui je tapotais dans les mains pour faire quelque chose. Soudain, l'artiste se calma subitement, ouvrit les yeux et me regarda en riant. Je restai ébahi!

— Docteur, me dit-elle, êtes-vous un bon garçon?

— Moi, Madame, mais...

— Vous êtes jeune, vous devez l'être, eh bien! je ne suis pas malade du tout, vous allez probablement finir par vous en apercevoir, mais je voudrais l'être pour avoir un congé de deux ou trois jours dont j'ai besoin! Aidez-moi!

— Très volontiers, répondis-je enchanté, d'autant plus qu'à mon tour j'ai un aveu à vous faire; vous aussi vous êtes jeune, et, de plus, jolie, vous devez être une bonne personne : je ne suis pas docteur!

— Bah!

— Non! je remplace un ami; seulement ne le dites pas, ça lui ferait perdre sa place.

L'artiste partit d'un éclat de rire formidable. Au même instant rentrèrent le directeur et le régisseur, armés, chacun, d'un flacon d'eau de Cologne.

— Inutile, dis-je, cela va mieux; laissez Madame se reposer quelques instants et tout à l'heure elle pourra continuer la représentation! Seulement, après cet effort, je crois qu'il sera prudent de lui permettre de garder la chambre deux ou trois jours pour qu'elle puisse se remettre complètement.

— Bien, dit le directeur, il sera fait comme vous l'ordonnez, docteur!

Je m'en allai et retournai dans la salle, non sans qu'en passant, l'actrice ne m'ait serré chaleureusement la main en cachette.

Ernest BLUM.

Extrait des Histoires Médicales.

NOTRE CONCOURS DE SLOGANS

La Cloche a sonné !

●

Nous avions promis de ne plus écrire un seul mot du Concours jusqu'au 5 Juillet. Nous sommes dans l'obligation de ne pas tenir parole. Pourquoi ? Parce que nous avons reçu des slogans attardés, dont les auteurs, oublieux et distraits, n'avaient certainement pas tenu compte de nos recommandations.

Force nous est, dans cette alternative, ou d'être discourtois en ne disant rien de ces envois en retard ou de revenir sur notre propre serment de silence. Or, mieux vaut manquer à soi-même qu'à autrui.

Mais, attention : N, I, NI, c'est bien fini ! Le Concours est archiclos, les portes sont fermées, les verrous poussés, les chaînes tendues. Malheur à l'imprudent qui, ses feuillets à la main, s'en viendrait naïvement heurter au portail. Comme dans les romans de Chevalerie, quelque monstre soufflant le feu surgirait devant lui et proférerait d'une voix caverneuse :

TROP TARD !

Courbé sur sa tâche, le Jury, congestionné, transpire. L'heure est émouvante... Amis Lecteurs, au Cinq Juillet !

Ridendo

LA BONNE AFFAIRE

●

Un paysan vient à Yvetot pour la foire. Très occupé par ses affaires, il manque le dernier train qui devait le ramener au village, se rend chez le garagiste qui lui demande 45 francs pour le rapatrier.

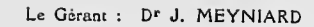
Notre Normand s'enfuit devant l'énormité du prix de transport et se rend chez le Docteur L...., nouvellement installé.

— Ma femme est très malade, lui dit-il, il faut absolument que vous veniez la voir aujourd'hui même.

Le médecin n'hésite pas et les voilà partis.

Arrivés à la ferme, quel n'est pas l'étonnement du praticien de voir sur le pas de la porte la soi-disant malade en excellente santé, en train de donner à manger à ses poules.

— Mon Dieu, Monsieur le Docteur, explique le paysan, le garagiste m'avait demandé 45 francs pour me ramener chez moi et comme vous ne prenez que 25 francs par visite, j'ai pensé que nous ferions tous deux une bonne affaire.



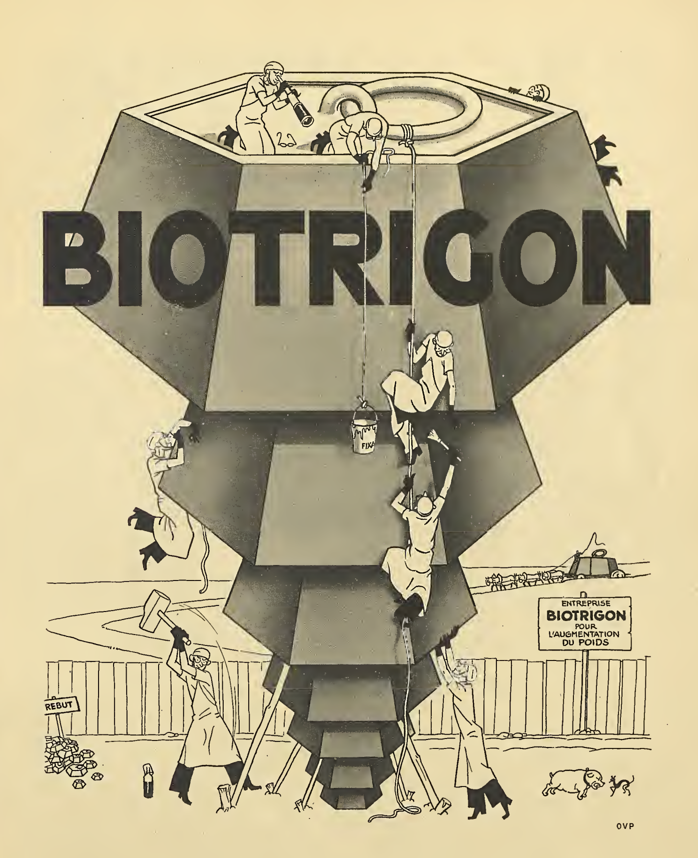
Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

DEVINE, SI TU PEUX...

SOLUTIONS DU NUMÉRO 30

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	I	R	K	O	U	T	S	K		I	B	N	
2		E	O	S		E	O	N		O	E	U	F
3	B	A	C		O	R	L	O	F		A		
4	U	L	H	A	N		E	U			N	I	D
5	S	I		E	C	U		T	R	O	T	T	E
6	E	T	E		I	L				T			S
7		**E**	**U**	**C**	**A**	**L**	**Y**	**P**	**T**	**I**	**N**	**E**	
8			X		L	O	C	U	S	T	E		I
9	N	A		D	E	A	D		H	E	A	D	
10	A	D	A				I	T	E		N	O	N
11	N	O	R	I	A			A	N	I	T	R	A
12	A	P	T	H	U	R		O		L		E	R
13	N	A	I	S	S	A	I	N			Z	E	D

Imp Desfossés-Néogravure. — Paris


BIOTRIGON
FIXA
REBUT
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
OVP

2me ANNÉE N° 32
20 Juin 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS

HAUT LES CURES

NUMÉRO SPÉCIAL





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

haut les cures !

NUMÉRO SPÉCIAL

SUR L'ÉCHIQUIER DE LA CLIENTÈLE

●

BÉATRICE ET SES CURES

Le cabinet de l'éminent docteur Buridan, 70 ans, excellent praticien, sans doute, mais qui semble tombé avec la dernière pluie, quand il découvre les mœurs nouvelles de ses jeunes contemporaines.

On introduit dans son cabinet Mme Béatrice Pomponnet qui lui a demandé la veille un rendez-vous. Elle entre sans laisser voir la moindre émotion, s'incline et sur un geste du médecin, s'asseoit.

BÉATRICE

Si je vous ai demandé la faveur d'un rendez-vous, docteur, c'est que vous soignez mon mari et qu'il n'a confiance qu'en vous.

LE DOCTEUR BURIDAN *(souriant)*.

Votre mari est charmant et je pense que nous allons pouvoir facilement vous guérir.

BÉATRICE *(souriant)*.

Oh ! ce n'est pas très grave...

LE DOCTEUR BURIDAN

Vous n'en savez rien... Nous allons voir cela. Expliquez-moi d'abord ce que vous éprouvez...

BÉATRICE *(un peu méfiante)*.

Un médecin, c'est un confesseur, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR BURIDAN *(sévère)*.

Je ne vous permets pas d'en douter.

BÉATRICE

Je vous demande pardon ! Voilà, docteur, je voudrais que vous m'envoyiez à Evian.

LE DOCTEUR BURIDAN *(avec étonnement)*.

Cela ne me paraît pas très compliqué, mais encore faudrait-il savoir si ce traitement convient à l'affection dont vous souffrez.

BÉATRICE

Docteur, j'aime mieux vous dire que je ne souffre de nulle part et que je me porte admirablement. Seulement, voilà, si je veux aller à Evian, c'est pour y retrouver mon amant... *(Les yeux baissés.)* Oui... celui-là s'appelle Emile... il a vingt-cinq ans, docteur, et l'idée d'être séparée de lui pendant trois semaines m'est insupportable.

LE DOCTEUR BURIDAN

Mais je ne vous empêche pas d'aller à Evian. Si cela ne vous fait pas de bien, cela ne vous fera pas de mal... D'ailleurs, si votre parti est pris, je me demande pourquoi vous venez me consulter.

BÉATRICE

A cause de mon mari d'abord. Vous lui avez conseillé d'aller à Bagnoles, où il veut m'emmener avec lui. *(Très simplement.)* Alors il a bien fallu que je tombe malade. Je viens donc vous consulter pour que vous me donniez une ordonnance où vous direz que la cure d'Evian m'est indispensable.



LE DOCTEUR BURIDAN *(se levant).*

Madame, je suis étonné de voir que vous vous adressiez à moi pour me demander une ordonnance de complaisance. *(Très digne.)* Ce n'est ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes, ni dans mon caractère.

BÉATRICE *(irrésistible).*

Oh ! docteur, vous me brisez ! je vous répète que mon mari n'a confiance qu'en vous, et il ne m'autorise à aller à Evian que si vous me l'ordonnez... *(Comme pour dégager la responsabilité du docteur.)* Je vous jure que je ne suivrai pas le traitement.

LE DOCTEUR BURIDAN *(haussant les épaules).*

Je m'en doute bien. *(Un peu congestionné.)* Déshabillez-vous.

BÉATRICE

Pourquoi faire?

LE DOCTEUR BURIDAN

Pour que je vous examine...

BÉATRICE

Mais puisque je vais très bien...

LE DOCTEUR BURIDAN

Ce ne sera pas l'auscultation qui vous rendra malade et, pour moi, c'est tout de même une petite satisfaction.

BÉATRICE *(en commençant à se déshabiller).*

Depuis le temps, vous devez être blasé.

LE DOCTEUR BURIDAN

Vous êtes bien trop intelligente pour ne pas savoir que toutes les clientes ne sont pas agréables à regarder...

BÉATRICE *(qui n'éprouve aucune gêne, a laissé tomber ses vêtements et se montre telle qu'elle est).*

Et voilà !

LE DOCTEUR BURIDAN *(ébloui).*

Eh bien !... *(Un temps.)* Vous permettez?

BÉATRICE *(un peu inquiète tout de même.)*

Qu'est-ce que vous allez faire?

LE DOCTEUR BURIDAN *(mélancolique).*

Bien peu de choses, hélas ! Poser ma tête sur votre poitrine pour écouter votre cœur.

BÉATRICE

Ah ! bon !

LE DOCTEUR BURIDAN

Vous avez eu peur?

BÉATRICE

Peur, non ! un peu de surprise...

LE DOCTEUR BURIDAN *(après une courte auscultation).*

Que n'ai-je vingt ans de moins !

BÉATRICE *(avec une exquise politesse).*

Tout le regret est pour moi... *(Un temps pendant qu'il écrit.)* Je peux me rhabiller?

LE DOCTEUR BURIDAN

Hélas oui, mon enfant !

BÉATRICE *(après un court silence).*

Vous êtes tellement gentil, docteur, que cela m'encourage à vous demander un autre petit service.

LE DOCTEUR BURIDAN

Enfant gâtée qui sait très bien qu'on ne lui refusera rien.

BÉATRICE

Oh ! ce n'est pas très compliqué... je vais vous envoyer deux clients...

LE DOCTEUR BURIDAN

Des amis?

BÉATRICE

Oui... enfin des amis... si vous voulez !

LE DOCTEUR *(les bras au ciel).*

Vous avez trois amants !

BÉATRICE

Si vous croyez qu'une femme fait toujours ce qu'elle veut. On a un amant, on croit qu'on pourra le quitter quand on ne l'aimera plus... Je vous en fiche ! il se cramponne... alors on finit par avoir deux ou trois amants à la fois, parce que l'on a bon cœur et que l'on ne veut faire de peine à personne... Le premier — il s'appelle Félix Boulenbois, oui... l'ancien ministre... — il est d'une jalousie terrible et j'ai peur qu'il ne vienne me relancer à Evian... Comme il est très froussard, vous n'avez qu'à l'expédier à Dax ou à Vittel, il s'y précipitera... Quand à l'autre, c'est Edmond Petiteau, les chaudières Petiteau... oui... celui-là n'est pas jaloux, mais il est crampon et un peu bête... Comme je sais que sa femme doit aller à Luxeuil...

LE DOCTEUR BURIDAN *(éclatant de rire).*

Ah ! vous en avez de gaies !... Luxeuil ! c'est surtout pour les maladies de femmes...

BÉATRICE

Ah ! oui? *(Se rassurant.)* Tant pis !... *(Elle éclate de rire.)* Seulement, quand il racontera qu'il va à Luxeuil, ses amis vont lui rire au nez ! *(Se reprenant.)* Alors, docteur, vous vous rappelez bien? mon mari à Bagnoles, moi à Evian, l'ancien ministre à Dax — encore un ministre dans la boue ! quel beau titre ! — et mon idiot à Luxeuil... Ah ! docteur, comme vous êtes gentil. Si les saisons thermales n'existaient pas, il faudrait les inventer. *(Elle pose un billet de cinq cents francs discrètement plié sur la table.)*

LE DOCTEUR BURIDAN *(lui baisant la main.)*

Si j'étais plus jeune, je serais le quatrième...

BÉATRICE *(riant).*

Oui, mais qui pourrais-je bien vous faire consulter pour qu'il vous expédie à Cauterets?

RIDEAU

Robert Dieudonné.



— Et bien, chère amie, êtes-vous satisfaite de votre cure ?
— Ravie ! j'ai réussi à me débarrasser de mes deux gros calculs et de mes deux grandes filles.

(Dessin inédit de Questiau.)

Menus propos de la buvette



— Dites-moi, Docteur, vous qui connaissez tout le monde, quelle est donc cette charmante jeune femme?

— Laquelle ?

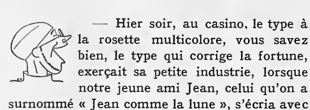
— A gauche... sous le parasol... celle qui boit son verre à petits coups. Je lui trouve un charme... un air mystérieux, quelque chose de fatal...

— Sans blague !

— Si, si... Je vois en elle une héroïne de roman... Elle me fait penser, tantôt à l'Elvire de Lamartine, tantôt à la femme que Paul Verlaine a vue en rêve... Quelle est donc cette créature angélique?

— C'est Mme X... un des plus beaux cas de constipation que j'aie jamais rencontrés.

↔ ↔ ↔



— Hier soir, au casino, le type à la rosette multicolore, vous savez bien, le type qui corrige la fortune, exerçait sa petite industrie, lorsque notre jeune ami Jean, celui qu'on a surnommé « Jean comme la lune », s'écria avec sa candeur ordinaire :

— Jamais je n'ai vu pareille veine !

Le professeur Paul Ch... qui se trouvait là répondit :

— Contrairement au processus normal, on arrive à cette veine-là en commençant par l'avarice !

Et le docteur de l'établissement d'ajouter :

— D'ailleurs, ce n'est pas une veine, c'est une artère... L'artère carottide !

↔ ↔ ↔



Elle est la gloire lyrique du Kursaal, mais sa voix a plus de fraîcheur que son haleine. L'autre soir, comme elle se plaignait d'un mal de gorge, le médecin, pour examiner ses amygdales, dut lui introduire une cuiller dans la bouche.

Elle-même m'a conté la scène, dit l'excellent comédien V... en arpentant le parc avec un ami, et elle a ajouté en minaudant :

— C'était fort douloureux, car la cuiller était très large et moi, j'ai une bouche d'enfant !

— Oui, d'enfant gâté ! répond l'ami qui ne manque pas de férocité.

— Oh ! vous savez, reprend V... pour ne pas être en reste, l'inconvénient a parfois son bon côté. Cet hiver, a un souper de centième, j'étais son voisin de table... Eh bien, on a servi un poulet et j'ai cru manger du faisan !

↔ ↔ ↔



Le médecin de l'établissement raconte ceci :

— L'un de nos garçons doucheurs, très adroit et très serviable, est en même temps d'une grande susceptibilité. Quand je lui annonçai que, pour des raisons administratives, nous allions le changer de service, il prit un air froissé.

— Tous mes clients sont d'accord, fit-il, pour déclarer que je suis le seul à doucher sans douleur les reins et les fesses !

— Mais il n'est pas question, lui dis-je, de vous retirer vos fonctions... Au lieu de les exercer dans le pavillon sud, vous les exercerez dans le pavillon nord, vous doucherez donc les reins et les fesses des nouveaux inscrits, voilà tout.

— Je n'aime pas à changer de figures, me répondit cet homme consciencieux.

↔ ↔ ↔



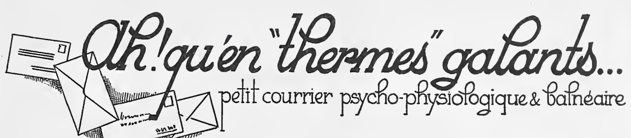
— Vous direz ce que vous voudrez, je n'ai pas de chance avec les pierres. D'abord, j'ouvre un comptoir de diamants rue Lafayette. La crise arrive, je ne puis écouler mon stock de pierres, je me ruine aux trois-quarts et je décide de changer de métier. C'est alors que je m'intéresse à une affaire de construction d'immeubles. A peine le dernier est-il construit que le locataire devient introuvable. Et pour comble, voilà que j'ai des cailloux dans la vessie !

— En effet, c'est toute une carrière !

— Vous êtes peut-être ici pour votre foie...
— Non, pour mes yeux.

(Dessin inédit de Roche.)





Gare de Lyon, 15 juin.

Ma chérie,

Tu ne me verras pas venir à notre prochain rendez-vous. La vie actuelle est décidément trop difficile pour un jeune médecin sans fortune et sans clientèle. En attendant qu'elle me sourie, j'ai dû, pour utiliser honnêtement mon diplôme, accepter un emploi bizarre, mais avouable qui m'éloigne pour trois mois de ma charmante amie. Je n'ai pas voulu te conter moi-même cette aventure... je n'aurais pas eu le courage de partir.

Gaston te narrera la chose et te remettra de ma part un modeste viatique. Trois mois d'été, ce n'est pas l'éternité! Ce sera long tout de même, sans toi. Ne m'en veuille pas et attends-moi... si tu en as le courage.

Meilleures caresses de ton PIERRE.

▪ ▪ ▪

Trou-les-Foies, 20 juin.

Mon cher Gaston,

Tu as sans doute accompli ta mission et appris à ma blonde Colette le poste de confiance que la dureté des temps m'a contraint d'accepter auprès de la respectable et multimillionnaire Senora Conchita Gimenez.

Cette imposante créature — 185 livres hier matin — m'a attaché à sa personne en qualité de médecin-servant.

Aussi riche en dollars, qu'en matière adipeuse, l'énorme Senora, perpétuellement inquiète pour sa chère santé, veut avoir auprès d'elle un homme de l'art — j'écris bien l'art et non lard — qu'elle puisse consulter à toute heure sur ses malaises et son régime.

C'est parfois du plus haut comique, mais souvent assommant.

Nous voici à Trou-les-Foies. Maigrira-t-elle?

La vie de palace ne me déplaît pas. Ah! si j'étais ici avec Colette!

Ton vieux PIERRE.

▪ ▪ ▪

Trou-les-Foies, 1er juillet.

Ma chérie,

Ta gentille lettre m'a prouvé que tu avais compris mon départ, la nécessité de cette séparation momentanée...

Gaston t'aura dit en quoi consistent mes fonctions auprès de ma corpulente « patronne » toute dorée sur tranche.

Elle a quarante ans, des grâces d'hippopotame et aspire désespérément à diminuer de volume. Mais comme elle a un appétit d'autruche pas moyen de la réduire aux biscottes et aux légumes verts. Entre deux stations à la Source, elle se bourre de gâteaux à la crème et s'envoie quatre portos après sa dernière dose d'eau radio-carbo-magnésique... je vais lui faire essayer de la bicyclette. On rira!

Ton très à toi PIERRE.

Trou-les-Foies, 5 juillet.

Ma chérie,

Pour une fichue idée, c'était une fichue idée. La Senora Conchita ayant adopté d'enthousiasme mon initiative sportive, nous louâmes deux bécanes de luxe et nous voilà partis en zigzagant sous l'œil ironique des « estivants » que réjouissaient les mollets colossaux de ma cliente. Grisée par cet exercice juvénile, Conchita voulut accélérer l'allure. La peur d'un véhicule venant en sens inverse lui fit perdre son sang-froid et elle alla s'échouer contre un trottoir où sa masse gélatineuse s'abattit fort drôlement. Je dus la relever quelque peu contusionnée, et la ramener en voiture à l'hôtel.

Des massages s'imposaient pour apaiser ses meurtrissures et bien entendu, mon mastodonte ne voulut pas d'autre opérateur que moi. Depuis 48 heures, je pétris et malaxe cet océan de chair. Quel spectacle, ma chérie, et quelle fatigue! J'ai les biceps enflés et les reins moulus. Ce qu'il faut faire pour gagner son bifteck!

Mille caresses.

PIERRE.

▪ ▪ ▪

Bide-les-Eaux, 15 juillet.

Ma chère Colette,

Nous voici à Bide-les-Eaux, la station qui réduit les obèses et amplifie les étiques... Mon opulente compagne, navrée de l'insuccès de sa première cure, a voulu changer de crêmerie.

Je la gorge de sulfate de soude et je l'ai collée à la mécanothérapie intensive. Cà, ma cocotte, c'est un poème! Si tu la voyais, en maillot, à califourchon sur un cheval en métal agité d'un mouvement de trot mécanique qui la secoue atrocement, si tu la voyais livrée aux multiples appareils extenseurs, vibro-masseurs, assouplisseurs, tapoteurs, tu te tordrais! Elle ruisselle, elle gémit, elle tourne vers moi des regards éplorés. A la fin de la séance, je la ramasse à la cuiller!

Décidément, il y a de bons moments.

Tendresses. PIERRE.

▪ ▪ ▪

Bleuffe-les-Bains, 1er août.

Mon cher Gaston,

Bide-les-Eaux n'ayant pas donné grand'chose, j'ai remorqué mon poids-lourd jusqu'à Bleuffe-les-Bains où coule tu le sais, la source merveilleuse qui triomphe des dégénérescences graisseuses, œdèmes et autres bouffissures... Ma victime, lavée à grande eau à l'intérieur comme à l'extérieur, se cramponne à l'espoir. Il est de fait qu'elle a enfin perdu 700 grammes. L'autre nuit, elle m'a réveillé à 2 heures du matin pour me demander si les bourrelets dont sa croupe est bardée n'avaient pas un peu diminué. Je lui en ai donné l'assurance après palpation et j'ai balbutié un fade compliment évoquant sa minceur prochaine. Eperdue de gratitude, Conchita m'a pris les mains et remercié avec émotion. Son visage était bouleversé! J'ai remarqué qu'elle avait de beaux yeux. Pauvre femme!

A toi.

PIERRE.

Bleuffe-les-Bains, 5 août.

Ma chère Colette,

Toujours la même vie. Assez monotone. Ma malade ne change guère, mais moi j'engraisse un peu. Le régime des palaces me réussit, au point de vue physique, bien entendu, car le cœur est triste.

Distrais-toi, ma chérie. Va au théâtre, à la Coupole.

Tendresses.

PIERRE.

■ ■ ■

Bleuffe-les-Bains, 10 août.

Mon cher Gaston,

Ces étrangères pleines aux as ont tout de même du bon. Ayant constaté hier une nouvelle baisse d'un kilogramme dans son poids (je ne lui ai pas fait remarquer que sa robe d'organdi blanc y était bien pour quelque chose!) Conchita m'a demandé la permission de m'offrir, en remerciement de mes soins si attentifs, une ravissante 10 H. P. à carrosserie bleu pâle et aérodynamique que j'ai eu la surprise de trouver ce matin à la porte de l'hôtel et dans laquelle nous poursuivons notre voyage! Je sens que nous ne moisirons pas à Bleuffe-les-Bains car j'ai hâte de brûler la route. D'ailleurs Conchita a une conversation charmante et son visage est très expressif!

Ton vieux PIERRE.

■ ■ ■

Vax-les-Thermes, 16 août.

Ma chère Colette,

Nouvelle étape. Séjour sinistre. Rien que des malades. M'ennuie beaucoup.

Affections. PIERRE.

■ ■ ■

Vax-les-Thermes, 22 août.

Mon cher Gaston,

Les paysages des Vosges me tentaient. Nous voici à Vax-les-Thermes, capitale de la désintoxication... Randonnée fort agréable. Ma cliente est une très attirante compagne de voyage. Le traitement lui réussit et déjà sa distinction naturelle se dégage de l'enveloppe un peu massive qui l'avait alourdie. Son teint s'éclaircit, son embonpoint — d'ailleurs décroissant — ne nuit en rien à l'enjouement de son caractère et à son goût pour les plaisirs de la vie. Nous prenons part aujourd'hui à un rally-automobile et assisterons demain à un souper ultra-chic donné en l'honneur du Maharadjah de Malacca. Je me suis payé un de ces smokings!

Ton vieux

PIERRE.

■ ■ ■

Vax-les-Thermes, 27 août.

Mon cher Gaston,

Je crois avoir découvert aux eaux de Vax une propriété insoupçonnée des spécialistes : celle de prédisposer les êtres aux épanchements sentimentaux. Je ferai là-dessus un rapport à l'Académie de Médecine. Nous étions allés hier, avec Conchita, visiter les grottes de Revilliers. Ce sont des excavations souterraines des plus pittoresques où l'on ne pénètre qu'avec prudence. A un certain moment, nous étant écartés de notre guide, nous nous trouvâmes soudain isolés et, tâtonnant dans une obscurité impressionnante, ma compagne, effrayée. s'accrocha à mon épaule, que dis-je, à mon cou! Je la soutins de mon bras passé autour de sa taille. Il n'en fallut pas plus. Des lèvres brûlantes se posèrent sur les miennes et oubliant toute réserve nous échangeâmes un baiser savoureux et prolongé. Tudieu, mon cher, que ces Américaines embrassent bien!

Ton ami,

PIERRE.

■ ■ ■

Vax-les-Thermes, 30 août.

Ma chère amie,

Cette lettre va vous surprendre. Je ne rentrerai pas à Paris de longtemps. Je charge Gaston de vous en expliquer la raison, dictée par un haut sentiment d'humanité et de dévouement. Je suis obligé de me consacrer jusqu'à nouvel ordre, à ma pauvre malade.

Le devoir, ma chère Colette, le devoir a de ces impérieuses nécessités. Ne m'en gardez pas rancune et gardez-moi un souvenir amical.

Bien cordialement à vous. PIERRE.

P. S. — *J'ai pensé à votre prochain terme. Gaston vous remettra les subsides nécessaires.*

■ ■ ■

Vax-les-Thermes, 5 septembre.

Mon cher Gaston,

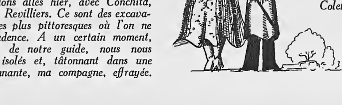
Notre excursion aux Grottes de Revilliers et les eaux aphrodisiaques de Vax-les-Thermes ont précipité l'évolution de mon petit roman psycho-physiologique.

Tu devines sans doute que, dès la nuit qui suivit notre premier baiser, je fus mandé d'urgence dans la chambre de mon ardente Senora. Il s'agissait d'ausculter son cœur dont les battements précipités l'inquiétaient.

Ingénieux prétexte qui favorisa bientôt de fiévreuses caresses! Nous perdîmes la tête... Mais je ne perdis pas mon temps!

L'amoureuse gymnastique à laquelle je contraignis illico mon inflammable cliente me révéla un tempérament de feu dont je n'eusses pas soupçonné les voluptueuses ressources. Bref, je sacrifiai toute solennité professionnelle sur l'autel des Dieux « Thermes » et d'Eros réunis.

Que te dire de plus. Notre bonheur dure depuis dix jours. Conchita fond à vue d'œil. L'amour intensif était le seul remède capable de lui rendre l'élasticité et l'agilité de ses vingt ans. Je ne désespère pas d'en faire une sylphide, et comme elle veut m'épouser à bref délai, je crois que nous embarquerons dans une quinzaine sur le Normandie *après un court arrêt à Deauville.*



Au revoir, vieux frère, nous reviendrons à Paris pour l'exposition de 1937, si le dollar est favorable.

Je t'embrasse. PIERRE.

P. S. — *Ci-joint un dernier chèque pour Colette. Remets-le lui avec mes adieux et conseille-lui de se venger. Il y a bien encore quelques Américains à Paris.*

P. C. C.

José de Bérys.



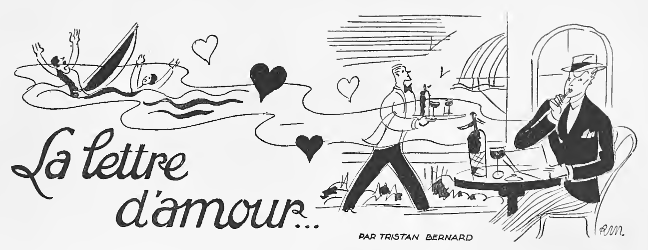
— De cinq à sept demain, je suis à la garde robe, mercredi je prends un laxatif, j'irai vous voir jeudi après mon lavement.

(Dessin inédit de Carrizey).



— Oh la, la, quelle gueule...
— Qui ça ?
— Le docteur... demain.

(Dessin inédit de J. J. Pillois.)



La lettre d'amour...

PAR TRISTAN BERNARD

Quelle sottise, en pleines vacances, sous un ciel d'une sérénité absolue, devant une mer à peine froissée de petites vagues, quelle misère, pour le jeune Adolphe, d'être ainsi tracassé par un ennui qu'il ne retrouve même pas.

Est-ce qu'il vient de penser à la maladie de sa sœur, qui n'a pu quitter Paris, où elle n'est pas encore remise d'une bronchite? Non, car il a eu ce souci la veille, toute la journée, si longtemps qu'il y est habitué.

Est-ce qu'il pense à l'argent qu'il doit? Non, car la fin du mois est très loin encore.

C'est sans doute qu'il s'est rappelé, en se levant, que c'était aujourd'hui mardi, et qu'il fallait écrire à sa bien-aimée.

Mme Chernuzon était dans les Pyrénées avec son mari. Elle et Adolphe ne s'écrivaient que tous les trois jours, pour ne pas aller trop souvent à la poste restante. Il avait reçu la veille une lettre de huit pages, qui en valaient seize, car Mme Chernuzon avait l'habitude d'écrire dans les deux sens, en large, puis en long de la page, sur les lignes déjà écrites, ce qui rendait la lecture de ses lettres assez pénible à un lecteur consciencieux. Adolphe avait pris le pli de ne répondre que quatre pages; mais encore fallait-il qu'elles fussent remplies jusqu'aù bout.

Il écrivait de préférence au Casino, parce qu'il y trouvait du papier à en-tête, où l'on voyait représentée une plage couverte d'enfants et de jolies baigneuses, devant un hôtel beaucoup plus vaste que nature, et orné de drapeaux. Cette vignette, très artistique, occupait une bonne moitié de la première page.

Après son déjeuner, il se rendit donc au Casino. Il marchait lentement, pour que la route fût moins courte. Un chien qui grattait le sol l'intéressa. Il s'apitoya sur une petite fille qui pleurait; car il ne demandait pas mieux que d'avoir de beaux sentiments, s'ils étaient facultatifs.

Il resta un long moment devant la charcuterie à examiner les rillettes de Tours, le veau piqué, et le fromage de tête, et il fallut pour l'en éloigner que le charcutier vînt sur sa porte, avec un sourire de bienvenue.

Arrivé au Casino, il s'installa sur la terrasse, en face de la mer paresseuse, dont on entendait le souffle tranquille et régulier. Il demanda une demi-glace au café et de quoi écrire. On lui apporta de quoi écrire, implacablement.

Il attendit la glace, désireux de la manger d'abord, pour ne pas interrompre sa lettre.

Mais une glace, dans le plus languissant des casinos, où se traînent les garçons les plus lymphatiques, finit toujours par arriver. Et quand elle est là, il faut la manger, pour qu'elle ne fonde point. Et, si petites que soient les cuillerées, si long que soit l'intervalle entre chacune d'elles, on finit toujours par en venir à bout. Il fallut bien prendre la plume, ouvrir le buvard, écrire sous l'hôtel pavoisé : « Ma chère petite chérie ». Et après?

Lui accuser réception de sa lettre :

J'ai reçu ta bonne lettre, ma petite chérie.

Ces répétitions ne faisaient pas mal.

Je l'ai lue et relue, embrassée dix fois, cent fois.

Il aurait pu dire *mille fois* tout de suite; mais la progression était très utile et plus éloquente.

Plus rien à dire sur la lettre reçue. On n'était plus qu'à deux lignes du bas de la page. Il y arriva tout doucement avec quelques véhéments : *Je t'adore!* espacés par des points de suspension.

Il chercha du papier buvard, avant de retourner la page. Pas de papier buvard. Il en demanda au garçon. Petit repos.

La page retournée, le pli écrasé avec minutie, il se trouva en présence d'une étendue de papier blanc considérable. Il en eut le mal de mer et se renversa sur son dossier. Que lui dire?

L'emploi de son temps?

Il n'avait guère à lui raconter qu'une promenade.

Nous avons été hier en voiture jusqu'à Baquerville. C'est un petit pays assez gentil qui se trouve à huit kilomètres cinq cents. La promenade a été assez morne. Je ne m'amuse décidément pas sans toi.

Il n'y avait plus rien à lui dire sur l'emploi de son temps, à lui. Mais elle, que faisait-elle?

Et toi, petite chérie, que fais-tu? T'amuses-tu? Ah! je suis sûr que, quoi que tu me dises, tu t'amuses loin de moi! Et j'en suis tout triste et tout méchant.

Il avait mis la main sur une petite scène de jalousie, sur des lamentations qui, transcrites d'une plume joyeuse et rapide, l'amenèrent au bas de la page 2.

Au haut de la page 3, il fut de nouveau en détresse. Et, regardant ce qu'il avait déjà écrit, il se reprocha d'avoir trop serré les lignes, pourtant bien espacées déjà.

Il chercha quelques réflexions supplémentaires sur le thème de la jalousie.

C'est que, vois-tu, l'idée que tu pourrais en aimer un autre m'affole absolument... Malheureusement le garçon, en lui demandant s'il n'avait plus besoin de la carafe d'eau frappée, lui fit perdre le fil de ce développement.

Il posa sa plume et se mit à regarder la mer. Mais la mer a autre chose à faire que de fournir des idées aux gens qui écrivent des lettres. Elle est suffisamment occupée d'elle-même et de ses heures rigoureuses de flux et de reflux.

« Après tout, pensa Adolphe, je n'ai rien à faire jusqu'à cinq heures. Je vais rester là. J'ajouterai, de temps en temps, sans m'en apercevoir, une petite phrase, et j'arriverai ainsi, sans m'en douter, à remplir mes quatre pages. »

A ce moment, Charles Tony apparut à l'entrée du Casino, avec sa magnifique casquette d'automobile, qu'il mettait pour jouer au billard.

Cette casquette avait, d'ailleurs, une raison d'être : Charles Tony remettait depuis trois ans pour s'acheter une automobile, dont la force augmentait chaque année de quelques chevaux.

Adolphe et Charles jouaient chaque jour au billard. Chacun d'eux pensait être un peu plus fort que l'autre. Cette rivalité les passionnait, bien plus que le jeu de billard lui-même, qu'ils n'aimaient pas.

Adolphe, en voyant arriver son compagnon de plage, regretta amèrement de n'avoir pas terminé sa lettre. Tony vint s'asseoir à sa table.

— Vous écrivez?

— Oui, dit Adolphe. Mais j'ai le temps. La levée n'est qu'à cinq heures.

— Finissez votre lettre, dit Tony. Nous ferons un billard.

Adolphe, désespérément, se pencha sur son papier comme un élève appliqué. Mais il ne trouvait plus rien. Il ne pensait qu'au billard de la veille, où il avait battu Tony de douze points. Il le battrait aujourd'hui de vingt points... Comme il n'écrivait toujours pas, Tony se crut autorisé à lui parler.

— Vous avez vu l'accident qui est arrivé ce matin sur la côte, près de Sourdeval? Cette barque de promeneurs, qui a chaviré... Ce jeune homme de vingt-deux ans dont on n'a pas retrouvé le corps?

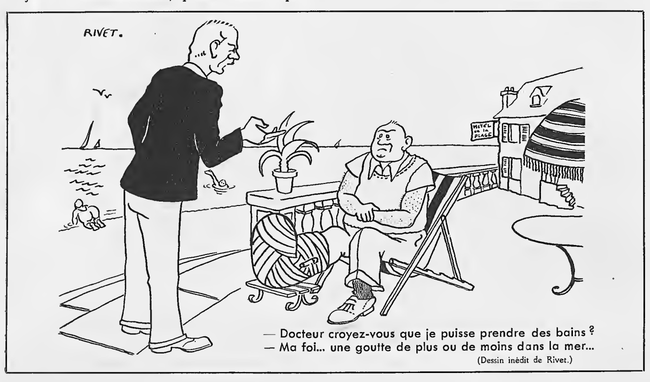
— Non, dit Adolphe, je n'ai pas su...

Et il se mit à écrire avec délices :

Figure-toi, ma petite chérie, que tout le pays est attristé par un affreux accident. A Sourdeval, tout près d'ici, une barque de promeneurs a chaviré ce matin. Un jeune homme n'a pu être retrouvé. Crois-tu que c'est horrible, ma pauvre amie? Un jeune homme de vingt-deux ans! J'ai tout de suite pensé à tes excursions dans la montagne? Ne risque pas ta vie, ma chère petite chérie. Que deviendrais-je sans toi?...

Des considérations sur la mort l'amenèrent au bas de la quatrième page, et il fut obligé de mettre dans la marge des baisers, des baisers fous, des baisers tendres, comme si son cœur débordait du papier.

Tristan BERNARD.



— Docteur croyez-vous que je puisse prendre des bains ?
— Ma foi... une goutte de plus ou de moins dans la mer...

(Dessin inédit de Rivet.)



— Vous savez, Monsieur le Directeur, le tonneau d'Armagnac,.. je l'ai laissé tomber dans la source !!

(Dessin inédit de Phil.)



CES MESSIEURS DE LA SANTÉ...

CEUX DE BRIDES

Passe un sénateur célèbre par son cognac... et les naïvetés de sa légitime :



— Avoir une taille pareille en vendant de la fine ! soupire André Berley, vedette de l'écran qui, bien qu'étranger au commerce du cognac, a l'aspect, d'ailleurs sympathique, d'un tonneau.

— Vous savez, dit quelqu'un, notre grande actrice nationale voulut, naguère, venir faire ici une saison. Mais comme elle déclarait dans son entourage :

— Je ne voudrais pas qu'on le sût ! Les gens sont si méchants... Ils seraient capables de raconter que je suis enceinte...

— De Philippe-Auguste? s'informa sérieusement Paul Achard.

Il y a aussi le Directeur de journal qui, pour avoir exagéré le traitement, revint si amaigri qu'on eut peine à le reconnaître.

— C'est un traitement à Bride... abattue ! remarqua un chroniqueur bien connu, cependant qu'à la boule, le plantureux docteur et gastronome R... lançait cette formule :

— Brides pour le bide !

A quoi un ami ripostait, en lui tapant sur son gros ventre :

— Toi, mon vieux, quand tu prononces Brides... c'est un R que tu te donnes !

■ ■ ■

CEUX DE LA COTE

Entre Sainte-Maxime et Cannes, rencontre de M. J.-L. Mal..., politicien célèbre, et d'un ami. Celui-ci demande :

— Pas malade? Vous ne venez rien soigner, j'espère?

— Mais si... ma publicité !

Soudain, une apparition d'un monsieur blanc et solide : c'est Maurice Donnay en personne, vieil habitué du pays.

— J'ai été jadis auteur gai, dit-il avec une souriante mélancolie, je ne suis plus que l'auteur d'Agay !

Infiniment plus vénérable, M. Gabriel Hanotaux, propriétaire d'une villa magnifique. Il reçoit beaucoup ; quelquefois, chez lui, on joue la comédie... Et même l'un des amis de la maison avait proposé de monter quelque chose de Hugo, en mai dernier, pour le cinquantenaire.

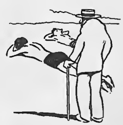
— Parbleu ! *Les Burgraves !* avança un candidat battu à l'Académie.

— Ou encore, fit un autre, une adaptation de *Quatre-vingt-treize !*

Un troisièmeajouta, bonne langue :

— Vous exagérez... Hanotaux n'est venu au monde qu'en 1853 !

Tandis que l'on échange ainsi des bleuettes, là-bas, sur le sable fauve, des gens de tout poil se sont mis à rôtir. Et André Birabeau de murmurer :



— Ce n'est plus une Côte. C'est la cage thoracique tout entière.

■ ■ ■

CEUX DE LA BOURBOULE

C'est, dit-on, une station pour enfants... Allez-y voir et dénombrez les poids lourds de la politique et du théâtre que vous y rencontrerez.

Un de nos plus obèses comédiens, de bon matin, y joue au cerceau, pour maigrir. Et son ami Koval déclare à qui veut l'entendre :

— L'an prochain, ce sera les petits pâtés !

Et que dire de la fantaisiste tant applaudie qui, à La Bourboule, fit la connaissance de ses trois maris.

— L'un après l'autre ! précise Jean-Gabriel Domergue.



Et Kissling chantonne :

La Bourboule,
Un passe-boule...

Mais la station est désolée. Où est-il, ce Ministre de l'Intérieur, naguère encore fidèle estivant avec sa petite famille? Il fait du camping, assure-t-on, pour esquiver les frais d'hôtel.

Le Président du Syndicat d'Initiative a eu ce mot désenchanté :

— Et c'est un homme comme ça qu'on a mis à l'Intérieur?

■ ■ ■

CEUX DE LAMALOU



Un Ministre très entouré de fils, de filles, de gendres, de neveux, fait ici une cure collective, d'où cette boutade lancée par un médecin du pays :

— Il a toujours été pour le scrutin de liste !

C'est le même docteur qui, parlant de tel directeur de la Police Judiciaire, dont les ennuis récents aggravèrent l'état de santé déjà compromis — lui aussi — énonçait cette formule :

— Comme quoi la P. J. peut devenir la P. G. !

Aux environs de la station, se trouve une fort belle propriété appartenant à un romancier célèbre. Le Conseil municipal, soucieux d'une légitime propagande, vint demander à l'écrivain de consacrer à Lamalou un roman d'atmosphère.

— Vous ne pensez pas, fit en souriant l'homme de lettres, qu'un roman de mœurs serait plus indiqué?

■ ■ ■

CEUX DE DAX

Il est riche, il est sénateur, il excelle à caser ses parents et amis dans de bonnes situations aux frais de la princesse. Il est la vedette de Dax. Quelqu'un, en le voyant, s'écria :

— Décidément, Méphisto a raison, le veau d'or est toujours... de boue !

— Oh ! le veau..., vous le rajeunissez ! observa un éminent journaliste venu soigner son arthrite.

D'ailleurs, le Parlement est peu représenté dans ce site landais. Pareille pénurie étonnait René Bruyez, explorant la ville à la suite d'une panne d'auto.

— Car, ajoutait-il, la boue de Dax est illustre ; or, la boue est l'élément des politiciens...

— Vous oubliez, dit un confrère, que, d'ordinaire, ils ne gardent pas la boue pour eux, ils l'envoient aux autres.

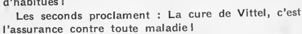
Passe le fils d'un écrivain qui fut célèbre au commencement du siècle. Alors, le confrère enchaîne :

— Son père lui a laissé en mourant trois choses : un nom, des propriétés et des rhumatismes... Eh bien, cette dernière est la seule des trois qu'il n'ait jamais réussi à monnayer !

CEUX DE VITTEL

Rien que des habitués ! Cette formule, que se plaît à répéter M. Joseph Caillaux, fait implicitement du tort au traitement, disent les uns, est à son éloge, disent les autres.

Les premiers grognent : S'ils étaient guéris, ils ne reviendraient pas. Donc, pas d'habitués !



Les seconds proclament : La cure de Vittel, c'est l'assurance contre toute maladie !

M. Caillaux ne garde pas rancune à la station, encore que celle-ci, pendant la guerre, lui ait fait une conduite de... Grenoble. Au reste, il ne va pas à Vittel pour lui-même, mais pour sa femme. Il a déclaré avec bonhomie :

— Moi, je ne bois de l'eau de Vittel que quand je monte à la tribune. En temps ordinaire, j'aime mieux le saumur mousseux !

En marchant allègrement à travers la ville, M. Caillaux rencontre et salue des amis. Voici une grande jolie femme, accompagnée d'un monsieur naguère ministre. Et le Président Caillaux baise la main de Marie Marquet, serre la main du collègue.

— Mon cher Président, dit celle qui créa cet hiver *Madame Quinze*, j'ai pris hier au cercle une de ces culottes...

— En somme, remarque le Président, vous venez faire une cure de jetons !

— Et dire, ajoute le ministre, que ces sortes d'accidents de « chemin de fer » sont les seuls que les Travaux publics ne puissent empêcher !

Puis, abandonnant ces tristes pensées :

— L'autre jour, figurez-vous, je rencontre ici le général... le vieux général... enfin, peu importe. Et je lui demande avec jovialité :

— Alors, vous êtes, vous aussi, aux Eaux !

Eh bien, le vaillant guerrier devint cramoisi et bégaya, la moustache tremblante :

— ...m'insultez ! ...offense directe ! ...plaisanterie intolérable !

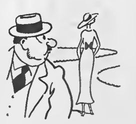
Il avait compris : « Au Zoo ! »

■ ■ ■

CEUX D'AIX

— Elle est étonnante ! Elle est renversante ! Elle est déconcertante !

Tel est le murmure qui suit ses pas. Grande, blonde, gracieuse, exquise, elle fait les délices du Casino. Un nouveau venu, qui venait de l'apercevoir, s'exclama :



— Tiens, mais... j'ignorais qu'elle fût ici !

— Où serait-elle mieux à sa place? répliqua un voisin, n'est-elle pas Huguette-Aix-Duflos?



A LA LETTRE

— Le Docteur m'a ordonné de faire une cure dans le pays...

(Dessin inèdit de J. Pruvost.)

Ce coin savoyard est des plus élégants, on doit le constater. Au hasard de la promenade, l'échotier reconnaît un député de droite... Ou plutôt, hésite à le reconnaître, car cet homme chic apparaît ici fort négligé.

— Ça vous étonne, fait-il en riant... Apprenez, mon cher, qu'en temps de cure, mon foie est à gauche !

Au commencement de juin, Mistinguett vint faire un tour. Mais, après s'être fait expliquer le traitement, elle déclara :

— J'aime mieux descendre le grand escalier et danser le final !

Le soir, au Théâtre du Casino, les désœuvrés viennent écouter un bout de dialogue. Théâtre de ville d'eaux, théâtre insipide. Quelqu'un aperçut là M. Germain Martin, notre Grand Argentier. A l'entr'acte, il s'approcha de lui :

— Ah ! ah ! fit-il, goguenard, on essaye de vous refiler des mauvaises pièces !

■ ■ ■

CEUX DE VICHY



C'est la grande station, la station nationale... La seule où l'on ne rencontre pas de sceptiques, lesquels sont privés de foi, comme on sait. Enormément de monde, du meilleur et du pire. Des fonctionnaires coloniaux comme s'il en pleuvait. Des hommes politiques à revendre — soit dit sans fâcheuse allusion. — Au passage de l'un d'eux, dont le teint est noyé de bile, certain rossard murmure :

— Encore un « jaune » !

Une chaise a été placée, avec respect, dans les jardins du Casino. C'est la chaise de Poincaré. Cela fait dire à Tristan Bernard :

— C'est bien la peine d'avoir occupé si longtemps le fauteuil présidentiel et le fauteuil académique !

Le mot du jour, c'est celui que prononça un éminent chef militaire auprès de qui le médecin de la station s'informait, avec sollicitude, des effets de la cure.

— Et notre eau, demandait-il, la tolérez-vous bien, mon général ?

— Votre eau me fait roter ! répliqua le grand soldat de sa belle voix de commandement.

Une autre opinion est fournie par le brillant diplomate comte de Damp... En causant avec Sacha Guitry, il en vint à déplorer que le régime de Vichy apportât dans l'organisme une langueur, une mollesse assez regrettables par instants.

Sacha répliqua sans rire :

— Le souci du redressement national vous égare, cher ami !

Du même, cette parole mélancolique à propos de Vichy :

— Une ville d'eaux me fait l'effet d'une vieille maîtresse. On la revoit à intervalles réguliers... Et chaque fois, elle a un peu plus de bouteille.



NE NOUS EMBROUILLONS PAS

— Voyons ? m'a-t-il dit : vous irez à Foix pour vos reins, ou à Reims pour votre foie ?

(Dessin inédit de J. Pruvost.



ELLE — Je suis ici pour maigrir ; et toi chéri ?
LUI — Moi ?... pour m'engraisser !...

(Dessin inédit de Charlet.)



— Il faudrait évidemment que je fasse une cure...
— A Bandol ?

(Dessin inédit de J. Lechantre.)

— C'est ce petit danseur du casino vous savez, docteur ; il est un peu brutal... mais il fait de moi tout ce qu'il veut !

— Je vois ça : il vous mène à la braguette...

(Dessin inédit de Villemot.)





— Où allez-vous, cet été, petite amie? A la Baule, à Paris-Plage?

— Nulle part et partout! Avec mon mari et les Cavaillon, nous ferons du camping!

Et Lucile Varcheur de dire et de redire : à la longue, la plage, la ville d'eaux, ça devient fastidieux. On ne se repose pas, le casino sévit, la vie mondaine continue. Tandis que le camping, c'est positivement l'idéal.

Jean-Paul Varcheur entonne, de son côté, un hymne tout pareil sur les salutaires joies du sommeil en plein air, de la culture physique au soleil levant, et le privilège de consommer des aliments insoupçonnables. Et Mme Cavaillon aussi fait de la propagande, son mari également. Ce quatuor, enfin nage dans l'ivresse. Une bonne voiture, une organisation de camping exceptionnelle, allons, les vacances s'annoncent comme un enchantement!

On part dans l'ivresse. A l'auto est annexée la *camping-trunk*, malle spéciale qui renferme tout un matériel pliant. Deux heures de route et l'on arrive, en plein Vexin, dans un adorable vallon. Rien ne manque à ce paysage, ni le rideau de peupliers, ni le pré d'herbe haute, ni le rû jaseur, ni le coteau bleuâtre, ni le village dont on aperçoit tout près le clocher pointu. Jean-Paul, enthousiaste, abandonne la route et entre carrément dans le pré. Lucile et Pierrette hument l'air qui sent bon la fraîcheur. Mais Cavaillon en tombant la veste :

— Mes enfants, c'est pas tout ça, il s'agit de penser au bivouac. Moi, je vais dresser les tentes. Toi, Pierrette, tu vas mettre le couvert...

— Et moi, achève Lucile, je vais vous faire un bon petit cocktail !

Cinq minutes suffisent pour que le contenu de la malle magique jonche le sol. Cordages et montants des tentes, démontables en trois tronçons, matelas et leurs cadres élastiques, photophores perfectionnés, réchaud instantané à gaz d'essence, batterie de cuisine, récipients hermétiques bien garnis de poulet froid, sauce mayonnaise et entremets. Voici le poste de T. S. F. qui aussitôt se met à brailler : « De l'art, splendeur immortelle. » Voici le Baby-bar, triomphe de Mme Varcheur, déjà aux prises avec la glacière portative. Voici même une visite : quelqu'un dans le pré s'approche à grandes enjambées, un bonhomme trapu, en costume de toile marron :

— Si vous plaît, messieurs dames, qu'est-ce que vous faites là? demande-t-il d'un air pas très bienveillant.

Cavaillon, en train d'ajuster ses montants, réplique, jovial :

— Vous voyez, mon brave, nous nous disposons à dîner, puis à dormir dans ce charmant paysage.

— C'est que v'n'avez pas l'droit !

— Comment, pas le droit?

— Non, v'n'avez pas l'droit. C'est à moué le pré où qu'vous êtes!

— Mais, mon cher monsieur...

— C'est mon pré... Et j'permets point qu'on fasse la cuisine dans mon pré, comprenez-vous?

— Oh! voyons...

— Y a point d'voyons... C'est mon pré!

Lucile, très diplomate, s'avance en agitant son shaker :

— Avant tout, monsieur, permettez-moi de vous offrir un cocktail! Mais le bonhomme est incorruptible.

— Y a point d'cotel qui tienne! V's'êtes dans mon pré. D'l'instant qu'j'y suis pas, j'veux pas qu'les autres y soyent non pus. Donc faut me r'tirer d'là votre auto et tout le bataclan!

— Nous partirons demain à la première heure, dit Jean-Paul, nous faisons du camping!

— V's'êtes dans mon pré, continue l'intrus, j'veux pas qu'vous y soyez, c'est clair. Allez, ouste!

Les quatre campeurs, indignés, se regardent. Varcheur hausse les épaules. Cavaillon continue machinalement à ajuster ses bouts de bois et Lucile à remuer son shaker.

— C'est honteux! Nous nous plaindrons à qui de droit, croit devoir crier cette dernière.

— Oui, renchérit Pierrette, et dans les journaux. Mon mari est journaliste!

— Parfaitement! atteste Cavaillon, directeur d'une maison de linoléum.

Hélas, le trouble-fête semble ignorer la puissance de la presse; l'air buté, il répète :

— V'sêtes dans mon pré! J'veux pas qu'on soye dans mon pré!

— Mais où voulez-vous que nous allions? gémit Jean-Paul.

L'indigène hausse les épaules, puis murmure :

— Y a le pré communal!

Il a fallu démonter, rassembler, empiler dans l'auto, tables, fauteuils, T. S. F., tentes et couchettes. Après une bonne petite heure de recherches, le pré communal daigne apparaître. Il est neuf heures et demie. Dans la nuit commençante, les exilés constatent que ledit pré doit être un rendez-vous très apprécié du cheptel local : « Mais c'est plein de bouses de vache! » gémit Lucile. N'importe, il faut se hâter de camper pendant qu'on y voit encore. Cavaillon, intrépide, remonte les tentes, puis pour dîner, on allume les photophores qui attirent instantanément une nuée de moustiques, papillons, fourmis ailées, et jusqu'à une chauve-souris. Ce n'est pas tout ; les curieux du pays viennent voir manger les parisiens. On manque de distractions à la campagne, pas vrai! Et le pré communal est à tout le monde. Bientôt, les quatre convives, très embêtés, sont environnés de bonnes gens qui n'ont pas la langue dans leur poche : « Ah! mince! c'est pareil qu'au cirque, seulement c'est gratis! — Tu paries qu'ils vont faire la quête! — Moi, j'veux ben donner dix ronds, mais j'demande qu'on m'invite! » Exaspérée, Lucile éteint les photophores, ce qui provoque un « ah! » général de protestation.



Dieu merci, l'obscurité finit par décourager les croquants. Il est permis de vaquer aux préparatifs du coucher, puisqu'on ne peut se réfugier ailleurs. Tout de même, sommeil à peu près satisfaisant. Mais quel réveil au point du jour! Un torrent jaune, tiède et puant, inonde dans leur lit Lucile et Jean-Paul... Ce n'est rien, c'est un jeune veau, amené chaque matin au pré communal, et qui s'oublie placidement à deux pas de la tente.

Ainsi s'explique le retour prématuré des joyeux campeurs. A la Porte Maillot, la séparation a été plutôt froide. A l'heure du dîner Jean-Paul et Lucile Varcheur, dans leur appartement qui empeste le camphre, où tout est enveloppé pour un long abandon, se demandent s'ils ne vont pas se coucher sans dîner, quand on sonne à leur porte.

C'est un très gentil garçon, associé d'une maison de sports, qui prévenu un peu tard, déborde d'empressement :

— J'ai eu connaissance de votre désir de vous procurer tout ce qui est nécessaire au camping. Je vous apporte nos catalogues dont les prix défient toute concurrence : tente-abri, mobilier pliant, cuisine portative...

Il n'insiste pas. Terrifié devant la face convulsée et l'attitude menaçante du client, il descend les étages beaucoup plus vite qu'il ne les a montés, poursuivi par des éclats de voix furibards :

— Le camping! Le camping! Bougre de dégoûtant, idiot, abruti!... Je t'en foutrai, moi, du camping!

JODELLE.



— Pour une eau de régime, elle n'est pas très saine, ça grouille de vers...,
— Pas saine... mais si elle n'était pas saine, ils ne pourraient pas vivre ces vers !

(Dessin inédit de Roche.)



PETITES STATIONS, GRANDS LOISIRS.....

les Joies du Casino



LE BAR

11 *heures.* — Pas un chat. Derrière son comptoir, le barman, mélancolique, interpelle le garçon posté près de la porte, la main crispée dans la poche de sa veste blanche.

— Toujours personne à l'horizon?

— Personne!

Vert, le garçon se retourne avec un regard que ne renierait pas un serpent :

— Et dire que vous m'avez engagé aux pourboires! Ils sont frais, les pourboires.

— Et moi! crie le barman sortant son buste comme s'il était soudain craché par son comptoir. Et moi qui ai versé 12.000 francs pour l'entreprise! Plaignez-vous! Au moins, je vous nourris!

— Sale pays, murmure le garçon apitoyé. Sales gens!... Boivent que de l'eau! De l'eau, tout le temps de l'eau! Même les poivrots se mettent au régime dans ce cochon de pays! Et encore, ils ne viennent même pas la boire au bar!

Entre, à cet instant, un petit homme assez corpulent. Le teint est jaune sous la couperose, mais son propriétaire ne peut se passer tout à fait d'apéritif.

Le barman se fend d'un sourire et met en branle le pick-up qui fournit aussitôt une biguine langoureuse. Le garçon, affable, se précipite.

— Un Dubonnet à l'eau! commande l'arrivant.

Il sirote doucement, tandis que le barman s'affaire comme s'il attendait une noce et que le garçon range les chaises et bouchonne les tables comme si le bar n'avait pas désempli depuis le matin.

Mais l'unique client a terminé. Tout en attendant sa monnaie, il demande gentiment :

— Il y a toujours autant de monde au bar?

— C'est encore un peu tôt, monsieur, fait le garçon tout en courbettes pour ses vingt sous. C'est, de ce moment, l'heure de l'eau... Vers midi et à 4 heures, nous n'avons pas assez de tables!...

Mais le client parti, il montre au patron sa pièce de vingt sous :

— Combien ça fait pour les assurances sociales? demande-t-il narquois et amer.

LE RESTAURANT

12 *heures* 30. — Le déjeuner est servi par petites tables. Est servi, c'est une façon de parler. Il y a beaucoup de garçons, beaucoup trop pour le nombre de gens qui déjeunent. Comme ils se tiennent massés au fond de la salle tapissée de grandes glaces, ils se répètent à l'infini. Cela fait une véritable armée de maîtres d'hôtel, bien impressionnante pour les rares consommateurs.

Cependant, à une table, une dame et son mari, celui-ci venu passer quelques heures entre deux trains, et qui veut bien faire les choses. Il choisit, d'ailleurs avec ostentation, les plats les plus chers et commande le déjeuner au champagne. Quelques isolés de passage, deux ou trois vieilles dames et, à une table bruyante, quatre hommes qui veulent s'en payer pour leur argent.

— Qu'est-ce que c'est, votre *Carpe Chambord?* maître d'hôtel.

Obséquieux, le crayon à la main, le sourire figé, celui-ci répond avec onction :

— C'est une carpe... e... e... au four, Monsieur!

— Et le *Cassoulet toréador?*

— Eh bien, Monsieur, c'est le cassoulet... genre toulousain, autant dire...

— Et le *Poulet ambassadeur?*





— Comment dirais-je, Monsieur, c'est un poulet... rôti, si vous voulez...

— Parfait ! Quant à la tarte maison inutile de dire que c'est tout bonnement une tarte aux fruits !

— Ah ! détrompez-vous Monsieur, fait le garçon triomphant. Notre tarte maison est un sablé sur lequel on glace de la confiture...

. . . .

Le déjeuner terminé, les quatre amis ont commandé la vieille fine 1890 des Caves du patron. Mais voici qu'ils se regardent avec un peu d'inquiétude. Comme le garçon passe avec un air lointain pour ne pas montrer qu'il attend impatiemment de présenter l'addition, l'un d'eux, haussant son verre-dégustation à hauteur de l'œil murmure :

— Il ne faudra pas oublier de nous rendre l'ordonnance !

LE SALON DE LECTURE

15 *heures.* — Les stores sont baissés. Le Salon de Lecture est frais et tranquille comme il convient à un salon de lecture qui se respecte. Quelques dames, habituées des grands magasins parisiens, râflent le papier à lettres. Il ne reste plus que quelques numéros de *L'Illustration, Le Chasseur Français* et des magazines publicitaires. Pourtant, c'est un de ces derniers que prend au hasard le monsieur qui vient d'entrer. Cinquante ans, bien habillé, avec un négligé élégant de villes d'eaux. Il ne vient pas pour lire. C'est l'homme à conquêtes. Un Don Juan sur le retour. Mais il est riche, et il y a toujours quelque femme éloignée des joies conjugales par la cure plus ou moins nécessaire.

Sa victime du moment est une grande femme plus très jeune, qui commence à blondir et s'émeut comme une pensionnaire de sa première aventure.

« Aussi, c'est la faute de son foie ! Tout le monde, son mari, son docteur et même son confesseur consulté, lui ont démontré la nécessité de cette absence. Et voilà ce qui lui arrive ! Elle tient le bonheur, la vie d'un homme, dans ses mains de femme honnête !... « Elle y pense avec remords en pénétrant au Salon de lecture où « Il » lui a donné rendez-vous. Mais, lorsqu'« Il » vient vers elle, souriant, empressé, elle ne pense plus qu'à ce qu'« Il » lui a dit hier : « C'est que, grâce à « Lui », sa cure lui aura merveilleusement réussi et qu'elle a rajeuni.

LE THÉ DANSANT

17 *heures.* — Quand le temps est morose, il y a beaucoup de monde. Seuls ceux qui flirtent s'y amusent, ou ceux qui papotent. C'est là surtout qu'on se repasse les potins, qu'on ébruite les derniers cancans. L'élégance paraît provinciale.

Dans un coin, quatre musiciens essaient de créer l'atmosphère et d'imiter le jazz avec leurs violons. Ça ne rend pas très bien ; mais on ne peut pas faire les petits fous pendant une cure. On ne peut pas non plus flirter avec la même ardeur... Il y a le foie, le foie-roi qui donne à tout le monde un teint un peu jaune, jette une ombre sur les plaisirs, blémit une danseuse aux bras de son danseur, et oblige, de temps en temps, quelques personnes à sortir avec une précipitation qui pourrait être qualifiée de mauvais ton... ailleurs.

DINER DE GALA

20 *heures.* — Toutes les tables sont prises. La grande salle du restaurant resplendit de tous ses lustres. On a tiré les rideaux devant les fenêtres pour rendre la fête plus mystérieuse, mais on a laissé volontairement quelques manques pour que les gens du pays puissent s'extasier devant les épaules nues et les bijoux.

Malheureusement, s'il y a des bijoux, il n'y a pas beaucoup d'épaules jeunes dans une ville d'eaux, sauf celles des femmes qui cherchent fortune, avec des bijoux pour leur décolleté, dans ce milieu de célibataires momentanés.

Presque toujours, ce sont les maris flanqués de leurs femmes qui les lorgnent, malgré la colère bilieuse de celles-ci, les autres éprouvant trop de satisfaction à ces vacances conjugales pour les gâter par une aventure coûteuse. C'est pourquoi les dîners de gala nuisent au bénéfice de la cure chez les femmes mariées accompagnées par leurs maris, et non pas, comme on pourrait le penser, à cause de la bonne chère et de l'abondance des vins.

MICTASOL

décongestif pelvien



COMPRIMÉS OVULES SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE du MICTASOL
155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (9e)

O·V·P



THÉATRE

21 *heures.* — Tout le monde est sur son trente-et-un. La grande tournée Rabet vient jouer le dernier succès d'il y a quatre ans : « Fais-moi plaisir ! ». Les fauteuils ne sont pas bien confortables, quelques-uns même ont du mal à soutenir les postérieurs un peu lourds, mais on est si content de s'amuser un brin.

Aussi le public en or fait d'abord fête aux artistes, bien que l'ingénue ait l'âge d'une grand'mère et que le jeune premier paraisse un gringalet à côté d'elle. Ce n'est que peu à peu que la salle se refroidit et que le monsieur commence à regarder sa voisine.

— Ça vous amuse ?

— Pas du tout !

— Vous savez que pour la cure, il faut se coucher de bonne heure.

— J'y pensais.

— Mais il n'est pas absolument obligatoire de se coucher tout seul... comme un pauvre petit malheureux !...

— ...

— C'est même contre-indiqué.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Pour qu'une cure réussisse, il faut qu'elle soit heureuse !

— Et pour être heureuse ?

— Sortons, voulez-vous, je vais vous expliquer.

Et voilà deux fauteuils vides. Au 4e acte, il n'y a presque plus personne dans la salle. Chacun est rentré se faire jouer chez soi : « Fais-moi plaisir ! »

E. B.

— Un porto ! !

(Dessin inédit de Lechantre)

LE MÉDECIN REMPLAÇANT

PAR GEORGE DELAMARE

●

Voici venu l'été, les journées radieuses, le temps des loisirs et de la pêche et bientôt de la chasse. Le Docteur Chemoule, bien connu dans le quartier des Epinettes, est parti pour le Morvan, où il est propriétaire d'un joli domaine. En son absence, le jeune docteur Pompy gardera le contact avec la clientèle, que les vacances, d'ailleurs, ne tarderont pas à disperser.

Le Docteur Pompy, médecin remplaçant, a plus d'imagination, hélas, que de pécune. Dans le cabinet du Docteur Chemoule, entre les quatre murs sévères : bibliothèque, cheminée en marbre noir, avec pendule et candélabres, gravures : *Hippocrate refusant les présents d'Artaxexès* et *Les pestiférés de Jaffa*, il rêve à des horizons, à des îles, des plages, des navires à bord desquels la jeunesse et l'amour ont pris passage. C'est l'heure de la consultation : *L. M. V. de* 1 *à* 3. Mais, en été, tout le monde se porte à merveille. Qui diable a bien pu inventer le beau temps? Sûrement pas un médecin.

On sonne.

Ah! un client, tout de même! Le Docteur Pompy, déjà sommeillant à force de contempler Hippocrate et son geste indigné — il faut croire que la Grèce ancienne ignorait la dichotomie — le Docteur Pompy se redresse et tend l'oreille.

Quelqu'un a pénétré dans le salon d'attente.

Comptons une dizaine de minutes, afin de bien montrer qu'on est occupé. Puis, sur la recommandation expresse du Docteur Chemoule, petite mise en scène avec décor sonore : d'abord le stéthoscope bien en évidence, ainsi qu'un billet de cent francs délicatement plié, tout comme si une main reconnaissante et discrète venait de le déposer sur le coin du bureau... Là ! maintenant, une chaise remuée, une porte ouverte sur l'antichambre, quelques paroles prononcées par le docile remplaçant parlant à la cantonade : « J'ai tout lieu de penser que, si vous observez exactement mes prescriptions, dans peu de jours vous serez hors d'affaire. Au revoir, monsieur ».

Quelquefois, pour varier et se distraire un peu, le jeune médecin recourt à la formule : « Madame, mes hommages », qui lui donne l'illusion d'avoir reçu la plus affriolante des malades, mirage et mensonge... ombre et fumée!

Le Docteur Pompy tire son gilet, ouvre la porte du salon et se tient au port d'arme contre le chambranle. Le visiteur se précipite dans le cabinet, comme le taureau fonce dans l'arène. C'est un petit homme bedonnant. Et, à peine entré, sans reprendre haleine :

— Docteur, les exigences de l'hygiène ne permettent plus au médecin de vivre au sein d'un ameublement incompatible avec la profession qu'il exerce. C'est pourquoi la maison Corne, Rompion et Cie, à laquelle je suis attaché, m'a chargé de vous remettre son nouveau catalogue de 182 pages, richement illustrées, de meubles médicaux modernes : tables et sièges en tubes de nickel, armoires en verre multiplex, éclairage indirect. Confort et propreté, solidité garantie, grandes facilités de paiement.

Le Docteur Pompy a toutes les peines du monde à se délivrer de ce raseur qui veut mordicus lui laisser à condition un thermocautère perfectionné.

De nouveau, c'est la solitude, le tête-à-tête avec Hippocrate et avec Bonaparte à Jaffa. Ah ! l'Egypte... Ah ! les rivages de la mer Ionienne...

Coup de sonnette.

Encore un placier, vraisemblablement. Inutile de jouer la comédie en reconduisant à la porte un visiteur chimérique.

Le Docteur Pompy, d'assez mauvaise grâce, entr'ouvre son huis.

C'est une dame. Une dame d'un certain âge, c'est-à-dire d'un âge incertain, l'âge où les femmes commencent à blondir.

Elle a dû être très bien pendant la guerre.

— Le Docteur Chemoule n'est pas souffrant j'espère? demande-t-elle?

— Non, Madame, le Docteur est en vacances... Il m'a confié la charge, en son absence...

— Ah! c'est vrai, minaude la dame, maintenant je me rappelle... mon Dieu je ne sais si je dois... Il s'agit d'une chose toute personnelle et intime.

Par la physionomie et la mimique, le Docteur Pompy indique, tout semble, qu'il est d'une discrétion absolue et qu'il s'en fout. En soi-même il se demande : « Qu'est-ce qu'elle veut, cette vieille bique? » Il l'apprend aussitôt : la vieille bique tient à lui exhiber ses mamelles dont l'une, paraît-il, a tendance à grossir plus que l'autre.

— Tâtez, docteur, tâtez, fait-elle d'un air engageant. Vous pouvez remarquer que j'ai la poitrine blanche et ferme... Néanmoins...

Enfin, elle s'en va, nantie d'une ordonnance. Peut-être espérait-elle mieux... Peut-être venait-elle avec l'espoir que le remplaçant... Au dehors, la journée traîne sa robe de soleil. La voiture blanche d'un marchand de glace est assaillie par les gamins. Non loin, un crépitement mouillé signale le passage d'une arroseuse.

Pourquoi le jeune remplaçant se remet-il à songer à la dame aux seins inégaux? Ce doit être encore un méfait de la belle saison. Le Docteur Pompy, seul dans la ville et dans la vie, se prend à réfléchir que l'occasion, sinon l'herbe tendre, et surtout quelque diable le poussant, il aurait pu prescrire à la dame anxieuse...

Bref, il est énervé, ce garçon!

Coup de sonnette.

— Si c'est un placier, pense le docteur, qu'est-ce qu'il va prendre!

Il attend que la personne ait franchi le seuil du salon. Il gagne à pas feutrés la cuisine, repaire de la femme de ménage chargée, par intérim, d'introduire les clients. Et il demande à cette mercenaire qui, elle aussi, remplace la domestique titulaire :

— C'est un monsieur?

— Non, c'est une dame! répond-elle.

— Ah!... une vieille dame?

— Non, une toute jeune!

Ah! Ah! Y aurait-il un dieu pour les médecins remplaçants? Le Docteur Pompy, devant le miroir se refait une beauté, lustre ses cheveux, rajuste sa cravate. Et il ouvre la porte. Et il voit une exquise petite blonde, adorablement habillée d'une robe de crêpe Georgette imprimé.

— Bonjour, monsieur, prononce sa petite bouche rouge que le docteur, tout de suite, regarde d'un œil de loriot contemplant une cerise mûre, je désire savoir si le Docteur Chemoule...

— Il est absent, c'est moi qui le remplace! interrompt Pompy avec allégresse.

— Oui, je suis au courant, le Docteur Pompy, n'est-ce pas ?

— C'est ça même, et tout heureux de vous recevoir. Inutile de vous dire que vous pouvez vous fier à moi en toute sécurité. Au surplus, votre parfaite santé est peinte sur votre délicieux visage. Vous êtes très jolie, savez-vous!

— Pardon, mais... commence la dame toute interdite, tandis que le docteur enchaîne et s'emballe :

— Très jolie, trop jolie pour accorder la moindre attention à la maladie. Est-ce que la maladie existe? Mais non, il suffit de voir cette belle journée et vos doux yeux, votre robe si légère que...

La petite blonde se lève, fixe sur le docteur un regard extrêmement dur et déclare d'un ton réfrigérant :

— Monsieur, je suis la belle fille du Docteur Chemoule. Je venais de sa part chercher un objet oublié... Je vous promets de le renseigner sur la manière dont vous tenez sa place!

Elle est sortie en claquant la porte. Elle a laissé son parfum et la certitude d'une engueulade. Mais à quoi bon s'en faire! La consultation est terminée, la journée est magnifique. Le Docteur Pompy allume une cigarette et s'en va boire un demi.

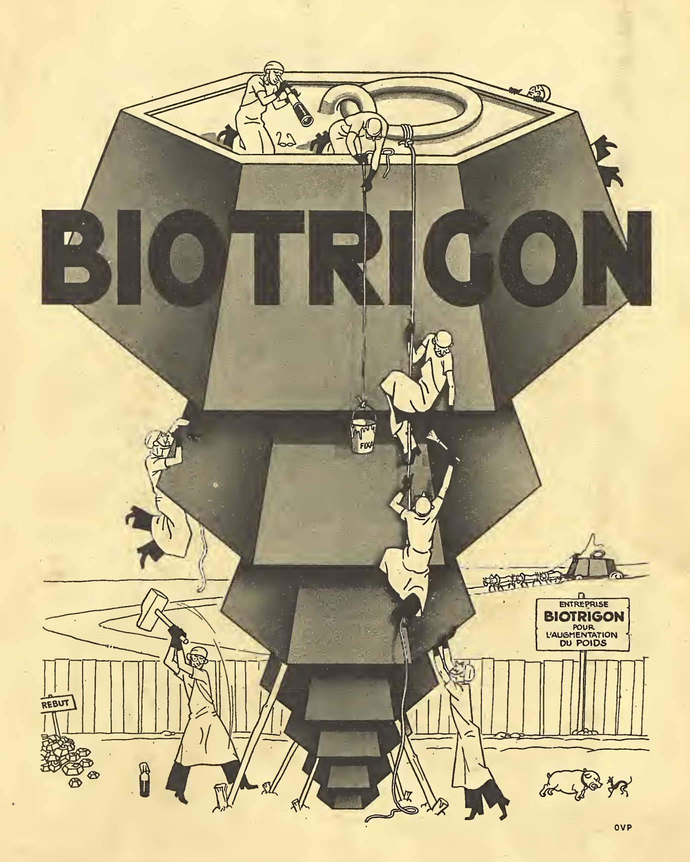
George DELAMARE.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD.

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris.




La
médication
citratée
sous une forme
active
agréable
g. Bourdier


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 34
20 Septembre 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS







DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Nous sommes en plein sweepstake d'automne. Le premier n'a découragé personne. Au hasard de la loterie, on a ajouté les aléas de la course chevaline.

Grâce au pari mutuel qui ouvre ses boutiques à tous les carrefours, grâce aux casinos sur les tables desquels ont tourné tout l'été la boule



et la roulette, le Français n'aura plus qu'à attendre du sort une prospérité que son travail, par ces temps de crise, ne saurait lui assurer.

Il ne faudrait pas croire que dans les campagnes, l'on ignore la passion du jeu. Il y a certains jours de marché où, dans l'arrière salle des cafés, il s'échange au poker plus d'argent qu'au cercle des Pommes de terre, sur le boulevard Saint-Germain. A la foire d'Autun, ceux qui viennent de vendre leurs bœufs et leurs cochons, ne rapportent pas toujours leurs liasses de billets intactes.

Il suffit qu'il y ait un casino dans le département pour que s'y glissent des régionaux pour qui l'occasion est trop belle de risquer leurs chances.

Je connais à cinquante kilomètres de Paris une voiture de pharmacien dont le conducteur livre moins de drogues ou d'eaux minérales, chaque jour, qu'il ne prend de paris pour les courses.

Dans le Nord, on joue sérieusement, silencieusement ; dans le Midi, on joue en poussant des cris, en appuyant sa chance à coups de gueule. Les Normands et les Bretons arrosent leur passion à grands verres d'eau-de-vie de pommes. Les Berrichons disputent des manilles coinchées en vidant des bouteilles de vin de Sancerre et de Quincy. Les Bourguignons jouent dans leurs celliers, les Bordelais dans leurs chais, les Provençaux sous les platanes de leurs villages. De l'Ouest à l'Est, le jeu est une passion modeste mais égalitaire et si le moraliste s'indigne, je lui répondrai que le jeu provoque moins de désordre et de catastrophes que l'amour.

Bon an, mal an, les pertes et les gains s'équilibrent et quand on connaît le gagnant d'un gros lot à la Loterie, c'est comme si l'on buvait une grande goulée d'espoir ! « Pourquoi pas moi ? » Et l'espoir, par le temps qui court, c'est tout de même une denrée assez rare pour y attacher quelque prix.

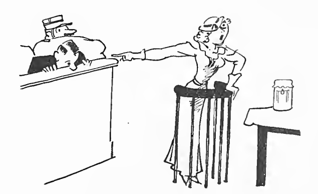
■ ■ ■



Evidemment avec vous je n'ai pas à me gêner, mais encore me faut-il trouver des expressions convenables.

Voici : une jeune mariée demande le divorce parce que son mari, à la suite d'une intervention, au lieu d'un organe double n'est plus pourvu que d'un organe simple.

Ayant appris que l'homme était généralement



bicouillard — et même que certain personnage d'Anatole France l'était **tri**, cette jeune femme eut l'impression d'être volée, aussi sans fausse pudeur,

este-t-elle, comme on dit dans les mots en croix,— devant les tribunaux.

Le président a désigné un expert qui a fait son rapport et a déclaré que pour manquement, le manquement était indéniable, mais que, du point de vue des réalisations, rien n'était changé.

A quoi l'avocat de la demanderesse répliqua par de nouvelles conclusions, disant qu'un moteur d'un cheval n'est pas aussi puissant qu'un moteur de deux chevaux, que sa cliente avait été trompée sur la quantité de la marchandise puisqu'en fait, elle n'avait pas son compte. L'avoué précisait que si elle avait été prévenue, sa cliente aurait pu décider ce qu'elle avait à faire, mais dans l'espèce, le mariage était consommé quand elle s'aperçut qu'elle était lésée.

Pour l'instant les juges méditent avant de rendre leur sentence. Mais le mari n'a rien à craindre.



Si l'on le divorce, puis-je ainsi dire ? il aura des compensations, car toutes les curieuses des environs voudront se rendre compte de **visu**.

■ ■ ■

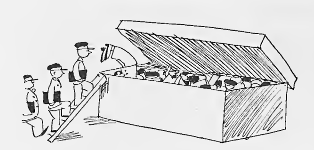
Et dire que les vacances sont déjà finies !

Mieux que les autres hommes, le journaliste se rend compte de la rapidité avec laquelle le temps passe, puisque les événements ne peuvent pas pour lui passer inaperçus. Chaque année, les mêmes fêtes et les mêmes cérémonies se suivent dans une course poursuite échevelée.

Cette année, on avait parlé de changer la date des vacances, mais en fait tout est resté en état d'autant plus que depuis quelques années les parents font exactement ce qu'ils veulent. Les enfants ne sont plus qu'un prétexte : quand on part avant les vacances officielles, l'on dit : « Ces pauvres petits ont tellement besoin d'air et de repos ! » Mais quand on est obligé de retarder son départ, on trouve cette excuse : « Nous ne pouvons pas quitter Paris avant la fin des cours. Pensez donc, Monique a six ans et demi, ça commence à devenir sérieux ! »

Et maintenant, ils vont rentrer aux lycées et aux cours.

A la vérité sur cent gosses qui font des études



complètes, vous êtes bien de mon avis qu'il y en a bien deux tiers qui feraient tout aussi bien de s'arrêter après leur certificat d'études ou leur brevet simple. Et surtout les pauvres petites filles à qui, avec dot ou sans dot, on impose un enseignement qui leur donne des diplômes et des prétentions beaucoup plus sûrement qu'une situation.

Sans doute y a-t-il des aiglonnes, mais on les compte. Quant aux autres ? pour être dactylo ou même star faut-il donc une licence ?

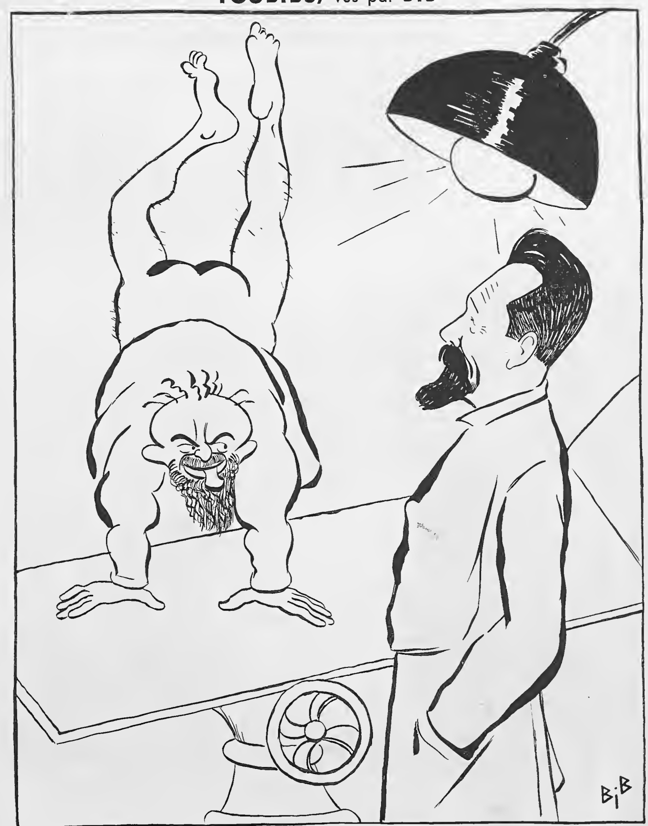
Quand on fait le calcul du temps que l'on consacre au travail, au sommeil et aux obligations qui vous embêtent, on s'aperçoit qu'il ne reste dans l'existence que bien peu de temps pour rigoler. On en arrive à envier ceux qui vivent nus dans une cabane-bambou à l'ombre d'un bananier qui leur donne le vivre et le couvert.



Mais en attendant il faut que j'aille acheter des vêtements d'hiver pour ne pas avoir l'air d'une victime écrasée par les décrets-lois.

Robert DIEUDONNÉ.

TOUBIBS, vus par BIB



PROFESSEUR LAIGNEL - LAVASTINE



LE MÉDECIN

C'est un monsieur fort répandu. Nul ne fait plus de visites que lui; personne n'en reçoit davantage.

Comme tous les hommes du monde vraiment dignes de ce nom, il est sans affectation et n'aime pas les façons. Les gens en abusent fréquemment et n'hésitent pas à lui tirer la langue; d'autres, en sa présence, se mettent à l'aise au point d'abdiquer toute pudeur !

Mais lui, brave garçon, les considère avec un sourire indulgent et ne se fâche jamais.

— Ce sont des malades, pense-t-il, il ne faut pas leur en vouloir.

Au reste, tout le monde l'aime... et il sait bien quelle est l'affection de chacun. Mais attachant, à dire vrai, plus de prix au respect qu'à l'amitié des hommes, il cherche surtout à être honoré... et le plus largement possible !

Le docteur en médecine est un être délicat. Il a besoin pour vivre, surtout quand il est pauvre, de beaucoup de soins à donner. Sa frêle complexion a fait naître une légende qu'il se garde bien de détruire. Un médecin, croit-on communément, n'est pas un homme véritable... C'est une sorte d'Auvergnat dont les maris n'ont rien à redouter. Aussi a-t-il libre accès dans la chambre de madame.

Tout d'abord, il lui prend la main; puis, posant doucement l'oreille sur la poitrine palpitante de la jeune femme apeurée, indiscret et câlin, il écoute ce que dit son cœur...

Généralement il s'en tient là; quelquefois, il va plus loin... mais, à moins d'être chirurgien, il n'opère pas tous les jours.

Il fait néanmoins chaque année de très nombreuses victimes... Pourtant cela ne serait rien, et nul ne songerait à le lui reprocher, s'il n'avait pas le cynisme d'accepter de l'argent des femmes.

Jean BONOT.



— La garde-robe est-elle abondante ?
— Hélas, non, docteur... Je n'ai plus rien à me mettre !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

QUELQUES SLOGANS

PRIMÉS A NOTRE CONCOURS

POUR

BI-CITROL



Une once de BI-CITROL
c'est une pinte de bon sang.

" SESAMOIDE "

A sang épais
BI-CITROL plaît.

Dr C. COLGI

BI-CITROL l'ami des
situations limpides.

Dr Pierre CAILLEUX

BI-CITROL MARINIER :
Une atteinte au régime.

Dr DORSO

Qu'importe que l'on n'ait
qu'une brique à bouffer
Puisque le BI-CITROL
nous la fait digérer.

Dr A. VICHERAT

BI-CITROL décalamine
le moteur humain.

" JEAN PAUL 35 "

On s'engoue de BI-CITROL
remède de l'engouement.

" JEAN PAUL 35 "

BI-CITROL
" La revision des tensions ".

Dr AGATHOS

BI-CITROL
Epatant pour l'hépatique.

Dr ZAURER

TO BI-CITROL OR NOT TO BE.

Dr Gaston COUDRAY

JEU DE DAMES

— Maintenant, faisons la belle ?
— Vous plaisantez ?... J'ai perdu les deux parties.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

L'excellent Vincent Hyspa, le vétéran du célèbre Cabaret du Chat Noir, *n'a rien perdu ni de sa verve ni de son extraordinaire accent. Dernièrement, il a dit, à l'*Alcazar de Paris, *quelques poésies et chansons pince-sans-rire, dont les stances que voici, pleines d'une gravité narquoise et débonnaire...*



Sa petite boutique

•

La nuit a fait son pâté d'encre sur l'espace...
Dans la boutique, aux lourds parfums alliacés,
Qui font tourner le cœur si tendre des mélasses,
Autour des camemberts par l'orage agacés,
On voit et l'on entend tourbillonner les mouches,
Et la chandelle attend en tremblant qu'on la mouche.

Les Pickles, prisonniers dans l'azur des bocaux,
Sentent de jour en jour s'aigrir leur caractère ;
Poussés par un grand vent de paix, les haricots
Reprochent aux pruneaux les horreurs de la guerre ;
Et les tout petits pois, ces éternels enfants,
Rêvent d'une Nouvelle-Ecosse, éperdûment.

Dans leur caisse, les œufs, si contents d'être ovales,
Songent à la fraîcheur du jet d'eau qui, demain,
Peut-être les fera sauter comme des balles,
Ou valser mollement dans quelque tir forain.
Le hareng saur ne dort que d'un œil, en gendarme,
Et dit au parmesan : « Je vous croyais de Parme...

...Mais mon nerf olfactif a dessillé mes yeux,
Car vous ne fleurez pas du tout la violette. »
Le parmesan répond : « Vous vous trompez, mon vieux,
C'est pas moi, c'est ce pied de céleri qui fouette ! »
L'échalote gazouille à l'oignon, son voisin,
Le Retour du Radis, valse lente, à refrain.



Cependant, tout au fond de la vieille boutique,
Le chocolat s'endort, las d'être chocolat ;
Le concombre, vieux cornichon mélancolique,
Exhale lentement son odeur de cobra ;
Et le poireau, debout, attend — vivant symbole —
Qu'on le décore enfin du Mérite Agricole.

Vincent HYSPA.



CHEZ LE GUÉRISSEUR

— Je vous soulage en vous endormant !...

— Comme nout' député ?

— ...ou par des impositions...

— Comme nout' percepteur ?

(Dessin inédit de Gardilène.)

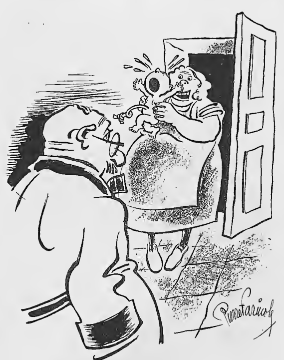


CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— Quelle est cette jeune fille avec qui je viens de danser ?

— Mais... c'est ma mère !

(Dessin inédit de Lecomte.)



LE CORDON

— Déjà !.... Quand je pense à ce qu'il m'a fallu faire jusqu'à 50 ans pour avoir une simple rosette.

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

L'UT DE POITRINE

C'est un jeune ténor, qui porte un nom célèbre, trop célèbre même. Comme il est d'un physique fort avantageux, il a trouvé une puissante « protectrice », femme de lettres au grand cœur ! Celle-ci, aussi bien, vante autant la qualité et le timbre de sa voix que les promesses physiques du jeune homme. A l'en croire, jamais elle ne rencontra, dans sa belle carrière amoureuse si nombreuse et variée, pareille vigueur et.. membre aussi vigoureux.



— Je me demande où le faire débuter, interrogeait-elle. Il est si timide... et si mâle à la fois !

— Mais n'hésitez pas, lui répondit finement le doyen Rous..., faites-le débuter au concert... Colonne !...

■ ■ ■

FEUX DE LA RAMPE

En prenant une inhalation, cette gracieuse comédienne s'échauda. Peau brûlée au-dessous du sein gauche.

— Brûlure au 3e degré, conclut d'abord le docteur mandé en toute hâte au chevet de Mlle Al... Coc...

Toutefois, huit jours après, l'actrice était sur pied et créait un rôle important dans une pièce écrite spécialement pour elle.

Le soir de la générale, un critique bien connu pour ses gaffes, se fait annoncer chez la belle enfant :

— Décidément, ma chère amie, vous brûlez les planches !

— Ah ! non, fit Mlle Al... Coc... Pas de mauvaises plaisanteries, n'allez pas dire dans votre article, que je les brûle au... 3e degré.

IL Y A BORDEAUX ET BORDEAUX

On a beaucoup parlé il y a quelque temps des « stérilisés » et de « stérilisation », à l'occasion d'une affaire découverte à Bordeaux.

Dans le salon de la Comtesse de Cir..., on agitait la question. Alors le poète Léon P... Far... de s'exclamer :

— Ce n'est pas dans la littérature que ça se produira ! Et pourtant elle en aurait besoin de stérilisation. Tenez, regardez Henry Bordeaux !... Il fait mentir son nom ; trois bouquins par an ! Ne me parlez pas des « stérilisés » de Bordeaux, c'est une blague !...

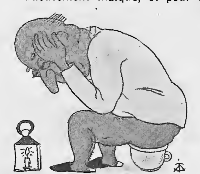
■ ■ ■

ÉCLAIRONS NOTRE LANTERNE

La suffisance de certaines grrrrrandes vedettes de l'écran est inimaginable.

Rangeons dans la catégorie, M. Ha... Ba..., dont on aime par ailleurs le talent et surtout la réelle puissance.

A un grand journal, il confiait récemment ce qu'était une de ses journées : quelque chose comme dix-sept heures de travail sans interruption, avec auditions et réceptions comme un vulgaire ministre en exercice. Le tout minutieusement indiqué, et pour ainsi dire

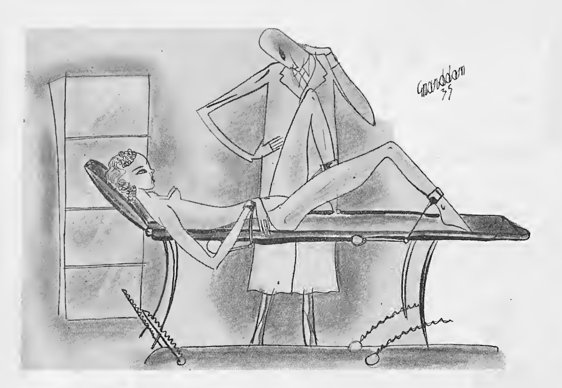


« minuté », avec l'aveu qu'il n'avait pas le temps de penser aux choses naturelles !

Le professeur H... Boy... prenait connaissance de cette interview :

— Ce que j'admire le plus là-dedans, fit-il, c'est sa vessie ! Dix-sept heures sans uriner ! C'est un phénomène.

Mais, évidemment, il y a des vessies qu'on vous fait prendre pour des lanternes...



— Bon, maintenant, exposez-moi votre cas...

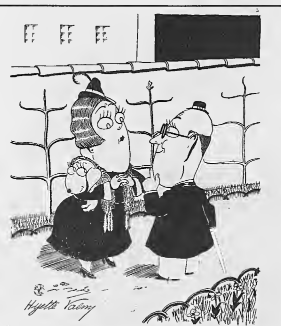
(Dessin inédit de Granddam.)



LE VOMITIF

— Et il faut le prendre avant, pendant, ou après les repas ?...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



— Oh ! Docteur, c'est effrayant !... Je grossis à vue d'œil.

— Hé bien, mais, chère Madame, le remède me paraît bien simple : fermez les yeux.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

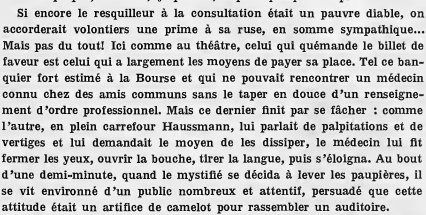
LE RESQUILLEUR A LA CONSULTATION





Le resquilleur est sans pitié. Le resquilleur conscient et organisé n'a peur de rien, ne connaît aucune pudeur, encaisse avec le sourire les plus sanglantes rebuffades... et recommence. Qui de vous, chers confrères, n'a pas eu affaire au « resquilleur à la consultation »? Pour ce truqueur émérite, pour ce virtuose du cordial abus de confiance, tous les chemins sont bons, qui le mènent à surprendre votre candeur désarmée. La pluie et le beau temps, le marasme des affaires, la politique, la pêche, la chasse, les sports, la finance, lui sont détours familiers, labyrinthes où il avance d'un pas circonspect, mais sûr, pour déboucher tout à coup au beau milieu de votre bonne foi, par une transition qui ne prend pas même la peine d'être subtile:

— A propos, Docteur, j'éprouve, depuis quelque temps...



Si encore le resquilleur à la consultation était un pauvre diable, on accorderait volontiers une prime à sa ruse, en somme sympathique... Mais pas du tout! Ici comme au théâtre, celui qui quémande le billet de faveur est celui qui a largement les moyens de payer sa place. Tel ce banquier fort estimé à la Bourse et qui ne pouvait rencontrer un médecin connu chez des amis communs sans le taper en douce d'un renseignement d'ordre professionnel. Mais ce dernier finit par se fâcher : comme l'autre, en plein carrefour Haussmann, lui parlait de palpitations et de vertiges et lui demandait le moyen de les dissiper, le médecin lui fit fermer les yeux, ouvrir la bouche, tirer la langue, puis s'éloigna. Au bout d'une demi-minute, quand le mystifié se décida à lever les paupières, il se vit environné d'un public nombreux et attentif, persuadé que cette attitude était un artifice de camelot pour rassembler un auditoire.



Le financier se l'est-il tenu pour dit? Que non pas! Un resquilleur bien né ne désarme jamais! s'écrierait le poète tragique. Un peu avant le départ pour les vacances, dans la période des fortes chaleurs de juillet, notre banquier s'enrhume. Eternuant, toussant, crachotant, il arrête le docteur au passage et lui dit:

— S'enrhumer ainsi, par un tel soleil, avouez que c'est extraordinaire... Que faut-il prendre?

— Un mouchoir! répond notre confrère en s'esquivant.

C'est au cours des dîners qu'il faut être sur ses gardes. A table, on cause entre voisins, n'est-ce pas, on ne peut pas toujours tenir le dé de la conversation générale. C'est alors que le resquilleur a beau jeu ; du menu on passe adroitement à l'alimentation et de l'alimentation aux

régimes. — Etes-vous d'avis, docteur, de supprimer la viande à partir d'un certain âge? Et le pain, que pensez-vous du pain?

C'est le cas de répondre : — Le pain? Mais je le gagne, Monsieur, en pratiquant mon métier. Voici ma carte avec mes jours de consultation.

C'est justement à table qu'un convive risqua cette confidence à l'adresse d'un médecin placé à côté de lui:

— Figurez-vous, Docteur, que, depuis deux, trois semaines, j'ai la tête lourde... Oui, surtout le soir, au moment de me coucher... Et, le matin, je me réveille tout bête!

— Comment donc vous endormez-vous? demanda froidement le confrère.

Quant aux « resquilleuses », elles passent toute vergogne. L'une, fort jolie, séduisante, élégante, se fait conduire au buffet par un médecin très répandu, car il aime le monde, bien qu'il le traite, parfois, comme il le mérite. Et la dame de dire, en soupirant :

— Ah ! Docteur, je ne sais si je peux prendre le moindre sandwich !

— Pourquoi donc?

Fatale imprudence ! A l'empressement que la dame met à s'expliquer, le médecin comprend qu'il a affaire à une resquilleuse. Mais, attention :

— J'ai beau manger des choses légères, je ne digère rien ! raconte la dame avec force détails.

Le docteur, d'une voix sonore qui lui assure instantanément l'attention unanime, demande :

— Depuis combien de temps êtes-vous allée aux cabinets, Madame?

Très embêtée, la resquilleuse balbutie des mots incompréhensibles. Et le médecin de reprendre, plus haut encore :

— Y êtes-vous allée depuis la guerre?



Une catégorie de resquilleurs à la consultation pratique le marchandage. On les connaît, les clients défaillants qui, au quart d'heure de Rabelais, essayent de s'en tirer avec un abattement de 25 %. L'un d'eux, qui vient de faire constater, par un spécialiste, l'hypertrophie de sa prostate, s'informe de ce qu'il lui doit.

— Cinquante francs, dit le docteur.

Le client se récrie. Avec bonhomie, il proteste :

— Cinquante francs pour m'avoir simplement fourré le doigt dans le...

Le médecin commence à déboutonner son gilet en disant :

— Si vous voulez, Monsieur, faites-m'en autant, nous serons quittes !

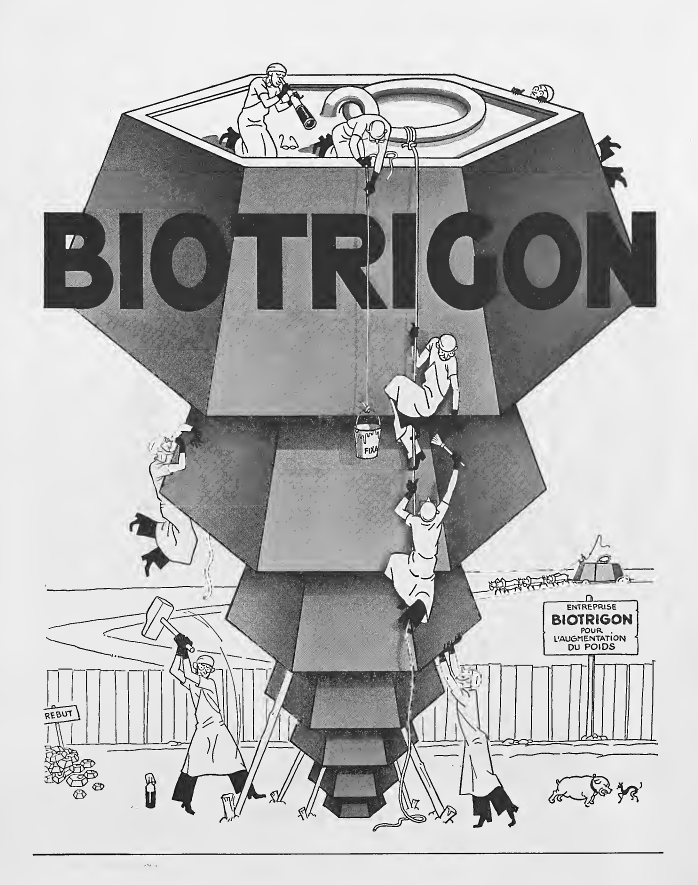
Mais la plus belle répartie fut celle que décocha le docteur R. H. à un resquilleur impénitent, acharné à lui dire :

— Je n'assimile pas... Je restitue exactement ce que j'ai absorbé... Ainsi, tenez, je mange une tranche de viande... eh bien, je fais une tranche de viande ! Je mange des petits pois, je fais des petits pois. Je mange un gâteau, je fais un gâteau...

— Curieux ! déclara le docteur, pensif. Puis, d'un air engageant :

— Vous pourriez peut-être essayer de manger de la m... !

LE MÉDECIN IMAGINAIRE.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT

LE MÉDECIN CHEZ L'INTERPRÈTE

— Montrez-moi la langue !
— Laquelle ?

(Dessin inédit de Socrate.)



LE DOCTEUR DE CUJUS

par Georges BARBARIN



(La scène représente la XXIXe chambre correctionnelle.)

L'HUISSIER, *appelant.* — Passepoil contre De Cujus !

PASSEPOIL, *s'avançant.* — Présent !

L'HUISSIER, *appelant à voix plus forte.* — De Cujus !... Il n'est pas là, De Cujus ?

PASSEPOIL. — Pardon ! Il est mort...

LE PRÉSIDENT. — Comment ! Il est mort... Voulez-vous dire que le prévenu est décédé entre l'assignation et l'audience ?

PASSEPOIL. — Non, Monsieur le Président. Il a défunté en 1898.

LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que vous me chantez ? C'est insensé !... Voilà qu'on assigne les morts, maintenant. Comment veut-on que nos audiences ne soient pas chargées ?

Mme RIGODON, *élevant la voix.* — Il y a erreur, Monsieur le Président. Ce n'est pas Passepoil contre De Cujus, mais Passepoil contre Rigodon.

LE PRÉSIDENT. — Alors, qu'est-ce que c'est, De Cujus ?

Mme RIGODON, *désignant Passepoil.* — C'est le médecin qui a donné des soins à Monsieur.

PASSEPOIL. — Jolis soins !

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous ! Qui est le plaignant, ici ?

PASSEPOIL. — C'est moi.

LE PRÉSIDENT, *à Mme Rigodon.* — Alors, vous ?...

Mme RIGODON. — Je suis la représentante du Dr De Cujus.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez un pouvoir en règle ?

Mme RIGODON. — Impossible, Monsieur le Président. On ne légalise pas dans l'Au-Delà.

LE MINISTÈRE PUBLIC, *intervenant.* — Permettez-moi, Monsieur le Président, d'éclairer la situation. La femme Rigodon s'occupe d'occultisme et, comme telle, évoque, par le truchement de la table, les esprits désincarnés. Le Dr De Cujus est un de ceux-ci. Après une longue vie consacrée à son ministère, il est passé, voici près de quarante ans sur le plan astral. Les maladies y étant rares, le praticien est revenu parmi nous et son ombre, penchée sur la nuque de Mme Rigodon, essaie de se refaire une clientèle. *(Avec ironie.)* Ses consultations posthumes sont très courues et le cabinet du Dr De Cujus est plein de malades reconnaissants.

PASSEPOIL. — Je vais vous dire, Monsieur le Président. Je souffre des hémorroïdes. Tantôt ça vous tricote, tantôt ça vous sicote, suivant que le temps va changer.

LE PRÉSIDENT. — Passons !

PASSEPOIL. — Tous les médecins auxquels je me suis adressé m'ont conseillé de me faire charcuter mes antipodes...

LE PRÉSIDENT. — Vos quoi ?...

(Le plaignant montre son derrière.)

Ah ? très bien ! Continuez...

PASSEPOIL. — Mais moi, je suis un homme intègre. Je préfère garder mon intégrité.

LE PRÉSIDENT. — Bref !

PASSEPOIL. — Bref ! J'ai fait des neuvaines à Sainte-Pétronille...

LE PRÉSIDENT. — Pourquoi Sainte-Pétronille ?

PASSEPOIL. — Parce que le martyrologe romain prétend qu'elle en avait... même que ce n'est pas la peine d'être une sainte. J'ai porté un chapelet, un marron d'Inde, j'ai usé des milliers de suppositoires...

LE PRÉSIDENT. — Au fait ! Passepoil, au fait !

PASSEPOIL. — M'y voilà. En désespoir de cause, un voisin me dit : « Les médecins en viande, c'est de la blague. » Allons, bon ! que je lui réponds, vous les consultez en sucre candi ? « Non, qu'il me fait, mais je connais une cartomancienne qui fait revenir les macchabées. Au lieu de se jeter dans les bras de la première mazette venue, autant s'adresser tout de suite à Hippocrate ou à Trousseau. » J'ai donc été chez la femme Rigodon qui m'a imposé les mains sur la partie malade et m'a donné une ordonnance de M. le Dr De Cujus.

LE PRÉSIDENT. — Et vous avez été guéri ?

PASSEPOIL. — Non, mon état a empiré. Avant, j'en avais gros comme un ocarina. A présent j'en ai gros comme une cornemuse.

LE PRÉSIDENT. — Je vous dispense des détails. Femme Rigodon, levez-vous !

Mme RIGODON. — Tout ce que dit Monsieur est l'exacte vérité.

LE PRÉSIDENT. — Vous avouez.

Mme RIGODON. — Jamais de la vie. Passepoil n'a voulu faire qu'à sa tête. Le Dr De Cujus lui avait recommandé de prendre chaque jour, d'heure en heure, un grain de mil, une pincée de cendres et un gramme d'excrément magnétisé.

UN ASSESSEUR, *l'interrompant.* — Pas si vite ! *(Au Président).* — Vous permettez ?... *(Il note.)* Un grain de mil, une pincée de cendres...

Mme RIGODON. — Et un gramme d'excrément magnétisé.... Au lieu de çà, Passepoil a voulu faire sa préparation lui-même.

PASSEPOIL. — Parce qu'elle voulait me la vendre mille francs le demi-kilo.

Mme RIGODON. — Cela a vexé le Dr De Cujus, qui a été l'un des plus grands praticiens de son siècle et qui a récemment guéri dans le ciel la cirrhose de Noé et les varices de Saint Pierre, obligé d'être toujours debout en sa qualité de portier.

LE PRÉSIDENT. — En somme, vous n'avez pas soulagé le plaignant de son mal et vous l'avez tout de même soulagé de vos honoraires.

Mme RIGODON. — Minute ! Il n'a pas été question d'honoraires.

PASSEPOIL, *outré.* — Oh ! elle m'a fait payer cinquante francs.

Mme RIGODON. — Les cinquante francs c'était pour moi !

LE PRÉSIDENT. — Quelle est exactement votre profession ?

Mme RIGODON. — Médium extravoyant et devineresse extralucide.

LE PRÉSIDENT, *griffonnant son jugement.* — Que croyez-vous que va faire le tribunal ?

Mme RIGODON. — M'acquitter.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'êtes pas encore assez lucide. Le tribunal vous condamne à cinq cents francs d'amende et au remboursement du prix de la consultation.

PASSEPOIL, *exultant.* — C'est bien fait !

Mme RIGODON, *vengeresse.* — Quand j'évoquerai le Dr De Cujus, je lui recommanderai vos hémorroïdes. *(Hurlant à tue-tête.)* Vous en aviez déjà gros comme une brouette. A présent, vous en aurez gros comme un camion.

Georges BARBARIN.



CONVALESCENCE

— Hé bien, ça va beaucoup mieux... vous allez pouvoir recommencer à manger un peu...

— Je ne crois pas, Docteur, je viens juste de recevoir un commandement du percepteur et un avis de réduction de mes appointements...

(Dessin inédit de P. Farinole.)



— Qu'y c'qui ti en as au doigt ?

— J'y en ai un mal blanc !

(Dessin inédit de Salar.)



L'ART DE SE DÉBARRASSER DES GÊNEURS

— Alors, petite Madame, on est souffrante ?
— Oui, syphilis...

(Dessin inédit de J. Lechantre.)

Collaborez, amis lecteurs!

NOS BONS CLIENTS

J'avais eu l'occasion, au début d'avril, d'observer un cas stupéfiant :

Un blessé, assujetti à la loi sur les accidents du travail et auquel pour des plaies multiples, j'avais donné 12 jours de repos, était venu me trouver deux jours après ma consultation et m'avait déclaré : « M'sieur l'docteur, j'suis pas bien blessé, j'vas vous payer ma consultation et j'en parlerons pas à l'assurance. »

Je le félicitai... et me demandai la raison de cette super-honnêteté.

Je l'ai sue depuis.

Fin juin, j'ai vu l'agent de la compagnie d'assurances qui garantissait le client ci-dessus et lui ai raconté cette petite histoire. Je pensais l'entendre chanter les louanges de cet assuré, d'un type sans doute unique, mais fus vite détrompé en entendant l'assureur s'exclamer :

« Le salop ! Il est allé trouver votre confrère de X... qui, lui, a conclu à 20 jours d'incapacité de travail ! Il y a encore gagné en vous payant votre consultation. »

Dr. G. AUBRÉE.



QUIPROQUO

La fin du second Empire vit à la Cour un engouement extraordinaire pour les fleurs.

Les serres du duc de M... passaient pour être les plus belles de Paris. Le duc en tirait vanité et se faisait volontiers le cicerone des visiteurs. Certain jour, comme il accompagnait la jeune et jolie comtesse de S..., celle-ci ne cachant pas son admiration, remarqua cependant une plante plus modeste.

— Qu'est ceci? dit-elle au duc en la désignant...

— C'est de la sapinette argentée, répondit le duc... La culture en est facile, et si cela peut vous faire plaisir, comtesse, je serai très heureux de vous en offrir une demi-douzaine de pieds; vous n'aurez qu'à les faire prendre demain, dans la matinée, par votre jardinier à qui je donnerai tous les renseignements utiles.

— Vous êtes trop aimable, duc... J'accepte bien volontiers, car cette plante me plaît infiniment !...

Le lendemain matin, la comtesse S... sonne son vieux jardinier.

— Jean, lui dit-elle, vous allez aller chez M. le duc de M... Vous lui présenterez mes respects et vous lui demanderez de ma part six sapinettes argentées.

— Plaît-il, Madame la comtesse, réplique Jean stupéfait...

— Devenez-vous sourd, mon vieux Jean. Je vous repète... vous allez aller... etc...

— Mais, Madame la comtesse, jamais je n'oserai faire une pareille commission...

— Jean, vous savez que je n'aime pas donner deux fois un ordre, dit d'un ton altier la comtesse... Allez...

Quelques minutes plus tard, Jean se présentait devant le duc de M... et, les yeux baissés, tortillant sa casquette, dit :

— Monsieur le duc? Madame la comtesse de S... vous présente ses respects et m'a chargé de vous demander si votre p... est argentée.

Dr Raphaël B.



QUESTION...

Au cours d'un examen de fin d'année, le professeur S... interroge un malheureux candidat qui ne brille pas particulièrement par ses réponses. Pour le repêcher, S... lui pose une question facile :

« Dites-moi, Monsieur, qui a inventé l'auscultation?

« ...

« Voyons, vous ne savez pas qui a inventé l'auscultation?

« ...

Devant le mutisme du candidat, le professeur donne lui-même la réponse :

« Laënnec », dit-il.

Le candidat, bouche bée, ne sourcille pas. S..., qui commence à s'impatienter, répète assez haut :

« Laënnec, Laënnec ».

L'étudiant alors se lève et s'éloigne.

« Où allez-vous, Monsieur? Ce n'est pas terminé...

« Excusez-moi, Monsieur le Professeur, je croyais que vous appeliez le suivant. »

Dr. GASTOUNNET.



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

— LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe) —



POIDS ET MESURES

— Je veux 1 kilo de lait, s'il vous plaît ?

— Mon petit, le lait ne se pèse pas, ça se mesure.

— Bon, alors, donnez m'en un mètre ?

(Dessin inédit de Clem.)



DÉFINITION

— Appendicite, cystite, entérite... que sais-je encore, il a tout.

— En somme... problème de maux croisés.

(Dessin inédit de Granddam.)



— Docteur, voilà la troisième fois que vous me donnez des coups bas, je vous préviens que si vous recommencez je vous envoie un direct de première !

(Dessin inédit de Lecomte.)

Vénus à Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES DRAGÉES MERVEILLEUSES

La scène se passe aux Champs-Elysées. Dans un bosquet, causent quelques comédiennes : La Guimard, Adrienne Lecouvreur, La Champmeslé et une cantatrice qui fut aimée par Alfred de Musset et brilla vers 1850, *Cecilia Vertice. Elle mourut à vingt-cinq ans, non pas, dit la chronique, d'avoir trop aimé le bal, mais trop aimé l'amour.*

LA GUIMARD. — Moi, je retenais mes amants en exerçant ma verve à leurs dépens...

ADRIENNE LECOUVREUR. — J'étais sincère et langoureuse... Ça ne m'a pas réussi !

LA CHAMPMESLÉ. — Moi, ardente ! Et je leur servais de bonnes fricassées, car la table prépare admirablement à l'amour. Que de joyeux repas j'ai faits avec Racine au cabaret du *Mouton Blanc*, au village d'Auteuil !

CECILIA VERTICE. — Moi, pour mettre mes amants en train, je leur préparais du chocolat à l'ambre, d'après la formule d'un magistrat épicurien qui a écrit un livre sur la bonne chère, un certain Brillat-Savarin... Il a écrit aussi des contes fort salés dont Alfred de Musset m'a montré une copie...

« Il y avait de mon temps un critique que nous redoutions beaucoup et qui était fort laid. On l'avait surnommé Sapajou. Alfred me conseilla de lui rendre visite.

« Sapajou me reçut dans un cabinet tapissé de livres ; un vaste divan en atténuait la sévérité. Enveloppé d'une robe de chambre à ramages, coiffé d'une calotte à gland, Sapajou trônait derrière une table à pieds torses.

« — Hé ! Hé ! fit-il d'une voix de rouet mal graissé, on vient chercher la consécration de la capitale ! Ici, on aime les jolies femmes ! Hé ! Hé ! On aime les jolies jambes ! Montrez-moi un peu les vôtres, mon enfant... Si elles répondent à votre minois...

« Je pris un air pudique et relevai timidement mes jupes.

« — Charmant paysage ! s'écria Sapajou, dont les yeux pétillaient.

« J'avoue qu'il se livra sur moi à des manipulations indiscrètes, mais Alfred m'avait prévenue. Puis il sortit en posant un livre sur mes genoux et me dit de regarder les images. Ce livre, habillé d'une riche reliure, était illustré d'eaux-fortes, d'ailleurs fort bien exécutées, qui représentaient des couples occupés à échanger des politesses intimes. Non seulement aucun détail n'était omis, mais le graveur s'était plu à souligner ceux mêmes que la décence commandait d'escamoter, et ces images traduisaient les attitudes les plus imprévues. Je ne doutai point que l'affreux Sapajou ne voulût me préparer à des divertissements pittoresques. J'allais me lever pour sortir quand il parut, inondé de parfums. Il fit glisser sa robe de chambre et exhiba une nudité tellement indigente et marmiteuse que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, moi qui ai toujours chéri les beaux garçons. Et bousculant ce faune cacochyme, je m'enfuis.

« J'allais conter mon aventure à Alfred qui me recommanda, pour éviter d'être diffamée par Sapajou, de lui faire porter une boîte de cigares sous lesquels je dissimulerais, avec ma carte, une grande image de la Banque de France.

« Je crus devoir remplacer les cigares par un présent plus approprié, des dragées à l'ambre.

« Je débutais à l'Opéra le lendemain et n'en fus pas moins assassinée de traits empoisonnés par ce vilain Sapajou, mais, à la seconde pièce où je parus, il me couvrit de fleurs et je reçus ce billet : « Excusez-moi, divine Cecilia, je n'avais pas croqué toutes vos merveilleuses dragées ! » Et une camarade qui avait été solliciter son indulgence quelque temps après moi m'a dit qu'il l'avait accueillie avec un juvénile enthousiasme.



LE CHOCOLAT A L'AMBRE

Nos aïeux faisaient grand usage de l'ambre dans leur cuisine et ne s'en portaient pas plus mal. J'ai su que le maréchal de Richelieu, de glorieuse mémoire, mâchait habituellement des pastilles ambrées. Et, pour moi, quand je me trouve dans quelqu'un de ces jours où le poids de l'âge se fait sentir, où l'on pense avec peine et où l'on se sent opprimé par une puissance inconnue, je mêle, dans une forte tasse de chocolat, gros comme une fève d'ambre pilé avec du sucre, et je m'en suis toujours trouvé à merveille.

(*La Physiologie du goût.*)



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

L'ESPRIT D'AURÉLIEN SCHOLL



On annonce la mort de M. T..., membre d'un des principaux cercles de Paris.

Il est mort de chagrin d'avoir perdu sa femme, qu'il haïssait sincèrement. Après une suite non interrompue de querelles qui dégénéraient en rixes violentes, M. T... résolut d'empoisonner sa douce compagne.

Il lui administra d'abord de l'arsenic.

De maigre qu'elle était, sa femme devint grasse et appétissante; son teint s'éclaircit, une pâleur poétique, lui donna une beauté inespérée que rehaussaient deux sourcils noirs et bien arqués.

L'arsenic n'ayant pas réussi M. T..., se promenant sur une falaise, fit un faux-pas et jeta sa femme à la mer.

Sans avoir jamais pris de leçon, elle se mit à nager, gagna une plage voisine et se déclara enchantée d'un accident auquel elle devrait le plaisir de la natation. En effet, à partir de ce jour, elle fut remarquée comme une des nageuses les plus intrépides de nos villes de bains.

M. T... essaya alors du laudanum.

Sa femme, en proie à des insomnies qui la fatiguaient beaucoup, se trouva radicalement guérie.

M. T... ne savait plus que faire. Enfin, par un beau soir d'été, madame, qui avait acquis une forte santé, fut prise d'étourdissements.

Son mari, profitant de l'occasion, saisit un couteau-poignard et lui en porta un coup violent.

Le médecin, qu'on était allé chercher, arriva peu de temps après. Madame venait de rouvrir les yeux.

— Elle doit la vie à votre présence d'esprit, s'écria le docteur; sans cette saignée, elle était perdue.

Enfin la pauvre femme fut écrasée dans un accident de voiture.

Depuis ce jour, M. T..., privé de sa distraction habituelle, dépérit à vue d'œil et il vient de mourir de chagrin.



La princesse L... disait à l'un de ses adorateurs:

— Vous m'ennuyez étrangement... Vos poursuites me fatiguent... Que m'importent vos cadeaux? Je suis riche. Vos compliments? J'y suis habituée.

« Pour arriver auprès de moi, il n'y a qu'un moyen...

— Lequel?

— C'est de faire parler mes sens.

L'adorateur prit son chapeau :

— Madame, dit-il en saluant, je ne suis pas l'abbé de l'Epée.



On nous signale un singulier abus du chauffeur et du mécanicien d'un train express d'une des petites lignes de chemin de fer.

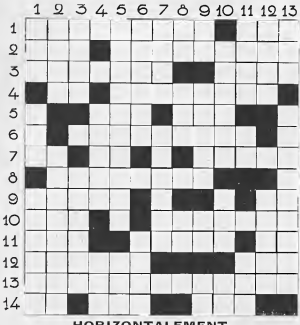
Le chauffeur introduisait dans la chaudière du bœuf, du mouton, des pattes de poulet, des os, et aussi des légumes tels que carottes, oignons et navets.

A chaque station, la chaudière fournissait le bouillon aux différents buffets.

Les restaurateurs s'en trouvaient fort bien, mais le fait a été signalé par une dévote qui ne voulait pas voyager le vendredi à la vapeur de bouillon gras.

Aurélien SCHOLL.

Devine... Si tu peux !



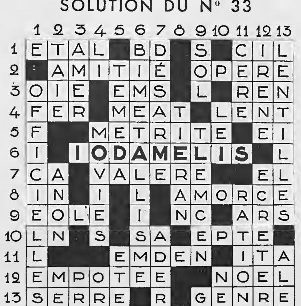
HORIZONTALEMENT

1) Strophes magiques en forme d'incantations lugubres. — Parcourut le monde une croix à la main et mourut en 1860.
2) Au nord de la Loire. — Elle a déjà bien travaillé pour la patrie.
3) Caractérise certainement une déformation professionnelle chez les vidangeurs. — A quoi bon gravir tant et tant d'étages, le... s'en chargera.
4) Symbole chimique d'un corps ayant peut-être une parenté confuse avec certains rebelles. — S'est volontairement ou non bouché les yeux.
5) Paradoxalement rayée et polie. — Prend trop souvent un grand A.
6) Augmente le poids.
7) Affirmation nettement fasciste. — Phonétiquement tend à prouver que je ne manque, Dieu merci, pas d'un élément vital. — Forme légèrement grecque de la partie postérieure de la tête.
8) D'après l'œuvre de M. Larousse, il s'agirait ici d'une personne dont les actions ou les discours ennuient et fatiguent.
9) Une fille de Russie, au hasard. — Egalement redouté par le patient et l'homme de l'art.
10) Pas là. — Pourquoi rougit-elle donc?
11) M. L. G. — Elle est jolie, décidément. — Désigne une association d'anciens combattants.
12) Il est comme vous et moi, du moins je l'espère pour vous. — Mais le soleil n'est pas encore levé.
13) Les hommes d'état inaptes en présentent de belles collections.
14) Indéfini. — On ne fut jamais d'accord sur sa personnalité, au fond. — L'un des quatre.

VERTICALEMENT

1) Au dire d'un certain écrivain, fabrique un poison redoutable. — Vers quoi tendent souvent les ambitions poétiques. — Célèbre navigateur.
2) Nous l'avons dédié à remplacer Dieu sur la terre. — Elle a la même inclinaison.
3) L'envers vaut l'endroit, disait-il... — Clef de voûte de nombreux films à succès.
4) Il a dû éprouver de grandes désillusions. — En frotte un autre.
5) On n'en a pas encore retrouvé l'origine. — Indique une réunion (anagramme).
6) Un certain Edgar, célébré par une station de métro et sans aucun doute par une rue, par là même. — Pris par syllabes et phonétiquement, représente assez bien ce que chacun des époux courants croit avoir eu pour partage.
7) Se jette involontairement dans le golfe de Botnie. — Comme un magistrat antique.
8) Employé de préférence par les mauvais conteurs. — Marie, voilà votre mois !... — Pronom personnel n'exerçant pas, mais faisant seulement des remplacements.
9) Symbole chimique et musical. — Le rêve de tout étudiant qui mérite ce nom sacro-saint. — Mesure l'espace. — L'aluminium réduit à sa plus simple expression.
10) Enleva un beau jour de printemps une femme mutilée, dit-on. — Le dernier degré. — Parcouru, s'il s'agit d'une femme.
11) La moitié d'un merlan anglais. — Peut-être la moitié de ce même coiffeur. — Trahit son homme en le rendant parfois ridicule.
12) Il écrivit au temps de la poule au pot. — Inventeur... ou, plutôt, biographe d'un isolé célèbre (deux mots).
13) Très démonstratif. — On leur en suppose généralement plein les pattes.

SOLUTION DU N° 33



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	E	T	A	L		B	D		S		C	I	L
2		A	M	I	T	I	É		O	P	E	R	E
3	O	I	E		E	M	S		L		R	E	N
4	F	E	R		M	E	A	T		L	E	N	T
5	F			M	E	T	R	I	T	E		E	I
6	I		**I**	**O**	**D**	**A**	**M**	**E**	**L**	**I**	**S**		L
7	C	A		V	A	L	E	R	E			E	L
8	I	N		I		L		A	M	O	R	C	E
9	E	O	L	E		I		N	C		A	R	S
10	L	N		S		S	A		E	P	T	E	
11	L				E	M	D	E	N		I	T	A
12	E	M	P	O	T	E	E			N	O	E	L
13	S	E	R	R	E		R		G	E	N	R	E



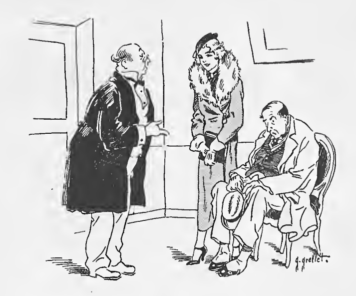
RÉGIME SÉVÈRE

— Vous avez l'estomac malade... Quel est votre métier ?

— Avaleur de sabres...

— Bien. Vous vous mettrez à la diète. Pendant huit jours, vous ne mangerez que des lames de rasoir...

(Dessin inédit de Lecomte.)



— Essayez la méthode Coué !..

— Oh ! vous savez, docteur, mon mari a eu beau se persuader à lui-même qu'il n'était pas sur ses boulets, jamais il n'a pu me le prouver...

(Dessin inédit de Grellet.)

CHEZ LE DOCTEUR

— C'est dans le creux des reins que ça me fait mal !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

UN DÉMÉNAGEMENT



A la suite d'un chaud et froid, ou d'un froid et chaud, — je ne me souviens pas bien, — j'étais devenu un peu indisposé. Comme je tiens à ma peau, — qu'est-ce que vous voulez, on n'en a qu'une ! — je téléphonai à mon médecin, qui arriva sur l'heure.

Je n'allais déjà pas très bien, mais après la première ordonnance, je me portai tout a fait mal et je dus prendre le lit.

Nouvelle visite, nouvelle ordonnance, nouvelle aggravation.

Bref, au bout de quelques jours, j'avais maigri d'un tas de livres... et même de kilos.

Un matin que je me sentais pas du tout bien, mon médecin, après m'avoir ausculté plus soigneusement que de coutume, me demanda :

— Vous êtes content de votre appartement ?

— Mais oui, assez.

— Combien payez-vous ?

— Trois mille quatre.

— Les concierges sont convenables ?

— Je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

— Et le propriétaire ?

— Le propriétaire est très gentil.

— Les cheminées ne fument pas ?

— Pas trop.

Etc., etc...

Et je me demandais : où veut-il en venir, cet animal-là ? Que mon appartement soit humide ou non, ça peut l'intéresser au point de vue de ma maladie, mais le chiffre de mes contributions, qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

Et malgré mon état de faiblesse, je me hasardai à lui demander :

— Mais docteur, pourquoi, toutes ces questions ?

— Je vais vous le dire, me répondit-il, je cherche un appartement, et le vôtre ferait bien mon affaire.

— Mais... je n'ai point l'intention de déménager !

— Il le faudra bien pourtant dans quelques jours.

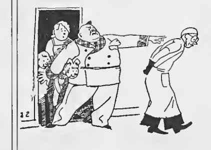
— Déménager ?

— Dame !

Et je compris !

Alphonse ALLAIS.

(Extrait des Histoires Médicales.)



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris,

IODAMELIS

IODO-IODURE DE POTASSIUM ET HAMAMELIDINE

SPÉCIFIQUE
CARDIO-VASCULAIRE
TOTAL

Chez les ARTÉRIO-SCLÉREUX
URICEMIQUES-HYPERVISQUEUX

Chez les HYPERTENDUS VEINEUX
CYANOTIQUES - VARIQUEUX

20 à 40 gouttes aux 2 principaux repas

LABORATOIRES J.LOGEAIS _ BOULOGNE S/SEINE (PRÈS PARIS)

O.V.P.

2me ANNÉE N° 36
20 Octobre 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS

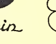


Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



Ridendo



Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

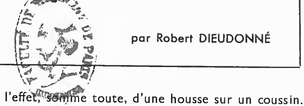
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

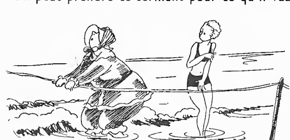
par Robert DIEUDONNÉ





Les écrivains qui se flattent de recevoir les confidences des femmes nous ont annoncé que leurs belles amies revenues du Midi avaient décidé de ne plus se faire voir quasi-nues.

On peut prendre ce serment pour ce qu'il vaut



et penser que seules celles qui vieillissent vont prétendre imposer leur mode aux jeunes personnes impatientes de s'exhiber, mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que ces écrivains, qui ne passent pas cependant pour des moralistes, semblent se réjouir d'apprendre qu'ils ne verront plus de dos ineffables, de cuisses harmonieuses et pleines de promesses et de petits nichons impertinents qui, en se laissant voir, semblaient avoir l'air de dire :

— Et puis après ?

On serait bien hardi de prétendre savoir ce qui pourra se passer d'ici l'été prochain, mais il est bien certain que les femmes qui ne peuvent guère pousser le déshabillage beaucoup plus loin, seront peut-être obligées, pour changer, de cacher ce qu'elles offraient complaisamment à nos yeux.

Et pendant que j'y suis, je vais vous dire tout ce que je pense. Je trouve qu'une femme vraiment nue est singulièrement plus chaste que toutes les girls d'Amérique dont surabondent les photos, avec un cache-sexe grand comme une feuille de papier à cigarettes et deux étuis à nichons qui font l'effet, somme toute, d'une housse sur un coussin. Si c'est à ce peu d'étoffe que se borne la vague de pudeur américaine, ce n'était vraiment pas la peine de faire autant de chichis.

■ ■ ■



C'est en payant mon terme, voilà quelques jours, que je me suis aperçu que les 10 pour 100 à cause desquels on fait tant de chichis, ce n'est vraiment pas grand'chose. Les maîtresses de maison m'avaient déjà bien affirmé que, sur le prix du bifteck, 10 pour 100, « cela n'existait pas », mais j'en avais conclu qu'elles n'étaient jamais contentes.

Mais quand j'ai vu le peu que représentaient pour moi les 10 pour 100 de ma quittance, j'ai presque eu envie de les repousser pour humilier mon propriétaire. Car les 10 pour 100 ne portent pas sur les charges, car ils ne portent pas sur les impôts, car ils ne portent pas sur un tas de petits



totaux dont on me donne pour la première fois le détail, si bien que j'ai l'impression d'être logé à peu près pour rien par un propriétaire généreux, et que je ne paie que des frais subsidiaires dont j'aurais vraiment mauvais gré de me plaindre.

D'ailleurs, si je ne crois pas aux 10 pour 100 de mon propriétaire, ma cuisinière croit encore moins aux 10 pour 100 du boucher.

— Monsieur pense ! m'a-t-elle dit en haussant les épaules. Comme si les bouchers auraient accepté



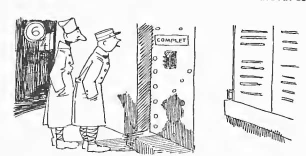
ça comme ça ! Ils se rattraperont sur le poids et je défie bien qui que ce soit de se rendre compte comment ils pèsent, avec la réjouissance et tout ce qui s'en suit.

J'ajoute que ladite Virginie ayant voulu faire une observation au commerçant a été chassée ignominieusement de la boutique et montrée du doigt par tous les boutiquiers du quartier.

■ ■ ■

Cependant, une reprise se fait sentir, paraît-il.

On a vendu des autos au Salon, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps ; un couturier des Champs-Elysées a revu deux Américains ; le prince de Galles a commandé des cravates à un chemisier des boulevards



et les maisons d'illusions distribuent justement des illusions comme elles n'en ont pas distribué depuis cinq ou six ans.

Car l'amour est un luxe.

Une petite artiste d'un théâtre des boulevards m'a abordé joyeusement :

— Vous savez, j'ai trouvé un amant !

— Ce n'est pas exceptionnel, lui dis-je avec un fin sourire.

— Mais si ! ce que j'appelle un amant ! un type qui m'installe, qui paie mon loyer, mon couturier, mon bottier et tout, qui me donne une auto et dix mille francs par mois... Enfin un ami sérieux, quoi ! comme les vieilles poules nous racontaient qu'elles en avaient connu de leur temps. Je peux bien dire maintenant que j'avais dans l'idée qu'elles charriaient... eh bien, non !... ça existe ! La preuve, c'est le mien ! Ah la la, ce que la vie est belle !

Et pour la peine, elle m'a embrassé sur les deux joues.

Evidemment, cette reprise des affaires, assez spéciale, ne peut nous toucher qu'assez peu, bien qu'indirectement la fortune puisse conduire à l'embonpoint et l'embonpoint à divers soins, à diverses consultations et à divers régimes surveillés,



sans parler de l'électrothérapie et la chirurgie esthétique. Pour moi, je n'espère de cette petite fille qu'une ambition cinématographique démesurée qui la pousse à me demander un film dont son amoureux paierait les frais, ceci en tout bien tout honneur, je vous le dis d'avance, pour que vous n'ayez pas de mauvaises pensées.

■ ■ ■



La plupart des théâtres se sont bousculés pour ouvrir leurs portes, et déjà certains parlent de les reclore, si je puis ainsi dire. Il faut être juste envers tout le monde ; la crise a bon dos, car il y a certaines pièces que j'aurai la discrétion de ne pas nommer, que vous n'auriez pas envie de voir même si vous aviez de l'argent de trop.

Un de mes amis, qui est un vieux médecin de théâtre, m'a dit avec une affreuse mélancolie : « Je ne trouve plus de confrère à qui repasser mes deux fauteuils. Ils ont lu les comptes rendus et

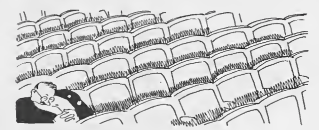
OH SOLE MIO !...

(Dessin inédit de Socrate.)



quand je veux avoir l'air de leur faire une politesse, ils me répondent gentiment : « Non, merci, sans façons ! »

D'ailleurs, je me demande à quelle nécessité correspond la présence, chaque soir, dans une salle de spectacles, d'un médecin qui n'a pas de chance



d'exercer son art là plus qu'ailleurs. Avant l'invention du téléphone et des taxis, on pouvait être obligé de trotter dans tout le quartier pour dénicher un praticien, si, par hasard, l'ingénue était arrêtée net au milieu de la scène des fiançailles par les premières douleurs de l'enfantement ; mais aujourd'hui, on obtient un médecin aussi rapidement et aussi facilement que Police-Secours ; aussi est-il donc nécessaire d'infliger chaque soir à un malheureux toubib l'audition d'un spectacle qui le fait dormir, mais beaucoup moins bien que dans son lit ?

■ ■ ■



Je vais d'ailleurs vous raconter une histoire singulière. Cet été, au cours d'une réunion de sports féminins, une des concurrentes ayant ramassé un gadin assez sérieux, le speaker, dans le haut-parleur, réclame un médecin en toute hâte au quartier des coureuses.

Il en vint sept, trois qui étaient authentiquement médecins et quatre qui n'étaient que d'astucieux curieux venus à l'infirmerie seulement pour se rincer l'œil. Parmi eux, un vieux monsieur qui présentait toutes les apparences du plus grand sérieux. Quand, tout de même, il dut avouer qu'il n'était pas médecin, il fut pris à partie par l'un des organisateurs :

— Que vous soyez un vieux salaud, cela ne fait pas de doute, mais s'il n'y avait pas eu de vrais médecins dans l'assistance, vous eussiez été incapable de soigner cette pauvre petite !

Mais le vieux monsieur protesta :

— Pardon ! je l'aurais fait transporter tout de suite à l'hôpital.

Ce que firent les vrais médecins, car elle avait le bras cassé.

Mais le vieux monsieur et les autres voyeurs, des gosses dont l'un n'avait pas son premier certificat de P. C. N., n'en avaient pas moins considéré avec un intérêt évident le corps moite de cette malheureuse gamine, qui, dans son malheur physique, ne songeait qu'à ses conséquences morales et répétait entre deux sanglots :

— Qu'est-ce que papa va me passer !

Vous vous demandez comment je sais tout cela



et ce que je faisais là ? Non, je ne me suis pas fait passer pour médecin ! mais en brandissant mon coupe-file, j'ai forcé tous les barrages et j'ai pu juger sévèrement et « de visu » puis-je dire, la curiosité perverse de tous ces dégoûtants qui, sans droits, voulaient resquiller l'aimable spectacle d'une jeune fille nue.

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



QUELQUES SLOGANS
PRIMÉS A NOTRE CONCOURS
POUR
IODAMELIS



Goutte à goutte, l'IODAMELIS
use la sclérose.
Dr A. VICHERAT

IODAMELIS LOGEAIS
Hémorroïdes délogées.
" RIDEOL "

Avec IODAMELIS le sang glisse.
Dr FRANCHIN
Dr MONTOLIVO
" PEUT-ÊTRE "

Un sang de velours dans un cœur d'acier avec IODAMELIS.
Dr Pierre ROBERT

IODAMELIS... teint de lys.
Dr Jean SABELLE

Point de sclérose, ni de varices.
... IODAMELIS
les années glissent.
Dr Pierre COLLIN

IODAMELIS donne teint de lys.
Dr DELPISTOYA
Dr VEZIN

Avec IODAMELIS LOGEAIS
Obésité doit déloger.
Dr Jean PREVOST

IODAMELIS
Ote à ma mie
Et la varice,
Et l'avarie.
Dr A. VICHERAT

IODAMELIS fait jambe lisse.
Dr FAVRE



LE FRISSON SOLENNEL

(Dessin de Jean Droit.)

La Médecine, Art ou Science [1]



Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils souffrent, ils ont accoutumé de se plaindre à un voisin, et, à l'approche de la mort, de confesser leur déception.

De là vient l'usage des médecins.

▪ ▪ ▪

Notez bien que votre santé importe aux patients plus que la leur propre.

Une faiblesse qui vous prend, tous en éprouvent le retentissement, tandis que la chute d'un seul ne lui cause qu'une égoïste et personnelle déception.

▪ ▪ ▪

Vous êtes institué pour les soigner. Ils vous demandent de les guérir.

C'est un malentendu.

▪ ▪ ▪

Il est d'usage, dans les académies, d'épicer toujours un mémoire par la critique un peu relevée d'un confrère. Ne manquez pas à cette coutume. Elle est bonne pour faire goûter mieux la saveur de ce qu'on rapporte. Elle donne à celui que vous avez choisi l'occasion de paraître, dans sa défense. Et c'est un honneur qu'il aimera mieux vous rendre à l'occasion.

Sans cette habitude excellente, les savants risqueraient de périr par défaut de dispute. Ceux qui élèvent le poisson savent qu'il convient de mettre quelques brochets dans les étangs peuplés de carpes, pour entretenir leur inquiétude, et que toutes, ainsi, aux dépens de celles qui sont dévorées, prennent de la chair par l'agitation qu'elles se donnent.

▪ ▪ ▪

Le style de vos maîtres est singulier. Mais pour faire figure de savant, il vous faut, ce néanmoins, connaître leur langue, et la savoir parler à l'occasion.

Ils aiment un jargon qu'eux seuls entendent, plein de mots nouveaux, rares et inouïs.

Un heureux barbarisme vous peut donner une petite gloire.

Vous appliquerez-vous à les imiter ?

▪ ▪ ▪

Les femmes n'aiment pas se dévêtir en vain.

▪ ▪ ▪

Vous admirerez que ce sont toujours les plus faciles dans le courant de la vie, qui font les sucrées, s'il faut se livrer aux médecins.

Les prudes femmes, tout au contraire, s'abandonnent, en toute idée de décence, aux plus particulières curiosités, et, pour un peu, vous penseriez qu'elles s'y donnent du plaisir.

Tant la coutume est puissante, qui fait que celles qui ont l'habitude de la licence ne se peuvent dévêtir sans quelque idée de volupté, et que les chastes, à l'opposé, dans tout l'étalage de leurs plus secrets appas, s'imaginent à cent lieues du péril.

▪ ▪ ▪

Je veux vous conter une histoire, mon jeune ami. Comme je m'entretenais, un jour, avec une femme de petites mœurs, il advint que nous parlâmes de l'amour et de ses lois. Elle était riche de souvenirs.

Au cours de ce badinage, elle m'avait dépeint, en plusieurs occasions, un homme qu'elle chérissait, m'assurant qu'il était son amant de cœur. J'en vins, par une curiosité naturelle, à lui demander de me définir mieux la qualité d'un personnage si familier à nos plus illustres moralistes. Elle, alors, avec grâce, de me répondre : « L'amant de cœur, mon cher, c'est celui qui connaît les autres. »

François PONCETTON.

---

(1) Extrait de *La Coutume en Epidaure*, par François Poncetton.



SAVOIR-VIVRE

— Maman m'a dit qu'il était très mal poli de regarder sa mantre quand an était en saciété.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



LE GALANT MÉDECIN

— C'est à n'y rien camprendre, Dacteur, je maigris... regardez comme ma paitrine s'en va...

— Hé... Hé... il y en a qui seraient bien heureux de l'accampagner.

(Dessin inédit de Jack Abeillé.)



CHIRURGIE ESTHÉTIQUE
au : l'autamne d'une femme.

— Dacteur, rendez-mai ma ligne, je vcudrais tant pcuvoir encore pécher.

(Dessin inédit de Mat.)

LES MÉDECINS SPÉCIALISTES

par Tristan BERNARD

La raillerie ne désarmera jamais devant la médecine... Et pourtant, jamais, nous pouvons le dire, les médecins n'ont été aussi sérieux et aussi habiles qu'aujourd'hui.

Seulement, on ne suit pas les traitements.

On va les voir comme des sauveurs, et si l'on n'est pas guéri au bout de huit jours, on cesse d'obéir à leurs prescriptions. Alors on dit : Un tel ne m'a rien fait...

C'est que vous ne l'avez pas écouté. Si vous l'aviez écouté, il vous aurait guéri. Il fallait observer votre régime pendant quatre, huit mois, le temps nécessaire.

Vous connaissez Siméon... C'est ce gros garçon barbu, avec une redingote. Mais oui... voyons. Vous ne connaissez que ça. Siméon vient me voir il y a quatre ans. Il savait que j'ai toujours été en rapport avec les sommités du monde médical, à Paris. Siméon pesait à cette époque deux cent soixante-dix livres. Il voulut maigrir... Je lui indique l'adresse du docteur Belarthur, rue Lafayette... Il y va... Belarthur l'examine... et le soumet à un régime qui a déjà donné d'excellents résultats, les exercices de marches prolongés. Deux heures le matin, deux heures le soir. Au bout de six semaines, Siméon avait maigri de 25 livres.

Seulement il se trouve qu'il a les chevilles un peu faibles pour la masse de son corps. Il ne pouvait plus marcher. Il avait les pieds tout enflés. Il vient me voir. Je lui indique alors le docteur Schitzmer, un docteur d'origine autrichienne qui guérit les affections de ce genre par des bains de pied dans de la boue, c'est-à-dire dans de la terre glaise délayée. Mon Siméon suit un traitement pendant trois mois, et au bout de trois mois il avait les pieds complètement guéris. « Ah ! me dit-il alors, combien je te suis reconnaissant ! Quel soulagement je ressens de n'avoir plus ces douleurs aux chevilles ! Je serais bien heureux si je n'avais pas ces maux de gorge ! »

Il faut vous dire, en effet, qu'à force de tremper ainsi les pieds dans la terre mouillée, il avait contracté une affection du larynx, qui le faisait beaucoup souffrir... Mais, pour guérir ça, rien de plus facile. Je m'empressai de lui indiquer le docteur Cholamel. Cholamel a remarqué que beaucoup de maux de gorge étaient dus à une mauvaise circulation dans le gosier. Il rend sa vitalité à cet organe au moyen d'un traitement à l'électricité. Siméon suivit ce traitement, et ce fut l'affaire de quelques mois à peine. Son mal de gorge disparut complètement.

Malheureusement, Siméon appartient à une famille de nerveux ; il souffre d'une nervosité spéciale, qui est gravement affectée par l'électricité. Il fut pris de crises, d'un caractère très grave. Il avait chaque jour trois ou quatre accès... Je lui dis : « Mon vieux, il ne faut pas rester comme ça. Va voir, de ma part, le docteur Langlevent et soumets-lui ton cas. Il te soignera ça en un tournemain. » Langlevent lui a fait prendre du bromure. Le bromure est souverain contre les maladies de nerfs, si on le prend conformément aux prescriptions du médecin. Ni trop, ni trop peu. Siméon se conforma scrupuleusement à l'ordonnance du docteur. Et au bout de très peu de temps — six mois — les accidents nerveux avaient disparu. Mon ami avait repris sa vie normale.

Mais il était d'une humeur un peu chagrine, comme toutes les personnes qui souffrent de l'estomac. Le bromure, naturellement, n'est pas fait pour l'estomac... Ça le délabre, ça l'abîme, ça donne des digestions difficiles... Quand on souffre de l'estomac, il ne faut pas hésiter. On va voir le professeur Biridoff. Il vous remet en une saison. J'envoyai Siméon chez le professeur, qui l'examina et le mit au régime des féculents. Très peu de viande, peu de vin, de l'eau, et des purées de haricots, des purées de pommes de terre, des purées de pois. Siméon fut rétabli en peu de temps.

Il en fut bien heureux. Je le rencontrai chez moi dans l'escalier, comme il venait me remercier. Il souffrait un peu, parce qu'il était très gros. Dame, rien que des farineux !... Il ne pesait pas moins de 322 livres... C'était trop... « Il faut surveiller ça, lui dis-je, et enrayer... » — Mais, me répondit-il, si je recommence à me faire maigrir, on va me faire marcher, mes chevilles vont enfler de nouveau, etc..., etc.

— Il ne s'agit pas de marche, lui dis-je. Il y a d'autres moyens de se faire maigrir. Je vais aller avec toi chez un autre de mes amis, le docteur Lerenchéry.

Lerenchéry préconise surtout l'équitation, mais pas l'équitation au hasard. Il ne suffit pas de prendre un canasson au manège et d'aller faire un petit tour au bois. Lerenchéry fit une ordonnance de douze pages, indiquant les heures de sortie, le nombre et la durée des temps de trot, des temps de galop... Siméon choisit un cheval très fort, très vigoureux, et commença ses exercices.

Hé bien, il a commencé il y a trois jours et son poids a déjà diminué de trente-six kilos. C'est un résultat !

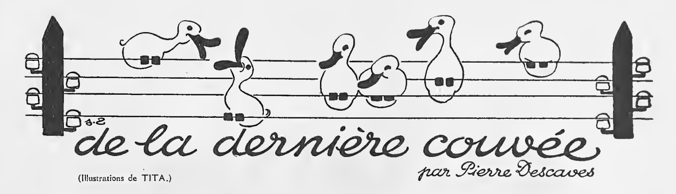
Il faut vous dire qu'il a fait une chute de cheval à sa première sortie et qu'on a dû lui couper la jambe gauche, qui pesait exactement trente-six kilos. Voilà donc un garçon qui a toujours suivi les ordonnances à la lettre et qui a obtenu de la médecine tout ce qu'il lui a demandé.

Tristan BERNARD.



(Dessin inédit de Chancel.)

.... Et notre nouveau modèle relié par fil spécial avec "Police-Secours".



de la dernière couvée

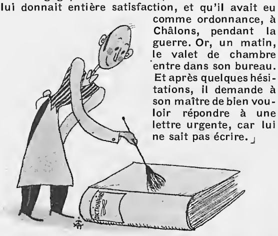
par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

EXIGENCES ÉPISTOLAIRES

Le maître chirurgien He... Boy... conte cette anecdote.

Il avait engagé, au cours de l'été, un valet de chambre qui lui donnait entière satisfaction, et qu'il avait eu comme ordonnance, à Châlons, pendant la guerre. Or, un matin, le valet de chambre entre dans son bureau. Et après quelques hésitations, il demande à son maître de bien vouloir répondre à une lettre urgente, car lui ne sait pas écrire.



Le docteur accepte. Il écrit la lettre, il la lit ensuite à haute voix.

— Alors, c'est bien ça que tu voulais?

L'homme paraît gêné...

— Il me semble, Monsieur, que ce n'est pas complet, comme ça. Si Monsieur voulait bien ajouter un petit post-scriptum, il me semble que ça serait mieux...

— Je veux bien, mais qu'écrire...

Alors, après une hésitation, le valet de chambre, d'une voix engageante :

— Ben, écrivez : Faites excuse pour les fautes d'orthographe !

■ ■ ■

DÉFINITIONS

Cette jeune fille de la société parisienne, fille d'un diplomate très connu et d'une romancière à succès, a épousé récemment un jeune médecin auquel on prédit un brillant avenir.

Mais l'union a surpris :

— C'est, constatait le chroniqueur Mic... Geor... Mic..., le mariage de la carpe et du lapin.

— Avec cette nuance, rétorqua son ami Ast..., que la carpe ici devrait être au masculin et le lapin au féminin !

...De toutes les façons, on retient les petits !

TOUS DANS LE BAIN

Cet homme d'Etat qui s'est provisoirement retiré de la vie politique active — préparant sans doute quelque sensationnelle rentrée — a lutté, avec vigueur, et semble-t-il avec succès, contre un embonpoint qui menaçait de le faire devenir « un type dans le genre de Fallières », ainsi qu'il le disait plaisamment. La base de sa cure a été le bon et vulgaire bain de nos grands-pères.

— Je n'ose pas trop le proclamer, confiait-il récemment à un ami, mes adversaires me reprochent assez d'être un « requin ». Et mon amour de l'eau les fortifierait dans cette comparaison... poissonneuse !

■ ■ ■

100 LIVRES POUR UNE CUISSE !

Au cours de l'été dernier, cette charmante comédienne, qui fut l'héroïne involontaire, il y a quelques années, d'un drame mondain retentissant, eut un accident assez grave. Enrhumée, elle prenait une inhalation quand malencontreusement le bol se renversa ; elle fut gravement brûlée à la cuisse. Bien soignée, elle guérit rapidement...

Mais, où les choses se compliquent, c'est lorsque la jolie A... Co... réclama à son assurance une indemnité. Elle avait, en effet, d'une compagnie, une « police esthétique ». Un praticien d'outre-Manche fit donc le voyage pour apprécier... les dégâts.

Et à la suite de son rapport, la compagnie intéressée proposa à l'artiste une modeste indemnité de 100 livres. Naturellement, la comédienne estime l'évaluation insuffisante.

— Pourtant, lui disait, avec ironie, le charmant acteur Debu..., cent livres pour une cuisse, ça n'est pas mal... Ça met le derrière à combien?...

DIABÈTE

— J'ose pus le laisser sortir quand il pleut, depuis qu'il a la maladie du sucre. j'ai peur qu'il fonde.

(Dessin inédit de Marc Sefner Rubens.)

LA LUNE D'UNE ÉTOILE

C'est une histoire que l'on conte sous le manteau.

Durant l'été, il est arrivé un petit accident désagréable à l'une de nos plus gracieuses vedettes, Mlle Co..., dont la ronde blondeur est si appétissante.

C'est ce que trouva, sans doute, « Max », son petit chien. Dans un élan d'amour trop poussé, il lui enleva, sauf votre respect, un petit morceau à la fesse, alors que la gracieuse jeune femme sortait de son bain.

C'est le bon Docteur Hen... Cl... qui se chargea de remettre le postérieur de la jolie fille en état, grâce à une greffe difficile :

— En somme, confiait-il après l'opération, c'est la première fois que j'utilise de la peau d'*étoile* pour la *lune*.

■ ■ ■

QUAND LE FAKIR EST MALADE

On connaît la publicité tapageuse faite par le fakir B... qu'on a entendue même à la T. S. F.

Notre homme se vante de guérir tous les maux et même le « mal d'amour », au propre et au figuré, si l'on peut dire.

Aussi quel ne fut pas l'étonnement du Docteur Cou... de voir l'autre après-midi, à sa consultation, le... fakir en personne.

— Vous qui guérissez les autres, pourquoi venir prendre mes conseils...?

Alors le fakir, avec un gentil cynisme :

— C'est que, pour moi, c'est sérieux.

Et le brave Docteur Cou... songe à faire graver sur ses cartes de visite : « Médecin du Fakir B... ».

■ ■ ■

TIRAGE DE LUXE

Ce médecin très connu dans la société parisienne s'intéresse beaucoup à la carrière d'une jeune femme de lettres, au talent original, et qui a parcouru le monde pour le compte de grands journaux.

Or, on murmure que la jeune femme porterait actuellement... les fruits de cet amour réciproque!

Ce qui faisait dire à un de nos humoristes — qui n'est pas M. Tristan Bernard :

— Pauvre fille, elle qui est habituée aux gros tirages, la voilà obligée de ne tirer qu'à un seul exemplaire; et, en mettant les choses au mieux, à deux exemplaires. C'est ce qui s'appelle un... tirage de luxe!



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

M. LÉON-KINDBERG

Un jour, Deucalion, fils de Prométhée, ayant ramassé une pierre pour en faire un homme en la jetant par-dessus son épaule, se prit à observer son projectile et il murmura :

— Seras-tu historien, médecin ou critique?

La pierre tomba, l'homme fut créé qui devait, toute sa vie, révéler la perplexité de Deucalion. Car le Docteur M.-L. Kindberg, médecin des hôpitaux, grand spécialiste des maladies des poumons, est encore un exégète et un hagiographe. Il aurait pu tout aussi bien suivre les traces de Jacques de Voragine ou de Burnouf que marcher sur les pas de Lemierre et de Rist.

— J'appartiens, dit-il, à la *Société Ernest Renan*, dont je suis attentivement les travaux. Hormis la médecine, je ne sais rien de plus captivant que l'histoire des religions.

Voilà un terrain semé de pièges pour l'enquêteur insuffisamment préparé! Aurons-nous la témérité d'affronter un tel érudit, qui parle en copain des hérésiarques Arius et Eutychès, se meut dans le IVe siècle aussi aisément que Pierre Laval dans le conflit italo-abyssin et n'hésite pas à considérer l'*Apocalypse* comme une vulgaire mystification?

Tout s'explique! Parbleu, le brave Deucalion avait raison d'hésiter : le Docteur Kindberg a fait une licence de lettres et préparé Normale.

— Une autre chose que j'aime et que je pratique, ajoute le Docteur Kindberg, c'est le sport. Non pas le sport spectaculaire, mais la vraie gymnastique, pour laquelle les anciens avaient un culte.

Il suffit de regarder ce visage énergique, ces larges épaules pour deviner une musculature en parfait « ordre de marche ». On a peine à croire exacte la date de naissance : 1883. Et toute la noble carrière se déroule : 1908-1912 : internat. 1913 : thèse; reçu premier à l'admissibilité. 1926 : médecin des hôpitaux. Elève de Vidal, Tessier, Pierre-Marie. Fut assistant de Rist, puis de Lemierre. Est actuellement chef de service au nouvel Hôpital Beaujon. A écrit, outre de nombreux articles, plusieurs ouvrages techniques, dont la *Collapsothérapie*.

Est-ce parce qu'il a su garder une jeunesse permanente que le Docteur Kindberg ne contemple pas sans une certaine défiance l'esprit de la nouvelle génération? Il reprocherait peut-être à celle-ci de juger trop vite, de ne pas assez approfondir, voire de manquer parfois de retenue... Mais, voyons, c'est l'érudit et non l'homme qui parle ainsi, fortifié dans son savoir, bastionné de bouquins et cuirassé de textes... Car à l'homme même, trop de connaissance nuit; point n'est besoin de proférer la plainte du poète :

La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres!

— Je suis curieux de tout! ajoute d'ailleurs le Docteur Kindberg. Et nous d'enchaîner :

— Quelles sont vos préférences littéraires?

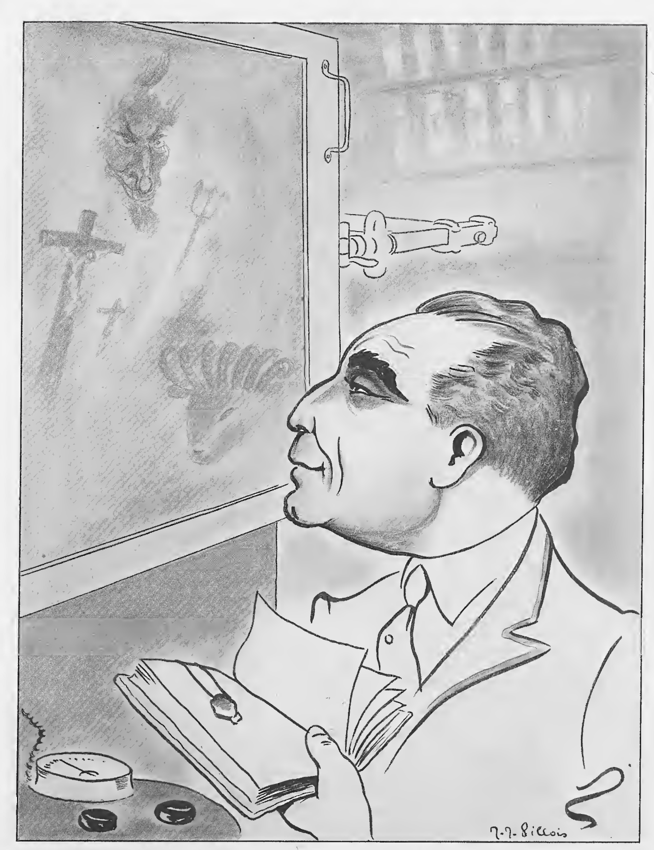
— Euh! ai-je vraiment des préférences? Quelques poèmes parfaits de Leconte de Lisle, Baudelaire. Puis Stendhal et Mérimée (j'adore *Les Lettres à une inconnue*). Je n'aime pas Flaubert, sauf dans *L'Education sentimentale.* Parmi les modernes, André Gide, ça et là, Jules Romains, celui d'hier...

— Et la musique?

— La musique est prostituée par la radio. Cette proxénète nous offre vingt fois par semaine les symphonies de Beethoven ou les chansons de Lucienne Boyer. La beauté des unes, le charme des autres ne résistent pas à pareille saturation!

Si nous osions, nous dirions : ce sont là des jeux de satiété...! Mais déjà nous franchissons le seuil du cabinet, sans trop bien savoir si nous avons eu affaire au Docteur Faust... ou à Méphistophélès, prince des non-conformistes!

Ridendo



DOCTEUR M. LÉON-KINDBERG (Dessin inédit de J. J. Pillois.)

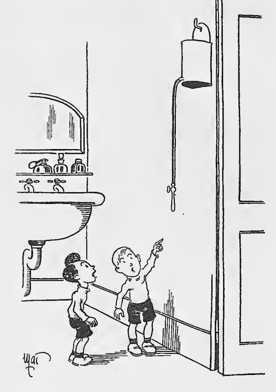


APRÈS LE MATCH

— C'est un accident ?

— Non, c'est le vainqueur !

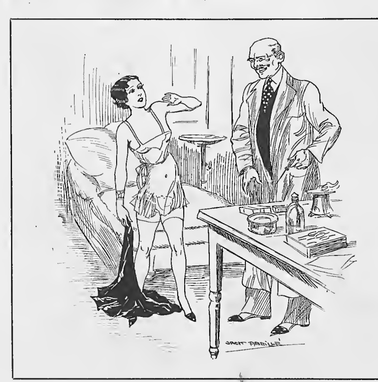
(Dessin inédit de Clem.)



— On le prend pour jouer aux pompiers ?

— Penses-tu. Faut pas s'amuser avec ça, paraît que c'est tout ce qu'il y a de dangereux pour les enfants.

(Desin inédit de Mat.)

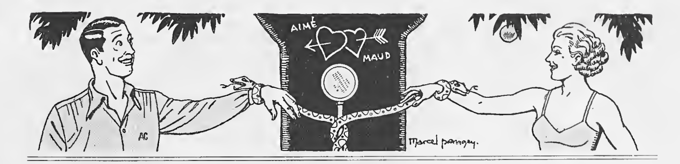


INTERPRÉTATION

— Je vais vous faire des piqûres sous-cutanées.

— Oh ! mais non, Docteur, je ne veux pas tromper mon mari.

(Dessin inédit de J. Abeillé.)



LE DOCTEUR POPOCHE

par ROMAIN COOLUS

J'adore le Docteur Popoche. D'abord parce que nous sommes de vieux copains de quartier, où il « faisait » sa médecine, pendant que je « faisais » mon droit (quelles noubas, Seigneur ! Quelles ribouledingues !) ; ensuite et surtout parce que c'est le meilleur bougre de la terre.

Il est franc comme l'or ; il est loyal comme l'argent ; il est solide comme le fer ; c'est tous les métaux réunis, cet homme-là. Mais, en plus, il est bon. Il aime la Nature et la comprend. Il a le culte de l'Amour. Aussi se plaît-il particulièrement à soigner les malades de l'Amour, soit physiques, soit moraux.

Il s'est même baptisé d'un nom nouveau. Il s'intitule « érotologue ». La syphilis, la blennhorragie et tous les adorables cadeaux que nous devons à Vénus la blonde ou à Cupidon le brun n'ont pas de secrets pour lui ; mais, en même temps, il traite en psychiâtre avisé les séismes intérieurs, les neurasthénies, les asthénies, les hypocondries, les déficiences, les obsessions et tous les autres bouleversements qu'infligent à nos appareils nerveux les objets trop ou mal aimés.

Il a fait des cures remarquables. C'est le petit manteau bleu de la Luxure et le Saint-Vincent-de-Paul de la Volupté. Aussi est-il adoré de ses patients vis-à-vis desquels il se montre d'ailleurs d'une patience inépuisable.

***

Voici sa dernière histoire passionnelle. Elle est charmante et je ne doute pas qu'elle soit authentique, car c'est lui-même qui me l'a racontée.

Il y a quelques semaines, il reçut la visite d'un gros monsieur qui lui déclara se nommer Chapuvert. Ce nom, remarquablement inélégant, ne lui disait rien. Le Chapuvert s'expliqua :

— Docteur, lui dit-il, je ne viens pas vous voir pour moi. Heureusement l'Amour m'a épargné ses disgrâces. Je n'ai jamais attrapé aucune maladie.

— Tant mieux !

— Et je n'ai jamais aimé.

— Tant pis !

— Affaire d'appréciation ! Malheureusement, il n'en va pas ainsi pour mon fils.

— Ah ! Ah !

— Il s'appelle Aimé.

— Aïe ! Aïe ! prénom fâcheux !

— Son parrain était un idiot, mon meilleur ami d'ailleurs.

— Ça ne m'étonne pas.

— Plaît-il ?

— Rien, rien, continuez.

— Cet animal d'Aimé, peut-être sous l'influence de son prénom, s'est émancipé de très bonne heure. Dès l'âge de quinze ans...

— L'âge de Juliette !

— Elle s'appelait précisément ainsi.

— Ah ! ce Shakespeare !

— C'était une bonne.

— Vous couchiez peut-être avec ?

— Mais non, Docteur !

— Oh ! vous savez, ce sont des choses qui arrivent dans les meilleures familles.

— Je respecte ma femme.

— On peut respecter sa femme et manquer de respect à ses caméristes. Continuez, je vous prie.

— Depuis, Aimé a eu mille aventures. Je n'y attachais aucune importance et je ne serais jamais venu vous voir si, depuis deux ans, mon fils ne s'était pas rangé.

— Comment ! Vous vous adressez à moi parce que votre fils s'est rangé ? Vous voulez donc que je le dérange à nouveau ?

— Non, Docteur, je veux qu'il se marie.

— Eh bien, ce sera facile, puisque vous reconnaissez vous-même qu'il a déjà renoncé aux donzelles.

— Pardon! à toutes, sauf à une. Depuis deux ans, il est collé; depuis deux ans, il est fidèle; depuis deux ans, il vit avec une petite bonne femme dont il est toqué... et voilà justement, Docteur, où vous pouvez intervenir. Il faut le guérir de cet amour néfaste; il faut le désobséder, le désintoxiquer et le remettre dans la circulation sociale. Est-ce possible?

— Rien n'est impossible à la science et particulièrement à la médecine. Voyez Molière!

— Bien. Alors je vous l'envoie?

— Envoyez.

Et le Chapuvert, digne et gominé de sagesse bourgeoise, sortit.

***

Le surlendemain, Aimé Chapuvert s'annonce chez le docteur Popoche, qui voit entrer un charmant garçon de 28 à 30 ans, l'œil clair, les lèvres sensuelles, la mine ouverte, enfin ce qu'on appelle une gueule sympathique. Il le confesse. Aimé adore sa petite Maud; il y tient comme à ses prunelles; si on le sépare d'elle, il se tuera. A aucun prix il ne consentira à épouser le sac odieux qu'on lui destine, Mlle Adèle Panchougre, laideron national.

— Bien, répond Popoche, je suis fixé sur ma réponse à votre paternel. Mais auparavant, je voudrais bien connaître votre aimée, Aimé.

— Entendu, je vous l'envoie.

— Envoyez.

Trois jours après, froufrous, chichis, parfums : visite de la jeune Maud. Une adorable blonde, tout sourire, toutes fossettes, des rondeurs qui donnent à penser, des creux qui forcent à rêver... Jamais, ô papa Chapuvert, Popoche ne séparera ces deux enfants, si dignes de l'Amour... et si bien faits pour le faire.

— Bonsoir, Mademoiselle Maud, enchanté d'avoir fait votre tumultueuse connaissance et au plaisir de vous revoir.

— Alors?

— Alors, me dit Popoche, j'ai déclaré au Chapuvert que j'avais soumis son fils à un examen médical scrupuleux, la Maud également et que, de cette double étude radiographique et bactériologique, il était résulté pour moi une conviction; c'est que, si je les séparais, son fiston mourrait dans un très bref délai.

— Et pour quelle raison?

— Parce que les baisers de Mlle Maud contenaient un nombre extraordinaire de vitamines indispensables à la santé de son héritier. Et je ne lui ai demandé, pour cette consultation magistrale, que trois cents francs. Avouez que c'est donné!

Romain COOLUS.



— Comment va mon malade ?
— Hélas ! Il monge les pissenlits par la racine !
— Je lui avais pourtant interdit les crudités.

(Dessin inédit de Picq.)



— Moi ce qui m'embête ce n'est pos de mourir...
— Ah !
— Oui, c'est d'être enterré vivant quond je seroi mort !

(Dessin inédit de Lecomte.)

— Eh bien, Madame?... ça ne va pas mal.
— Et vous, Docteur?... ça ne va pas mieux?

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



PUDEUR

— C'est vrai, au moins docteur, que vous êtes marié ?...

(Dessin inédit de Erlich.)

AU VERSO DE L'ORDONNANCE



COMPENSATION

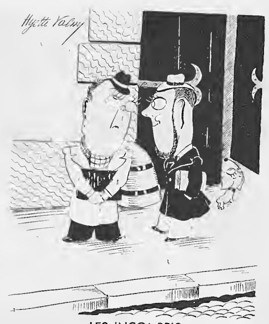
Un vieillard étant hydropique,
Languissant et près de mourir,
Les médecins du lieu mirent tout en pratique
Pour lui donner secours, sans pouvoir le guérir.
Il apprend qu'en certaine ville,
Etait un médecin habile
Et célèbre pour son savoir.
Il se mit en litière afin de l'aller voir.
Sa femme, jeune et belle et d'un joli corsage
L'accompagna dans ce voyage.
Or, le docteur était bien fait et vigoureux ;
De l'épouse bientôt, il devint amoureux
Et ne s'attacha qu'à lui plaire,
Cependant que ses soins, sa science et son art
Remettaient sur pied le vieillard,
Le tirant pleinement d'affaire.
Mais, n'ayant point cessé d'être le favori
De la jeune et tendre et charmante dame,
A mesure qu'il fit désenfler le mari,
Par un parfait retour il fit enfler la femme.





— Si tu viens souvent, chéri, je pourrai te faire le prix de gros.

(Dessin inédit de Chaperon Jean.)



LES INCOMPRIS

— Crois-tu !... Je suis découragé !... J'ai envoyé ma thèse sur la trophonévrose faciale à ma fiancée, elle ne l'a seulement pas lue.

(Dessin inédit de Hyette Valmy).



— Bonjour voisine, ça va ?

— Merci voisin, ça se maintient.

(Dessin inédit de Ch. Genty.

Vénus à Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE RÊVE DE VÉNUS

Tandis que Vénus et Vulcain, dans le jardin de leur palais, goûtaient cet apaisement que l'on éprouve quand les sens sont satisfaits, une suavité descendait avec les ors verts et les violettes du crépuscule. Des parfums se balançaient dans l'air léger. Une étoile apparut, reflétée sur la mer en une traînée de diamants.

— Je suis heureux, ô Vénus, fille de l'onde, dit Vulcain, que l'amour dispose à la poésie. Regarde cette étoile qui nous sourit dans la mer...

Mais Vénus, qui n'avait cédé à Vulcain que parce qu'il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement, et qui pensait à Mars ou à quelque autre de ses amants, Palémon, Mnasyle, Damétas, voire Gigolos, Vénus s'écria avec humeur :

— Je commence à le savoir que je suis fille de l'onde ! Tu ne pourrais pas trouver quelque chose de plus nouveau?

Vénus est une femme charmante, parfois délicieuse avec ses amants, mais toujours acariâtre avec son mari, ce qui est assez dans la norme. L'étreinte conjugale, qui est pour Vulcain un lénitif, est pour elle un dangereux aiguillon. Elle en veut un peu à ce pauvre Vulcain, à qui elle reprochera toujours sa lourdeur et sa difformité, d'avoir été heureuse malgré elle. Et des querelles éclatent sans rime ni raison.

Heureusement, Esculape a fourni à Vulcain un puissant somnifère dont celui-ci verse quelques gouttes dans la coupe d'ambroisie de Vénus, quand il s'aperçoit que les choses vont se gâter.

Le narcotique procure à la Déesse deux heures de bon sommeil au bout desquelles elle se réveille de meilleure humeur. Vulcain, une fois de plus, usa de ce stratagème.

Soudain, il vit les lèvres de Vénus remuer. Des sons confus s'en échappaient. Vénus rêvait et son corps s'étirait dans une attitude qu'il est permis de nommer lascive.

Vulcain, troublé, se glissa près de son épouse, avec la pensée délicate de lui procurer le plus doux des réveils, sous une résille de baisers érudits.

Alors, ces mots voltigèrent, rapides et frémissants, sur la bouche de la mère des Grâces :

— Ah ! mon chou, mon chou ! Encore, mon chou ! Ah ! mon chou !

Vulcain, maladroitement indiscret comme tous les hommes, demanda à Vénus, quand elle fut tout à fait réveillée, quel était ce chou qui la troublait si fort.

— Tu ne vas pas encore être jaloux ! s'écria-t-elle. Je rêvais tout simplement de cet exquis chou farci que Phryné sert à ses amants, dit-on, pour les mettre en verve !



LE CHOU FARCI A LA PHRYNÉ

●

Et voici la recette du chou farci dont se délectait Praxitèle.

« Ayez deux choux de moyenne grosseur. Faites-les blanchir pendant vingt minutes dans de l'eau et du sel. Rafraîchissez-les, faites égoutter, ôtez les trognons. Hachez une demi-livre de veau, une livre de lard gras, avec du sel, du poivre (n'épargnez pas le poivre), des épices et des aromates; mêlez-y un peu d'ambre pilé et des truffes en menus morceaux; amalgamez sept ou huit jaunes d'œufs avec votre farce, dont vous remplirez le chou, entre les feuilles, ficelez bien. Mettez des bardes de lard dans le fond d'une casserole, quelques carottes et oignons, un bouquet garni; mettez les choux dessus et mouillez avec du bon bouillon. Faites cuire à petit feu pendant une heure et demie. Egouttez les choux, pressez-les un peu, ôtez la ficelle et servez-les avec une sauce relevée. »



— Docteur, j'ai des gargouillements d'estomac.

— Ce n'est pas grave.

— Non, mais je suis artiste de cinéma et c'est très gênant pour tourner les films sonores.

(Dessin inédit de Spence.)



PRÉCAUTIONS

— Pourquoi y vas-tu avé le pistolet, Marius ?

— Bé, j'ai le ver solitaire, je vais l'attendre à la sortie.

(Dessin inédit de Clem.)



IL Y A CRISE ET CRISE

— Ce sont encore ses calculs...

— Que voulez-vous, Docteur... on a tant de mal à joindre les deux bouts ..

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

UNE CHANSON DE BÉRANGER

A MON MÉDECIN

le jour de sa fête.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

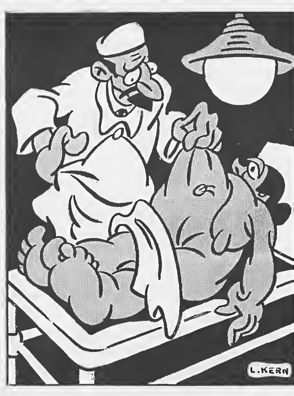


Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ces malades attendent ;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi !
Eh ! messieurs, prenez des pilules ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,
Que son hiver soit encor loin !
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin !
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades ;
Laissez-nous fêter notre ami.



L'ENVERS VAUT L'ENDROIT

— Oh oh !... une bien vilaine peau... on va essayer de la retourner...

— Oui, mais alors, mon grain de beauté ne sera plus à gauche...

(Dessin inédit de Kern.)



FAUSSE DÉFINITION

— Voyons ! finis, Achille, tu m'tapes sur les nerfs.

(Dessin inédit de Georges Grellet.)



JEUNES COUCHES

— Lui qui est petit, ça le dégoûte, mais nous qu'on est grands, ça nous tente.

(Dessin inédit de Cahen.)

Au Temps de la Redingote

Velpeau cultivait le calembour et cette manie ne le quittait même pas à l'Académie où, quelques jours avant sa mort, un de ses collègues lui demandant pourquoi, arrivé à un âge où il aurait dû se reposer, il travaillait toujours :

« Vous mourrez à la brèche... » ajoutait-il.

— « Pourquoi ne mourrais-je pas à La Brèche, j'y suis bien né », reprit l'illustre vieillard.



Ricord était né à Baltimore, aux Etats-Unis.

Un jour qu'il racontait que l'importation de la syphilis en Europe était due à Christophe Colomb :

« L'Amérique nous a donné le mal, elle devait nous donner le remède, interrompit un docteur bien connu des élèves, le père Dupré, qui était familier de Ricord. »

Le mot eut du succès.

Le père Dupré le mit en quatrain :

Christophe Colomb, en passant le Tropique,
Nous rapporta ce qu'il avait conquis,
Et tu devais, enfant de l'Amérique,
Guérir le mal qui vient de ton pays.



Ricord avait été élève de Dupuytren, homme terrible et redouté qui, pour une minute de retard, rayait un élève de son service.

Le fameux chirurgien avait eu des querelles avec tous ses internes. Le jeune Ricord ne devait pas faire exception. En effet, un jour, un malade du service avait passé de vie à trépas sans l'autorisation du maître. Le lendemain, Dupuytren trouvant le lit vide :

— Ce malade doit être mort du délirium tremens, dit-il gravement.

— Delirium tremens... Pas si mince que ça, puisqu'il en est mort, murmura Ricord, assez fort cependant pour être entendu.

Dupuytren se retourne, regarde son interne d'un œil courroucé, le tance vertement et finalement le chasse de son service.

Thierry de Héry, le plus illustre syphiligraphe de son temps, visitait un jour la crypte de l'Abbaye de Saint-Denis ; il passait, assez indifférent, à travers le royal charnier, lorsque tout à coup il se précipita à genoux au pied du tombeau de Charles VIII ; le sacristain le tira par la manche en lui disant :

« Vous vous trompez, Messire, ci ne gît point un saint, mais feu notre bon roi Charles VIII dont Dieu ait l'âme. »

— Homme simple, répliqua Thierry de Héry, je m'esbaudis de ta précieuse candeur, et si jamais tu tombes en Mal de Naples, je te guérirai gratis pour ton bon avis. Apprends donc que je prise le bon roi Charles un peu plus qu'un saint : il a été, sans le savoir, mon bienfaiteur, et je le remercie d'avoir rapporté la vérole d'Italie, car j'en ai tiré trente mille livres de rente.



Pajot à un examen d'élève sage-femme, demandait un jour à l'une d'elles :

— Comment ferez-vous pour extraire le placenta?

— Je tirerai sur le cordon.

— Et après?

— Dam... je tirerai sur le cordon.

— Bien, mais si rien ne vient?

— Je tirerai plus fort sur le cordon.

— Mais, Madame, votre concierge en ferait autant.



Desmarres, oculiste renommé du siècle dernier, demandait à un élève qui suivait ses cliniques le manuel opératoire de la cataracte.

— Je... vide d'abord la *chambre antérieure*, répondit hardiment l'élève.

— Bien, très bien. Et puis?

— Et puis... je vide la *chambre postérieure*, ajoute l'élève encouragé.

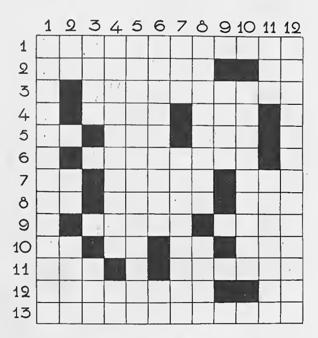
— A merveille. Et après?

— Je... je...

— Vous écrivez dessus : Chambre à louer.

Paul LABARTHE
(Nos Médecins Contemporains) 1868.

Devine... si tu peux !



HORIZONTALEMENT

1) Prophéties ayant un rapport très étroit avec un certain homme supplicié jadis.
2) Qualité commune à bien des bêtes. — Ile qui voit le départ de gens sans grands espoirs de retour.
3) Couper les cheveux en quatre.
4) N'eut pas forcément toujours raison, dit-on. — Au retour du bois.
5) Désigné péjorativement. — Le plus souvent faux, dans les rues. — La plus petite partie d'une algue chlorophycée.
6) Citraté qui évoque la marine.
7) Base musicale. — Tribus mahométanes. — Au cours d'une reconnaissance.
8) On devrait plutôt dire, dans la majeure partie des cas : parcouru. — Les deux syllabes finales des meilleures. — Grâce à qui nos élégantes se pavanent l'hiver, comme des bêtes de l'âge des cavernes.
9) Turbulent royaume arabe. — Quelquefois dérivante.
10) Sont remplacés par une seule en langue française. — Je vous demande bien pardon. — Initiale d'un physiologiste français du XIXe. — Qualité d'un certain royaume, dit-on... (anagramme).
11) Les trois quarts de la Russie. — Renforçaient les poternes.
12) Petites pustules. — Indique une nouvelle action dans le même sens.
13) S'accordent dans le sens.

VERTICALEMENT

1) La plus petite partie d'un corps, disait-on... avec un redoublement déplorable mais involontaire d'L.
2) Phonétiquement, se dit des poissons ovipares. — Contracté. — Célèbre rue d'Alger.
3) Donné à l'empereur. — S'il en possède, aura de grands succès de salons.
4) Mœurs rigoureuses. — Initiales d'un littérateur français dont la femme, Garcia, était cantatrice.
5) Rapportent toutes les affections à la chimie.
6) L'hérésie d'un prêtre à cheval sur les IIe et IIIe siècles. — C'est la plus grande recette sous sa forme la plus courante.
7) Dissident. — D'une grande utilité dans la confection des chaussures.
8) Rétention particulière. — Jeu de vieilles filles, autrefois célèbre et que ne détesta point Manon.
9) Phonétiquement ce que pourrait dire tel ou tel Américain voyant pour la première fois certaine jeune femme enlevée par Jupiter.
10) Dérivés du latin.
11) Peut comprendre plusieurs millions d'années. — Mais voilà, il y manque quelque chose... encore que ce soit bien présenté.
12) Concerne les affections cutanées à contours sinueux.

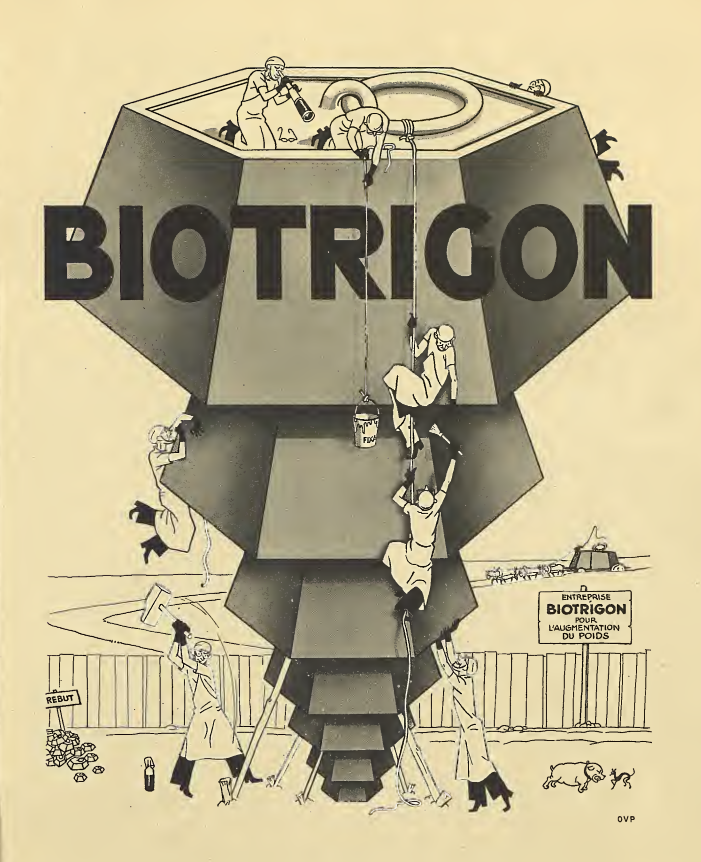
SOLUTION DU N° 35



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	L	B	E	R	G	E	S	■	E	R	G
2	L	O	U	C	H	E	B	E	M	■	O	A
3	A	U	■	T	E	L	A	V	I	V	■	U
4	B	E	■	A	A	■	T	R	E	S	■	D
5	A	R	U	S	■	■	■	E	■	■	T	E
6	N	■	**M**	**I**	**C**	**T**	**A**	**S**	**O**	**L**	■	B
7	D	J	E	N	N	E	■	■	B	I	B	I
8	I	■	A	E	I	O	U	■	S	E	U	L
9	N	I	■	S	C	S	■	O	C	■	A	L
10	E	L	U	■	I	■	C	R	U	■	D	A
11	U	■	N	A	N	C	Y	■	R	■	E	U
12	S	O	I	R	■	R	A	N	C	H	■	X
13	E	R	R	A	T	U	M	■	I	O	N	■

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD.

Imp. Desfossès-Néogravure. — Paris


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 37
5 Novembre 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

S. A. R. L. au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

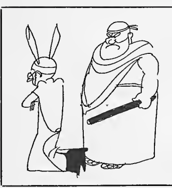
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



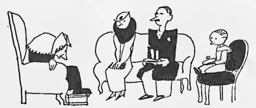
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



La conversation ces temps-ci, dans les réunions de femmes, roule sur les parents bourreaux et les enfants martyrs. Quand les enfants assistent à ces discussions passionnées, ceux de huit ou dix ans, qui, comme on dit grossièrement, commencent déjà à se sentir pisser, voudraient



bien dire leur mot, car eux aussi ils se jugent un peu martyrs, soit qu'ils reçoivent une claque de temps en temps, soit qu'ils subissent à l'occasion une correction consciente et organisée d'un père ou d'une mère qui se croient des éducateurs et supposent qu'ils aiment d'autant mieux qu'ils châtient bien, soit qu'on les laisse sous la férule — comme son nom l'indique — d'une gouvernante impitoyable.

Mais il y a d'autres supplices que les parents infligent aux gosses, sans relever de l'indignation publique et sans provoquer la véhémente colère des mamans ; il y a le supplice de la leçon de piano, il y a le supplice des longues incarcérations dans des classes surchauffées ou glaciales, mais généralement fétides, le supplice du jeudi ou du dimanche consacré aux visites de famille, le supplice du pain dont on bourre les petiots : « Veux-tu manger du pain ! » sans prévoir qu'à la première aigreur, le médecin consulté dira : « Et surtout pas de pain ! »

D'ailleurs, je ne prends pas le parti des brutes qui torturent un pauvre bonhomme ou une petite bonne femme, mais j'indignerais les mères indignées si je leur disais qu'il y a bien peu de différence entre une mégère qui corrige son gosse à coups de manche à balai et la petite bourgeoise qui calotte son enfant dans un mouvement de rage. Il y a là tout au plus une nuance d'éducation et, le manche à balai à part, c'est du « kif », comme dit Moussia de Breteuil.

Un jour, je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas ; j'ai prié un voisin qui corrigeait son fils de cesser ses sévices ; comme il était un peu lâche, il n'a pas insisté à ce moment-là ; mais j'ai appris depuis qu'il attendait le moment où il ne risquait pas d'être surpris pour infliger une double ration à mon protégé.

Un autre éducateur qui assommait son gosse de coups à répondu à une observation :

— J'en prenais bien plus que ça quand j'étais jeune. Ça m'a dressé !

Comme ces soldats qui dressent les bleus, parce qu'ils ont été eux-mêmes dressés par les anciens. Et pas seulement des idiots, mais des architectes et des polytechniciens.



C'est à pleurer, mais c'est comme ça !

Il y a beaucoup d'hommes qui n'ont pas été battus quand ils étaient petits, mais qui conservent un souvenir sans joie de leur enfance que tant de contraintes et de travaux inutiles et accablants avaient nettement empoisonnée.

■ ■ ■



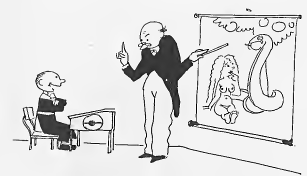
Un ami qui a le plus grand tort d'avoir confiance en ma sagesse, m'a prié de venir chez lui l'autre soir et m'a confié :

— Voilà ! Firmin a douze ans (c'est

son fils). Me conseilles-tu de lui donner une éducation sexuelle ?

Je n'ai pas discuté de l'âge du loupiot ; car, au fond, c'est peut-être le meilleur moment que l'on puisse choisir, avant que les premiers troubles n'aient précédé la théorie. Cependant, j'ai demandé à mon ami :

— Crois-tu que tu pourras sans aucune gêne et



clairement expliquer à ton fils tous les petits détails de cette révélation ? Car il faut bien te mettre dans l'idée que si tu ne vas pas jusqu'au bout, tu n'auras rien fait.

— Je voudrais lui donner seulement une idée générale...

— C'est tout à fait insuffisant.

Et d'ailleurs, j'ai bien peur que cette éducation sexuelle ne donne pas tous les résultats que l'on en attend. Les gosses de la campagne sont initiés bien plus tôt que ceux des villes à tous les mystères de la reproduction et cela ne les empêche pas, le moment venu, de faire l'amour, s'ils en ont envie, bien qu'ils connaissent toutes les conséquences d'un rapprochement. L'instinct est le plus fort.

Remarquez que je ne proteste pas contre cette initiation, qui peut éviter les révélations d'un aîné ou d'un camarade plus ou moins vicieux ou plus ou moins bien informé.

Mais je crois que cette éducation sexuelle ne devrait pas être confiée à n'importe qui, et moins aux parents qu'à tout autre. C'est l'affaire d'un médecin, d'un médecin qui saurait parler à des enfants...

Quand on me parle d'éducation sexuelle familiale, je pense toujours aux conseils d'une mère à sa fille, le soir du mariage. Une maman m'a raconté :

— Je ne savais que dire à Marguerite. Pour moi, j'avais été prise d'un fou rire qui avait fini par produire sur mon mari un effet déplorable. Il s'est rattrapé depuis, mais ce soir-là, je vous jure que mon éducation sexuelle a été bien incomplète.

Mais une autre femme m'a raconté le plus simplement du monde qu'elle avait demandé des explications : « Attendez, attendez que je comprenne bien... c'est très curieux... Et après ? »

C'est cet : « Et après ? » que l'on peut craindre, car les enfants ont des curiosités qui sont parfois bien gênantes. Cet « Et après ! » est parfois bien décourageant pour un démonstrateur, mais il est encore préférable à l'aveu d'une gamine à qui son mari ou son amant demandait le lendemain matin :

— Alors tu es contente ? quel effet cela t'a-t-il fait ?

— J'ai pensé : « Ce n'est que ça ? » répondit cette enfant que l'on n'étonnait pas facilement.

■ ■ ■



Des clientes ont bien souvent consulté leur médecin en qui elles avaient la plus grande confiance pour leur petit chien favori ou pour un petit chat chéri. Ce de quoi souvent les médecins s'indignent et, à mon sens, ils ont tort, car c'est là un témoignage d'admiration que ces clientes, peut-être sans tact, leur donnent.

Mais je connais une dame qui, parce qu'il avait sauvé son chien d'une fluxion de poitrine, est allée chercher le vétérinaire pour soigner son mari.

Celui-ci a protesté avec modestie — mais oui ! — mais devant le chagrin de l'épouse et son insistance, il est allé voir l'époux, qu'il a peut-être traité avec des remèdes de cheval, mais il l'a guéri.



Sans doute, en auriez-vous fait autant, mais cette dame s'est brouillée presque avec son mari, qui semble très vexé et n'avoue pas à ses amis, dans sa dignité, qu'il a été guéri par un vétérinaire.

Ce que c'est que la vanité !

Robert DIEUDONNÉ.

— Je viens d'examiner votre mari, il est hypertendu.

— Oh ! Laissez-moi rire, docteur, on voit bien que vous ne le connaissez pas dans l'intimité.

(Dessin inédit de G. Pavis.)



Maladie grave



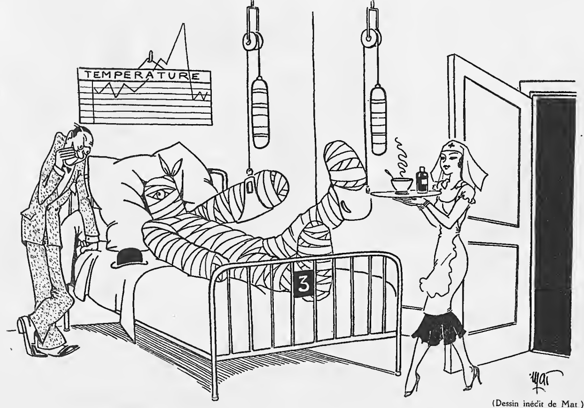
Le front est balafré de plis, les yeux ardents
Flambent de fièvre et sont noyés de pleurs ; la bouche
Fait un trou noir, béant, plein de bave, et farouche
Où ballotte la langue, où se cognent les dents.

Le ventre convulsé gonfle, rentre en dedans,
Puis ressort, bossué de nœuds comme une souche,
Et les poumons, crachant le spasme qui les bouche,
S'essoufflent par la gorge en cris durs et stridents.

Mais quel est donc ce mal, ce coup d'épilepsie
Où l'on râle, écumant, la cervelle épaissie,
Les muscles brisés, les sens perdus, où la chair

Semble quelque poisson dans une poêle à frire?
Hélas ! Ce mal, c'est notre ami, c'est le plus cher,
C'est le consolateur des hommes... c'est le RIRE !

J. RICHEPIN.



(Dessin inédit de Mat.)

— Ah ! Ah ! heureux veinard ! Tu ne dois pas t'embêter avec une aussi jolie infirmière.

QUELQUES SLOGANS
PRIMÉS A NOTRE CONCOURS
POUR
EUCALYPTINE



EUCALYPTINE, le nettoyeur des trachées.

Dr A. VICHERAT

EUCALYPTINE, la fin de toux.

Dr A. VICHERAT
Dr François TREBLANAC

L'EUCALYPTINE reverdit l'arbre bronchique.

" JEAN PAUL 35 "

EUCALYPTINE :
Toux va bien.
Signé : LE BRUN.

Dr A. RIBEREAU

EUCALYPTINE,
Traque la trachéite.

Dr " EMAXIL "

Quand les bronches bronchent :
EUCALYPTINE.

" JEAN PAUL 35 "

EUCALYPTINE dépanne les poumons grippés.

" SESAMOIDE "

EUCALYPTINE LE BRUN,
Le sirop qu'on sirote.

Dr Raoul RICHIR

EUCALYPTINE,
Toussant
Puis sans toux
Puissant contre tout.

Dr G. A.

Pour que bronche ne bronche :
EUCALYPTINE.

Dr HICKEL

EUCALYPTINE... le médicament des bronches qui bronchent.

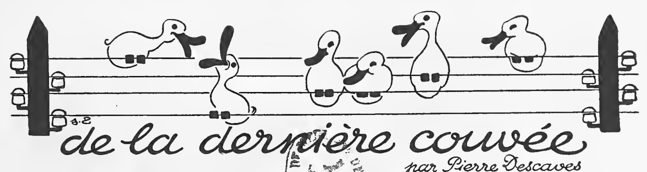
Dr Pierre ROBERT

LE MÉDECIN SE MARIE



— Allons déshabillez-vous, mademoiselle, nous prendrons ensuite votre température.

(Dessin inédit de J.-J. Pillois.)



par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

MESDAMES ! HABILLEZ-VOUS !

Cette grande maison de couture a lancé une innovation qui n'a pas trait exclusivement à la mode.

Elle a attaché, à la présentation des modèles, un conseiller technique médical, chargé de vanter aux clientes les bienfaits des toilettes compatibles avec « la santé du corps » et susceptible, à l'occasion, d'indiquer les modifications esthétiques à apporter à une robe, si celle-ci est destinée à une personne souffrant du foie, ou à une personne ayant une maladie de cœur !



Esculape collaborant avec les maîtres de la mode ! On aura tout vu.

Et les medecine's robes auront, gageons-le, beaucoup de succès cet hiver.

— Les médecins avaient jusqu'ici la réputation de déshabiller leurs clientes ; maintenant, ils les habillent ! concluait avec esprit sur la question le chirurgien J... L... Fa...

■ ■ ■

PETITS SURNOMS A LA MODE

Donnons quelques petits surnoms à la mode, dont le jeu fleurit dans nos salons littéraires :

Jacques Bainville	Le « suffrage » universel.
Edouard Herriot	Le Foirum.
Marius et Arg Leblond...	Buvard et Pécuchet.
Paul Claudel	L'Ecole des Marris.
Marcel Prévost	Cœur de Françoise.
Duc de Broglie.........	Son beau... physique.
Princesse Bibesco	Liberté, égalité, maternité.
Tristan Bernard........	Parade d'humour.
Sacha Guitry..........	Poquelin cadet.
Louis Bertrand	Scorpion l'Africain.
Pierre Laval	Lord Aubervilliers.

SOUVENIRS DE VOYAGE

Le professeur Al... a profité des dernières vacances pour faire, à titre privé, un voyage en U. R. S. S.

Sa renommée, en tout cas, lui permit d'avoir une entrevue avec Staline, le grand'maître de la Russie rouge.

Et de retour à Paris, plein de son sujet, le célèbre praticien ne tarit pas d'anecdotes sur son « expérience soviétique ».

— Enfin, lui demandait-on, quel effet vous a produit Staline?

Alors, repris par la déformation professionnelle, de déclarer :

— Un des plus beaux cas d'hépathie que j'aie jamais vus ! Quel dommage que je n'aie pas pu l'ausculter à loisir !

■ ■ ■

ALLONS, MESSIEURS, EN SELLE !

Le Dr Ca... consacre le meilleur de son temps à la chose sportive. Et il est très populaire dans les milieux cyclistes.

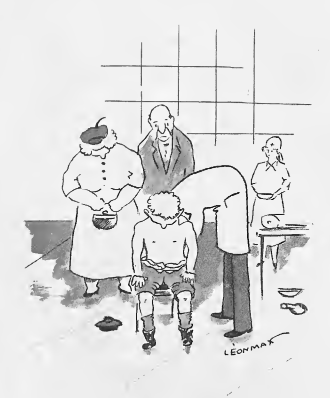
A l'occasion, il y va de sa petite consultation bénévole.

L'autre soir, au quartier des coureurs, à B..., on pouvait le voir prodiguer des conseils au champion de demi-fond, Cha... Lac..., et d'un doigt impérieux prescrire une médication.



— Il ne va pas ton champion, lui demanda un journaliste.

— Tu me croiras si tu veux, répondit le Dr Ca..., eh bien ! Lac... il ne va pas assez à la selle ! N'est-ce pas le comble pour un champion cycliste?

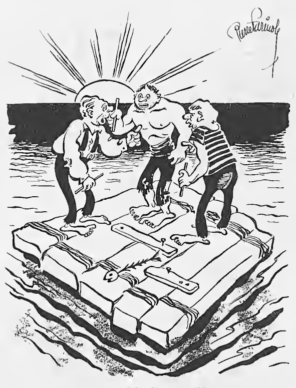




Le Docteur. — Faites A. A... A...

La Maman. — Oh ! vous savez, docteur, il connaît tout son alphabet !...

(Dessin inédit de Léon Max) .



A LA COURTE PAILLE

— C'est vous qui serez mangé !

— Une question pourtant : aimez-vous les sucreries? car j'ai du diabète...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

LE BON CONSEIL

Quand, en 1928, l'actuel roi des rois d'Ethiopie, Haïlé Selassié, vint en France, il n'était encore que le ras Taffari.

On sait qu'à l'époque, le futur successeur de Ménélik fut reçu à l'Elysée et qu'il se livra à toutes les joies de la capitale. Il dut également consulter — circonstance moins agréable — un éminent praticien des voies respiratoires.

Et, à ce propos, le Dr Ch... V..., qui donna la consultation, confesse :

— Et dire que je lui avais donné le conseil de faire un long séjour en Italie !...

■ ■ ■

UNE VICTIME DU THÉATRE

Le Dr Aur... qui exerça avec talent dans la grande banlieue de Paris, avait abandonné sa clientèle, il y a quelques années, pour se consacrer au théâtre. En fait, il y connut, avec Mlle Spi... comme interprète, deux demi-succès qui peuvent, à la rigueur, passer pour un succès complet.

Dégoûté, le Dr Aur... a abandonné ses projets dramatiques. Il est revenu à sa clinique et à sa clientèle.

On lui demandait, l'autre soir, au Fouq..., s'il reviendrait un jour, au théâtre :

— Oui, fit-il, comme médecin de service !

UN MORCEAU DE CONCOURS

Cet excellent spécialiste des voies urinaires est en train de mettre au point un « instrument prospecteur » qui pourra s'introduire à des profondeurs encore jamais atteintes chez ses patients.

— Il faudra, disait-il l'autre soir après avoir longuement décrit l'équipement électrique de son appareil, que je prenne un brevet...

— A ta place, lui murmura un de ses confrères, spirituel et pince-sans rire, j'exposerai ça au concours... Lépine !

■ ■ ■

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Cette histoire nous vient d'Angleterre.

Dernièrement, le fameux dramaturge G.-B. Shaw, dont on connaît universellement l'esprit caustique, reçut dans son courrier la lettre d'un médecin anglais assez connu.

Le praticien lui offrait un « échange » : contre les œuvres du dramaturge, il proposait « une manifestation quelconque de son art ».

Par retour, G.-B. Shaw expédia ses œuvres complètes, avec ce billet :

« Pas d'échange, cher Monsieur, pas d'échange immédiat. Conservez dix ans encore le permis d'inhumer !!! »



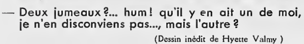
UN CAS INTÉRESSANT (Dessin de J. Droit)

LES DISTRAITS

— Voyons, ouvrez bien la bouche !

(Dessin inédit de Lep.)





— Deux jumeaux ?... hum ! qu'il y en ait un de moi, je n'en disconviens pas..., mais l'autre ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy)



LE PASSEPORT

— Signes particuliers ?
— Une barbe de deux jours et un petit furoncle au bout du nez.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



LA GROSSE DAME

— Ça doit être quelque part par là !

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



— On a volé trois paquets de pansements...
— Encore une fuite de gaze !!

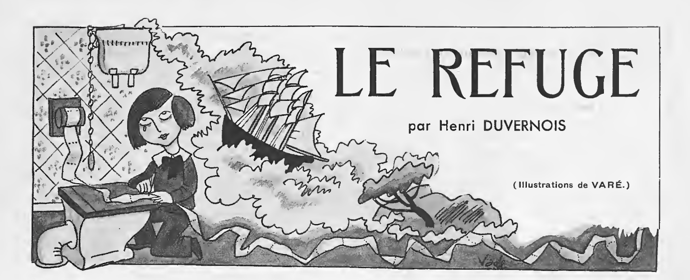
(Dessin inedit de Maurice W. Sauvant.)

Ch. Genty

AMNÉSIE

— Ne vous gênez plus ! Vous restez huit jours sans venir au bureau ?
— Monsieur le Directeur, j'ai des moments d'absence...

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



LE REFUGE

par Henri DUVERNOIS

(Illustrations de VARÉ.)

Comme son père était mort et que, enfant unique, il vivait dans les jupes parfumées de sa jolie maman, Pouf Miclozure inventait des jeux tranquilles. Jeux de poète. Pouf, bien qu'âgé de neuf ans seulement, composait des vers. Il ne les montrait à personne, car il craignait les railleries et, surtout, le rire maternel, si féroce parfois qu'il mettait des larmes aux yeux de l'enfant. Chez lui, Pouf écrivait des poèmes sur un gros cahier relié de toile grise et qui portait ce titre fallacieux : *Géométrie*.

Bien entendu, l'idée ne venait à nul profane d'ouvrir ce cahier d'apparence austère, et qui contenait toutes les fleurs d'une âme puérile et sensible. Poème à la cousine Marise, qui zozottait, mais dont les cheveux dorés sentaient si bon l'iris et le pain brûlé. Poème à la belle Mme Darbier, dont les baisers avaient une saveur mystérieuse. Poème à la mer immense, vue de Deauville. Poème à la nounou retirée dans un coin de Normandie, où l'on était allé la voir, un beau dimanche de juin... Tout cela écrit avec application, le mot final de chaque vers à l'encre rouge, afin de montrer, sans doute, les difficultés sanglantes que l'auteur avait dû vaincre pour trouver des rimes approximatives.

Mais il fallait souvent s'arracher de sa chambre. Mme Miclozure rendait beaucoup de visites et elle exigeait que son fils l'accompagnât. Dès qu'il entrait dans un salon où se trouvait une nombreuse compagnie, Pouf se sentait envahi par un ennui puissant et le sommeil alourdissait ses paupières. Il ne dormait point tout à fait : les conversations lui arrivaient de très loin, dans un vague murmure qui le berçait ; le bruit d'une porte que l'on fermait ou d'une petite cuiller contre une tasse semblait amorti par de l'ouate : « Pouf, eh bien ! on t'offre un gâteau... » Il mangeait sans joie le gâteau qui n'était jamais de son goût et le thé lui faisait horreur. Il bâillait dans sa main, poliment, et se mettait à compter les secondes.

Chez Mme Mureix, aux environs de sept cents, il était délivré ; chez Mme Désormain, il fallait compter parfois jusqu'à cinq mille. On le trouvait, en général, fort doux, peu intelligent...

Un jour, chez Mme Roquebille, Pouf donna des signes d'inquiétude qui n'échappèrent point à la vigilance maternelle.

— Qu'as-tu à te tortiller? interrogea tout bas Mme Miclozure.

— Allons-nous-en, maman, supplia-t-il.

— Pourquoi?

— Parce que. Allons-nous-en tout de suite.

— Je parie que tu n'oses pas demander le petit endroit ! Grosse bête !

Remis entre les mains d'un valet de chambre, Pouf fut conduit au petit endroit. Il le trouva merveilleux. Une fraîcheur exquise y régnait, qui contrastait agréablement avec la chaleur lourde du salon. Le marbre y rivalisait de splendeur avec l'acajou. Enfin, Pouf était seul. Il en conçut une joie sans borne. Plus le moindre malaise. Il entendait à peine la plainte harmonieuse du piano martyrisé par une jeune fille. « Je suis dans mon cabinet ! » pensa-t-il sans ironie. Il sortit un crayon de sa poche, arracha une feuille de papier pelure qui s'offrait à propos, rabattit le couvercle et, sur cette table improvisée, jeta les premiers vers d'une poésie maritime :

Il a naufragé, le pauvre navire
Lui qui naviguait si joyeusement
Sur l'eau, son empire
De perles et de diamants.
Il a naufragé,
Lui qui était si gai,
Par un soir de juillet.
Ah! quelle catastrophe...!

La catastrophe se produisit : quelqu'un passa dans le corridor ; instantanément, Pouf provoqua la chute d'eau pour la vraisemblance. Puis, comme il avait

l'oreille sensible et que les pas s'éloignaient, il s'attarda à écouter la musique charmante que font les dernières gouttes, en murmure d'harmonica :

Oh! le pauvre navire
Connaissez-vous un sort pire
Que d'être des flots le jouet,
Et si près du port, échouer...

Le poème était terminé. Pouf le signa, le data et sortit. Il était resté absent une demi-heure. Mais sa mère causait avec animation. A peine lui dit-elle, quand ils furent sortis :

— Où étais-tu donc?

— Là-bas !

— Ah ! oui... Tu ne mangeras plus tant de fruits après ton déjeuner !

Rentré, Pouf recopia les vers sur son cahier. Ils lui parurent si beaux qu'il se prit à sangloter quand il les relut. Il venait de passer, en somme, une excellente journée dont il devait se souvenir. Il fut admis qu'il avait les entrailles délicates.

Au cours de ses visites, il s'esquivait discrètement. Et il se livra ainsi à des études comparatives. Chez la vieille Mlle de Sommepré, qui habitait rue de Lille, le petit endroit sentait la cave et la souris ; une mince lampe à pétrole l'éclairait faiblement ; on ne pouvait y travailler. Chez les Randson, avenue du Bois, cette charmante retraite, décorée or et lilas par un artiste moderne, était précédée d'une sorte de boudoir pourvu d'accessoires de toilette en écaille blonde avec monogrammes en brillants. Chez la nourrice, cela se trouvait au fond du jardin : une cabane champêtre, couverte de lierre, mais dont l'apparence était trompeuse, car l'intérieur semblait sinistre à Pouf, qu'une poule, égarée là, épouvanta par surcroît. Chez Mme Darbier, on pouvait admirer une vue de Venise. Chez Mme Lavireuille, trois marches imposantes firent comprendre à Pouf cette expression : trône...

— Docteur, demanda Mme Miclozure à son médecin, m'expliquerez-vous pourquoi mon fils est malade dès que nous sommes dehors ? A la maison, il est normal...

Ce docteur avait un regard terrible... Il diagnostiqua :

— Timidité.

— Il est assommant ! Pourriez-vous m'indiquer une potion?

— Si vous y tenez.

La potion n'était pas trop mauvaise. Pouf l'avala sans récriminer. Il se serait résigné à bien d'autres sacrifices. Il n'est point d'endroit saugrenu pour l'imagination d'un jeune poète ; l'art les embellit tous.

Et ainsi la vie s'écoula, jusqu'au jour où Mme Miclozure, ayant revêtu son fils d'un costume neuf, refit dix fois sa raie et lui dit, sur un ton qu'il ne connaissait pas :

— Nous allons chez Mme Randson.

— Bien maman.

— Tu tâcheras d'être aimable et, en particulier, avec M. Lucien Fardin, que nous avons déjà rencontré.. Te souviens-tu de lui ?

— Non, maman...

— Mlle de Sommepré jouera du violoncelle. Si tu dors, je te gifle.

— Oui, maman.

— Et surtout, retiens bien ceci : je te défends, tu entends, je te défends de demander le petit endroit.

— Oh ! maman !

— Il n'y a pas de « oh ! maman ». Tu me rends grotesque avec ta manie. Prends tes précautions. Je ne veux pas avoir pour enfant un petit père La Colique... !

C'était fini. Condamné au salon à perpétuité !

Et pourquoi?

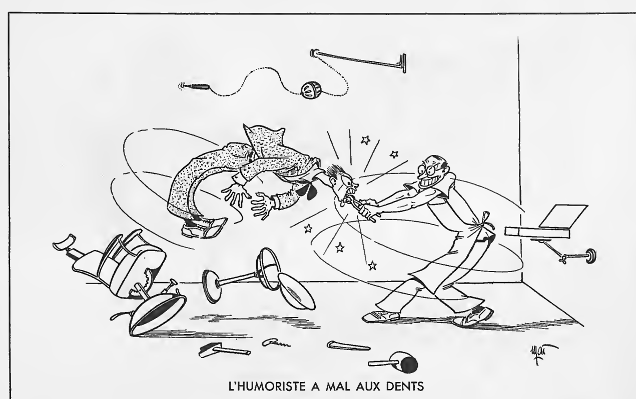
Pouf devina obscurément qu'il devait aimer ce M. Lucien Fardin, que sa mère trouvait poétique. Chez les Randson, assis sagement sur sa chaise, tandis que Mlle de Sommepré s'évertuait sur son violoncelle et que Mme Miclozure écoutait les propos murmurés à son oreille par le gracieux M. Fardin, Pouf songeait : « Je le déteste. Ce n'est pas lui qui est poète... C'est moi... malgré les apparences ! Père La Colique !... Si l'on savait... Mais les grandes personnes ne savent que contrarier les vocations sérieuses pour leur plaisir personnel. Je hais cet imbécile qui m'empêche d'aller travailler. »

A ce moment, M. Lucien Fardin demandait :

— Et votre petit garçon?

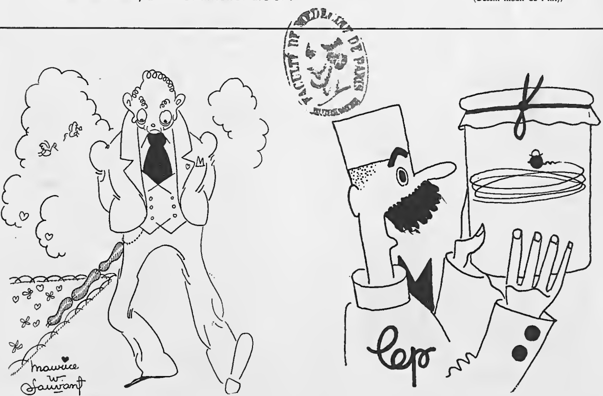
— Il vous adore ! assurait Mme Miclozure.

Henri DUVERNOIS.



L'HUMORISTE A MAL AUX DENTS

LE DENTISTE. — **Si j'ai bonne mémoire, c'est bien comme ceci n'est-ce pas que les dentistes arrachent les dents, dans vos histoires drôles ?** (Dessin inédit de Mat),



— **La garce... elle m'a fait un enfant ! !**

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant)

— **Encore un virus en train de virer !**

(Dessin inédit de Lep)

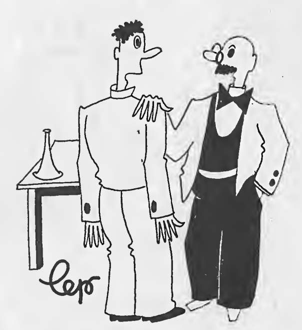


L'ULCÈRE

— Ne bougez pas... nous commençons votre alimentation par l'anus avec du thé léger... Ça ne vous fait pas mal ?... Ce n'est pas trop chaud ?...

— C'est pas assez sucré...

(Dessin inédit de Frick).



— Rien de drôle à ce que vous soyez blanc, avec tous vos tréponèmes pâles.

(Dessin inédit de Lep).



— Tiens ! la tortue ne sort pas aujourd'hui ?

— Non, le docteur lui a ordonné de garder la chambre.

(Dessin inédit de Mat).



Voici une historiette qui vient de m'être contée et qui m'a paru digne de dérider quelques instants les graves lecteurs de « Ridendo ». Je vous la transmets aussi fidèlement que possible, et, puisque les Italiens accaparent nos pensées, disons avec eux : « Si non e vero e bene trovato ».

Dr G. R.



LA VACHE AU PÈRE MATHIEU

Dans un coin verdoyant de la Normandie, trois jeunes filles échappées de la grande ville sont en vacances : délurées, rieuses, sûres d'elles-mêmes, elles n'ont plus rien à apprendre.

Dans un pré, hors du village, un taureau s'ébat en liberté attendant, sans impatience, l'heure des prouesses que lui réservent ses mérites, consacrés par de multiples décorations obtenues dans les concours agricoles.

Dans l'étable, disons du Père Mathieu, une vache montre par ses beuglements qu'elle se languit dans une attente dont les instants lui paraissent de plus en plus longs.

Le Père Mathieu, que sa longue expérience rend compatissant, regrette en présence des trois espiègles, que des occupations plus urgentes l'empêchent de donner satisfaction aux aspirations légitimes de la pauvre bête.

— Qu'à cela ne tienne, Père Mathieu, nous ne sommes plus des enfants, nous ne sommes pas nées d'hier et nous savons bien ce que c'est. Nous pouvons parfaitement vous remplacer, si vous le voulez bien, dirent en chœur les trois jouvencelles qui se promettaient grand plaisir au spectacle.

— Soit, dit le Père Mathieu, heureux de pouvoir à la fois vaquer à d'autres soins et apaiser les tourments génésiques de l'animal — c'est de ceux de sa vache, bien entendu, dont il s'agit. Je vas vous la détacher. Elle est bien douce et bien docile, vous en ferez tout ce que vous voudrez. Vous connaissez la pâture où vous devez la conduire, alors je vous laisse.

Ce qui fut dit, fut fait.

Dans la pâture, devant les yeux ébahis de nos trois grâces, se déroula un tableau idyllique, digne de la plus saine antiquité et bien capable de rendre aveugle la moins ingénue des trois.

Cependant le temps passe, et le Père Mathieu, de retour à la ferme, s'inquiète de ne pas voir revenir les jeunes filles et sa vache.

Il se rend à la pâture.

Déconfites et navrées, elles vont à sa rencontre dès qu'elles l'aperçoivent et montrent de loin, et par de grands signes de bras désespérés, le désarroi de leur âme.

Le Père Mathieu s'inquiète de ce qui se passe et toutes trois de répondre à la fois.

— Ah! Père Mathieu, ce n'est pas notre faute, nous avons tout fait et le taureau aussi, mais c'est cette sale vache, impossible, depuis trois heures, de pouvoir la faire mettre sur le dos.

Docteur G. RIMETTE.

RONDEAU D'UNE PAOUVRE VEROLLE

OU

LE TRAITEMENT SPÉCIFIQUE



Par toi verolle deshonneste
Je suis des piedz iusques à la teste
Tout nud pres d'ung grand feu graissé,
Eschauldé, bouilly, fricassé
Sans mercy moins que d'une beste.

Et si ie me plains et regrette
Mon barbier s'en rit et délecte
Quoy que suis demi trespassé
Par toy verolle.

Et apres, ce faict, on m'appreste
Ung lict chault ou fault que me mette
Troys heures le corps renversé
Si couvert de draps et pressé
Que ie brule pis que allumette
Par toy verolle.

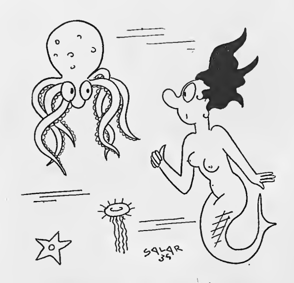
EUSTORG DE BEAULIEU.
Lyon, 1544.



CONFIDENCES SUR L'OREILLER

— Tu me donnes petite, l'envie de descendre d'abord en enfer, pour mieux remonter au paradis !...

(Dessin inédit de M. Fargues.)



UTILISATION DES COMPÉTENCES

— Venez vite, mon mari a une congestion pulmonaire!

(Dessin inédit de Salar.)



PAUVRE PETITE BÊTE

(Dessin inédit de Socrate.)

POIL ET PLUME



Presque tous les médecins sont de grands chasseurs devant l'Eternel. A Dieu ne plaise que l'on cite, à ce propos, l'exclamation de certain rural rencontrant le Docteur du pays, son fusil sous le bras pour tirer quelque perdreau ou lapin, tout en allant visiter ses malades : « Vous avez donc peur de les manquer, M'sieu l'Docteur !... » Non, nous ne voulons pas nous égarer dans de telles irrévérences. Nous ne sommes ici que l'écho modeste et fidèle des paroles prononcées dans la grand'salle de la Ferme à Berlu, autour de la table du dîner, par de francs chasseurs, un soir d'automne. Le Docteur Optimus est parmi eux, ainsi que le Professeur Peaucier, ainsi que l'éminent syphiligraphe Trépon... Tous, naturellement, content des histoires de chasse, puisées dans leurs souvenirs, à moins qu'elles ne fassent honneur à leur imagination...

Dr Optimus, continuant un récit.

— ... Je lâche mes deux coups, je saute la haie, mon chien file, quête, revient l'oreille basse. Furieux, car enfin, j'avais parfaitement vu un lièvre, je tourne le coin d'un boqueteau... Et je tombe sur une jolie scène villageoise : un jeune couple qui paraissait très occupé ! Moi, indifférent à ces jeux et ne pensant qu'à mon lièvre, je leur crie : — N'auriez-vous pas vu du gibier ? Et le petit campagnard de me répondre tout tranquillement : — Si c'est du gibier à poil, je suis pas loin d'avoir la main d'ssus !

Dr Sangrado.

— Mais on ne manque pas d'esprit, à la campagne ! L'année dernière, tenez, je fus chasser en compagnie d'un client fort riche, un financier, qui depuis, s'est trouvé compromis dans je ne sais plus quelle débâcle financière. En arrivant au château, il fait venir le chef de ses gardes et, d'un air important : — J'espère que nous aurons du faisan, hein ? — Ma foi, monsieur, répond le garde, il ne faudrait pas trop y compter ! — Comment ! s'étonne le banquier, mais quand je suis venu, il y a huit jours, j'en ai vu voler je ne sais combien... — Oh ! monsieur, dit le garde sur un ton indifférent, dont, plus tard je discernai la malice, oh ! monsieur, tous ceux qui volent ne sont pas pris !

Professeur Peaucier.

— J'ai horreur des chasses par invitation, des chasses mondaines, où l'on rencontre des gens assommants...

Dr Trépon.

— Vous avez bien raison ! Pour ma part, j'admirerai toujours le monsieur, un monsieur assez hautain, quoique d'une distinction parfaite, à qui, un matin, au départ de la chasse, un inconnu vient tendre la main. — Monsieur... ? fait le premier, hésitant à reconnaître le second. Alors, celui-ci : — M. Convert ! — Ah ! parfaitement... Je ne me rappelais pas la couleur !

(Sourires. — Approbation générale.)

Professeur Peaucier.

— Mon plus grand échec d'hygiéniste, je l'ai éprouvé en temps de chasse. Nous avions loué quelques hectares en Sologne, des amis et moi, en nous arrangeant pour coucher, le samedi, chez l'habitant. Un soir d'octobre, absolument éreinté, j'arrive au hameau, un peu à l'aveuglette, car je n'y étais jamais venu et il faisait très sombre. Je dîne rapidement, puis, pressé de dormir, je gagne ma chambre. Une chambre sans aucun confort, mais propre. Néanmoins, je ne tarde pas à m'apercevoir qu'une drôle d'odeur y règne... L'air qui entre par la fenêtre largement ouverte, ne parvient pas à dissiper ces effluves écœurants... Je dors mal et, le lendemain matin, de fort mauvaise humeur, j'apostrophe mon hôte, un brave métayer : — Dites-moi donc, ça empoisonne dans cette chambre... C'est à peine si j'ai fermé l'œil ! D'où provient cette abominable odeur ? — Une odeur ? Quelle odeur ? interroge le métayer. — Une odeur fade, aigre... Puis, remarquant un appentis juste au-dessous de la chambre, je demande : — Qu'y a-t-il là-dedans ? — Ça, monsieur, c'est notre étable à cochons !... Indigné, je proteste :



— Quoi! une chambre à coucher en haut, une étable à cochons en bas!... Tout s'explique!... Mais, mon ami, voyons, c'est horriblement malsain! — Malsain? rétorque le paysan... Faites excuse, monsieur, depuis que ça existe, nous n'avons jamais eu un cochon malade!

Dr Trépon.

— Dira-t-on jamais assez les surprises de la couchée? Un de mes amis, convié à faire l'ouverture, arriva au rendez-vous au moment où les chasseurs se mettaient en route. Journée entière de battue. A la tombée de la nuit, retour au bercail, accueil empressé de la maîtresse de la maison. On se met à table, on dîne à merveille, on célèbre les produits du verger, notamment un admirable chasselas. Et voilà que mon ami, installé dans sa chambre, une chambre au rez-de-chaussée, se sent pris de coliques et s'aperçoit que son amphitryon a négligé, dans sa joie de l'héberger, de lui indiquer le « petit endroit ». Travaillé par une courante dont le chasselas est responsable, il sort de sa chambre et part à la découverte dans la maison obscure. Il ne trouve pas les commutateurs, il erre dans les ténèbres, finit par échouer dans la cuisine... Là, il constate qu'il est à bout de résistance; une batterie de cuisine en cuivre miroite à sa portée... Il décroche une casserole, la pose à terre... et se délivre!

Que faire du redoutable contenu? Par bonheur, il a aperçu, en passant, la porte de la villa et se souvient qu'à l'extérieur, des massifs de troènes flanquent le perron. Dans ces massifs, il déposera les traces de son malaise... Il saisit donc la casserole, atteint la porte, fait tourner la clé, ouvre, puis, à bout de bras, renverse le récipient dans la verdure...

Et il se rend compte que rien, ou presque, ne s'écoule du récipient!

Dans sa précipitation, le malheureux avait décroché une passoire!

(Douce hilarité. - Joli succès. - La séance continue.)

G. D.



CHEZ LE DOCTEUR

— Votre pays est bien sain?
— J'crois ben!
— Comment l'appelez-vous?
— Leroti, du 3e zouaves!...

(Dessin inédit de M. Fargues.)



TOUT DÉPEND...

— Vous avez tout simplement une bonne grippe!
— Une bonne grippe! Peut-être pour vous, docteur, pour moi, elle est mauvaise!!!

(Dessin inédit de Kid.)

— A-t-il consenti à prendre régulièrement son eau de Vichy ?

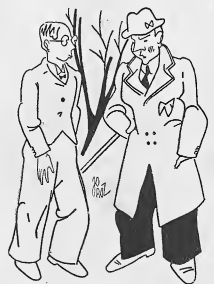
— Y voulait pas, mais j'ai trouvé un truc : j'la lui donne par demi-verres, coupés d'un demi-verre de cognac, y s'aperçoit de rien.

(Dessin inédit de Elsen.)



Le médecin a oublié son spéculum

(Dessin inédit de Léon Max.)



L'HABITUDE EST UNE SECONDE NATURE

— Ton père n'a jamais voulu te reconnaître ?
— C'était un médecin militaire, mon vieux !...

(Dessin inédit de Jo Paz.)



— Docteur, je vous en prie, dites-moi quels sont les dangers du diabète.
— Mais... Madame...
— Oh ! vous pouvez parler sans crainte. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est de mon mari !...

(Dessin inédit de Ded Seguin.)



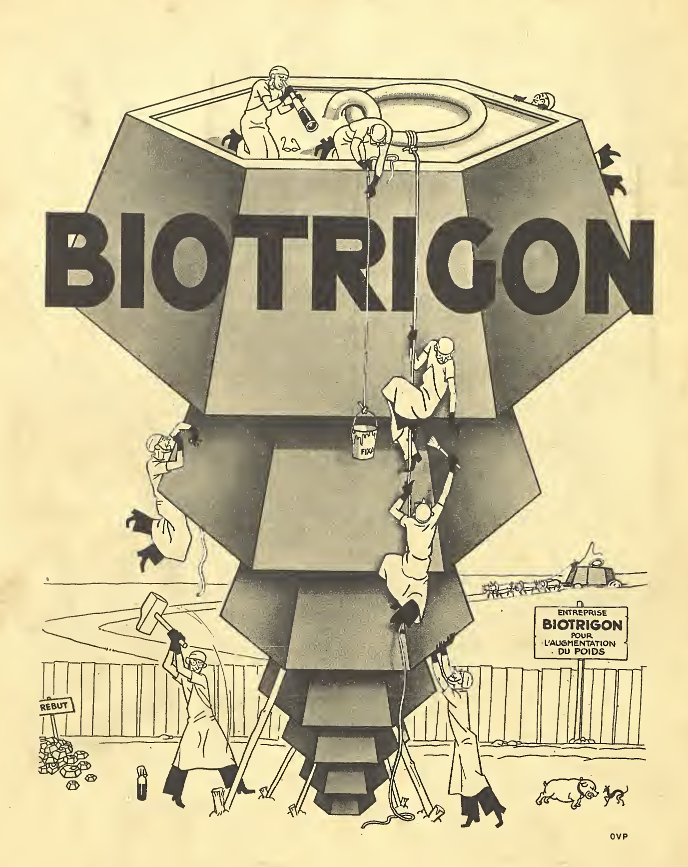
BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

O. V. P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
~~[illegible]~~
NOUVELLE ADRESSE :
23, Rue Ballu, PARIS (9e)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

2me ANNÉE N° 38
20 Novembre 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ
Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Je ne sais pas si vous aimez jouer au bridge, au poker, à la belote ou au baccara, et ce n'est pas parce que je ne trouve pas personnellement un grand plaisir à tripoter les cartes que je veux en dégoûter les autres, mais vous êtes



bien de mon avis que les dîners, où, dès le café, avalé en hâte, les invités et même les maîtres de la maison se pressent autour d'une table pour faire de longues parties qui durent jusqu'à la fin de la soirée, ne présentent pas un grand attrait et ruinent ce qui faisait autrefois le charme d'une réunion, je veux dire la conversation.

Vous me répondrez que pour échanger des niaiseries sur la politique et la situation extérieure, il vaut mieux échanger de rageuses enchères ou bluffer avec perfidie. Soit !

Mais autrefois, s'il faut en croire les meilleurs romanciers, c'est au cours des soirées de digestions heureuses que des messieurs rencontraient des dames à qui ils faisaient la cour et qu'ils séduisaient incontinent. Allez donc échanger des aveux en-contrant un sans atout !

Les soirées ne sont plus que de longues parties meublées de longs calculs, où chacun se défend pour ne pas perdre son argent et prendre celui de son voisin. Bien mieux, je suis convaincu qu'une femme ne peut plus aimer un homme qu'elle voit jouer aux cartes, car il se montre tel qu'il est ! Mais par contre, un homme ne peut plus guère trouver d'attrait à une femme qui se révèle, en jouant à tort et à travers, en manifestant de l'humeur si elle perd ou de l'insolence si la chance la favorise.

■ ■ ■



Toutefois, j'aime encore mieux le silence relatif des tables de jeu que le tapage de la T. S. F. qui, plus encore que le bridge impose silence.

Certaines maîtresses de maison semblent tellement craindre que leurs invités n'échangent des idées qu'à peine sorties de table elles tournent une bobinette pour lâcher les ondes dans le salon.

Autrefois, on prenait le temps de boire des liqueurs avant de pousser une chanteuse vers le piano, et, à moins d'un programme strictement organisé, de longs entr'actes coupaient les auditions. Aujourd'hui, il n'en est plus question. Dès le dîner, parfois, sous prétexte que les flots d'harmonie créent une ambiance agréable, la T. S. F. sévit dès le potage. Dans certaines maisons dont les habitants manquent sans doute de vie intérieure,



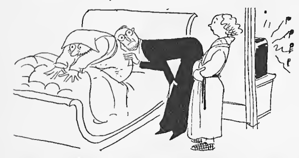
le poste n'arrête pas du matin au soir, sans trêve, sans repos, sans merci.

Un médecin récemment vint dans une de ces maisons-là ausculter un malade atteint d'une indis-

position bénigne. Le poste dans la pièce voisine continuait à chanter.

Tandis que, penché sur le mari, le docteur prêtait l'oreille, la femme lui demanda, inquiète :

— Qu'est-ce que vous entendez, docteur ?



Celui-ci releva la tête et répondit gravement :

— Cavalieria Rusticana, madame ! avec un geste pour montrer l'appareil.

Je ne vous dis pas que la radio ne constitue pas un grand progrès, mais à voir l'emploi abusif que l'on peut en faire, la prochaine génération manifestera des troubles nerveux dont on cherchera pendant longtemps à connaître l'origine.

■ ■ ■



Un hebdomadaire dont la clientèle est presque exclusivement féminine a posé, pendant les vacances, à ses lectrices, une question un peu indiscrète :

— Que répondriez-vous à un homme dont la sincérité ne vous laisserait aucun doute et qui vous dirait qu'il vous aime assez pour se tuer si vous ne lui cédez pas...

Evidemment, c'est un cas assez particulier qui a déchaîné les lectrices. Un nombre considérable

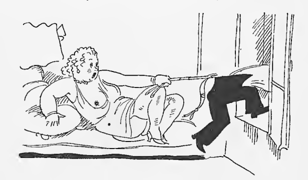


d'entre elles a répondu avec une très belle indignation qu'entre leur vertu et la mort d'un homme, elles n'hésiteraient pas ; l'amoureux n'avait qu'à crever si l'on peut ainsi dire.

Quelques-unes cependant ont laissé entendre que, flattées d'un tel aveu, elles feraient comprendre à ce malheureux tout le fâcheux excès d'un tel débordement, elles lui expliqueraient que le vrai amour est plutôt la liaison des âmes que celle des corps et qu'on peut très bien s'aimer sans coucher ensemble. Ce qui n'aurait pas sans doute convaincu le monsieur en question, qui, d'après l'enquêteur, était plein d'idées toutes faites.

Mais, de toutes les réponses, une seule semble sincère, et remet les choses au point.

« Quoi, s'écrie la lectrice, laisser mourir un homme pour si peu ? Il faudrait posséder une vertu bien entêtée et bien revêche pour ne pas sauver la vie d'un amoureux désespéré. Y a-t-il vraiment une femme qui attache tant d'importance à son



abandon ? Je suis certaine que toutes les femmes et même les plus éprises d'un autre homme, ce qui serait leur meilleure excuse, apprenant le lendemain que l'homme est mort des suites de leur rigueur, diraient sans arrière-pensée : « Si j'avais su ! » Mais les femmes n'avoueront pas leur charmante faiblesse et elles voudront laisser croire à la solidité de leurs principes, plutôt qu'à la bonté de leur cœur... »

Et vous, Messieurs ?

Si une femme — et qui ne soit pas horrible à voir — venait vous dire : « Je vous aime et j'en meurs ! » Je sais bien comment cela finirait, et vite. Car, pour un homme, la vertu n'existe pas de ce point de vue. Je ne sais pas combien d'hommes pardonneraient à une femme ou à une maîtresse qui se serait donnée à un autre par bonté d'âme, mais je sais bien qu'un homme qui raconterait à une femme ou à une maîtresse : « Une jolie femme



(Dessin inédit de Schem.)

— Quel empoté vous faites, mon garçon.... mais vous ne saurez donc jamais vous servir de vos dix doigts !



me voulait, mais je me suis refusé à cause de toi », la femme ou la maîtresse ne le croirait pas ou bien elle dirait presque tout haut : « Quel idiot ! ».

■ ■ ■

Je ne suis pas plus superstitieux que vous, mais je constate qu'il y a certains jours ou certaines périodes pendant lesquels il ne faut rien entreprendre.

On ne sait pas exactement pourquoi, mais une



sorte de déveine acharnée semble s'attacher à vous, sans raison. Vous vous êtes vous-mêmes trouvés en face de ces contre-temps stupides, devant lesquels on se sent désarmé. On rate un train, on a une panne d'auto un jour où l'on doit arriver à l'heure, on compte sur un résultat qui se fait attendre, on tombe sur un bec de gaz : la femme à qui vous avez donné un rendez-vous s'excuse de ne pouvoir y venir ou même ne vient pas, sans s'excuser du tout. Rien ne s'arrange, les rentrées d'argent sur lesquelles vous comptez ne se font pas, tout ce qui vous paraissait facile, vous semble compliqué, vous avez envie de tout ficher en l'air, parce que vos nerfs s'irritent d'une telle déveine ; rien ne vous retient, rien ne vous attire ; vous faites ce que vous avez à faire sans goût et sans espoir, vous mourriez même sans regret, tant la dépression est forte.

Et le lendemain, sans que rien soit changé, sans qu'aucune raison valable vous porte à l'optimisme, comme ça, parce que c'est comme ça, tout semble s'arranger, les événements fâcheux prennent une autre tournure.

Les clients paient, les malades dont la maladie tournait mal guérissent : l'auto que vous parliez de jeter à la ferraille reprend une vie nouvelle ; le garagiste qui vous disait : « Peuh ! Une réparation vous coûtera plus cher qu'une voiture neuve ! » vous parlera d'une révision qui ne dépassera pas quinze cents francs. Vous n'espériez plus la Légion d'honneur que vous méritiez et qui vous aurait consolé de bien des choses ? Une dépêche vous annonce que le ministre a signé votre promotion le matin.

Vous aviez d'affreux ennuis d'argent ? Votre billet sort à la loterie nationale ; une femme insensible se sensibilise ; votre fille fait un beau mariage, votre fils sort premier de l'Ecole Polytechnique.

J'en passe !

Je vous répète que je ne suis pas autrement superstitieux, et surtout je vous affirme que je ne suis pas pessimiste, mais comme il y a des années où l'on n'est pas en train, il y a des semaines où l'on n'est pas en veine. Je ne sais pas d'ailleurs si



la malchance ne provient pas d'un désordre de l'esprit. Comme l'amour d'ailleurs que l'on a bien tort d'accueillir allègrement alors qu'il n'est fait que pour compliquer l'existence, l'amour qui n'est dû certainement qu'à des humeurs peccantes.

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.





SOIR DE " PREMIÈRE "

— Zut! encore un qui a déjà servi!

(Dessin inédit de Bospla.)



LES AFFAMÉS

— Ça fait plaisir d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

(Dessin inédit de Lep.)



CRISE

— 30.000 francs d'obsèques...

— Que voulez-vous... c'est la vie chère...

(Dessin inédit de Cho Saint Georges.)



HYGIÈNE



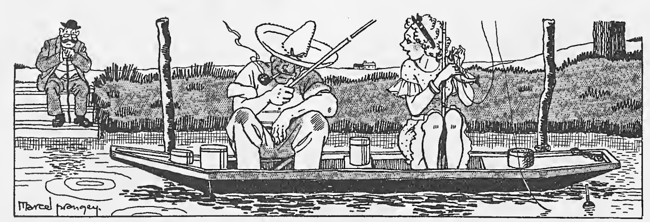
Oui Monsieur, j'ai roté, mais cela me soulage.
Pourquoi donc ces hauts cris, pourquoi vociférer?
C'est un échappement, c'est un oiseau volage,
Un point rauque qu'on met sur l'i de digérer.

Un courant d'air qui fuit sans qu'on ouvre la bouche
— Synthèse et souvenir des mets qu'on a mangés —
Mais fi! De ces relents qui tueraient une mouche,
En sortant sans façon d'estomacs dérangés.

Les miens sont solennels comme à la Cour d'Espagne
Je m'en porte fort bien : je joue à qui perd... gagne,
J'en fais d'impétueux et fiers comme les flots.

Je connais les relents aigris du saoûlaud blême,
Les soupirs étouffés de la femme que j'aime,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Docteur Paul GUIDONI.



— Savez-vous, docteur, pourquoi les poissons sont muets ?
— Moi, je les croirais plutôt aphones ; à force de vivre dans l'humidité ils doivent contracter de ces laryngites.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



QUELQUES SLOGANS

PRIMÉS A NOTRE CONCOURS

POUR

BIOTRIGON



A la fin du flacon j'engraisse.

"LES DEUX JUMEAUX"

Le BIOTRIGON en quelques jours.
D'un poids léger fait un poids lourd.

Dr Emile ALBESSARD

BIOTRIGON fait les hommes de poids.

"FRANÇOIS-LES-BAS-BLEUS"
Dr G. BŒLDIEU

Elle était squelettique, hébergeant un [tænia
Pour recouvrer ses charmes et ses [formes premières
Elle prit du BIOTRIGON tout un hiver.
Ce fut le tænia qui enfla.

Dr G. AUBRÉE

Avec BIOTRIGON
Tout est bon.

"SÉVÈRE"

BIOTRIGON
L'enfleur des poids.

Dr DELAROCHE

Avec BIOTRIGON :
Tous les kilos,
Tous les culots.

Dr DORSO

BIOTRIGON arrondit les angles.

"RIDEOL"

BIOTRIGON,
Le roi de graisse.

Dr VALETTE

La réforme de la Constitution,
Par une nouvelle concentration :
"BIOTRIGON".

Dr DORSO

BIOTRIGON,
Mécène de lard.

Dr VALETTE

La défense de la Constitution...
BIOTRIGON.

Dr Guillaume SAVINA

Une mesure : deux poids.

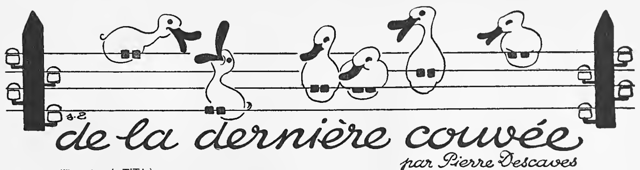
"MYCO"





CARDIOLOGIE

(Dessin de Jean Droit).



(Illustrations de TITA.)

URINES DIPLOMATIQUES

Cet homme politique qui occupe une place considérable sur la scène parlementaire française souffre des reins.

Il doit se prêter à d'incessantes analyses d'urine,



ce qui a aigri considérablement son caractère. Et d'autant plus que des calculs s'en sont mêlés.

Pour tout dire, on a diagnostiqué que, comme Napoléon, il souffre de la pierre.

Dernièrement, de Genève, les précieuses urines étaient chaque jour expédiées à Paris... par la valise diplomatique, naturellement.

Fait sans doute unique dans les annales internationales !

■ ■ ■

DEVISES

Peut-être connaît-on les devises qui furent chères à quelques femmes célèbres?

Voici quelle était la devise de George Sand :

— Vitam impendere vero (consacrer sa vie à la vérité).

Celle de Mlle Mars : « Etre aimée. »

Celle de Rachel : « Tout ou rien. »

Celle de Sarah Bernhardt : « Quand même ! »

Celle de Réjane : « Je ne crains que ce que j'aime... »

Le Docteur Loub... a compté quelques devises humoristiques sur certaines de nos vedettes. Les voici :

Celle de Mlle Misting... : « Amis, je viens d'avoir cent ans... ».

Celle de Mlle Sorel : « L'impénétrable. »

Celle de Mlle Bak... : « Mon avenir est dans mon derrière... »

On doute que les intéressées acceptent ces devises un peu impertinentes...

D'UNE PIÈCE A L'AUTRE

Le jeune auteur qui connaît avec une pièce *historique*, jouée sur un théâtre de la rive gauche, un grand et légitime succès est docteur en médecine et l'art dramatique n'est pour lui qu'un « Violon d'Ingres ».

Nullement grisé par le succès, M. A... Jo... continue à faire de la clientèle. On lui demandait s'il ne ferait pas quelque chose avec son expérience de praticien.

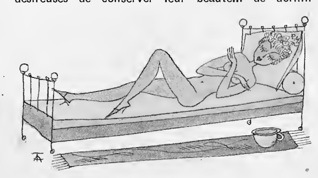
— Eh ! fit-il, ce n'est pas impossible... ce sera alors une pièce... *hystérique !*... Ainsi le veut ma spécialité !

■ ■ ■

NUDISME NOCTURNE

C'est un congrès original qui s'est tenu il y a quelques semaines à Chicago ; il réunissait tous les spécialistes des soins à donner à la beauté féminine — soit environ 6.000 délégués venus de tous les coins et recoins des U. S. A.

La « great attraction » du congrès fut Mrs Ruth Maurer, directrice de l'Association éducation du cosmétique (*sic*). Celle-ci fit une conférence suivie avec un intérêt passionné. Elle enjoignit aux femmes désireuses de conserver leur beauté... de dormir



complètement nues ! aux applaudissements de l'assistance.

On demandait au Docteur Fo..., dont on connaît la foi nudiste, s'il approuvait cette manière de faire :

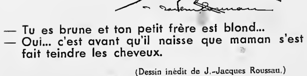
— On est nudiste le jour, répondit-il ; la nuit, quand on est deux... cette tenue, cela s'appelle « être à poil » ! Nuance ! Mais nuance capitale !



— Allo Saint-Pierre, le médecin de service s. v. p. la Comète vient de détériorer sa queue en frôlant Vénus.

(Dessin inédit de Bospha.)





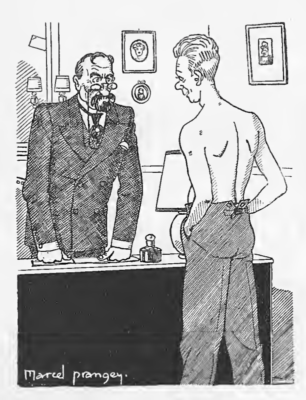
— Tu es brune et ton petit frère est blond...
— Oui... c'est avant qu'il naisse que maman s'est fait teindre les cheveux.

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

REMÈDE RADICAL

— Alors, mon vomitif lui a fait de l'effet...
— Oh oui docteur, il vient de rendre l'âme.

(Dessin inédit de Mat.)



CONSULTATION PRÉNUPTIALE

— Pour être certain de mes capacités conjugales, Docteur, il faudrait peut-être que vous me laissiez seul un quart d'heure avec votre femme.

(Dessin inèdit de Marcel Prangey.)



— Franchement, ma chère, je ne voyais pas la nécessité de faire venir le docteur auprès de bébé pour un rhume sans importance.

— Pardon, mon ami, le docteur trouve au contraire que j'ai eu raison.

— Tu parles !!!...

(Dessin inèdit de Grellet.)





CANDEUR

— Non, écoutez, Georges, si maman arrive, elle va encore trouver que nous ne sommes pas sérieux !

(Dessin inèdit de Jean-Bellus.)



DISTRACTION

— Vous avez un coryza ?
— Non ! c'est un fox-terrier.

(Dessin inédit de Dault.)

LA MORT

Si de rares originaux, voyant en elle une libératrice, éprouvent le besoin de se jeter à son cou du haut d'un parapet ou d'un cinquième étage, la Mort, en général, est plutôt redoutée.

Quotidiennement, d'ailleurs, on la rencontre, sans la chercher, là où on l'attendait le moins : dans la rue, sous un taxi, au coin d'un bois, en cueillant la noisette, dans la rivière, en canotant. Elle se glisse un peu partout, et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en préserve point nos conservateurs. De gentes dames l'ont même trouvée entre les bras de leurs époux... Elles en furent les pauvres, à jamais refroidies...

Un certain mystère enveloppe la Mort. D'aucuns, pourtant, l'ont vue de près et regardée bien en face. Ils nous la représentent pâle, sèche, décharnée, ridiculement vêtue d'un modeste drap de lit, dansant sur du Saint-Saëns, marchant sur du Chopin, sans cesser de brandir, de sa dextre glacée, un instrument agricole.

Au point de vue moral est-elle plus attrayante ? Je n'oserais l'affirmer. Lâche, elle s'attaque volontiers aux êtres faibles et sans défense : vieillards, malades et autres amochés. En outre, à défaut de crimes plus graves, elle pourrait être recherchée pour usage de faux tout au moins.

Répandue, mais peu populaire, la Mort ne saurait prétendre aux suffrages des électeurs. Son programme, cependant, est franchement égalitaire. Il comprend, pour chacun, le repos quotidien, le petit trou pas cher, le gentil jardinet... avec des pissenlits... Et nul n'est plus partisan qu'elle de lutter contre la vie chère par le retour à la terre.

Pour combattre la mort et ses méfaits, un corps d'élite s'est formé, appelé corps médical. Mais elle se rit de ces vaillants et, quand leur heure est venue, elle met les médecins en boîte... comme de vulgaires clients.

Jean BONOT.



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

— LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe) —



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

MAURICE DEBRAY

Dis-moi comment tu te meubles, je te dirai qui tu es ! Quel dommage que les fournisseurs d'ameublement n'aient pas encore exploité ce slogan ! Ici, le décor révèle l'hôte avant même que celui-ci ne paraisse. Prédominance de la mesure, de l'ordre, de l'harmonie. C'est bien là le Docteur Maurice Debray, dont la devise, s'il en avait une, pourrait tenir en un seul mot : Sérénité.

Il s'en défend, d'ailleurs, et déclare qu'il est un nerveux. Peut-être est-il surtout un sensible, mais nous nous gardons bien de le lui laisser entendre, car il pourrait protester davantage. C'est une qualité si dangereuse que la sensibilité ! Elle inflige le mal et le bien, comme la tante d'Achille ou, si l'on préfère, comme le sabre de M. Prudhomme.

— Pourquoi voudrait-on, s'exclame le Docteur, que je sois mécontent de la vie ? J'ai atteint les buts que je m'étais proposés... Ce n'est pas une mince victoire, à notre époque de compétitions à outrance ! Chef de clinique en 1925, du Docteur Chauffard, j'ai formé mon caractère au contact de cet esprit universel, de ce savoir panoramique. J'ai été reçu médecin des hôpitaux en 1929... Je crois que c'est tout !

A ces mots, l'interviewer ne peut se défendre d'évoquer Emile Augier qui n'aimait guère les enquêtes et répondait, d'un ton bourru, à un journaliste :

— Je suis né en 1820... Et, depuis, il ne m'est rien arrivé !

Mais le Docteur Debray, lui, est souriant, amène, un peu rêveur. Modeste aussi, à n'en pas douter, témoin cette parole :

— Je n'ai pas, en médecine, de spécialité bien définie. J'ai toujours appréhendé le sort du médecin spécialiste, condamné, sa vie durant, à n'observer, à ne scruter qu'un seul organe. Mais La Fontaine a raison, avec son « Messer Gaster » ; l'estomac est le dictateur du corps et le foie est son premier ministre... Voilà ce qui m'a conduit à m'occuper d'eux.

Ce dictateur et ce premier ministre nous offriraient-ils une transition pour aborder la politique ? Non, notre éminent interlocuteur ne nous suivrait point à travers ce maquis. Tout au plus accorde-t-il une certaine influence à la S. D. N., assez comparable aux tampons qui amortissent les chocs. En revanche, la politique fiscale n'a pas fini de l'étonner.

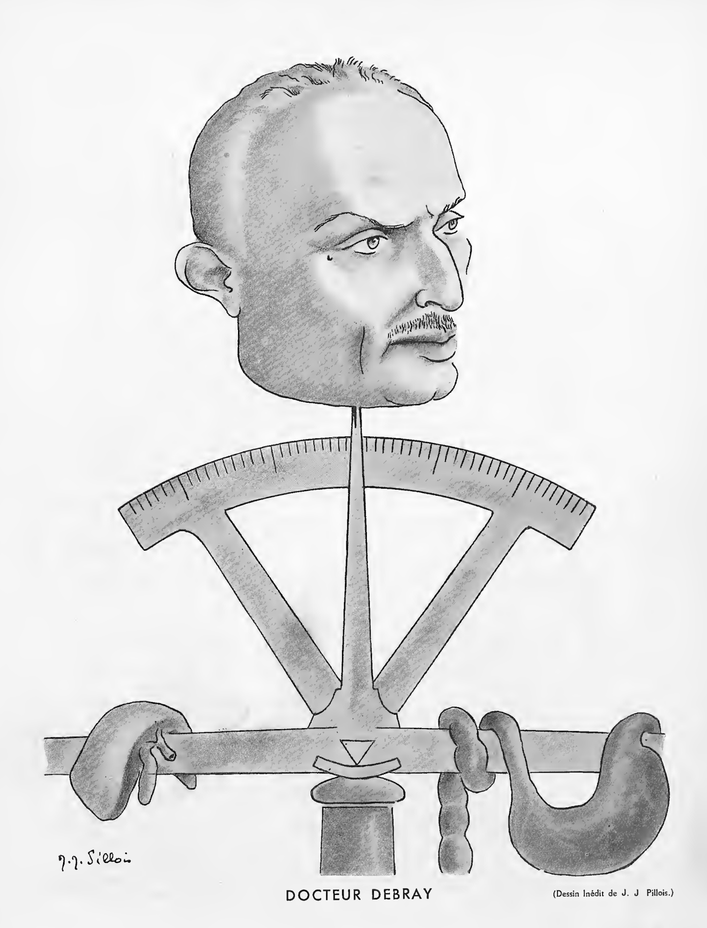
— Figurez-vous, dit-il, que le percepteur m'a demandé quelle est la force de ma voiture et quel est l'endroit où je passe mes vacances... C'est par trop déconcertant ! Malheur à l'imprudent qui avoue Deauville ou Biarritz... Il devra payer un jour un impôt somptuaire basé, probablement, sur le prestige de ces plages illustres ! Alors, c'est bien simple, moi qui adore les voyages, je n'ose plus bouger... J'aime l'Algérie, le Maroc... Mais peut-être ces pays-là font-ils « trop riches » ! Me faudra-t-il désormais, pour esquiver la vigilance du percepteur, me contenter d'aller aux bains de mer à Saint-Michel-Chef-Chef ou à Troulalaïtou ?

En littérature, le Docteur Debray, très attiré par les écrivains nouveaux, déplore la tendance de certains d'entre eux à rechercher la confusion, l'obscurité, par désir d'obéir à la mode. En art, il est éclectique. Et, s'il goûte la musique, il n'exécute de variations sur aucun violon d'Ingres.

D'avoir traversé la Grande Guerre, il garde un arrière-fond de mélancolie. Nous en avons l'impression fugitive devant deux portraits, voisins de sa table de travail : l'un montre un vieillard et l'autre un jeune homme. Le premier, c'est le petit père Lépine, le célèbre préfet de police, qui fut son client. Le second, c'est l'aide-major Lépine fils, fusillé par l'ennemi en 1914, qui fut son camarade d'études.

Allons, la vie a ses laideurs et ses beautés, et celles-ci compensent celles-là. Equilibre, toujours, équilibre et sérénité !

Ridendo



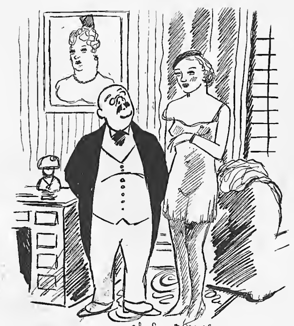
DOCTEUR DEBRAY

(Dessin Inédit de J. J Pillois.)



— C'est avec un argentin...
— Comment ? mclheureuse ! tu favorises la main-d'œuvre étrangère !

(Dessin inédit de Salar.)



SIMPLE ERREUR

— Mais Docteur, est-ce grave ?
— Je ne sais pas... le Docteur, c'est à l'étage au-dessous.

(Dessin inédit de Cho Saint-Georges.)



AUDITIONS PUBLICITAIRES

— Mes chers auditeurs, après la Danse Macabre de Saint-Saëns, veuillez écouter la Marche Funèbre de Chopin. Concert offert par la Maison de Borniol.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

UN PRÉCURSEUR :

COMMERSON



Qui se souvient de ce nom? Qui peut citer ce pince-sans-rire? Et pourtant, que d'aimable philosophie dans son œuvre, à laquelle ses émules et descendants ont fait, à la dérobée, d'innombrables emprunts !

Commerson vivait sous le Second Empire. C'est lui qui fonda *Le Tam-Tam*, journal satirique. Il fut aussi l'animateur du *Tintamarre;* ces titres prouvent qu'en ce temps-là, les petits journaux amusants voulaient faire du bruit dans le monde. Enfin, quand Commerson publia son livre : *Pensées d'un Emballeur*, Théodore de Banville en écrivit la préface... Et quelle préface !

« ... On lira avec frénésie ces *Pensées d'un Emballeur*, dans lesquelles vit audacieusement le côté niais, effronté, cynique, fougueusement matérialiste de notre temps — temps qui sera racheté pourtant, par son espérance et par son rêve ! — Là encore, c'est Bobèche qui parle et, tout à coup, sans prévenir, et tout en donnant un coup de pied, rencontre, par une audacieuse bonne fortune, l'axiome de Balzac, la touche de Gavarni, l'éloquente raillerie d'Aristophane... »

Eloges quelque peu écrasants. N'importe, voici quelques-unes des *Pensées d'un Emballeur*, dignes d'un La Rochefoucauld ou d'un Rivarol devenus camelots :

Je ne connais que trois espèces d'hommes : les hommes heureux, les hommes malheureux et les emballeurs.

***

Les femmes ne savent bien que ce qu'elles n'ont pas appris.

***

Aujourd'hui, tout le monde pose.

L'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le commerce dépose, les sciences composent, et les grands hommes reposent.

***

L'absence est le cuir à repasser de l'affection.

***

J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux.

***

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a quelque chose de mystérieux dans une huître?

***

Je ne sais si je ne déteste pas plus un faux-col qu'un faux témoignage.

Un homme qui compte les pavés est un flâneur : un homme qui compte les étoiles est un rêveur.

***

La philosophie a cela d'utile qu'elle sert à nous consoler de son inutilité.

***

La lune est le pain à cacheter de la nature.

***

J'aimerais mieux aller hériter à la poste que d'aller à la postérité.

***

La vie est une flamme éternelle et nous sommes les bûches destinées à l'alimenter. Cette pensée m'est venue en regardant mon propriétaire.

***

Mirabeau aimait avec force; c'était une de ses faiblesses.

***

Enfin, ceci qui semble être de l'ordre psycho-médical:

Faire un retour sur soi-même, c'est se gargariser l'âme.

— Fallait que ça soit rudement efficace, vos suppositoires !
— Oui ?
— Oui. Parce que le chien les a mangés, et depuis je vais beaucoup mieux.

(Dessin inédit de Elsen.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN



La Marquise de BROU

C'est une dame très bien, la marquise de Brou. Ses cheveux blancs sont magnifiques et le sourire qu'elle vous adresse quand vous prenez place en face d'elle, à la fois noble et cordial, vous fait comprendre qu'elle vous excuse de n'être qu'un roturier. Ce n'est point votre faute, après tout :

— La princesse, hier, à la table de la baronne, ouvre par un sans atout. J'avais pour partenaire le duc...

Ne vous laissez point, surtout, impressionner. Ce que dit la marquise peut être vrai, mais ce peut être également faux. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Malheureusement la marquise vient de prononcer des paroles menaçantes :

— Moi, j'ai un principe, vous dit-elle. Je ne donne jamais facilement la partie à mes adversaires...

Son accent vous fait froid dans le dos. Il est sec et ramassé comme un roulement de tambour. Ah! mais! Ah! mais! vous allez voir ce que vous allez voir! Vous avez vingt à la marque et vous pensez tout bonnement sortir avec un pauvre sans atout? Plus souvent! Il faut se défendre...

Il y a peu, en fait, de joueurs plus dangereux que la marquise de Brou. Se défendre, c'est bien, mais encore pour se défendre faut-il posséder un minimum d'armes. Si vaillant que soit un soldat il ne peut aller les mains vides contre un canon ou contre une mitrailleuse. Mais peu importe à la marquise, elle suit l'exemple de ses aïeux qui, à Crécy, à Fontenoy, combattaient une fleur à la main.

Le canon tonne : deux sans atout.

La fleur répond : trois carreaux (par valet cinquième, un singleton, rien de côté).

Le canon riposte : contre!



Et comme déjà deux fois, ce soir, votre amende sera de mille.

— N'ai-je pas eu raison, cher ? minaudera, après, la marquise. Nos adversaires sortaient avec deux sans atout. Il faut se défendre dans la vie...

Même au risque de manquer alors de galanterie, gardez-vous bien de lui répondre! Comme elle recommencera a



même défense le lendemain et que peut-être alors on lui reprochera, elle vous citera, vous, le champion, elle dira que la veille à la table de la comtesse vous lui avez donné publiquement raison et que comme votre avis, pour elle, prime tous les autres...

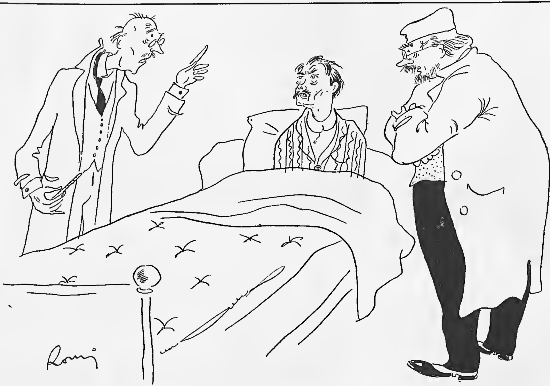
Mais le remède, me direz-vous? Il n'y en a qu'un, hélas! Sauf le cas où vous aurez un jeu de tonnerre en main, ne soutenez jamais la marquise. Elle se lassera de jouer seule et de prendre à chaque demande plus ou moins forte. Si votre jeu est pour elle un apport, il l'aidera à se débattre dans une situation quasi désespérée. En tout cas, en dépit de votre réputation elle vous prendra ou pour un déveinard ou pour un timoré et, malgré elle, elle freinera quand vous serez son partenaire.

Il faut, en tout cas, en prendre son parti.

N'espérez jamais gagner lorsque vous jouerez avec la marquise. Tâchez tout uniment de limiter votre perte. Mais votre revanche, croyez-m'en, ne sera pas longue à prendre. Dès que la marquise de Brou deviendra votre adversaire elle retrouvera sa tactique et ne vous laissera point sortir facilement. Surtout, alors, ne vous obstinez point et pour peu que votre partenaire ait fait, avant elle, une annonce et que votre jeu ne soit complètement blanc, contrez impitoyablement — fût-ce à deux — la marquise de Brou.

Vous m'en donnerez des nouvelles...

SHERIDAN.



— Ce n'est pas un cas de cholecystoptose.... Ce n'est pas un cas de cholecystoptose.... nous le verrons bien à l'autopsie....

(Dessin inédit de Romi.)



LE PHARMACIEN EST DISTRAIT (Dessin inédit de G. Pavis.)

— Alors, nous disons : Un tube d'aspirine, une douzaine de rigolos, de la quinine et trois ampoules d'huile camphrée. A propos... tout le monde va bien, chez vous ?



NOUVELLE
CITRATEE INTENSIVE
Bi-CiTROL
MARINIER
STABLE & HOMOGENE
A BASE DE
CITRATE MONOSODIQUE
CITRATE TRISODIQUE
PRINCIPALES
SPEPSIES DE TOUT ORDRE
SUFFISANCE HÉPATIQUE
ERVISCOSITÉ SANGUINE
THRITISME
MODE D'EMPLOI
DU FLACON (EN FRANCE): 16 fr.
OUTES PHARMACIES
VENTE EN GROS
ORATOIRE MARINIER
MARINIER
de Flandre PARIS
BI-CITROL MARINIER
Bi-CiTROL
MARINIER
O.V.P.

2me ANNÉE N° 39
5 Décembre 1935

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Marcel ASTRUC, Georges BARBARIN, J. L. BÉARN, Tristan BERNARD, Maryse CHOISY, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Jean DRAULT, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Jacques des GACHONS, Gaston GUILLD, Hervé LAUWICK, Pierre MAC ORLAN, Odette PANNETIER, Maurice PRAX, André RANSAN, Roger RÉGIS, Max REGNIER, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BECAN, BENIC, BERNAD, BIB, BILS, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, Abel FAIVRE, FALKE, FOY, GENTY, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HEMARD, KERN, Robert LE NOIR, Maurice LEROY, PAVIS, PEDRO, Marcel PRANGEY, Georges REDON, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M. W. SAUVANT, SOCRATE, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MEDICAL

PRESENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
S. A. R. L. au capital de 350.000 francs
107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50 % sur les tarifs postaux. La série B tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS
DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



J'ai compris que l'année était finie à l'arrivée de quelques factures, à la politesse soudaine de mon personnel et à la visite inattendue de quelques parents et petits parents qui ne se rappellent à mon bon souvenir que quelques jours avant le 1er janvier.



Le mois de décembre est celui que j'exècre entre tous, car il est le seul qui me donne vraiment l'impression de n'être plus un homme libre.

Je ne fais plus ce que je veux puisque je suis obligé d'offrir des étrennes à des gens à qui je n'éprouve aucun plaisir à faire plaisir.

Ce ne sont pas des cadeaux que je fais, ce sont des obligations que je remplis, avec cette idée en plus que j'ai beau me mettre en quatre, je ne satisferai pas des mufles qui imaginent que mes magnificences leur sont dues.

Je ne suis pas ladre et ceux qui me connaissent peuvent en témoigner, mais autant c'est une joie pour moi d'offrir des cadeaux à ceux ou à celles que j'aime bien, autant je rage d'être obligé de me démunir pour mettre dans une main tendue une somme que ladite main ne trouvera jamais assez lourde.

Vous ne me direz pas que l'on peut s'affranchir de cette contrainte, puisque vous-même la supportez sans joie. Ce sont là des mœurs chinoises, dont les souhaits sont le complément.

D'ailleurs, je vais essayer de changer tout cela ; ce n'est pas aux jeunes qui ont tout l'avenir devant eux que l'on devrait donner des étrennes, mais aux vieux pour les consoler et tâcher d'adoucir leurs dernières années. Ce ne sont pas les patrons qui devraient donner des étrennes à leurs employés, mais, au contraire, les employés à ceux qui les paient, comme un remerciement et un témoignage de gratitude.

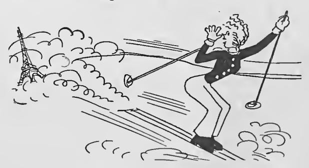
Mais allez donc chercher de la gratitude où que ce soit aujourd'hui, même auprès des clients que vous avez guéris, mais qui ne vous gardent aucune reconnaissance, le jour où vous leur envoyez la note de vos honoraires.

Je vous dis, je vous dis ! on est tombé sur une sale époque et cela ne devait pas se passer comme ça au temps d'Ambroise Paré.

■ ■ ■



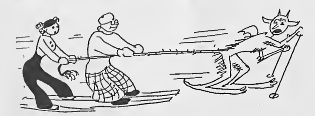
Revenues depuis deux mois de vacances, après avoir réintégré leur intérieur avec joie, les jeunes femmes qui ne peuvent pas poser toujours leur gentil derrière sur le même coussin, piaffent déjà à la pensée qu'elles vont partir pour se rouler dans la neige, dès la fin du mois.



Il y a quelques années, elles croyaient ainsi échapper aux étrennes, illusion qu'elles ont vite

perdues, mais les sports d'hiver sont devenus une sorte de nouvelle obligation à laquelle elles ne peuvent échapper.

Ce qui est admirable, c'est qu'en un temps où tout le monde se plaint, il puisse se trouver encore autant de gens qui trouvent le moyen et les moyens de ficher le camp de chez eux et d'abandonner toutes leurs affaires pour aller faire un tour sur les pentes blanches.



Et non seulement les quelques personnes de l'honorable société, qui peuvent encore ne pas compter, mais des messieurs et des dames à qui il manque toujours quatre-vingt-dix sous pour faire cent sous, mais qui arrivent à faire comme les autres, les autres qui bien souvent n'ont pas plus d'argent qu'eux.

Il se peut que les sports d'hiver soient pour quelques-unes une passion aussi impérieuse que l'amour, mais je crois que dans la foule qui suit ces exaltés, on trouverait assez difficilement quelques amateurs qui jureraient qu'ils font du ski pour leur plaisir.

C'est une mode — assez saine sans doute — mais que la vogue actuelle impose à tout un chacun.



Mais la vraie consécration, c'est de revenir de Mégève ou de Davos avec un membre cassé.

Alors ça, on en cause !

Allez quinze jours pour skier n'importe où, on ne peut même plus s'en vanter. Mais une patte démolie, c'est une consécration de trois mois. Pensez donc !

— On ne voit plus Machin

— Ce pauvre vieux ! il s'est cassé la cheville aux sports d'hiver...

— Vrai ?

— Mais oui...

Et ici se place le récit de l'accident.

Trois mois, vous dis-je, le blessé est intéressant. Il n'y a qu'au mois de mai, dès les premiers accidents d'automobile en série qu'il commence à devenir un peu ridicule.

Ce qui n'empêchera personne de partir pour les sports d'hiver, vous le pensez bien.

■ ■ ■

Une jeune artiste lyrique, c'est ainsi qu'elle se qualifie sur ses cartes de visite, était venue me trouver vers le mois de juillet pour me demander de lui écrire un petit sketch qui lui permettrait de mettre en valeur toutes ses éminentes qualités sur les scènes des music-halls. Elle me promit pour me rémunérer de mon travail des sommes considérables sur lesquelles je comptais en



quelque sorte pour payer mes contributions. Depuis qu'elle joue un peu partout, mon petit machin, elle ne pense plus guère à moi et je n'ose pas lui réclamer timidement un peu de tout ce qu'elle m'a promis.

Cependant je l'ai rencontrée avant-hier et elle m'a dit, comme si c'était là une chose qu'elle avait complètement oubliée :

— Mais, au fait, je vous dois quelques sous ? mais avec un tel détachement que j'en ai été quelque peu humilié et que je lui ai répondu, en balbutiant : « Mais non, rien du tout ! » Elle a été très gentille, elle a envoyé des fleurs à ma femme.

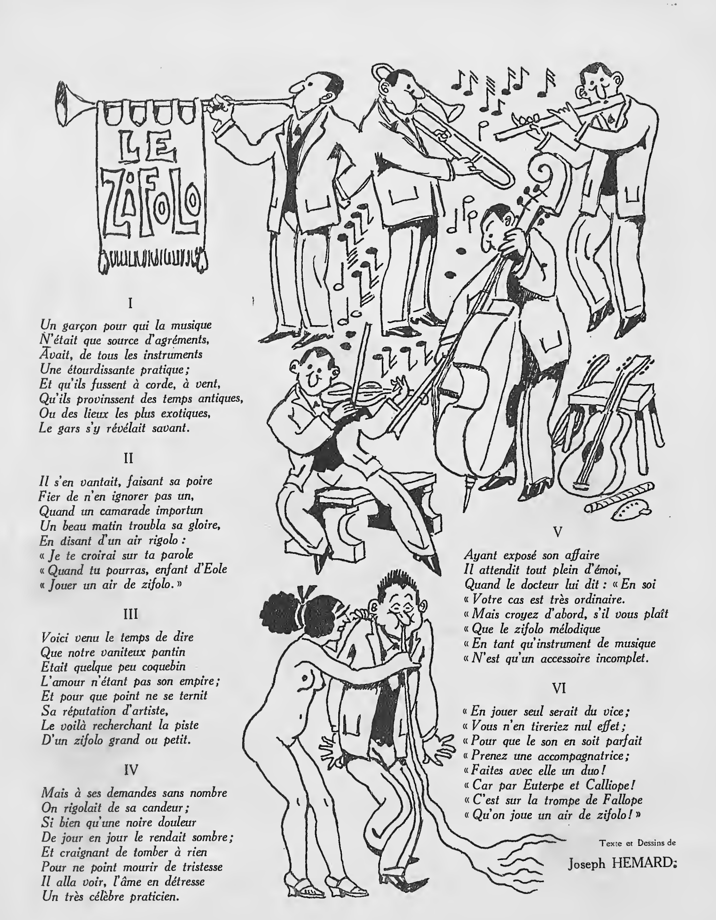
Et j'ai pensé que si j'étais médecin, il me faudrait ne soigner que des hommes ou des dames rébarbatives pour n'en être pas réduit, pour tout potage, si je puis dire, à brouter des chrysanthèmes, des violettes ou des azalées.

Robert DIEUDONNÉ.

— Chéri, oublie pas de prendre ton fortifiant !...

(Dessin inédit de Socrate.)





I

Un garçon pour qui la musique
N'était que source d'agréments,
Avait, de tous les instruments
Une étourdissante pratique;
Et qu'ils fussent à corde, à vent,
Qu'ils provinssent des temps antiques,
Ou des lieux les plus exotiques,
Le gars s'y révélait savant.

II

Il s'en vantait, faisant sa poire
Fier de n'en ignorer pas un,
Quand un camarade importun
Un beau matin troubla sa gloire,
En disant d'un air rigolo :
« Je te croirai sur ta parole
« Quand tu pourras, enfant d'Eole
« Jouer un air de zifolo. »

III

Voici venu le temps de dire
Que notre vaniteux pantin
Était quelque peu coquebin
L'amour n'étant pas son empire;
Et pour que point ne se ternit
Sa réputation d'artiste,
Le voilà recherchant la piste
D'un zifolo grand ou petit.

IV

Mais à ses demandes sans nombre
On rigolait de sa candeur;
Si bien qu'une noire douleur
De jour en jour le rendait sombre;
Et craignant de tomber à rien
Pour ne point mourir de tristesse
Il alla voir, l'âme en détresse
Un très célèbre praticien.

V

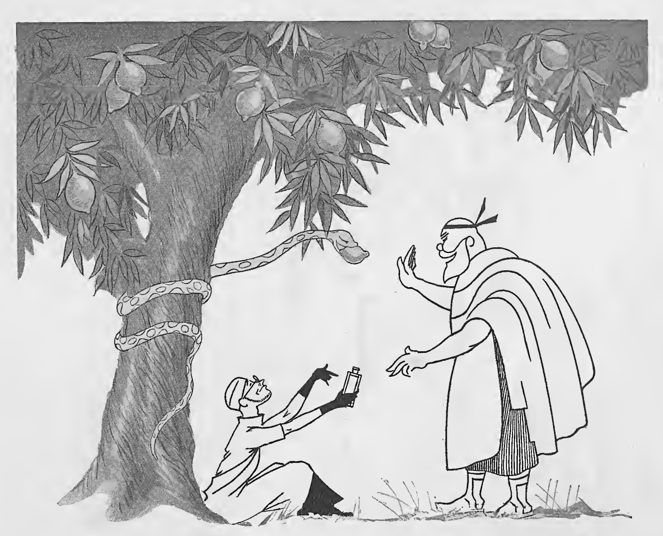
Ayant exposé son affaire
Il attendit tout plein d'émoi,
Quand le docteur lui dit : « En soi
« Votre cas est très ordinaire.
« Mais croyez d'abord, s'il vous plaît
« Que le zifolo mélodique
« En tant qu'instrument de musique
« N'est qu'un accessoire incomplet.

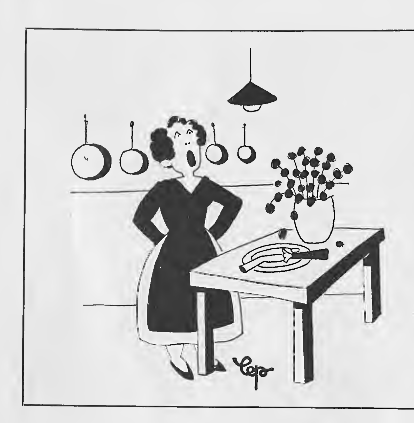
VI

« En jouer seul serait du vice;
« Vous n'en tireriez nul effet;
« Pour que le son en soit parfait
« Prenez une accompagnatrice;
« Faites avec elle un duo!
« Car par Euterpe et Calliope!
« C'est sur la trompe de Fallope
« Qu'on joue un air de zifolo!»

Texte et Dessins de

Joseph HEMARD.





LES FLEURS CARNIVORES

— Madame, y a les gueules de loup qui ont mangé tout le gigot de mouton !

(Dessin inédit de Lep.)



A LA LETTRE

— Mais c'est vous qui me disiez qu'avec cette voiture je pouvais taper le 100 les doigts dans le nez...!

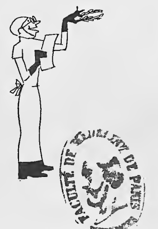
(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



L'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

— Vous comprenez... j'ai assez souffert, j'veux pas que mes bagages restent en souffrance !

(Dessin inédit de Lep.)



Nous sommes heureux d'adresser les plus vives félicitations de "Ridendo" au Docteur

GEORGES DUHAMEL

L'éminent auteur de LA VIE DES MARTYRS, CIVILISATION 1914-1917, LA CONFESSION DE MINUIT, LES ENTRETIENS DANS LE TUMULTE, LE JOURNAL DE SALAVIN, LA PIERRE D'HOREB, LA POSSESSION DU MONDE, SCÈNES DE LA VIE FUTURE, etc.

pour sa brillante élection à l'Académie Française.

A cette occasion nous avons le plaisir de publier ici quelques lignes extraites de :

CIVILISATION 1914-1917

CHIFFRES

La scène se passe pendant la guerre, dans une ambulance divisionnaire qui a reçu, au cours de la nuit, un certain nombre de grands blessés :

J'étais sorti pour je ne sais plus quelle raison et je sabotais sur le verglas, quand je vois s'arrêter, au bord de la route, une automobile opulente. La porte fait clac! et M. Perrier-Langlade s'en échappe, écrasé sous un somptueux manteau de fourrure.

Je pense : « Ah! çà, c'est bien! Voici M. Perrier-Langlade qui vient réconforter nos pauvres bougres. »

J'avais cent mètres à faire. Je m'élance sur des caillebotis vertigineux et j'arrive, un peu essoufflé, juste à point pour me mettre « au garde à vous » devant la porte. M. Perrier-Langlade trépignait.

— Quoi! me dit-il. Mais il n'y a personne pour me recevoir à ma descente de voiture?

— Je vous demande pardon, Monsieur le Principal...

— Taisez-vous! Vous voyez bien qu'il n'y a personne! Vous avez reçu cette nuit les blessés de la 521. Je suis allé moi-même voir cet incendie. J'y suis allé à deux heures du matin, au risque d'attraper une pneumonie. Mais, ce n'est pas tout ça : je veux qu'il y ait quelqu'un pour me recevoir, ici, à ma descente de voiture. Si vous n'aviez pas été là, il n'y aurait eu personne, et il est inadmissible que j'attende par ces grands froids. Vous placerez donc ici un planton en permanence.

— C'est entendu, Monsi...

— Taisez-vous! Combien avez-vous reçu de blessés, cette nuit?

— Treize, Monsieur le Principal. Il est vrai que...

— Attendez! Treize! Treize!

M. Perrier-Langlade se mit à répéter ce chiffre comme pour lui-même. Il était visible que ce simple mot suggérait à son esprit toutes sortes de pensées profondes. Je ne sais quel sot besoin de parler me fit alors ouvrir la bouche :

— Remarquez toutefois, Monsieur le Princip...

— Taisez-vous! me dit-il d'un air courroucé. Treize! Treize!

Je ressentis une grande confusion et me retranchai dans le silence. Cela ne dura pas longtemps : Ravier arrivait à toutes jambes;

il avait aperçu l'automobile et s'était rué... Il stoppa net, à cinq pas, les deux talons ancrés dans la neige crissante, et salua.

— Vous voilà, remarqua M. Perrier-Langlade, ce n'est pas trop tôt. Combien avez-vous reçu de blessés que vous n'eussiez pas dû recevoir ici?

Ravier me lança un regard désespéré. Je lui montrai ma main ouverte, les doigts écarquillés, et Ravier, qui n'était pas complètement ahuri, répondit aussitôt :

— Cinq, Monsieur le Princip...

Un rugissement de M. Perrier-Langlade lui coupa la parole.

— Cinq ! Cinq ! dit-il. Ainsi donc, ce n'est pas treize, c'est cinq.

Je bondis comme si l'on m'avait enfoncé une épingle à chapeau dans le train postérieur.

— Mais, remarquez, Monsieur le Principal, que ce n'est pas...

— Taisez-vous, dit-il encore avec une calme autorité. Cinq ! Cinq !

Et il se prit à répéter ce mot, d'un air à la fois olympien et indulgent, comme quelqu'un qui ne peut pas en vouloir au reste des hommes parce qu'ils ignorent les joies suprêmes de la philosophie arithmétique.

Nous nous regardions, consternés, quand on entendit claquer une paire de sabots, et le bon M. Mourgue apparut, le nez cuit de froid, la barbiche raide, projetant devant lui, selon le rythme de sa respiration haletante, un pinceau de brume fine.

— Ah ! Enfin ! s'écria M. Perrier-Langlade. Enfin, vous voici, Monsieur Mourgue. Veuillez me dire combien vous avez, actuellement, d'hommes hospitalisés dans vos baraques?

M. Mourgue parut descendre en lui-même et répondit d'un air absorbé :

— Vingt-huit, Monsieur le Principal.

M. Perrier-Langlade, cette fois, eut un rire découragé, un rire plein d'amertume :

— Voilà ! Voilà ! Ce n'est ni treize, ni cinq, c'est vingt-huit ! Vingt-huit ! et je m'en doutais...

— Mais, Monsieur le Principal, nous écriâmes-nous tous en chœur, avec des voix égarées...

Il sortit de sa fourrure une main qui, pour n'être pas gantée de velours, n'en était pas moins une main de fer :

— Taisez-vous, Messieurs ! Vous ne pouvez pas comprendre. Vingt-huit !

Nous nous examinions mutuellement, comme frappés d'imbécillité. M. Perrier-Langlade, emporté dans une méditation sublime, se promenait de long en large, en répétant : « Vingt-huit ! Vingt-huit ! »

Je remarquai qu'il avait une voix au timbre rustique et non dépourvue de bonhomie. Pendant de longues secondes, il répéta, d'abord en secouant la tête, puis avec une jubilation croissante :

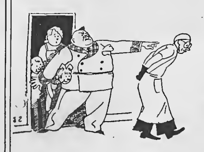
« Vingt-huit ! Vingt-huit » et je sentis bien que, dans sa bouche, les chiffres n'avaient pas le même sens que dans la tienne ou dans la mienne.

Enfin il nous salua brusquement, avec une souveraine et impérieuse courtoisie :

— Au revoir, Messieurs ! Vingt-huit ! Vingt-huit !

Et il s'en fut vers son automobile, en frottant ses mains l'une contre l'autre, avec la joie sauvage d'un homme qui emporte la certitude suprême.

Georges DUHAMEL.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.





— Enfin Dacteur, c'est une infamie, le prafesseur de man fils prétend qu'il n'est pas narmal, que c'est un arriéré.

(Dessin inédit de Capitau.)

PERPLEXITÉ

— Garçan! Canseillez-mai entre la blanquette, le navarin, le bifteck et le moutan vert pré ?...
— Dans ce cas prenez le ragaût printanier, vaus aurez le taut!...

(Dessin inédit de M. Fargues.)



RAJEUNISSEMENT

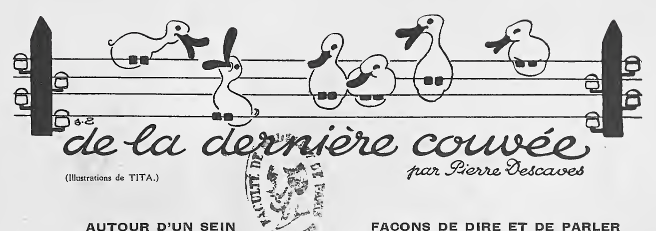
— A 60 ans passés, quelle transfarmatian, Dacteur! C'est un miracle!
— Mais nan, Madame, c'est naturel: à l'hiver succède le printemps...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

LE PETIT MUSICIEN

— Ça doit être lui... le fameux microbe du concert...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre)



(Illustrations de TITA.)

AUTOUR D'UN SEIN

Cette jeune comédienne a fondé une grande partie de sa réputation... sur le sein qu'elle devait, selon les indications du texte interprété, dévoiler au public.

... Douze ans ont passé. Et la jeune comédienne, toujours jeune évidemment, a repris son rôle et son jeu... de scène — ou plutôt de sein.



Le soir de la première, beaucoup de petites amies étaient venues en curieuses pour se rendre compte si la scène — pardon, le sein — tenait bon encore.

En fait, il apparut aussi ravissant que possible. Et au premier entr'acte, une des « amies » de Mlle Ré... Ca... disait au Docteur Brai..., le médecin de l'artiste :

— Bravo, docteur, voilà un sein qui vous honore.

— Eh bien, répondit-il, vous me croirez si vous voulez, il a fallu que je vienne ici pour le contempler !...

■ ■ ■

HISTOIRE DE CHATS

Ce grand propriétaire d'une marque célèbre et apéritive, propriétaire par surcroît d'une excellente écurie de courses, souffre beaucoup de la gorge.

Il a consulté à ce sujet les plus éminents spécialistes ; mais en se gardant bien de suivre leurs prescriptions. Malgré leurs conseils, il persiste à boire, à fumer et... à conter fleurette à ses jolies amies.

Récemment, M. V... demandait conseil, pour son cas, au Docteur Mar... :

— Je ne sais plus à qui me vouer, cher docteur, j'en donne ma langue aux chats... !

— Eh ! eh ! coupa le praticien, c'est précisément ce qu'il ne faut pas faire. Surtout, plus de langue aux chats... !

FAÇONS DE DIRE ET DE PARLER

Dans son magnifique cabinet de consultations de la rue de l'Uni..., le professeur Je... reçoit ses clientes avec une petite toque sur la tête.

Or, l'autre après-midi, le professeur fit une exception pour une de nos plus brillantes pensionnaires du Théâtre-Français.

Celle-ci le soir même, en tirait fierté :

— Pour moi, assurait-elle, J... a retiré son calot !...

— Ne criez pas si fort, intervint M... Esc..., vous finiriez pas faire croire que vous l'avez fait décalotter !...

■ ■ ■

CONSULTATIONS NOCTURNES

Le professeur Jacq... est revenu enthousiasmé de ce qu'il a vu, au point de vue médical, aux Etats-Unis.

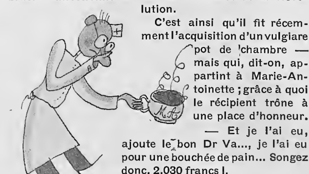
Il citait, l'autre soir, en particulier, le cas de deux médecins new-yorkais qui ont fondé leur prodigieuse fortune sur leurs heures de consultations : ils reçoivent leurs clients de minuit à 2 heures du matin.

— Admirable, coupa le romancier Mau... Bed..., et on voit tout de suite la spécialité de ces deux praticiens : assurément, à ces heures-là, ils ne peuvent soigner que... la maladie du sommeil !...

■ ■ ■

LE VASE DE MARIE-ANTOINETTE

Le Dr Va... est un collectionneur impénitent. Son grand salon du quai de Pa... est un véritable bric à brac. Il affectionne surtout les souvenirs de la Révolution.



C'est ainsi qu'il fit récemment l'acquisition d'un vulgiare pot de chambre — mais qui, dit-on, appartint à Marie-Antoinette ; grâce à quoi le récipient trône à une place d'honneur.

— Et je l'ai eu, ajoute le bon Dr Va..., je l'ai eu pour une bouchée de pain... Songez donc, 2.030 francs !.

Alors, doucement, le vieux comte de M... :

— J'espère, cher ami, que pour ce prix-là, on vous l'avait... garni !



EN BORDÉE

— Dis donc, jolie brune, mon collègue se vante de t'avoir torpillée...

— Oui... et dans 8 jours c'est lui qui va couler !

(Dessin inédit de Clem.)



— Vos troubles sont dus à une mauvaise circulation...
— C'est vexant pour moi qui suis dans la brigade des voitures !

(Dessin inédit de Picq.)



EFFICACE

— Toussez !
— J' peux pas, j' viens de prendre une pastille contre la toux !!!

(Dessin inédit de Kid.)



DISTRACTIONS

par André BIRABEAU

C'est tout simple : c'est une question de caractère. Et le caractère du docteur Fumel, il est classique : c'est le distrait. Vous savez, le type qui trempe ses doigts dans l'encre en croyant y mettre son porte-plume et qui tire sur la chaîne à douches en croyant tirer sur le cordon à rideau. Le meilleur homme au monde que mon Fumel, et un médecin tout à fait remarquable, seulement il est du Midi et dans le Midi la pensée va vite. Chez Fumel, elle va un peu trop vite, voilà tout : elle est toujours en avance sur ce qu'il fait. Son pas est à peine au bas de l'escalier que son esprit est déjà au cinquième étage ; il en oublie de lever le pied ; alors il tombe. C'est moralement que je veux dire. Oh ! mais en réalité aussi quelquefois.

Il a toujours été un peu comme ça. Tout petit, il avait l'œil vague, le pied qui se cogne, la main qui renverse les bouteilles et le sourire aux anges. Les distraits, ce sont des gens déjà occupés. Parce que vous les voyez seuls et qui ne disent rien, vous les croyez disponibles : oh non ! ils sont au plus fort d'une grande discussion avec eux-mêmes. Il faut qu'ils quittent cette conversation, qui les passionne, pour entrer dans la vôtre, qui les intéresse beaucoup moins. Ils sont loin : ils ne reviennent pas tout de suite. Les pauvres, il faut leur laisser le temps de faire le trajet.

Vous me direz que, quand on a un caractère pareil, il est peut-être un peu dangereux de prendre pour métier celui de médecin. Ça, je vous l'accorde. Mais quoi ! Fumel est passionné de médecine. Tout ce qu'il a pu faire, c'est de renoncer à la chirurgie. Il s'est méfié. Un chirurgien distrait ! Brrr !... Un médecin distrait, c'est moins grave. Ou en tout cas, ça se voit moins.

Enfin, il s'est fait médecin, nous n'y pouvons rien. Que son caractère lui ait déjà valu quelques désagréments, vous n'en doutez pas. Mais c'est de son aventure avec Mme de Pallare que je veux vous parler.

Mme de Pallare est entrée un beau jour dans sa vie très naturellement : il ne la connaît pas, elle vient se faire soigner. Elle lui explique son cas.

— Bon, dit-il, déshabillez-vous.

Rien ne serait arrivé si Mme de Pallare n'avait pas les hanches un peu fortes. Ayant les hanches un peu fortes, elle porte pour s'amincir une gaine en tissu caoutchouté ; une robe s'enlève en deux mouvements, frout, frout, ça tombe ou ça s'envole ; mais une gaine, c'est plus long, c'est beaucoup plus long ; il faut tirer par-ci, forcer par-là... Mme de Pallare met bien cinq minutes à sortir de sa molle et collante cuirasse, à échapper à l'étreinte de ce boa. Cinq minutes, c'est plus qu'il n'en faut au docteur Fumel pour repartir dans un songe. Il songe à ses recherches actuelles, de passionnantes recherches sur la guérison du cancer, il se remémore des observations, se propose des hypothèses, rêve... Enfin il oublie complètement qu'une cliente se déshabille.

— Voilà, dit Mme de Pallare.

Il sursaute, s'éveille à demi. Il voit auprès de lui une femme en chemise courte. Ça lui arrive de temps en temps à ce garçon — dame ! il est jeune ! — d'avoir à son côté une femme en chemise courte... Bref, une distraction ! Une distraction : il ne prend pas garde qu'il est dans son cabinet de consultation avec une cliente, il se croit ailleurs et avec une tout autre personne... Alors il enlace Mme de Pallare d'un bras distrait, lui fait une caresse distraite mais familière, et s'apprête à la porter distraitement sur le divan... Mais elle pousse un cri qui, enfin, le réveille tout à fait.

— Oh ! docteur !...

— Je vous demande pardon, bredouille-t-il.

Heureusement, s'il est distrait, il n'est pas bête. Il connaît assez les femmes. Il comprend très bien que s'il avoue naïvement à celle-là que c'est par distraction qu'il a failli lui faire subir les derniers outrages, elle ne lui pardonnera jamais !... Il n'y a qu'une chose à faire : lui jurer qu'il a eu un coup de folie en la voyant soudain demi-nue !... Il le fait si bien que quand ils se quittent il ne lui a pas donné sa consultation et elle l'a invité à dîner.

... Il y va. Il fait la connaissance du mari. Il y retourne. (Il faut bien qu'il joue son personnage d'amoureux puisqu'il se l'est donné !) Quelque temps. Et cela finit par un vrai rendez-vous.



— Une petite promenade en auto aux environs de Paris... Et l'on pourrait goûter au *Panier de Roses*...

Au *Panier de Roses*, il y a des chambres au premier... Mme de Pallare se déshabille. Le temps qu'elle l'ait fait, Fumel, par discrétion, regarde par la fenêtre. Mais... mais Mme de Pallare a toujours sa gaine, et sa gaine est toujours aussi longue à dépouiller. Alors Fumel a le temps de repartir dans ses songes...

— Voilà ! dit Mme de Pallare.

Il voit une femme en chemise courte auprès de lui... Ça lui arrive souvent à ce docteur... Aussi prend-il distraitement une serviette au lavabo, la pose-t-il distraitement sur ces seins qui s'attendaient à autre chose, et l'oreille sur eux dit-il distraitement :

— Respirez... Bien à fond... Comptez : 34, 35, 36...

... Ça s'est encore bien passé. Fumel a encore très bien compris qu'il ne fallait pas avouer à cette femme prête à se donner que, la voyant à demi-nue, il l'avait par distraction prise pour une cliente. Il a fait semblant d'avoir voulu plaisanter.

— J'ai tout de même vu ce qui te fait souffrir, dit-il un peu plus tard. Ce n'est rien. Je vais te faire une ordonnance.

Il l'écrit sur un coin de table pendant qu'elle remet sa gaine.

— Tu n'auras qu'à faire faire cette potion chez un pharmacien...

— Merci, chéri, mets ça dans mon sac, veux-tu ?

Elle rentre chez elle, très contente. Elle y trouve son mari.

— D'où viens-tu ? lui demande-t-il sans curiosité d'ailleurs.

— De chez le docteur, répond-elle tranquillement en enlevant son chapeau. Au fait, il y a une potion à me faire faire. Veux-tu prendre l'ordonnance dans mon sac, mon ami, et l'envoyer chez le pharmacien.

Le mari prend l'ordonnance, l'ouvre, naturellement, et...

— N... de D... ! s'écrie-t-il en devenant écarlate.

Un distrait, que voulez-vous, un distrait, est-ce que vous croyez, quand il écrit quelque chose, qu'il fait attention au papier qu'il prend ? Fumel avait écrit son ordonnance sur un papier qui traînait sur la table — et c'était un papier qui portait imprimé dans son coin « *Au Panier de Roses*, le week-end idéal, cuisine raffinée, 4 chambres, tout confort, eau courante... »

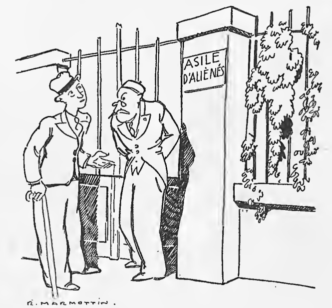
André BIRABEAU.



LE MALADE. — Ah ! On ne fait jamais ce que l'on veut dans la vie ! Moi, j'aurais préféré être médecin. Et vous ?

LE TOUBIB. — Moi, je préfère que vous soyez malade.

(Dessin inédit de Lecomte.)

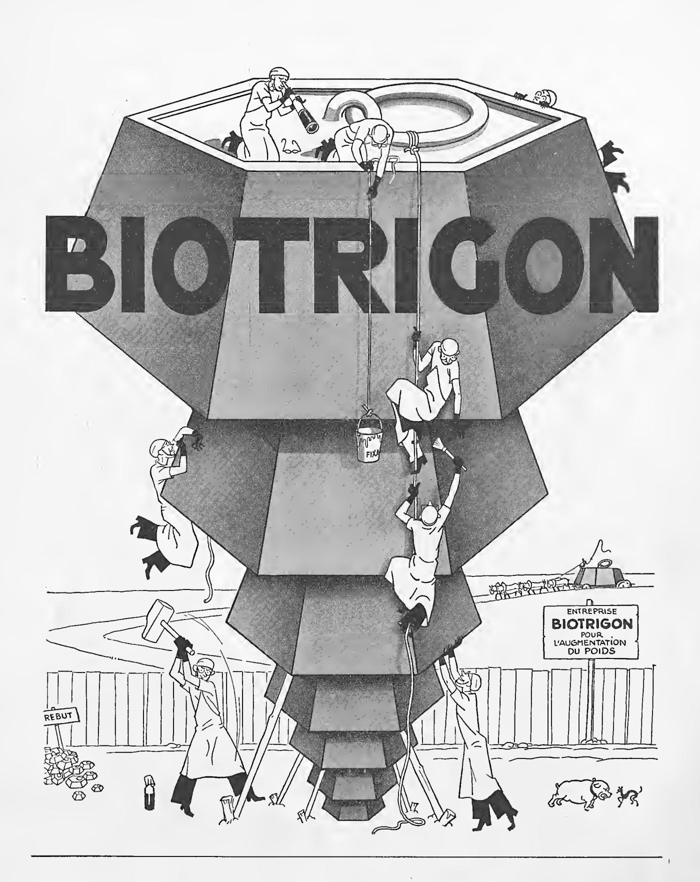


CHEZ LES FOUS

— Alors, Monsieur le Directeur, vous les aimez, vos pensionnaires ?

— Mais je les aime comme s'ils étaient mes enfants !

(Dessin inédit de Marmottin.)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT

DIAGNOSTIC



— Comment trouvez-vous mon nu, docteur ?

— Très intéressant, cette femme a certainement de la ptose stomacale, un rein flottant, une circulation défectueuse et sans doute le foie déficient.

(Dessin inédit de G. Pavis.)

LE TORTICOLIS

par Max et Alex FISCHER

Dans la cour du quartier, le clairon achevait de sonner le réveil. Le soldat Chopart, de la 3e section de la 4e compagnie, ouvrit les yeux. Il lui sembla ressentir une légère douleur à la nuque.

« Hé, là ! fit-il, ce serait-y que j'serais malade. »

La douleur se précisa. Il sourit avec une évidente satisfaction.

« Y a point de doute. J'suis malade. »

A la visite, le major l'interrogea :

— C'est de là que vous souffrez, mon ami? Entre les épaules et la tête?... Oui?... Bon... Torticolis... Friction au baume de fioravanti... Dispensé d'exercice.

Dûment frictionné, Chopart au sortir de l'infirmerie remonta dans la chambrée. Du sac à brosses, pendu à la tête de son lit, il tira son petit miroir réglementaire. Longuement, il s'examina le cou.

« C't'épatant c'te maladie-là. J'savions pas exactement si ça s'appelle un fioravanti ou un torticolis. Mais c't'épatant tout de même ; ça se voit point. J'avions beau regarder, je voyons rien de rien ! »

Jusqu'à la soupe du soir, il traîna dans la chambrée vide. Il s'appropria les bâtons de cire qui enrichissaient les paquetages de ses camarades. Il fit de copieux emprunts à toutes les paillasses, pour gonfler la sienne qui était sensiblement aplatie. Il goûta la joie d'émarger, pour vingt-cinq centimes, au budget de la France, sans rien faire.

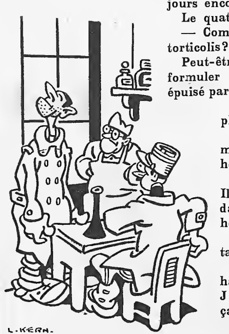
Trois jours durant, il fut dispensé d'exercice, sans que le major prit la peine de l'examiner à nouveau.

Trois jours durant, il songea : « C'est tout d'même épatant. Il m'regarde seulement point le cou. C'est pardine, que l'mal que j'ai, y se voit point. Il est obligé de m'croire sur parole. Tu parles, mon vieux vétérinaire, que j'vas m'faire porter malade pendant deux cent quarante et quelques jours encor'. »

Le quatrième jour, le major s'étonna :

— Comment, mon pauvre Chopart, vous souffrez toujours de votre torticolis?

Peut-être répugnait-il à Chopart de prononcer le mot « oui », et de formuler un mensonge. Peut-être songeait-il qu'il semblerait plus épuisé par la douleur s'il s'abstenait de desserrer les dents.



En manière d'affirmation, il balança mélancoliquement, à plusieurs reprises, la tête de haut en bas.

— Ah ! çà ! Chopart, vous vous moquez du monde ! Vous me dites mon gaillard, que vous avez le torticolis ! Et vous hochez la tête de haut en bas sans difficulté !

Chopart perçut qu'il venait de commettre une maladresse. Il devina que le mal, mystérieux et invisible, dont il prétendait souffrir, devait mettre le patient dans l'impossibilité de hocher la tête de haut en bas.

Il fallait, sur-le-champ, réparer cet impair. Il se mit, précipitamment à hocher la tête de droite à gauche.

— Mais non, m'sieur le major, j'ai point hoché la tête de haut en bas ! J'n'suis point un carottier ! Vous avez mal vu. J'avions hoché la tête de droite à gauche !... Mais oui, comme ça, m'sieu l'major, de droite à gauche !

Max et Alex FISCHER.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

RENÉ - A. GUTMANN

Svelte, avec des gestes précis dont pas un n'est inutile, des yeux vifs qui semblent dissimuler leur rayonnement derrière les larges verres des lunettes, un langage direct et chatié, tel apparaît, dès la première minute d'entretien, le Docteur René-A. Gutmann, médecin des hôpitaux, grand spécialiste de l'appareil digestif.

Il vit entre une rue estudiantine et un jardin planté de rhododendrons qui lui viennent de Paul Morand. Il aime les lettres presque autant que la médecine et l'art presque autant que les lettres. Il explore, émerveillé, ces trois royaumes, l'un d'apaisement, les deux autres d'exaltation. Au premier, il appartient par sa vigilance, son abnégation, ses recherches, ses cours, ses élèves, ses services d'hôpital, ses malades, par un traité en quatre volumes : *Les grands syndromes épigastriques*... Mais le deuxième et le troisième royaume lui appartiennent dès que revient Messidor.

— J'aime les vacances au soleil, dit-il, et les rivages méditerranéens. Un bouquet de pins-parasols sur un rocher rouge, devant une mer indigo, voilà qui libère soudain de mes propres contraintes un être rêveur, insouciant, allègre, quelque chose comme Ariel délivré de Caliban. Les horizons, les fiers vestiges des civilisations englouties, la noblesse d'une colline sacrée, la ronde générosité d'un golfe, tout ce qui est paysage méridional éveille en moi je ne sais quelles ferveurs...

— Affaire d'hérédité, probablement. Vous êtes originaire de...?

— De Paris, répond tranquillement le Docteur René-A. Gutmann, du plus vieux Paris. Je suis né dans la Cité.

— Bon !... Mais votre père, sans doute, votre famille...

— Parisiens, depuis toujours.

Beau prétexte d'allusion au pollen errant, à la graine nomade, à l'ancêtre migrateur qui revit peut-être chez le médecin à chaque retour de la chaude saison. Mais nous saurons éviter ce thème facile. Nous préférons revenir à l'activité toute professionnelle de notre interlocuteur qui a été le premier à réaliser, dans un service de chirurgie, de concert avec le Professeur Gosset, la liaison Médecine-Chirurgie-Radiographie, « pour l'établissement du diagnostic et du traitement ».

Nous préférons admirer, sur les rayons de la bibliothèque — une bibliothèque de liseur authentique, sans portes ni grillages, voire dorés — un très bel exemplaire de L'*Enfer*, tirage en deux couleurs, hors-texte d'Hermann-Paul, sous une reliure rouge fauve, aux armes des Alighieri.

— C'est une traduction de moi, dit le Docteur. Je l'ai faite en prose scandée, selon les repos du vers dantesque. La préface est de Gabriele d'Annunzio.

— Œuvre qui exigeait un relieur inspiré !

— C'est moi, le relieur !... Oui, j'ai voulu être, une année durant, apprenti et artisan, et maintenant j'habille les livres qui me sont chers. Voyez ce *Décaméron*... Et ces reliures à la manière des vieux livres d'heures...

Savant et lettré, le Docteur René-A. Gutmann représente exactement, sur les rives de la Seine, le médecin grec, ami de l'observation et de la dialectique, à qui la comtesse de Noailles aurait volontiers décerné le titre de « citoyen d'Athènes ».

Elle aurait aimé, Anna de Noailles, ces vers tracés sur des feuilles éparses, le volume de demain, ces stances qui, par instants, rapprochent Henri de Régnier de Tristan Derème, et que la route a inspirées, la route suivie d'un trait, en auto (jamais chemin de fer, souvent bateau, toujours auto), la route d'une capitale à l'autre, de Paris à Rome ou Madrid. Rien de meilleur pour restituer à l'imagination un logis nettoyé, frais, salubre.

On voudrait s'éterniser ici, aborder mille sujets, écouter longuement la critique de la dernière pièce de théâtre ou du nouveau film, étudier à loisir cette étonnante collection de miniatures byzantines qui ensoleillent le cabinet de travail ; on se plairait à suivre ce guide averti, qui parle italien, espagnol, grec, un peu arabe, anglais aussi, bien sûr, et allemand... Mais une sonnerie l'appelle au téléphone ; il fronce les sourcils, prononce : « Bien. Venez. Je vous attends. » Comme par magie, le dilettante a disparu, le médecin demeure. Allons, oublions provisoirement la douceur de vivre : Le Docteur René-A. Gutmann, pour qui la vieille Thèbes n'a pas de secrets, a modifié à son usage la parole d'Archias et il dit : « Aujourd'hui, les affaires sérieuses ! »

Ridendo

Dr GUTMANN

(Dessin inédit de J. J. Pillois.)



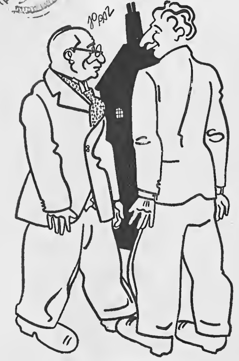


HARMONIE

—Ah! vous l'encouragez, la main-d'œuvre nationale... vous voilà aux mains d'un médecin chinois !...

— J'ai cru bien faire, moi, puisque j'ai la jaunisse.

(Dessin inédit de Kern.)



CURE D'AMAIGRISSEMENT

— Le rêve de ma femme serait d'être garde-barrière.

— Pour être sûre de garder la ligne sans doute ?

(Dessin inédit de Jo Paz.)



IMPATIENCE

— Non mais, vous vous croyez en train d'écouter aux portes.

(Dessin inédit de Lep.)

LE DOCTEUR LE CHANOINE ET LA PIPE

par **JODELLE**

Pour peu que l'on soit chasseur, on connaît pour sa jolie forêt et pour ses délicats vallonnements le petit pays de Mézy-Lamin, pas très loin de Fourqueux, en Seine-et-Oise. Or, en ce début de bel automne, le jeune médecin Jean Kirit, grand amateur de chasse en plaine, décida d'aller passer quelques bonnes journées à Mézy-Lamin, non seulement parce que l'endroit était fort giboyeux, mais aussi parce qu'il y possédait un excellent oncle, digne ecclésiastique retiré à l'écart des vanités de ce bas monde, le chanoine Mignon.

Il faudrait n'être guère renseigné sur le docteur Jean Kirit pour supposer un seul instant qu'il put envisager un tel déplacement sans y associer sa charmante et légitime femme Javotte, une exquise enfant blonde qu'il adorait et qui le lui rendait avec usure. Donc, un beau matin, après un télégramme à l'oncle hospitalier, Javotte et Jean se mirent en route et, deux heures plus tard, stoppaient sur la place de Mézy-Lamin, au seuil du bon chanoine.

Un accueil paternel et un agréable déjeuner les y attendaient. Agréable, disons-nous, mais sans plus, savoir : des hors-d'œuvre, une carpe farcie au maigre, des cèpes à la Provençale et des fruits. De viande, point, et le chanoine en donna promptement l'explication en ces termes :

— Mes enfants, il se trouve que vous avez choisi par hasard, pour me rendre visite, la fête de Saint Girofle, qui est le protecteur de cette douce contrée. Entre tous les bienheureux, saint Girofle martyr est l'un de ceux qui méritent la vénération unanime ; sa vie entière fut consacrée à la charité, il accomplit ici-même de grands miracles et c'est pourquoi, à cinq lieues à la ronde, la coutume est de l'honorer, à la présente date par la prière, par le recueillement et, surtout, par l'abstinence.

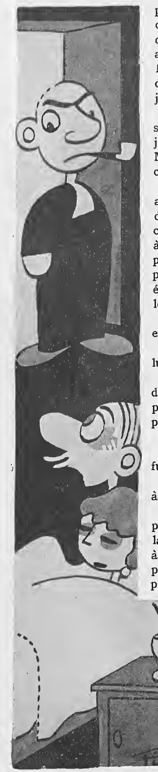
— Ah ! Ah ! fit le jeune médecin qui, au fond, s'en fichait pas mal.

— Aussi, continua le chanoine, en recevant votre dépêche ai-je pris mes dispositions pour que, sous mon toit, la tradition paroissiale soit dûment observée. Ce soir, mon cher neveu, tu auras l'obligeance d'accepter le lit que j'ai fait dresser au rez-de-chaussée, cependant que vous, Javotte, vous irez dormir seule dans la chambre du deuxième étage.

— Sérieusement ? interrogea Jean, embêté de cette séparation de corps.

— Mais oui, très sérieusement. Il me semble, mon ami, que tu peux bien consentir à t'imposer ce sacrifice tout momentané ! Songe que tous nos paroissiens, aujourd'hui, agissent de même... et que moi, ton oncle, moi qui te parle, je me fais gloire, en un tel jour, de renoncer à fumer ma pipe, c'est-à-dire à mon plaisir de prédilection !

A part soi, Jean Kirit pestait contre ce malencontreux usage et Javotte n'était pas moins désappointée. L'un et l'autre essayèrent bien de fléchir le chanoine, de lui démontrer qu'ils n'étaient que de passage et point forcés d'adopter les usages du



pays. Leurs insistances furent vaines; lorsque, après une après-midi de chasse, d'ailleurs infructueuse, Jean et sa femme rentrèrent pour dîner, quand ce dîner, très frugal, eût pris fin, force fut au docteur de s'installer au rez-de-chaussée pour dormir et à l'épouse de gagner le second étage. Entre eux, au premier, se trouvait la chambre de l'oncle, et tout donnait à penser que celui-ci faisait bonne garde pour empêcher que le jeune ménage échappât à la pénitence qu'il lui avait dictée.

— Le diable emporte saint Girofle ! maugréa Jean Kirit que le sommeil s'obstinait à fuir, et mon oncle par-dessus le marché ! Si j'osais, parbleu, je grimperais bien l'escalier à pas de loup et j'irais partager le lit de Javotte. Mais pas moyen ! L'oncle n'est pas couché, je l'entends marcher dans sa chambre !

Néanmoins, plus désireux qu'il ne l'avait jamais été, peut-être, de dormir avec sa femme — car rien ne vaut le fruit défendu — Jean Kirit, s'armant de courage, se glissa hors de son étroite couche, ouvrit sa porte sans la faire crier, puis commença de gravir dans l'ombre les marches qui conduisaient à son paradis. Grâce à son adresse, l'entreprise fut menée à bien jusqu'au palier du premier étage, où Jean fit halte un instant pour souffler, et aussi pour tenter de voir, à travers la serrure, à quoi son oncle s'occupait. De toute évidence, il n'était point couché, puisque le trou de la serrure, brillant dans les ténèbres, révélait sa lampe allumée.

Jean regarda et faillit pousser une exclamation indignée ; en effet, quoiqu'il eût dit, le chanoine, enragé fumeur, avait bel et bien sa pipe à la bouche !

— Par exemple ! gronda *in petto* le docteur, c'est comme ça qu'il s'abstient, lui !

Achever son ascension, frapper doucement à la porte de sa femme lui demandèrent moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Deux minutes plus tard, il se faufilait dans le lit, dans les bras de Javotte et même un peu plus loin.

— Oh ! mon chéri ! soupira Javotte, que va dire ton oncle ?

— Mon oncle ? répondit Jean, mais sais-tu ce qu'il fait, mon oncle ? Il fume sa pipe !

Sur quoi, la conscience libre, tous deux se mirent à fêter saint Girofle à leur façon.

...Hélas ! pourquoi se montrèrent-ils téméraires dans leurs ébats, au point que le chanoine à travers le plafond eût l'impression qu'il se passait là-haut quelque chose d'insolite ! Sa lampe au poing, sa pipe au bec, il monta à son tour, poussa la porte demeurée entr'ouverte, tellement Jean avait été pressé d'arriver... et demeura confondu devant un spectacle qui ne laissait prise à aucun doute.

— Malheureux ! tonna le chanoine Mignon, et saint Girofle, alors, qu'est-ce que vous en faites ?

— Eh bien, et vous, mon oncle ? s'écria Jean révolté d'un pareil cynisme.

— Comment moi ?

— Dame ! vous fumez, ce me semble !

Le chanoine, interdit, parut d'abord ne pas comprendre ; puis il haussa les épaules, ôta sa pipe de sa bouche, en montra à Jean le fourneau vide et froid, et lui dit majestueusement :

— Il se peut que, pour tromper mon envie, je me sois amusé à sucer cette fidèle compagne, mais je ne l'ai point bourrée, moi, Monsieur !

JODELLE.

Les Coudes sur la Table

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE BONNET DE COTON



— Je jure que cette histoire est absolument véridique, nous dit le docteur B... D'ailleurs, je vais vous donner des précisions : elle s'est passée, il y a exactement soixante-douze ans, dans le pays de Galles. Les héros en sont le savant lexicographe Johnson, dont les dictionnaires sont encore appréciés, et le docteur Boswell, réputé pour ses travaux botaniques.

Johnson et Boswell étaient de grands amis. Ils chassaient et ils herborisaient souvent ensemble.

Un jour, que depuis le matin ils arpentaient les montagnes du comté de Carnavon, ils s'arrêtèrent, le soir, dans une petite auberge de village où ils savaient que la chère était simple, mais loyale et plantureuse, et devant laquelle se balançait une enseigne représentant un dindon.

Ils commandent un plum-pudding — c'était la renommée du Dindon — et un poulet rôti.

Johnson, recru de fatigue, s'endort dans la salle commune, tandis qu'on apprête le repas. Mais le docteur Boswell, qui est gourmand, va faire un tour à la cuisine.

Elle est immense, cette cuisine, et toute illuminée par les soleils des casseroles de cuivre. Un poulet dodu, cuit devant un feu de bois, encensé d'odeurs suaves. Un gamin l'arrose avec application, mais, tandis que d'une main il tient la cuiller, de l'autre, il se gratte copieusement la tête, qui était placée juste au-dessus du volatile.

— Ce sale gosse a sûrement des poux ! se dit Boswell, dégoûté. Je ne toucherai pas à ce poulet-là, mais je me rattraperai sur le plum-pudding...

On sert le dîner, qui commence par une magnifique potée. Boswell n'en mange que quelques cuillerées. Johnson dévore. Le poulet paraît.

— C'est tout à fait étrange ! s'écrie Boswell. J'avais tout à l'heure une faim de loup, mais il me pousse une subite migraine et ma faim s'est envolée... Je ne ferai pas grand tort au poulet.

— Pauvre ami ! soupire Johnson. C'est sûrement la fatigue... Je te plains, parce que ce poulet a vraiment bonne mine...

Johnson n'en laissa que la carcasse. Son ami n'y toucha point. Naturellement, il n'a plus faim quand on apporte le plum-pudding.

— C'est extraordinaire, s'écrie Boswell, ma migraine est subitement passée et ma faim est revenue !

Et il engloutit le plum-pudding, qui était de dimensions respectables, et il boit de grandes pintes d'ale pour le faire passer.

Un mauvais sourire plisse ses lèvres. Pour faire une bonne blague à Johnson, il raconte l'histoire du gamin.

Johnson se lève d'un bond, court à la cuisine, envoie une formidable paire de calottes au jeune rôtisseur.

— Petit voyou, petit va-nu-pieds, tu ne pouvais donc pas garder ton bonnet de coton en arrosant le poulet !

— Hi ! hi ! répond l'enfant en sanglotant, maman l'avait pris pour faire cuire le plum-pudding...

Boswell, qui observe la scène à l'entrée de la cuisine, pousse un gémissement et court dehors car une affreuse tempête venait de se lever dans son estomac.

PLUM-PUDDING

Voici la recette classique du plum-pudding, d'après le regretté Escoffier, qui a longtemps officié à Londres.

Mettre dans une terrine 500 grammes de graisse de bœuf, très fraîche, débarrassée de ses membranes et hachée, 250 grammes de mie de pain, autant de farine, autant de pommes pelées et hachées, 250 grammes de raisins de Malaga épépinés, 60 grammes de chacun des fruits confits suivants : écorces d'orange, de citron et de cédrat, coupées en petits dés; ajoutez 60 grammes de gingembre, 120 grammes d'amandes hachées, 250 grammes de cassonade, le jus et le zeste d'une demi-orange, d'un demi-citron, 12 grammes d'épices anglaises, 3 œufs, 2 décilitres de rhum, un verre de stout. On aura fait macérer les fruits dans du rhum pendant trois jours.

Bien mélanger le tout, verser l'appareil au centre d'une serviette beurrée et farinée, la bien ficeler et cuire à l'eau bouillante pendant cinq heures.

— Donnez-moi pour un franc cinquante de sex-appeal.

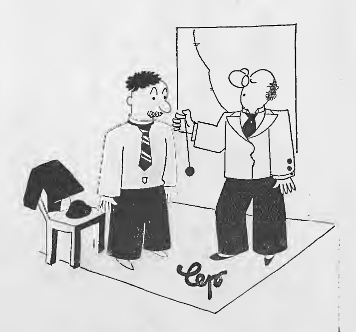
(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



NOS CAMPAGNARDS

— Elle a pris son cataplasme ?
— Impossible, Docteur, elle ne peut le digérer...

(Dessin inédit de Cho Saint Georges.)



RADIESTHÉSIE

— Mon pendule s'arrête... vous êtes certainement paralysé.

(Dessin inédit de Lep.)



— Vous ne ressentez rien quand je vous touche ?
— A cet endroit-là, docteur ?... vous plaisantez.

(Dessin inédit d'Elsen.)

Chasseurs, sachez chasser

Un matin, Pierrinou rencontre son curé :

— Adiousas, monsieur le curé.

— Adieu, Pierrinou! Ça va comme tu veux, dans ton ménage?

— Oh! oui, certes, Monsieur. La Pierrine est une fameuse ménagère. Elle travaille, sauf votre respect, autant que notre bourrique. Elle s'entend comme pas une à faire la garbure. Mais...

— Mais?...

— Il y a une toute petite chose qui me tracasse : voici six mois à peine que vous nous avez mariés, et elle m'a déjà donné un petit Pierrinou!

— Oui, mon ami, oui, dit le pasteur débonnaire. C'est vrai, mais cela, vois-tu, c'est un miracle. Tu vois bien que, même de notre temps, un miracle est toujours possible.

— Un miracle, un miracle... écoutez, monsieur le curé : certainement vous vous y connaissez mieux que moi en miracles. Figurez-vous donc que, ce dernier mois de septembre, j'étais à la chasse, du côté de Lescar, avec Bernat, Caddetou et quelques autres. Tout à coup, un lièvre me part entre les jambes. J'avais le fusil en bandoulière. Je m'en saisis vivement, j'épaule, et... j'avais à peine eu le temps de presser sur la gâchette, que mon lièvre tombait foudroyé. Et bien, voyez-vous! on ne m'ôtera pas de l'idée que quelqu'un avait tiré avant moi!



Ce jeune homme se rendait à Paris pour achever ses études. Au moment du départ, son père le prit à part et lui donna un billet de mille francs comme argent de poche, en lui disant : « Mon fils, j'ai été jeune homme avant toi, et je comprends la vie. Chaque mois, tu nous enverras le compte de tes dépenses; seulement, comme, aux yeux de ta mère, tu ne peux pas faire figurer certaines dépenses, par exemple un souper avec une petite femme et les frais qui s'en suivent, tu porteras tout cela au poste : « Frais de chasse... »

Le premier mois, les frais de chasse se montèrent à 80 francs, à l'entière satisfaction du père.

Le deuxième mois, à 150 francs...

Le troisième, à 300 francs...

— Oh! oh! dit le père, il me semble qu'il se lance dans l'article de luxe!

Et il écrivit un petit mot à son héritier pour l'engager à être plus économe de ses munitions.

Le quatrième mois, pas un centime de frais de chasse.

— Dieu sait! se dit le père... Il est peut-être devenu l'amant d'une femme désintéressée...

Le cinquième mois, idem...

Le sixième mois, la note fut très élevée. Elle portait ces simples mots :

« Réparation du fusil : 450 francs... »



Amusante déclaration d'un grand chasseur à son fils, apprenti carabin et chasseur novice, qui, un matin, chargeait, avant de partir dans la lande, ses cartouches, et hésitait sur le plomb à choisir :

— Tu ne distingues pas le 8 du 9 à première vue? Tu n'es pas fait pour la médecine!



Petite histoire anglaise :

M. Bladwick racontait négligemment à une cinquantaine d'amis suspendus à ses lèvres :

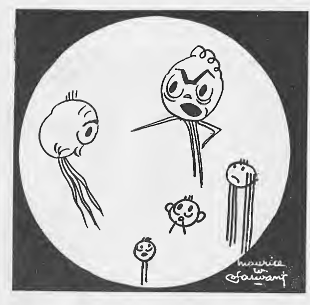
— Je vais vous dire, si vous voulez bien, mes amis, comment il m'est arrivé, l'an dernier, en Ecosse, de tuer un soir, à coups de soulier, une jolie paire de sangliers qui s'apprêtaient, je crois bien, les sales bêtes, à me faire un mauvais parti...

— Ecoutez, Bladwick, interrompirent les amis, vous êtes bien gentil, mais nous ne pourrons pas croire cette histoire.

— Eh bien, croirez-vous alors que, la veille même du jour dont je vous parle, j'avais abattu à coups de fusil, au même endroit, une jolie couple de lapins?

— Oui, dirent les amis; à la rigueur, nous voulons bien croire cette...

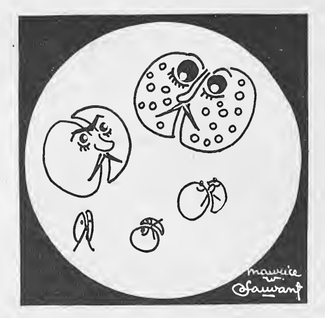
— Et pourtant, voyez, dit M. Bladwick en haussant les épaules, elle n'est pas vraie non plus.



— Oui mon cher, j'ai fait mon devoir pendant la maladie...

— ... Caché comme une petite glande... comme un lâche !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)



— J'ai des verrues...

— Allez donc dans l'urètre... vous serez traité au nitrate d'argent !

(Dessin inédit de Maurice W. Sauvant.)

EN VISITE

Un de nos honorables députés demanda récemment au Docteur C..., le sympathique psychiâtre de Sainte-Anne, de lui faire visiter l'asile.

En compagnie de C..., il arrive devant un petit groupe qui discutait avec le plus grand calme :

— Ce sont des débiles mentaux tout à fait inoffensifs, dit C...

Le député s'approche et l'un de ces malades s'adresse à lui :

— Monsieur, mettez-nous d'accord ; mon camarade prétend que la capitale de la Belgique est Bruxelles et moi je dis que c'est Anvers.

— Mais c'est Bruxelles.

Il reçut aussitôt un coup de poing en plein visage qui lui fit voir 36 chandelles.

C... le tira doucement par la manche :

— Voulez-vous voir des fous furieux maintenant?

— Non, non, merci...

UN RÉSULTAT

Notre vieux maître, L..., médecin de Lariboisière avant la guerre, avait toujours quelques bonnes histoires dans son sac.

En voici une qu'il aimait à nous raconter :

— A l'époque, tout jeune médecin sans grande expérience psychologique, je venais de soigner un malade atteint d'une orchite double. Une fois guéri, je crus devoir le prévenir que, malheureusement, il ne pourrait plus avoir d'enfants à l'avenir, ce qui d'ailleurs ne parut pas le toucher outre mesure... et il s'en fut.

Trois ans plus tard, je le rencontre de nouveau :

— Ah! Ah! Docteur, dit-il, vous vous êtes fichu dedans. Je me suis marié l'année dernière et, il y a un mois, ma femme a accouché de deux superbes jumeaux.



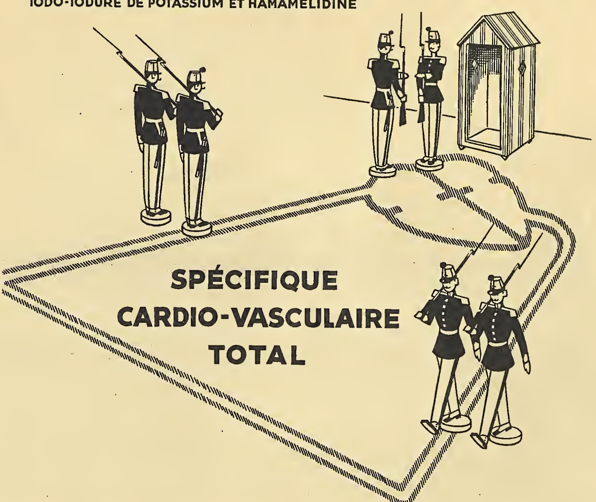
Je ne pus évidemment pas me justifier et c'est moi qui dus passer pour un imbécile.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

Imp. Desfossés-Néogravure. — Paris.

IODAMELIS

IODO-IODURE DE POTASSIUM ET HAMAMELIDINE



Chez les ARTÉRIO-SCLÉREUX
URICEMIQUES-HYPERVISQUEUX

Chez les HYPERTENDUS VEINEUX
CYANOTIQUES - VARIQUEUX

20 à 40 gouttes aux 2 principaux repas

LABORATOIRES J. LOGEAIS – BOULOGNE S/SEINE (PRÈS PARIS)

O.V.P.